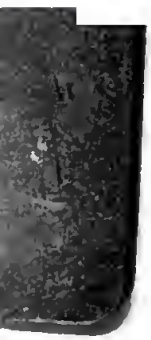

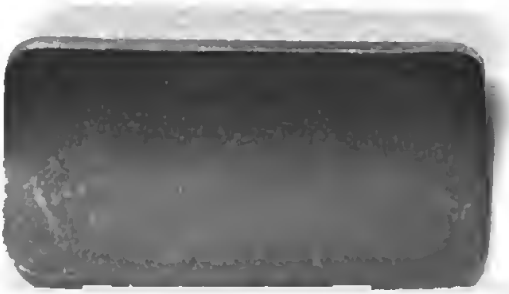

Digitized by Google

6.4.0.
PUB. 534

A

6.12.23
FM 44888

VOYAGES
DU P. LABAT
DE L'ORDRE DES FF. PRESCHEURS,
EN ESPAGNE
ET
EN ITALIE.
TOME II.

A PARIS, ruë S. Jacques,

Chez { JEAN-BAPTISTE DELESPINE, Imprimeur-Libraire ordinaire du Roy. / CHARLES J. B. DELESPINE le fils, Libraire. } à Saint Paul.

M. DCC. XXX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE

DES CHAPITRES contenuës dans le ſecond Volume des Voyages du P. Labat en Eſpagne & en Italie.

CHAPITRE PREMIER.

De'part de l'Auteur de la Rochelle, & ſon arrivée à Marſeille, 1

CHAP. II. *Remarques que l'Auteur a faites à Marſeille. Son embarquement, & ſon voyage juſqu'à Genes,* 26

CHAP. III. *Deſcription abregée de la Ville de Genes, & arrivée de l'Auteur à Livourne,* 59

CHAP. IV. *Deſcription de Livourne, de Piſe, & du Païs juſqu'à Florence,* 119

CHAP. V. *Deſcription de Florence, & voyage de l'Auteur juſqu'à Bologne,* 183

CHAP. VI. *Deſcription de la Ville de Bologne,* 234

CHAP. VII. *Voyage de l'Auteur à Ferrare. Description de cette Ville*, 341

CHAP. VIII. *L'Auteur part de Bologne, & arrive à Genes. Avantures de son voyage*; 363

6.10.23

VOYAGES
DU P. LABAT
DE L'ORDRE DES FF. PRESCHEURS
EN ESPAGNE
ET
EN ITALIE.

SECONDE PARTIE.

Contenant le premier Voyage, & les remarques qu'il a faites en Italie.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Auteur de la Rochelle, & son arrivée à Marseille.

J'Etois arrivé à la Rochelle le 4. Mars 1606. ainsi que je l'ai dit, & j'y demeurai huit jours pour mettre ordre à quelques affaires de nos Missions, &

M. Begon Intendant de Rochefort, & auparavant des Isles Françoises.

négocier mes Lettres de Change, afin d'avoir de l'argent & des Lettres pour le voyage que j'allois entreprendre.

Je partis le 12. du même mois. J'arrivai le même jour de bonne heure à Rochefort, & je fus auſſi-tôt ſaluer M. Begon Intendant de la Marine, & de la Generalité du Païs d'Aunis, j'étois connu de ce ſage & ſçavant Magiſtrat; il avoit été Intendant des Iſles Françoiſes de l'Amerique, avant que j'y allaſſe, il y étoit aimé en un point, que la nouvelle de ſa mort y ayant été apportée par un Vaiſſeau, qui l'avoit effectivement laiſſé très-dangereuſement malade, on fit des ſervices pour le repos de ſon ame dans preſque toutes les Egliſes, & un Particulier fit une fondation pour le même ſujet dans celle de ſa Paroiſſe. M. Begon me demanda beaucoup de nouvelles des Iſles d'où je venois, & m'offrit fort gracieuſement ſon credit, & ſa table pendant que je demeurerois à Rochefort. Je vis ſa Bibliotheque qui étoit déja conſiderable, & qu'il a beaucoup augmentée depuis ce tems-là. Il y avoit entr'autres Livres de grands *in folio* manuſcrits, qui contenoient la deſcription des fleurs, des fruits, des arbres, & des plantes les plus curieuſes de l'Amerique deſſignés très-

exactement, & ornées de leurs couleurs naturelles. Il me donna à ſouper, parce que je lui dis que j'étois réſolu de partir le lendemain de grand matin, à cauſe que mes affaires me preſſoient de me rendre en Italie.

Je partis de Rochefort le treize, je deſcendis la riviere pour aller encore une fois faire mes remerciemens à M. du Tertre, dont le Vaiſſeau étoit à près de deux lieuës au-deſſous de Rochefort, il me retint à dîner, & par honnêteté, il fit avancer de plus d'une heure le tems ordinaire de ſe mettre à table. Mais comme on y fut long-tems, je n'arrivai à Royan qu'un peu avant minuit. Le mauvais tems m'obligea d'y demeurer le lendemain tout entier, & pour me déſennuyer, je paſſai une partie de la journée à viſiter les ruines des fortifications de cette petite Ville. Un honnête homme à qui je donnai à dîner, qui étoit bien inſtruit des affaires de ſon Païs, me fit voir tout ce qui pouvoit contenter ma curioſité. Cette Place avoit été autrefois très-bien fortifiée; mais elle a été raſée entierement pendant les guerres de la Religion ſous le Regne de Loüis XIII. Ce qui en reſte n'étoit qu'un Faubourg, qui étoit pourtant fortifié, comme il paroît par les

Royan petite Ville ſur la Garonne.

mazures des Baſtions qu'on y voit encore, & par des morceaux d'autres ouvrages. Il n'y a qu'une Paroiſſe, un Couvent de Recolets, où j'allai dire la Meſſe, & un petit Hôpital. Cet endroit eſt aſſés élevé ſur le bord de la riviere, qui eſt ſi large qu'elle paroît la mer même. Il y a un aculcul qui ſert de Port pour les Barques. C'eſt le Païs des Sardines excellentes, on en trouve en tout tems, il y a pourtant des ſaiſons où elles ſont en bien plus grande abondance & plus graſſes.

Je fus obligé de prendre une Barquete pour me porter à Bordeaux avec mon Valet, & mes malles, elle me coûta douze livres, j'y trouvai en entrant un Capitaine Hollandois, ſoi diſant Suedois, qui prétendoit paſſer par deſſus le marché, ayant diſoit-il, donné de quoi boire à mon Batelier. Je le priai de ſortir, parce que j'étois maître de tout le Bâtiment, on parla, & enfin on s'accommoda; il me donna quatre livres, & comme il me parut galant homme, & qu'il parloit François aſſés intelligiblement pour répondre à quantité de queſtions que je lui fis; je lui fis part des proviſions que j'avois embarquées, & ſa nourriture ne lui coûta rien.

Nous arrivâmes à Bordeaux, ou Bour-

deaux ; car on n'a pû convenir juſqu'à preſent lequel de ces deux noms étoit le meilleur, ſur les ſept heures du matin le 17. Mars. Je fis porter mes malles au Couvent de mon Ordre, & je ſaluai le P. Prieur qui me reçût bien, & me donna un Religieux pour me conduire aux endroits, où j'avois affaire. Nous ſortîmes à neuf heures du matin, & nous ne retournâmes au Couvent qu'à ſix heures du ſoir. Je vis en courant, & faiſant les affaires dont j'étois chargé, le Château Trompette & celui du Ha, qui eſt à l'autre extrêmité du Port. Nous dinâmes chés un riche Négociant mon ami particulier, que j'avois connu à l'Amerique, après quoi nous montâmes au clocher de S. Michel, d'où l'on découvre toute la Ville ; car n'ayant pas le tems de la voir en détail, j'étois bien aiſe de la voir d'un ſeul coup d'œil. Elle me parut très-grande, & remplie d'aſſés beaux édifices, la plûpart de ſes ruës ſont étroites. Son Port eſt formé par la riviere de Garonne qui eſt très-large à cet endroit, & ſouvent tout convert de Vaiſſeaux, c'eſt une merveille qu'on ne rencontre gueres dans aucun autre Païs. Je vis en paſſant l'Egliſe Cathedrale, & le Palais de l'Archevêque, la ruë du Chapeau Rouge qui eſt

Bordeaux Capitale de la Guyenne.

très-belle, & le logis du Gouverneur du Château Trompette, où il y a un cabinet magnifique qui donne ſur la riviere, dont la vûë eſt la plus belle, & la plus réjoüiſſante qu'on ſe puiſſe imaginer.

J'employai la matinée du Jeudi dix-huit à écrire, & à voir nôtre Couvent. Il étoit autrefois voiſin du Château Trompette; mais comme il nuiſoit aux ouvrages que Loüis XIV. y fit faire par M. de Vauban, depuis Maréchal de France, on le fit abattre, & la Ville fut obligée de nous donner du terrein, de nous bâtir, & de nous dédommager de la perte que nous faiſions du revenu de nos maiſons qu'il avoit fallu détruire. Le Couvent qu'on a bâti à la place de celui qui a été abattu, eſt ſans contredit le plus magnifique que nôtre Ordre ait en France. Il eſt compoſé de deux grands cloîtres, qui ſe communiquoient par une gallerie fermée d'une grille de fer. Un Prieur peu entendu a fait faire un mur au lieu de cette grille, & a gâté le point de vûë qu'elle produiſoit; peut-être qu'un autre plus ſage réparera le dommage. Les chambres des Religieux ſont grandes, & bien éclairées, le Chapitre, la Bibliotheque, le Refectoire, les Offices, l'Infirmerie, &

Couvent des Jacobins à Bordeaux.

autres lieux de Communauté, du moins ceux qui étoient achevés étoient bien entendus, bien bâtis, & fort propres. L'Egliſe n'étoit pas encore tout à fait achevée pour le dedans, on y travailloit à loiſir, & ſans ſe preſſer, la Ville s'en plaignoit, & chacun avoit ſes raiſons. Nos Peres ne ſe preſſoient pas d'achever leurs bâtimens, parce que la Ville étoit obligée de leur donner une certaine ſomme aſſés conſiderable tous les ans juſqu'à ce qu'ils fuſſent achevés, & comme après ce terme ils auroient eu de la peine à ſe faire dédommager de leurs maiſons qui avoient été abattuës, ils mettoient tous les ans en achat d'heritages, ce qu'ils n'employoient pas au bâtiment de leur Egliſe & de leur Couvent, & de cette maniere, ils s'exemptoient d'un procès qu'il auroit fallu avoir pour le reſte de leur dédommagement, lorſque la Ville auroit ceſſé de leur fournir de quoi bâtir. C'étoit l'entendre, auſſi ſont-ils Gaſcons, & fort éclairés ſur leurs interêts. Ils ſouffroient patiemment, & comme il convient à de bons Religieux les murmures de la Ville & des Bourgeois, & alloient leur chemin. Des Pariſiens moins fins, & ſottement empreſſés d'avoir une Egliſe, & un Couvent ache-

vé, auroient preſſés les bâtimens de toutes leurs forces, & puis ils ſe ſeroient trouvés ſans pain, parce qu'on n'auroit pas manqué de raiſons pour ſe diſpenſer de leur donner d'autre dédommagement.

L'Egliſe eſt voûtée en plein ceintre, il y a une Tribune en-dedans au-deſſus de la porte en arriere vouſture d'un trait hardi, & bien executé, elle doit ſervir à mettre l'orgue. Le portail eſt décoré de deux ordres, dont l'inferieur me parut trop chargé d'ornemens, & le ſuperieur trop nud. J'en dis ma penſée à un Religieux du Couvent qui a conduit tout le bâtiment, qui en cela, & en beaucoup d'autres choſes a fait voir ſon habileté.

J'achevai mes affaires, & mes viſites l'après-midi. Ce que je puis dire de cette Ville pour le peu de tems que j'y ai été, c'eſt qu'elle eſt très-riche, & d'un commerce étonnant. On m'aſſura qu'en tems de paix, il étoit ordinaire de voir ſur la riviere juſqu'à douze cent Vaiſſeaux de toutes ſortes de Nations, Sa ſituation eſt des plus avantageuſes pour le négoce. Ses environs à pluſieurs lieuës à la ronde ſont très-fertiles, & parfaitement bien cultivés, & la Garonne, & les autres rivieres qui s'y ren-

dent lui apportent aiſément toutes les marchandiſes du Languedoc & des Provinces voiſines. Les Bordelois ſont magnifiques, ils ſe plaiſent à bien recevoir leurs amis, & les Etrangers ; ils ſont droits dans le négoce, & quoiqu'il ne ſoit pas beſoin de leur donner des leçons ſur leurs interêts, ils ſçavent les faire valoir d'une maniere honnête & franche. Ils aiment la bonne chere, le Païs y convie, je ne crois pas qu'il y en ait au monde, où l'on trouve plus abondamment, & plus aiſément tout ce qui fait le plaiſir de la table. Le luxe eſt grand dans cette Ville, les deux ſexes n'épargnent rien pour paroître. On y remarque en toutes choſes bien du bon goût, de la politeſſe, & de l'aiſance.

Mon Valet me quitta à Bordeaux, de ſorte que je partis ſeul le Vendredi 19. Mars à la pointe du jour. J'avois envoyé mes malles à Toulouſe par des Mulletiers, qui étoient partis le 17. après midi. Je me mis dans le bateau de Langon, n'ayant pour équipage que mon ſac de nuit & mon manteau, on nous deſcendit à un Village preſque vis-à-vis Langon, je trouvai heureuſement un hôte qui loüoit des chevaux, qui ayant ſçû que je venois de la Martinique, me demanda des nouvelles d'un de ſes pa-

rens, que je connoiſſois très-particuliérement, il me loüa deux chevaux à un prix aſſés raiſonnable pour me porter juſqu'à Toulouſe, avec un Valet qui devoit ramener les chevaux. Je comptois d'arriver le lendemain de bonne heure à Agen, où il n'y a que quatorze lieuës; mais je ne ſçavois pas que les lieuës de ce Païs-là en valent deux, ou trois de France, de ſorte que la nuit nous ayant ſurpris le vingt à plus d'une lieuë avant d'arriver à cette Ville, je fus contraint de m'arrêter dans un Hameau de ſept ou huit maiſons, où il y avoit pourtant une fort bonne Hôtellerie, dont le Maître m'entretint pendant tout mon ſouper d'une bande de voleurs qui couroient le Païs, & qui avoient commis un meurtre il n'y avoit que deux jours à quelque pas de ſa maiſon, je lui répondis froidement que les voleurs n'attaquoient que les gens qu'ils ſçavoient avoir de l'argent, & que par cet endroit, je n'avois rien à craindre. Comment, me dit-il, manqués-vous d'argent vous qui allés à Toulouſe, ſelon les apparences pour quelque affaire de conſequence, & qui revenés d'un Païs ſi riche; j'en ai, lui dis-je, aſſés juſte pour aller à Toulouſe, mais pas davantage; il eſt vrai que quand je ſerai arrivé à

Toulouſe, j'en trouverai au Couvent autant que j'en aurai beſoin. Cela ne m'empêcha pas de bien ſouper, de me coucher, & de dormir comme un homme qui ne craignoit pas les voleurs. Je partis le lendemain au point du jour, j'arrivai à Agen ſur les huit heures. J'allai au Couvent de nôtre Ordre, pour voir un Religieux de mes amis à qui j'avois affaire. Il n'y étoit point, je l'allai chercher à un Monaſtere de Religieuſes, où il avoit dit la Meſſe, je le trouvai à la fin au Cours qui eſt ſur le bord de la riviere, qui me parut une promenade très-agreable; voilà tout ce que je puis dire de cette Ville. Je la traverſai ſans mettre pied à terre qu'à la porte de nôtre Couvent. Je continuai mon voyage avec chagrin, parce que la longueur des lieuës me deſeſperoit. Quelle manie de faire des lieuës ſi longues; eſt-ce que le terrein ne vaut rien, & qu'il eſt par conſequent à bon marché. J'arrivai enfin à Toulouſe ſur les trois heures après midi le Dimanche 21. Mars, après avoir entendu la Meſſe dans un Village ſi peuplé de gens portant des ſabots, que je n'ai jamais entendu un tintamare pareil à celui que firent ces Païſans en ſortant de l'Egliſe.

L'Auteur paſſe par Agen.

Je traverſai une partie de la Ville

ſans la voir, à cauſe d'une pluye exceſſive qui tomboit, & qui m'obligeoit de me tenir enveloppé dans mon manteau. Pour ſurcroit de malheur, mon poſtillon s'égara, & me mena à deux ou trois Couvens avant de trouver celui de mon Ordre. Nous y arrivâmes enfin bien moüillés & bien las. Je me couchai pour faire ſécher mes habits, & par bonheur mes malles arriverent auſſi-tôt que moi, mais je ne jugeai pas à propos de les ouvrir, parce que je ne voulois faire aucun ſéjour dans cette Ville. Je demeurai tout le jour ſuivant au Couvent, il plût à verſe, & je ne pus ſortir. J'eus du loiſir de reſte pour voir le Couvent, & pour terminer avec nos Peres une affaire d'interêt qu'ils avoient avec nôtre Miſſion, qui les auroit fort embaraſſés, ſi j'avois voulu la pourſuivre à la rigueur. Je la finis cependant d'une maniere qui auroit dû exciter dans leurs cœurs de plus grands ſentimens de reconnoiſſance.

Le Couvent que nôtre Ordre poſſede à Toulouſe, eſt le premier que nôtre Fondateur ait bâti en France. Il eſt vrai que celui que nous occupons à preſent n'a pas été bâti par S. Dominique; mais il nous a été donné en échange de l'Egliſe, & de la Maiſon de S. Romain,

qui eſt à preſent aux Peres de la Doctrine Chrétienne. On peut dire que ç'a été le berceau de nôtre Ordre.

Le Couvent où nous ſommes à preſent eſt grand & ſpacieux, mais très-mal diſpoſé, triſte, ſombre, n'ayant ni beauté, ni commodité. L'Egliſe eſt fort grande, & paroît quelque choſe à ceux qui ont l'adreſſe d'en trouver l'entrée. C'eſt une grande nef fort exhauſſée, voûtée, & partagée dans toute ſa longueur par une rangée de hauts & gros piliers ronds qui aident à porter la voûte, & à l'empêcher de s'écarter. On me vouloit faire paſſer cette bevûë de l'Architecte pour un coup de Maître, & un trait de hardieſſe que je ne trouverois dans aucun lieu du monde. Je ne crûs pas être obligé d'avoir pour cet Architecte la même complaiſance que j'avois pour nos Peres, & je leur dis naturellement que c'étoit un ignorant qui avoit conduit leur édifice. Ce qu'il y a de plus beau, eſt le Mauſolée de S. Thomas d'Aquin, il ſert de maître Autel, il eſt à quatre faces, & forme quatre Autels, il renferme un petit eſcalier qui conduit à la plate-forme, ſur laquelle eſt la magnifique chaſſe qui renferme le corps de ce grand Docteur. Ce morceau d'architecture eſt de mar-

Egliſe & Couvent des Jacobins à Toulouſe,

bre de Languedoc très-proprement mis en œuvre. On trouve qu'il eſt un peu trop chargé d'ornemens; mais la ſimplicité n'eſt du goût que des habiles gens, & ce nombre eſt petit. La Communauté de ce Couvent eſt toûjours très-nombreuſe, & s'eſt toûjours diſtinguée par ſa ſcience & par ſa pieté. On me fit voir dans la Sacriſtie la tête de S. Thomas, que l'on conſerve dans un buſte d'argent. On leve la partie ſuperieure pour laiſſer voir le crane à découvert, j'eus la conſolation & l'honneur de le baiſer, & je remarquai que c'eſt une des plus groſſes têtes que l'on puiſſe voir. Je vis auſſi dans le même endroit des ornemens en broderie d'or, & de ſoye d'une très-grande magnificence, & d'un goût exquis, ſoit pour le deſſein, ſoit pour l'execution. Je ne crois pas qu'on puiſſe aller plus loin dans ce genre d'ouvrage. Je voulus voir l'Ouvrier, & je fus étonné que c'étoit un de nos Freres Convers, qui dans un âge très-avancé travailloit encore avec une application, & une diligence merveilleuſe.

Je témoignai à nos Peres que j'étois fâché que mes affaires m'obligeaſſent de quitter Toulouſe, ſans voir le Charnier des Cordeliers, où on diſoit que

les cadavres se conservoient de maniere qu'ils étoient encore reconnoissables. S'il n'y a que cela, me dit le Prieur, sans vous exposer à la pluye, vous en verrés ici autant qu'aux Cordeliers, & sur le champ il envoya chercher le Sacristain, qui nous conduisit dans un espece de cellier, c'est-à-dire, une chambre moitié en terre, ayant une assés grande fenêtre vitrée, autour de laquelle il y avoit un bon nombre de corps de nos Religieux droits, arrangés les uns auprès des autres secs, legers, & si peu défigurés, que ceux qui les avoient connus vivans les reconnoissoient encore, & me les nommoient. J'en pris quelques-uns, & entre les autres celui d'un jeune Religieux qui étoit mort à dix-huit ans; la jeunesse étoit encore peinte dans les traits de son visage, & excepté la couleur, rien ne lui manquoit pour le faire prendre pour un corps animé. Rien n'est plus leger que ces corps. Le Sacristain nous dit, que selon la disposition du tems, ils étoient droits ou courbés; que l'humidité relâchoit la tention de la peau, & les faisoit incliner, & que la secheresse les redressoit. Il nous dit encore, que selon ses Registres, il y avoit de ces corps qui étoient depuis plus de cent ans dans ce lieu.

Charnier des corps secs à Toulouse chés les Jacobins.

Leur peau étoit plus brune que celle de ceux qui y étoient plus recemment, mais elle étoit également ferme, & tenduë, quand on frappoit deſſus, elles raiſonnoient comme autant de tambours. Ces corps doivent cette eſpece d'incorruption aux tombeaux de pierre, dans leſquels on les enferme après qu'ils ſont morts, dans leſquels les chairs & les entrailles ſe conſomment peu à peu, & ſe deſſechent ſans gâter la peau, ce qui ne manqueroit pas d'arriver ſi elles ſe corrompoient, & ſe réduiſoient en pourriture, ces tombeaux ſont au nombre de vingt-quatre, & ſont le pavé d'une Chapelle qui répond dans le cloître, on l'appelle la Chapelle des Freres, parce que c'eſt-là qu'on les met après leur mort. Après que les tombeaux ſont pleins, on ouvre le plus ancien, on en tire le corps, on l'expoſe quelque tems à l'air, & puis on le met avec les autres dans le Charnier. Il y a au milieu de cette chambre un coffre de bois fermé à deux ſerrures, dans lequel eſt le corps d'une des pénitentes de nôtre pere S. Dominique, qui eſt morte en opinion de ſainteté.

Je partis de Toulouſe le Mardi 23. Mars, pour me rendre à Beziers par le canal. Rien n'eſt comparable à cette

commodité. Je ne m'arrêterai pas à faire la deſcription de ce magnifique ouvrage, aſſés d'autres gens l'ont fait avant moi. C'eſt aſſurément ce qu'il y a de plus beau, de plus commode, & de mieux executé qu'on puiſſe s'imaginer au monde. Les canaux qui coupent la Hollande & les Païs-Bas, n'ont rien qui approchent de celui-ci, où il ne s'agiſſoit pas de creuſer des foſſés dans un terrein bas & uni, où l'eau ſe rend naturellement & ſans peine; mais de faire monter les bâtimens par deſſus des montagnes, & les en faire deſcendre auſſi tranquillement qu'on les y a fait monter, de faire paſſer des bateaux, & l'eau qui les porte par deſſous, & par deſſus des rivieres qui le gâteroient par les ſables qu'elles y apporteroient, ſi elles y entroient, de paſſer au travers d'une montagne conſiderable que l'on a creuſée, de maniere que le canal occupe le milieu, & laiſſe nne banquette de chaque côté pour la commodité des chevaux, & des gens de pied, en un mot de vaincre la nature par la force de l'art. Canal de Languedoc.

On trouve ſur les bords de ce canal des Hôtelleries bien bâties & bien fournies aux endroits où l'on doit dîner, ou coucher, avec des Chapelles, où il

ſe rencontre toûjours un Prêtre prêt à commencer la Meſſe quand il y a obligation de l'entendre, auſſi-tôt que le bateau arrive. Il y a pour l'ordinaire aſſés bonne compagnie dans ces bateaux. Les filoux n'y manquent pas, & ſi on n'eſt pas ſur ſes gardes, il eſt rare de n'y pas laiſſer quelque choſe du ſien.

Une Dame de qualité s'étant trouvée dans un de ces bateaux, s'acoſta d'une femme qui paroiſſoit une bonne Bourgeoiſe, fort proprement habillée; qui avoit un petit panier auprès d'elle, couvert d'une ſerviette bien blanche. Cette Dame plus curieuſe encore que ne le ſont les animaux de ſon eſpece, ne manqua pas de s'informer du voyage de celle qui étoit auprès d'elle, & enfin de ce qu'elle portoit dans ſon petit panier. Cette femme répondit de ſon mieux à toutes les queſtions que la Dame lui fit, mais elle éluda toûjours adroitement de découvrir ſon panier. Cette réſiſtance augmenta la curioſité de la Dame, & elle preſſa ſi vivement la femme au panier, qu'elle fut contrainte de lui promettre de lui faire voir à la dînée. On y arriva enfin, la femme voulut s'échapper, parce qu'elle quittoit le canal, & le bateau en cet

endroit, mais il n'y eût pas moyen. La Dame la ſomma de lui tenir parole, & découvrit elle-même le panier, mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle trouva qu'il étoit rempli de cordes toutes prêtes à mettre au cou de quelques voleurs, que le mari de la femme en queſtion alloit pendre en une Ville voiſine.

J'arrivai à Beſiers le Samedi vingt-ſept ſur le midi. Nous y avons un Couvent, où je fus reçû aſſés civilement, & logé dans une chambre dont la vûë ne ſe pouvoit payer; j'avois quelques affaires qui m'arrêterent trois jours en cette Ville. Quoiqu'elle ſoit grande & aſſés peuplée, j'eus du tems de reſte pour la voir. Elle eſt ſituée ſur une hauteur au pied de laquelle paſſe la riviere d'Orbe, qui ne me parut pas fort conſiderable. La Cathedrale eſt ancienne & fort grande, & bien moins belle que le Palais de l'Evêque, qui a vûë ſur la plaine, ſur le canal, & juſqu'à la mer. Beſiers.

Je fus voir la mere d'un de nos Miſſionnaires que j'avois laiſſé à la Martinique. J'étois chargé de faire ſa paix avec cette bonne femme, qui étoit très-fâchée que ſon fils eût pris le parti d'aller en Miſſion, au lieu de demeurer auprès d'elle, & de la conſoler dans ſa vieil-

leſſe. Elle me dit tous ſes griefs avec une vivacité ſi grande, & un torrent de paroles ſi extraordinaire, que je n'avois jamais entendu de babil qui en approchât. Le malheur étoit que je n'y entendois rien, elle parloit une Langue qui m'étoit inconnuë, & elle parloit ſi vîte qu'on n'auroit pas pû placer une pointe d'éguille entre la fin d'une de ſes periodes, & le commencement de la ſuivante. Je pris le parti d'attendre qu'elle fut laſſe, & qu'elle ceſſât de parler. Cela arriva après un diſcours preſque auſſi long qu'une Paſſion. Alors je la priai de me faire expliquer par ſa fille qui étoit preſente, ce qu'elle m'avoit dit. Quoi, me dit-elle, vous n'entendés pas nôtre Langue ? Non, Madame, lui répondis-je. Eh, que Diable entendés-vous donc ! me repliqua-t'elle en colere. Il fallut pourtant que ſa fille parlât. Elle fit un abregé du long diſcours de ſa mere, j'y répondis de mon mieux, & je preſentai à cette bonne mere une Lettre de ſon fils, elle pleura en la prenant, & puis ſe mit à rire en la liſant, peu à peu je lui fis entendre raiſon, & nous devinſmes les meilleurs amis du monde, après que je lui eus promis que j'allois écrire à ſon fils, & qu'aſſurément il partiroit, & revien-

droit en France dès qu'il auroit reçû ma Lettre.

La Ville de Beſiers étoit autrefois fortifiée, & on dit qu'on en pourroit faire une bonne Place. Il y avoit une Citadelle qui eſt à preſent démolie, L'eſplanade eſt la promenade ordinaire de toute la Ville. On s'y aſſemble le ſoir pour prendre le frais, & on entend chanter de tous côtés ; car les gens de Beſiers ont tous communément la voix belle, & ſe piquent de bien chanter, comme ceux de Carcaſſonne ſe piquent de danſer. Le chemin qui conduit de la riviere à la Ville eſt fort roide, je montai par cet endroit, & j'étois fatigué quoiqu'il ne ſoit pas bien long. Il y a une autre route plus longue, mais bien plus commode. L'air de cette Ville eſt pur, & ſemble donner de l'eſprit, & de la vivacité à ceux qui y naiſſent. Ils aiment tous le plaiſir & la bonne chere, & ſont en lieu propre pour ſe ſatisfaire commodément à peu de frais. C'eſt le plus beau marché de tout le Languedoc, il ſe tient tous les jours, & ſe renouvelle pluſieurs fois le jour. Les environs de la Ville ſont charmants, & parfaitement bien cultivés. Le ſexe y eſt extrêmement enjoüé, & libre. On en juge peu avantageuſement quand on ne le

connoît qu'à l'exterieur. Il eſt tout autre dans le fonds qu'il ne paroît au-dehors. On prétend que la fertilité du terroir, lui a fait donner le nom de terre double. *Biſterra*, c'eſt-à-dire, de terre qui porte deux fois, & un Ancien a dit que ſi Dieu vouloit demeurer ſur la terre, ce ſeroit à Beſiers qu'il établiroit ſon domicile.

L'Egliſe de nôtre Couvent eſt aſſés jolie. Elle a quelques Chapelles inſcruſtées de marbre avec des ornemens de bronze doré. Le Couvent eſt petit & propre, il en eſt ſorti de ſçavans hommes, & de bons Prédicateurs.

Je partis de Beſiers le 30. Mars, & j'arrivai le même jour à Agde petite Ville, & riche Evêché, dont le Prélat voit tout ſon Dioceſe de ſa fenêtre, ſans avoir beſoin de lunettes d'approche. Le canal dont je viens de parler, paſſe à une petite diſtance de la Ville. Il y a entre lui & elle une petite riviere, appellée Lerraut, qui ſe rend à la mer, & qui forme un petit Port aſſés commode pour le commerce de bled, & autres denrées que la Provence tire du Languedoc. Je trouvai une Tartanne chargée de bled pour Marſeille. Je donnai à dîner au Patron & à l'Ecrivain. Cette politeſſe adoucit l'humeur bruſque, &

revêche de ces sortes de gens. Ils me donnerent un petit matelats qu'ils appellent strapontin, qu'ils mirent sur le bled dont leur Bâtiment étoit chargé, & me firent une petite tente au-dessus de l'écoutille où je devois coucher. Nous partîmes le 31. Mars sur les trois heures après midi. J'avois été le matin dire la Messe à un Couvent de Capucins qui est à une petite demie lieuë de la Ville. L'Eglise est dédiée à Nôtre-Dame du Grau. La Chapelle de la Vierge est séparée de l'Eglise, il a d'assés bonnes Hôtelleries auprès du Couvent, où logent les gens qui y viennent faire des neuvaines. C'est une des grandes dévotions du Païs. Il y a quinze Oratoires, ou petites Chapelles depuis la porte de la Ville jusqu'à ce Couvent, dans lesquelles on a representé en figures grandes comme le naturel les Mysteres de la Vie, & de la Passion de N. S. Ceux qui ont de la dévotion font ce pelerinage pieds nuds, & s'arrêtent pour prier à toutes ces Chapelles.

Nous arrivâmes le premier Avril au Port de Cette sur les neuf heures du matin. C'est un petit Port artificiel, qui étoit très-necessaire dans ce Païs, où les petits Bâtimens ne trouvent aucun endroit pour se mettre à couvert des

Cette. tempêtes, qui ſont fort ordinaires dans ce parage, & ſur toute la côte de Languedoc. Il n'y peut entrer que des Galeres & des Barques. Il eſt d'un grand entretien, parce que la mer y apporte ſans ceſſe des ſables qui l'auroient bientôt comblé, ſi on ne travailloit pas continuellement à le nettoyer. Il y a quelques fortifications, & une petite Garniſon.

L'Officier qui y commandoit m'envoya chercher pour ſçavoir des nouvelles, je lui en dis peu, parce qu'il me les demanda d'un air qui ne me plût pas. La Ville, ou le Village conſiſtoit en quarante ou cinquante maiſons, avec une Egliſe toute neuve bâtie ſur la hauteur. J'y donnai à dîner à mon Patron & à ſon Ecrivain. On y vit à très-bon compte. Nous partîmes ſur les quatre heures du ſoir, & nous arrivâmes à Marſeille à une heure après midi le Vendredi Saint 2. Avril 1706.

Jamais je n'avois tant vû de cérémonies qu'il en fallut pour débarquer, après avoir eſſuyé celles du Bureau de la Santé, il fallut aller parler à l'Officier qui commandoit la Garde. Celui-là m'envoya avec deux Soldats au Commandant de l'Etendart des Galeres. Nous le trouvâmes fumant dans un Caffé, il me fit cent queſtions inutiles. A la fin

je

je me laſſai, & je lui demandai s'il avoit dîné, il me dit que oüi, & moi lui dis-je, Monſieur, je ſuis encore à jeun, je m'en vais au Couvent, ſi vous voulés ſçavoir des nouvelles, prenés la peine d'y venir dans deux heures, & je vous en dirai. Il me dit qu'il falloit aller trouver M. le Gouverneur avant toutes choſes, & ordonna à un Sergent de m'y conduire. Par malheur pour le Sergent, il prit ſon chemin le long du Quay, & paſſa devant l'Hôtel de Ville, où il y a toûjours un très-grand monde, j'y trouvai des gens de ma connoiſſance, qui m'arrêterent, & qui me firent prendre un autre chemin, & me conduiſirent au Couvent, pendant que le Sergent continuoit ſa route, ou qu'il me cherchoit, il n'y avoit pas une heure que j'étois arrivé, quand on vint m'avertir qu'on apportoit mes malles. C'étoit l'Ecrivain de la Tartanne qui les conduiſoit. Je crûs qu'il venoit chercher ce que je devois pour mon paſſage, & comme j'avois été fort content de lui & du Patron, je lui ouvris ma bourſe, & je le preſſai de prendre ce qu'il jugeroit à propos; il ne voulut rien prendre ni recevoir, me diſant que j'en avois agi trop genereuſement avec eux pendant le voyage. Je payai

graſſement les Matelots, qui avoient apporté mon bagage, & je le priai avec le Patron à dîner pour le Lundi ſuivant.

CHAPITRE II.

Remarques que l'Auteur a faites à Marſeille. Son embarquement, & ſon voyage juſqu'à Genes.

JE demeurai à Marſeille depuis le deuxiéme Avril juſqu'au quatorze, tant pour les affaires particulieres que j'y avois, que pour attendre un embarquement, ce tems étoit trop court pour voir une Ville d'auſſi grande étenduë, mais j'y ai fait d'autres voyages, & j'y ai demeuré aſſés long-tems pour y faire des remarques, qui ne ſeront peut-être pas indignes de la curioſité du Lecteur.

Marſeille. Sa ſituation.

On ne peut nier que Marſeille ne ſoit une Ville très-ancienne, elle a été fondée par les Grecs environ cent cinquante ans après Rome; & elle eſt devenuë dans la ſuite une des Alliés, & une des plus fidelles amies de la République Romaine. Quoiqu'on y voye des monumens très-anciens, je ne voudrois pas aſſurer qu'ils fuſſent auſſi anciens que les Marſeillois le voudroient faire croire.

L'Egliſe Cathedrale qu'ils appellent la Majoure eſt ſans contredit fort ancienne, & peut avoir été un Temple dédié aux Idoles ; mais il n'y a rien qui nous montre en quel tems, & à quelle occaſion on a élevé cet édifice. Il eſt ſur la pente de la hauteur, ſur laquelle l'ancienne Ville eſt bâtie. Cette Egliſe n'a rien de beau, elle eſt même encore aujourd'hui peu ornée, il eſt ſurprenant qu'une Ville auſſi riche, n'ait pas encore ſongé à détruire cette vieille maſure, & à bâtir en ſa place une Egliſe plus digne de Dieu qu'on y revere, & plus proportionnée au reſte de la Ville, dont les bâtimens nouveaux, & beaucoup des anciens ſont très-beaux. Si cette piece étoit recommandable par quelque autre endroit, que par ſa vilaine ſtructure, & la barbarie du ſiecle où elle a été faite, je leur pardonnerois le ſoin qu'ils ont de la conſerver ; mais comme perſonne ne conteſte à leur Ville ſon ancienneté, les Colonies qu'elle a envoyée au-dehors, ſes Alliances avec les plus puiſſans Princes du monde, la perfection où elle a portée l'Art de la Navigation, ſon commerce qu'elle a étendu par tout le monde, les ſciences mêmes, & la politeſſe qu'elle a répanduës par toutes les Gaules avec tant de profu-

ſion, qu'on l'accuſe à preſent d'en manquer. Toutes ces illuſtres marques, ne ſont-elles pas plus reſpectables que des maſures dont l'âge, l'uſage, & les Fondateurs ſont des plus équivoques.

Au reſte, quand je dis que les Marſeillois ont fait une ſi grande profuſion de leur politeſſe, qu'il leur en reſte peu à preſent, il ne faut pas prendre mes paroles préciſément au pied de la Lettre. Premierement, parce que je ne rapporte que ce que diſent bien des gens à la verité, mais qui peuvent être mal inſtruits; car pour moi je ſuis obligé d'en parler d'une toute autre maniere. Secondement, parce que les voyages ſur mer, & le commerce continuel qu'ils ont avec les Levantins, dont les manieres ſont diametralement oppoſées aux nôtres leur ont fait prendre beaucoup de choſes des mœurs Aſiatiques & Africaines, qui ſont polies dans ces Païs-là, & très-impolies dans celui-ci.

L'ancienne Marſeille n'a rien, ou preſque rien de beau. Les ruës ſont étroites, très-peu unies, mal pavées, fort ſales. On riſque d'être couvert d'ordures, quand on y paſſe de grand matin, ou dès que la nuit commence. Il n'y a preſque point de maiſons qui ayent des commodités, & ſans autre cérémo-

nie que de crier. *Passerés*, c'est-à-dire, ne passe-t'il personne ; on jette tout par les fenêtres, & vous vous trouvés avant d'avoir fait dix pas innondé d'ordures.

Il n'y a point d'Eglise à Marseille, qu'on puisse dire belle, on en trouve de grandes, & fort frequentées ; car les Marseillois sont devots, & on le voit pas leur assiduité au service divin, & aux exercices des Confrairies, dans lesquelles ils sont presque tous enrollés. L'Eglise de nôtre Couvent est une des plus grandes & des plus frequentées de toute la Ville. Entre autres Chapelles, il y en a une à gauche en entrant dans le fond de laquelle on a pratiquée une arriere-petite Chapelle assés basse & voûtée, le milieu du pavé est occupé par une grosse tombe de pierre fermée avec une bonne barre de fer & un bon cadenat, dans laquelle repose le corps d'un particulier, qui a acheté le fond de cette Chapelle, qui a fait bâtir cette Grotte avec quelque fondation de Messes & de prieres. A condition expresse, que qui que ce soit que lui seul ne sera enterré dans cette Chapelle, & sur tout sa femme. On peut juger par cet échantillon, à quel point étoit arrivé l'amour conjugal dans cet heureux ménage.

Eglise des Jacobins.

Fondation particuliere dans cette Eglise.

Nôtre Couvent eſt riche, mais il n'eſt pas beau, il s'en faut bien. Il eſt vrai qu'il ſe trouve entre quatre ruës qui le gênent beaucoup, & qui l'empêchent de s'étendre, mais il eſt vrai auſſi que ſes bâtimens faits à diverſes repriſes, ſans ordre & ſans deſſein, ſont très-mal executés. La Sacriſtie & le Refectoire, ſont les ſeuls endroits qui meritent d'être regardés. Je trouvai dans ce Couvent un bon nombre de Religieux de merite, la plûpart Docteurs de la Faculté de Paris, qui me firent toutes ſortes d'honnêtetés, & avec leſquels je liai dès ce tems-là un commerce d'amitié, qui a toûjours duré depuis.

La Ville-Neuve, c'eſt ainſi qu'on appelle la partie qu'on a ajoûté depuis cinquante ou ſoixante ans à l'ancienne Ville, eſt très-belle. Sa principale ruë qu'on nomme le Cours, parce qu'il y a une rangée d'arbres de chaque côté, eſt droite, longue, & fort large; les maiſons des deux côtés ſont à quatre étages, avec des façades uniformes, & toutes de pierre de taille fort blanche. C'eſt dans cette ruë que tout le peuple de Marſeille s'aſſemble le ſoir pour prendre l'air, ſçavoir des nouvelles, & danſer. Les Provençaux comme tout le monde

Les Provençaux aiment la danſe.

ſçait aiment extrêmement la danſe, leur inſtrument eſt le tambourin & le fifre. Le même homme fait raiſonner ces deux inſtruments tout à la fois. Le tambour, ou tambourin, n'a que neuf à dix pouces de diametre, & environ quinze à dix-huit de longueur, il eſt attaché au côté gauche, avec un cordon aſſés court, on ne le bat que d'une baguette, qu'on tient de la main droite, pendant que la gauche eſt occupée à ſoûtenir le fifre, & à en regler les tons; il ne faut pas grande cérémonie pour aſſembler des danſeurs; à quelque heure que ce ſoit, le premier qui s'aviſe de donner un coup de baguette ſur un tambourin fait ſortir toute la jeuneſſe des maiſons, filles & garçons, tous quittent la table, & le travail s'ils y ſont. Rien ne peut les retenir, il faut qu'ils danſent. J'ai eu ſouvent le plaiſir d'aller à la porte d'Aix, pour voir la vaſte étenduë du Cours, pleine de gens qui danſoient de toutes leurs forces, & qui font en cadence les plus plaiſantes poſtures du monde. La gayeté eſt leur caractere, elle paroît dans leurs diſcours, dans leurs chanſons, dans leurs jeux, juſques dans leurs Sermons. Ils ſont idolâtres de leur langage; il y a cinquante ou ſoixante ans, qu'on y entendoit le

Inſtrumens de la danſe.

François à peu près comme le haut Allemand, on l'entend mieux à preſent, & même on le parle, & ceux qui s'en mêlent le parlent fort correctement; cependant un Prédicateur bien au-deſſous des plus mediocres qui prêche en Provençal, effacera à coup ſûr les plus éloquents qui prêcheront en François. J'ai été le plus ſouvent qu'il m'a été poſſible entendre un Pere de l'Oratoire, qui prêchoit en Provençal à l'Egliſe S. Nicolas. Il n'étoit pas neceſſaire de ſonner le Sermon, l'Egliſe étoit pleine deux ou trois heures avant qu'il ſongeât à monter en chaire; pour mon malheur je n'entendois pas aſſés la Langue pour découvrir toute la beauté du diſcours; mais le Prédicateur joignoit à ſes paroles des geſtes ſi naifs & des tons ſi expreſſifs, que je perdois peu de choſes de ce qu'il diſoit. J'ai apporté à Paris un Livre de Prônes en cette Langue, dont les expreſſions & les manieres de tourner l'Evangile, ſont d'une vivacité & d'un goût où il n'y a que les Provençaux qui puiſſent arriver. Avec l'amour de leur Langue, ils ont conſervés l'idée de leur ancienne liberté, & ne ſe diſent jamais François, mais Marſeillois, & ils ont attaché à cette qualité une idée ſi flateuſe, que pour toutes choſes vous

ne les obligeriés pas de s'avoüer François. En voici un exemple des plus singulier. Lorsque les bombes obligerent les Tuneſiens de rendre tous les eſclaves François, le Commiſſaire du Roy ayant rencontré un eſclave qui lui paroiſſoit François, lui demanda s'il n'étoit pas François; non, lui dit l'eſclave, & qui es-tu donc, repliqua le Commiſſaire? Je ſuis Marſeillois, dit l'eſclave, le Commiſſaire ſe mit à rire, & ne laiſſa pas de le faire délivrer.

La Ville n'eſt pas fortifiée. Elle eſt ceinte de murailles à la verité, mais elles ne lui ſeroient d'aucune utilité, ſi elle étoit attaquée. Je crois que ſes Citoyens, qui ſont en très-grand nombre, & tous bien agueris, ſont des murailles vivantes, infiniment meilleures que celles qu'on y pourroit faire de briques, & de pierres. On dit pourtant que M. le Maréchal de Vauban avoit propoſé de la fortifier, & prétendoit en faire une Place imprenable du côté de la terre. Elle eſt très-bien fortifiée du côté de la mer, outre le Fort de S. Jean qui eſt à l'entrée du Port du côté du Couchant, il y a de l'autre côté une grande Citadelle très-forte avec quantité de canons, de ſorte que l'entrée du Port qui ſe ferme avec une chaîne eſt impratiquable,

à ceux qu'on n'y veut pas laiſſer entrer. Le Port eſt grand, c'eſt un ovalle dont le côté Occidental eſt formé par un Quai bordé de maiſons de Marchands, au milieu deſquelles eſt l'Hôtel de Ville, bâtiment très-beau, dont le façade eſt ſuperbe. L'Arſenal des Galeres occupe le fond du Port, & la plus grande partie du côté Oriental. On trouve enſuite les Chantiers de conſtruction des Barques, & des Bâtimens Marchands. Les gros Bâtimens de guerre ne peuvent pas entrer dans le Port, il n'y a pas aſſés d'eau, & c'eſt un bonheur pour le commerce de la Ville; car les gens de guerre, & les Marchands ne s'accordent jamais bien enſemble. J'ai entendu dire à de gros Négociants, que ſi les Galeres étoient autre part, le commerce de la Ville en iroit beaucoup mieux. Les Arſenaux du Roy répandent à la verité de l'argent dans les lieux où ils ſont, mais ils ne font du bien que dans les endroits où il n'y a point d'autre commerce; ils nuiſent infiniment aux Villes où le commerce eſt établi & conſiderable. La Ville de Toulon eſt pauvre, & ſon commerce eſt entierement tombé, depuis qu'on y a fait un Arſenal pour les Vaiſſeaux de guerre du Royaume.

Les Marſeillois aiment le commerce, & l'entendent en perfection. Ils y ſont nés, ils le cultivent, ils le portent de tous côtés & y ſont fort attachés. J'avois une Lettre de créance ſur un Marchand, qui me combla d'honnêtetez, mais quand ce vint à me compter de l'argent pour mon voyage d'Italie, il voulut me faire un compte en piaſtres avec des réductions de monnoye, dont je n'avois jamais entendu parler, & ſur leſquelles je voyois une perte réelle de plus de quarante-cinq pour cent. Je le remerciai, & j'eus recours à M. Maurellet frere de celui qui m'avoit ramené des Iſles, j'en avois une Lettre de créance des plus amples, & des plus obligeantes. Ils me donnerent des Lettres ſur Livourne, avec ordre à leur Correſpondant de m'en donner ſur les autres lieux où je voudrois aller. Je leur payai un change raiſonnable, comme il étoit juſte, & j'eus lieu d'être bien content de toute cette famille.

Je m'embarquai enfin le 13. Avril ſur le ſoir dans la Barque du Patron Jean Baudœuf, à qui j'étois fortement recommandé. C'étoit un bon homme, accommodant, & plus poli que ne le ſont ordinairement les gens de ſon métier. Il le ſçavoit en perfection, & étoit ſi heu-

Départ de Marſeille.

reux qu'il n'avoit jamais été pris, quoique la mer fut pour ainſi dire toute couverte de Corſaires grands & petits. J'avois pris à Marſeille un jeune Chirurgien du Comtat d'Avignon, que je devois mener avec moi aux Iſles, ſi j'y fuſſe retourné. Il parloit un peu Italien, & m'a toûjours ſervi avec beaucoup de fidelité & d'affection. J'étois avec deux Religieux de mon Ordre, nous trouvâmes dans la Barque huit Minimes François, qui alloient relever ceux de leurs Confreres, qui avoient achevés leurs ſix ans de reſidence à Rome. Des Prêtres Bretons & grands buveurs, qui alloient au concours des Benefices, un Auguſtin peu chargé d'argent, deux Capucins qui n'en avoient point, quatre Cordeliers de grand appetit, un Hermite, cinq Prêtres Eſpagnols interdits, ſuſpends, irréguliers, qui alloient chercher la remiſſion de leurs *peccadilles*; un Eccleſiaſtique qui vouloit inſtituer un nouvel ordre Apoſtolique dans toute la rigueur de la vie des Apôtres, il avoit une ſoutane violette à grand collet, à peu près comme celui des Jeſuites, avec un manteau de même couleur doublé de blanc, un chapeau noir ſans cordon & des ſandalles, il n'avoit ni ſac, ni beſace, pas même de poches,

en pas un endroit de ſon habit, & par conſequent point d'argent, il mettoit ſon Breviaire & ſon mouchoir dans ſon ſein, & avoit laiſſé à la Providence le ſoin de payer ſon paſſage & de le nourrir. Nous trouvâmes dans un coin de la chambre deux Peres Jeſuites. Quatre ou cinq Juifs ſur le pont, & deux Banqueroutiers qui ſe retiroient à Livourne, refuge ordinaire de ces ſortes de gens. Jamais je n'avois vû un tel aſſemblage. Je ne ſçai ſi l'Arche de Noé en approchoit. Le Patron nous offrit la chambre de fort bonne grace, mes compagnons l'accepterent, pour moi je fis tendre mon hamac ſous le gaillard, & bien m'en prit de l'avoir, ſans lui je crois que les poux & les punaiſes m'auroient dévoré.

Nous avions fait de bonnes proviſions à Marſeille, nous en fiſmes part au Pere Auguſtin & au Prêtre Apoſtolique. Les Capucins étoient ſans contredit les mieux pourvûs. Outre les grandes beſaces dont leurs manteaux ſont doublés qui étoient bien remplies; ils avoient un grand panier plein de groſſes bouteilles. Ils mangeoient à petit bruit, & buvoient ſec & ſouvent. Je ne pus jamais ſçavoir, de quel Païs étoit le Prêtre Apoſtolique, il m'en fit un

miſtere ; mais il me dit qu'il alloit à Rome, pour avoir permiſſion d'inſtituer une Congregation de Prêtres, qui vivroient dans la pauvreté exacte dont les Apôtres avoient fait profeſſion, qui prêcheroient de tous côtés, aideroient les Curés qui voudroient les employer, n'accepteroient point de Benefices, ou ſi on les obligeoit d'en recevoir, ils en abandonneroient entierement les revenus, & vivroient, & s'entretiendroient du travail de leurs mains ; auſſi un des Statuts de ſa Congregation, étoit de n'y admettre perſonne qui ne ſçût un métier. Quant à la couleur & à la façon de ſon habit, il me dit qu'il avoit des raiſons, & des preuves inconteſtables, que c'étoit l'habit que les Apôtres avoient porté. Il comptoit que cette nouvelle maniere de vivre, ou plûtôt pour me ſervir de ſes termes, ce renouvellement de la vie Apoſtolique ſeroit bien-tôt répandu par tout le monde Chrétien, & que par ce moyen, on ne pourroit plus reprocher aux Eccleſiaſtiques leurs richeſſes, & la molleſſe de leur vie. Je lui prédis qu'il ſeroit le Phenix de ſon Inſtitut, & qu'il ne ſeroit pas à plaindre s'il échappoit des mains de l'Inquiſition, après avoir bien promis & donné caution de ne plus ſonger à ſon projet.

Projet d'une Congregation de Prêtres Apoſtoliques.

Nous arrivâmes le 16. après midi à S. Remo. C'eſt le premier lieu du Domaine de la République de Genes, dans la partie de leur côte, qu'ils appellent la riviere du Ponent. C'eſt une petite Ville ſituée ſur le penchant d'une colline mediocre. L'Egliſe Paroiſſiale eſt au lieu le plus élevé, & fait la pointe, ou l'angle d'un triangle dont le côté oppoſé eſt ſur le bord de la mer. Les ruës ſont étroites, & preſque toutes paralelles à la mer, il y a d'aſſés jolies maiſons Bourgeoiſes, & quelques Palais couverts en terraſſe, & peints en dehors.

San Remo premiere Ville du Domaine de Genes.

Nos Banqueroutiers commencerent à reſpirer en cet endroit : Ils avoient toûjours craint d'être pourſuivis & arrêtés, ils étoient alors en aſſurance. Nous eûmes toutes les peines du monde à trouver à nous loger, il fallut employer le credit du Conſul de France, qui nous trouva enfin une chambre, & puis ce fut à nous à nous pourvoir de vivres. La mer étoit ſi rude qu'il n'y avoit pas moyen d'aller chercher nos proviſions à la Barque ; c'étoit en partie le gros tems, qui avoit obligé nôtre Patron à moüiller en cet endroit, & en partie pour prendre langue, & être informé ſi les Corſaires d'Oneille étoient en mer.

Ceux qui n'étoient pas accoûtumés aux manieres lentes des Italiens, & ſur tout de ceux de San Remo ſe deſeſperoient. Nôtre hôte & toute ſa famille ſe mirent en mouvement juſqu'à riſquer de gagner une pleureſie, pour nous accommoder deux poules que nous avions achetées, & au bout de trois heures, elles n'avoient pas encore commencées à ſentir le feu. Je vis bien qu'il falloit s'armer de patience avec ces gens-là, qui ne nous répondoient que par un *adeſſo*, c'eſt-à-dire, tout à l'heure, à tout ce qu'on leur pouvoit dire pour les preſſer. Je fis tendre mon hamac, je me couchai, & je m'endormis après avoir averti mon garçon de m'éveiller quand le ſouper ſeroit prêt. Il le fut enfin vers le minuit. On ſervit les deux poules enſevelies dans de certains petits morceaux de pâte, appellé *Maccaroni*, qu'on diſoit excellent, & dignes de la bouche d'un Cardinal, *boconi di Cardinale*. Je n'en pus pourtant manger, les poules avoient contractées une certaine odeur attachée ordinairement à cette pâte, qui me faiſoit ſoulever le cœur. Le vin ne valoit rien, & étoit fort cher; le pain mal cuit & fort peſant, le fromage étoit dur comme du plâtre, & à peu près du même goût. Nôtre hôte nous apporta

enfin un plat de citrons cruds, qui parut quelque choſe à ceux qui n'étoient pas accoûtumés à voir de ces fruits, & rien du tout à moi qui venois d'un Païs, où les chemins en ſont pavés. Je regrettois fort mon ſommeil que ce repas avoit interrompu. J'allai le reprendre, & je me levai au point du jour ſans indigeſtion. Je cherchai ſi bien avec mon Chirurgien, que je trouvai une maiſon où je loüai une chambre, & où on me donna la commodité de faire, ou faire faire ma cuiſine comme je le jugerois à propos. On me fourniſſoit le bois & le charbon, & les uſtenciles neceſſaires, je m'y établis, mais comme ces commodités étoient un peu cheres, je demeurai ſeul, & je n'en eu pas le moindre chagrin.

Je viens de parler de *Macaroni*, tout le monde ne ſçaït pas ce que c'eſt, il faut le dire, afin qu'on n'aille pas les prendre pour la patiſſerie, que l'on connoît en France ſous le nom de Macarons.

Viandes de pâté. Ce que c'eſt & ſes differentes eſpeces.

Les Macaroni, *Vermicelli*, *Andarini*, *Tagliolini*, *Feſtucie*, *Mille fanti*, & autres paſſent ſous le nom generique de viande de pâte. C'eſt en effet une pâte de fleur de farine la plus fine, & la meilleure qu'on puiſſe choiſir, qui

étant petrie preſque ſans levain bien battuë, & d'une conſiſtance raiſonnable eſt miſe dans les moules, qui ont des trous par leſquels ont fait ſortir la pâte en la comprimant fortement avec un levier, ce qui donne à la pâte la groſſeur, & la figure des trous par leſquels elle ſort. Il y a des trous ronds de la groſſeur d'une petite plume à écrire, la pâte qui en ſort eſt comme de petits bâtons, également gros dans toute leur longueur. C'eſt ce qu'on appelle *Macaroni.*

Macaroni.

Les *Vermicelli*, ou petits vers ne ſont pas plus gros qu'un crin de cheval, plus ils ſont fins, & plus ils ſont eſtimés, il faut que les trous où la pâte paſſe ſoient bien petits. On fait de ces *Vermicelli* dans les maiſons particulieres, avec une ſeringue dont le canon eſt percé d'une quantité de petits trous, il faut que la pâte des *Vermicelli*, ſoit préparée avec beaucoup de ſoin, & moins ferme que pour les autres eſpeces de viande de pâte. On tourne en rond ces *Vermicelli*, à meſure qu'ils ſortent du moule, & on en fait des tours d'euviron une once chacun.

Vermicelli.

Les *Tagliolini* ſont plats, & coupés en maniere de lozanges.

Tagliolini.

Les *Feſtucie*, ou rubans ſont larges

Feſtucie.

de huit à dix lignes, de l'épaiſſeur d'une feüille de papier. Ils ſe roulent en differentes manieres en ſortant du moule.

Les *Andarini*, & les *Mille fanti* ſe font à la main. Les premiers ſont ronds à peu près de la groſſeur des anis de Verdun. Les ſeconds ſont de la même groſſeur, mais d'environ trois lignes de longueur, & pointus par les deux bouts. Il y en a en façon de pepins d'orange & de citrons. D'autres comme des graines de melons & de citroüilles, chachun en fait à ſa fantaiſie; mais c'eſt toûjours la même pâte. On fait quantité de ces dernieres eſpeces en Sardaigne, où les bleds ſont excellents, & la farine d'une très-grande blancheur. C'eſt l'ouvrage des femmes, & ſur tout des Religieuſes; car cela ne demande pas grande attention, & ne les empêche pas de babiller, exercice ordinaire & favori de tout le ſexe, & ſur tout de celui qui eſt grillé. Andarini & Mille fanti.

La conſommation qui ſe fait de ces pâtes en Italie eſt ſurprenante. Ceux qui n'ont pas encore quitté l'ancienne maniere de vivre ſe paſſeroient plûtôt de pain que de *Macaroni*, ou autre pâte de ce genre. C'eſt le potage ordinaire. Voici comme on le prépare. On

fait un boüillon de viande ſans herbes & avec le ſel ſeul, & quand il eſt fait, on met dans un plat ſur un peu de feu, la quantité de pâte que l'on juge à propos, à meſure qu'elle s'échauffe on l'arroſe doucement de boüillon, la pâte s'imbibe, & ſe gonfle, & lorſqu'on la voit à un certain degré de groſſeur, ou ſans ſe diſſoudre, elle eſt tendre, molle, & bien humectée, on la ſert ſur table.

On s'en ſert encore ſans boüillon de viande, on la met dans une baſſine d'eau chaude pendant quelques momens pour l'amollir & l'humecter, on la retire avec une écumoire, & on la met dans un plat; on rappe deſſus du fromage bien ſec, & quelquefois on y jette un peu de canelle, ou de poivre en poudre. Les Genois & les Napolitains ont fait un feſtin royal, quand ils ont mangé un quart de boiſſeau de cette viande. Mais il faut y être accoûtumé pour la trouver bonne, à moins que ce ne ſoit des *Andarini*, ou des *Vermicelli* nourris d'un bon boüillon & ſans fromage; quelque bon qu'il ſoit, il donne un certain goût auquel je n'ai jamais pû m'accommoder. Cette pâte eſt très-nourriſſante, & on dit malgré cela qu'elle eſt de facile digeſtion. Nous vîmes

à San Remo pluſieurs Manufactures de *Macaroni* & de *Vermicelli*. On en uſe auſſi conſiderablement en Provence, & l'uſage commence à s'en introduire à Paris. Quand ces pâtes ſont nouvelles, & bien faites, elles ſont blanches, elles jauniſſent en vieilliſſant, & prennent une odeur peu agreable.

La côte de Genes qui regarde la mer, eſt d'elle-même ſeche, piereuſe, eſcarpée & fort ſterile. Le travail opiniâtre de ſes Habitans l'a renduë agreable, & extrêmement fertile, ils ont coupé par des terraſſes de pierres ſeches, c'eſt-à-dire, ſans mortier tout le côté qui regarde la mer, depuis le bas juſqu'au ſommet, & ces terraſſes qui ſont aſſés étroites, ſont autant de jardins, de terres labourées & de vignes. Les arbres fruitiers ſont en eſpaliers contre les murs des terraſſes; les figuiers occupent les bords, les ſeps des vignes ſont aux pieds des figuiers, & la largeur des terres eſt ſemée de froment, d'orge, ou de legumes. Comme ils ont très-peu de beſtiaux qui puiſſent leur donner du fumier pour ameliorer leurs terres, ils ſuppléent à ce défaut par du fumier qu'ils font eux-mêmes. Ils ramaſſent les pailles, les feüilles, & toutes ſortes d'ordures dans des trous qu'ils font au-

près des maiſons, & y conduiſent l'eau des pluyes, & celle des couvertures, afin de faire pourir toutes ces matieres, qui deviennent dans un an ou deux, un terreau merveilleux pour engraiſſer le peu de terre naturelle ou rapportée, qui eſt ſur ces rochers pelés. C'eſt ainſi que l'induſtrie, & le travail de ces Républicains ſupplée à ce que la nature, & l'infertilité de leur terre leur refuſe. Ils ont de l'huile, des fruits, du vin, des legumes, de la ſoye même, & bien d'autres choſes, qui font le fond de leur commerce & de leur ſubſiſtance. Il leur manque du bled à la verité, ils y pourvoyent par leur induſtrie. Il fait cher vivre chés-eux. La République eſt pauvre en elle-même, mais les particuliers ſont riches, & le Païs eſt peuplé. Il y a peu de gens plus laborieux, plus induſtrieux, plus attentifs à leurs interêts, plus œconomes que les Genois, On dit que cela va juſqu'à la lezine, & ſouvent même à une avarice ſordide, & qu'ils étranglent leurs paroles de peur d'uſer leurs langues, s'ils les proferoient entierement, & comme ils devroient faire pour être entendus.

Nous demeurâmes à San-Remo juſqu'au 21. à la fin le mauvais tems paſſa, & les Eſpions de nôtre Patron lui

rapporterent que les Barques Corſaires d'Oneille que nous apprehendions avoient été battuës du mauvais tems, & qu'elles étoient rentrées à Oneille pour ſe raccommoder.

Cependant comme l'avis pouvoit être ſujet à caution, nôtre Patron dit hautement qu'il ſeroit bien aiſe de voir quel ſeroit le tems le lendemain à ſix heures du matin. Mais il nous fit donner avis en ſecret que nous nous rendiſſions ſur le bord de la mer à une heure ſonnante, parce qu'il leveroit l'Ancre à deux heures préciſes ſans attendre perſonne.

Départ de San-Remo & arrivée à Savonne.

Nous ſuivîmes exactement l'ordre qu'on nous avoit donné, nous mîmes à la voile à deux heures ſonnantes le Mercredy 21. Avril 1706. Nous paſſâmes devant Oneille avant minuit, & nous nous trouvâmes devant Final au point du jour, & à Savonne vers les trois heures après midy le Jeudy vingt-deuxiéme.

On ſera peut-être ſurpris quand je dis, qu'étant parti à deux heures nous paſſâmes devant Oneille après minuit; il ſemble qu'il y ait de la contradiction, il y en auroit en effet, ſi je n'avertiſſois pas les Lecteurs, qu'on compte en Italie les heures d'une autre ma-

niere qu'on ne les compte dans le reſte du monde.

Maniere de compter les heures chés les Italiens.

Nous commençons en France, & par tout le monde bien raiſonnable à compter les heures d'un minuit à l'autre; c'eſt ce qu'on appelle les heures Aſtronomiques. Les Babyloniens commençoient à compter les heures au lever du Soleil. Les Italiens les commencent à ſon couché. Il arrive de là que le lever, & le couché du Soleil n'étant jamais fixes, le commencement, le milieu, & la fin du jour artificiel ne ſont auſſi jamais fixes chés ces peuples: je croi que c'eſt de là qu'eſt venu le Proverbe, de chercher midi à quatorze heures pour marquer une entrepriſe impoſſible; on le pourroit pourtant trouver dans de certaines hauteurs du Pole.

Les Italiens comptent vingt-quatre heures de ſuite, en commençant la premiere heure après que le Soleil eſt couché. Leurs horloges ſonnent differemment, les unes ſonnent juſqu'à douze coups; mais la plûpart n'en ſonnent que ſix. C'eſt à ceux qui veulent ſçavoir l'heure d'ajuſter ces comptes. Ainſi on connoit qu'il eſt neuf heures quand on entend ſonner trois coups après les ſix premieres heures, quinze heures après que l'horloge a déja ſonné

ſonné deux fois ſix heures. Le point du midi, & de minuit qui ſont le commencement & le milieu du jour chés les autres hommes ne ſe trouvent d'accord chés les Italiens avec eux qu'au jour des Equinoxes, où le milieu du jour que nous appellons midy arrive à dix-huit heures, & la fin ou le couché du Soleil à vingt-quatre heures, qui ſont ſix heures de chés nous. Ceux qui arrivent en Italie ſont bien embaraſſés de cette maniere de compter les heures, on s'y fait à la fin, & on s'y accoûtume.

On demandoit un jour à un Cardinal d'un grand merite, quelle étoit la meilleure maniere de compter les heures, de l'Italienne, ou de la Françoiſe: on pourroit me faire la demande, la réponſe de ce Prince de l'Egliſe ſervira pour nous deux. Il demanda de quelle maniere ſe ſervoient les Eſpagnols & les Allemands, & comme on lui eût répondu qu'ils comptoient les heures comme les François. C'eſt donc, repliqua-t'il, la meilleure maniere. Car autrement il ſeroit impoſſible que des Nations ſi antipatiques convinſſent dans le même point.

Nous fûmes reçûs fort civilement chés nos Peres. C'eſt une regle gene-

rale dans tous les Couvents d'Italie de bien recevoir ceux qui vont à Rome, & de ne les pas regarder quand ils en reviennent. La raiſon de cette difference eſt qu'on ſe pourroit plaindre, ſi on avoit été mal reçû, au lieu qu'on n'a plus rien à craindre de vous quand vous retournés en deçà des Monts. Quoi qu'il en ſoit, nous eûmes lieu de nous loüer de la politeſſe de nos Confreres, ils nous logerent fort proprement, & nous traiterent avec beaucoup de charité. La Chambre où j'étois logé avoit une porte double, celle de dehors qui répondoit ſur le Corridor étoit compoſée d'un aſſemblage de planches dont les deux montans avoient cinq pouces de largeur, auſſi bien que le haut & le bas, & le vuide étoit rempli par des traverſes de ſix pouces de largeur diſtantes de cinq pouces les unes des autres & poſées en pente, de maniere qu'elles ſe couvroient aſſés les unes les autres pour empêcher qu'on ne pût voir de dehors ce qui ſe paſſoit dans la Chambre ſans qu'elles empêchâſſent l'air d'y entrer. Je trouvai cette maniere de porte fort ſinguliere, & en même tems fort commode; J'en donne ici le deſſein.

Porte d'une façon particuliere.

Nous trouvâmes dans nôtre Cou-

vent de Savonne un Religieux François qui y demeuroit depuis bien des années. Il nous fit tous les plaiſirs imaginables. Comme il étoit connu & très-conſideré dans la Ville, il nous conduiſit par tout, ſon nom faiſoit ouvrir toutes les portes, & nous vîmes par ſon moyen tout ce qu'il y avoit de plus rare, ce qui eſt pour l'ordinaire inacceſſible aux étrangers, & ſur tout aux François dont l'indiſcretion, & les manieres peu reſervées & mépriſantes les fait haïr par tout, & les prive des connoiſſances qu'ils acquereroient dans les voyages, s'ils pouvoient ou vouloient s'accommoder un peu davantage aux manieres de ceux chés qui ils ſe trouvent. Auſſi ai-je ſouvent remarqué que des François après avoir fait un voyage en Italie, en revenoient auſſi peu inſtruits que s'ils n'avoient pas ſorti de leurs Païs. Ils avoient vû les pavés des ruës, les murailles des maiſons, & les tableaux des Egliſes, & rien plus, quoi qu'il y ait dans ce beau Païs une infinité de choſes très-dignes de la curioſité d'un homme d'eſprit.

Mauvaiſe maniere des François qui voyagent.

Savonne eſt la plus conſiderable Ville de la République de Genes après la Capitale. Les gens du païs au lieu de dire *Savona*, ſe contentent de dire

Sana, ils gagnent une ſyllable par cette abbreviation, & c'eſt autant de gagné.

Deſcription de Savonne.

Elle eſt grande, bien bâtie ; les ruës ſont aſſés larges, & la plûpart droites, & bordées de belles maiſons, entre leſquelles il y a des Hôtels, qu'on nomme Palais en ce païs-là, qui ſont d'une Architecture très-belle, auſſi bien en dedans qu'au dehors. Ils avoient mis par une conduite qu'on ne peut aſſés blâmer, leur magaſin à poudre dans une groſſe & forte tour, qui étoit preſque au milieu de la Ville. Le Tonnerre y tomba il y a 50. à 60. ans, la fit ſauter, & avec elle près de deux cens maiſons des environs. Tout ce quartier eſt à preſent rebâti, & on nous diſoit que cet accident avoit rendu la Ville plus belle en ce qu'il avoit donné occaſion de faire les ruës plus larges & plus droites.

Il y a un grand nombre d'Egliſes qui ſont la plûpart belles, ou du moins bien propres, & bien ornées. Le marbre n'y eſt pas épargné, non plus que les ornemens de ſtuc, & les dorûres. Je croi que tous les Ordres Religieux y ont des Couvents, ou des Maiſons riches pour la plûpart, & bien bâties.

Ce que c'eſt que Stuc.

Le ſtuc eſt un mortier d'une extrême

blancheur composé d'un tiers de poudre de marbre blanc, ou D'albâtre passée au tamis fin avec deux tiers de chaux choisie bien éteinte. On se sert de ce mortier pour faire des ornemens, & des figures qui prennent une dureté, & un poli très-approchant de celui du marbre même le plus blanc. Il faut se connoître en marbre pour n'y être pas trompé.

Les pas des portes, les marches des escaliers, les pieds-droits & jambages des portes & des fenêtres, & les couvertures des maisons sont faites la plûpart d'une pierre bleuë obscure qui se trouve en quantité dans tout ce païs, qui se leve aisément par planches de telle épaisseur que l'on juge à propos pour l'ouvrage que l'on veut faire, c'est une espece d'ardoise, mais qui ne se delite pas comme l'ardoise ordinaire. Cette pierre est commode, elle se taille aisément, & n'est pas chere. On la trouve belle dans le païs par ces endroits-là; pour moi, il me semble qu'elle rend les entrées des maisons, & les fenêtres trop tristes, je ne blâme pourtant pas ceux qui s'en servent. On l'appelle *Lavagna*. Pierre appellée Lavagna.

Il y a des Manufactures de soye à Savonne, outre celle qui vient dans Commerce de Savonne.

leur païs; ils en tirent encore beaucoup du Piémont, de la Sicile, du Royaume de Naples, & du Levant. On y fait auſſi beaucoup de confitures. Les environs de la Ville ſont extrêmement bien cultivés. Les fruits de toute eſpece y viennent en perfection, & en quantité, les limons ſur tout, les limes, & les bergamottes.

La Ville paroît avoir été autrefois plus forte qu'elle ne l'eſt à preſent. Elle eſt commandée de tous côtés, il coûteroit beaucoup pour remedier à cet inconvenient. Elle a eu un Port qui étoit bon, & qui y attiroit le commerce. La République l'a détruit, ou ne l'a pas empêché de ſe gâter entierement, afin que tout le Négoce allât à Genes ſans être partagé avec cette Ville, & afin que le Duc de Savoye, à preſent Roi de Sardaigne qui y a de grandes prétentions, ne ſongeât plus à s'emparer d'une Place qui ne lui ſeroit d'aucune utilité. Il ne reſte plus à preſent qu'une flaque d'eau, où les Barques peuvent être à flot, elle ſe gâte & ſe remplit de jour en jour.

Port & Citadelle.

Il y a une Citadelle qui défendoit le Port, quand il y en avoit un, elle ſert à preſent à défendre la Rade, & à empêcher qu'on ne puiſſe inſulter la

Ville du côté de la mer. J'avois fort envie d'en voir le dedans, mais ma qualité de François m'en fit refuſer l'entrée. Je m'en conſolai aiſément, parce que j'en ai vû un grand nombre d'autres plus belles, & mieux entretenuës que celle-là ne paroiſſoit l'être.

Il y avoit ſur la Plage devant la Citadelle les reſtes des carcaſſes de cinq Corallines du Duc de Savoye. On appelle Corallines les Bâtimens dont on ſe ſert pour allet à la pêche de Corail ſur les côtes de Sardaigne, & de Barbarie, ce ſont des eſpeces de Felouques longues de trente à trente-ſix pieds, & environ quatre à cinq de large dans leur milieu. Elles portent deux mats avec des voiles quarrées, ou Latines ſelon le tems; elles vont à voiles & à Rames. On y met pour l'ordinaire vingt-quatre à vingt-cinq hommes armés chacun d'un fuſil avec quatre pierriers, deux à l'avant, & deux à l'arriere. Elles ne ſont point pontées, & par conſequent peu propres à tenir la mer dans les gros tems. Le Duc de Savoye en avoit armé cinq qui étoient commandées par le Chevalier Palavicini qui trouvant des retraites aſſurées tout le long de la côte, traverſoit

Corallines du Duc de Savoye.

beaucoup le commerce que la Provence fait avec Genes, Livourne, & Civita-Vechia. On ſe plaignoit même qu'il en uſoit très-mal avec les petits Bâtimens qui avoient le malheur de tomber entre ſes mains. Les plaintes qu'on fit de ce Corſaire, obligerent la Cour de faire armer ſix Corallines à Toulon. Elles rencontrerent bientôt Palavicini, & lui donnerent la chaſſe ſi vivement qu'il fut obligé de s'échoüer devant la Citadelle de Savonne. Celui qui commandoit les Corallines Françoiſes fit la même choſe, mais avec moins de précipitation, & de telle maniere, qu'il mit les Savoyardes au milieu des ſiennes.

Le Gouverneur de la Citadelle envoya dire qu'il feroit tirer ſur le premier qui attaqueroit. Le Commandant François répondit qu'il n'attaqueroit pas, mais que ſi Palavicini, ou ſes gens faiſoient la moindre inſulte aux ſiens, il les chargeroit, & puis qu'on verroit ce qui en arriveroit, & qu'il avoit ordre de demeurer là tant que Palavicini y demeureroit. On peut croire que des gens ſi voiſins, & ſi oppoſés, ne furent pas long-tems ſans chercher noiſe, & ſans la trouver. Les querelles, & les batteries étoient fréquentes

& les Savoyards avoient toûjours le deſſous, & le Conſul François ſelon les ordres du Commandant alloit auſſitôt porter ſes plaintes aux Magiſtrats, comme ſi les Savoyards euſſent été les aggreſſeurs, & dreſſoit des procés verbaux dont les Genois avoient peur de payer les frais, quand la guerre ſeroit finie. Palavicini prit enfin le parti le plus ſage, & le ſeul qui lui reſtoit. Il déſarma ſes Corallines, qu'il laiſſa ſous la protection de la Citadelle, & diſperſa ſes gens : mais en deux ou trois nuits les François mirent les Corallines Savoyardes en état de ne plus jamais pouvoir ſervir. Le Commandant de la Citadelle eut la prudence de ne s'en apperçevoir que quand il ne fut plus tems d'y remedier, & telle fut la fin des Corallines du Duc de Savoye.

Nous partîmes de Savonne le 30. Avril ſur les quatre heures après midi. Nous allions terre à terre afin de profiter des riſées du vent qui en venoit. Rien n'auroit été plus agreable que cette route ſi le jour avoit duré plus long-tems. Car on ne voit que des maiſons de campagne tout le long de cette côte toute coupée en terraſſes, avec des Villages, ou Bourgs qui ſemblent

Route de Savonne à Genes.

ſe tenir les uns les autres pendant trente mille ou dix lieuës que l'on compte de Savonne à Genes. Le premier Village en quittant Savonne s'appelle Varagio. Il en eſt à huit mille, Cogoneto eſt à cinq milles de Varagio, Alonſano à deux milles de Cogoneto, Il y en a encore trois autres avant d'arriver à ſaint Pierre d'Arrennes qui eſt le magnifique Fauxbourg de Genes, mais la nuit nous empêcha de les voir.

Nous arrivâmes à Genes le Samedi premier jour de May 1706. ſur les trois heures après minuit. Il fallut achever de paſſer le reſte de la nuit dans la Barque & attendre qu'il fût jour, & que le Bureau de la Santé fût ouvert pour verifier nos Lettres de Santé avant que de pouvoir entrer dans la Ville. Il eſt vrai que les Ceremonies de ce Bureau ne coûtent rien, parce que les Officiers ſont gagés par la Republique; mais comme ils n'ont rien à eſperer ils ne ſe preſſent pas de rendre ſervice, & le font d'aſſés mauvaiſe grace.

CHAPITRE III.

Deſcription abregée de la Ville de Genes, & arrivée de l'Auteur à Livourne.

J'Ai été pluſieurs fois à Genes, & je pourrois mettre ici tout à la fois ce que j'y ai remarqué. Mais tant de gens ont fait la deſcription de cette Ville, qu'on voudra bien me diſpenſer d'une auſſi ample deſcription que celle que j'en pourrois faire, & qu'on ſe contentera d'une très-abregée. Les gens du du païs diſent *Gena*, au lieu de *Genoa*, telle eſt leur œconomie. Ils rognent tout juſqu'aux paroles.

Cette Ville a été très-long-tems ſujette aux François depuis Charlemagne qui s'en empara, & qui y tint toûjours garniſon, Charles VI. & Charles VII. en furent auſſi les maîtres. Loüis XI. ſe laſſa à la fin d'avoir des ſujets ſi remuans qui ſe revoltoient quand ils en trouvoient l'occaſion, ou quand ils n'avoient pas beſoin de ſa protection, & qui la venoient rechercher, & rentrer ſous ſon obéïſſance, quand ils ne pouvoient plus faire tête à leurs

Hiſtoire de Loüis XI. au ſujet des Genois.

ennemis. Ce manege ayant recommencé plusieurs fois pousſa à la fin à bout la patience de ce Prince. Il les abandonna, & ils alloient devenir la proye de leurs ennemis, quand leurs députés étant encore venus lui demander pardon de leur révolte, & l'assurer qu'ils lui seroient à jamais fidéles, s'il vouloit bien les recevoir au nombre de ses Sujets. Le Roi leur demanda si c'étoit tout de bon, & s'il pouvoit à l'avenir compter qu'ils seroient veritablement à lui, & sans reserve. Oüi Sire, répondirent les Députés. Nous avons ordre d'assurer Vôtre Majesté que nous nous donnons à elle, ames, corps, & biens, & pour toûjours. Puisque cela est, dit le Roi, je vous donne au Diable, méchante Canaille que vous êtes; vous ne merités pas un autre maître. Je n'étois pas présent lorsque Loüis XI. fit ce beau present au Diable, & je ne le rapporte que sur la foy de bien des gens à la verité, mais qui n'en ont pas été témoins. Mais si le fait est veritable, il n'en faut pas davantage pour effacer la tache d'avarice que l'on a reproché à ce Prince. Son fils Charles VIII. n'eut garde de ratifier cette donation, il fit valoir le droit qu'ont les Rois d'être toûjours

Mineurs. Il ſe ſaiſit de Genes en allant à la conquête du Royaume de Naples, & en fut toûjours le maître auſſi bien que Loüis XII. & peut-être que nos Rois en joüiroient encore ſans la perfidie d'André Doria Genois qui quitta le ſervice du meilleur de tous les maîtres mortels le grand Roi François I. pour ſe donner à ſon ennemi l'Empereur Charles Quint. Il eſt vrai que cette action rendit la liberté à ſa Patrie, qui pour en éterniſer la memoire & lui marquer ſa reconnoiſſance a fait mettre ſa ſtatuë à l'entrée du Palais de la Republique avec cette inſcription, *Liberateur de la Republique*, on en voit vis-à-vis une autre pour un illuſtre de la même Maiſon à qui on a donné la qualité de *Conſervateur de la République.*

Hiſtoire d'André Doria.

Genes eſt aſſurément une belle Ville. Les Italiens l'appellent Genes la Superbe. Je voudrois qu'ils en parlaſſent plus modeſtement. Cette Epitete eſt ſujette à être priſe de deux manieres dont l'une eſt odieuſe. Je crois qu'on lui rend ſuffiſamment juſtice, en l'appellant belle & riche. Si elle ſe contente de cela, nous effacerons ce qu'on dit communément d'elle, que ſes montagnes ſont ſans bois, ſa mer ſans poiſſon, ſes Citoyens ſans foi, & ſes fem-

mes ſans pudeur. Je dirai à ces mediſans qu'il y a de très-beau, & bon poiſſon à Genes, beaucoup de chênes verds, de châtaigniers, & d'autres arbres dans les revers de ſes montagnes qui regardent la Lombardie, que j'y ai connu de très-honnêtes gens, & d'un bon commerce, & que le très-grand nombre de femmes de tout étage, qui ſont ſous la conduite des Peres Jeſuites, ſont très-ſages, & peuvent paſſer pour des modéles d'une vertu des plus auſteres, quoi que pour s'accomoder à l'uſage du païs, elles ayent des Sigiſbées.

Ce terme demande explication, & je n'ai garde de la refuſer à ceux qui en ont beſoin, de peur qu'ils ne le prennent en mauvaiſe part.

On appelle à Genes *Sigiſbées*, de jeunes Cavaliers & même d'aſſés âgés, qui tiennent auprès des Dames le rang d'ami, de confident même, & quelquefois d'amant. Ces Meſſieurs ſe trouvent chés leurs Dames quand elles doivent ſortir. Ils l'aident à monter en litiere, ils l'accompagnent à pied, & l'entretiennent la main ſur la portiere. Quand elle eſt en chaiſe à porteurs, ils font la même choſe, mais on a ſoin que les porteurs ne marchent pas plus vîte que les Galants. Il eſt encore de leur devoir

de donner la main à ſa Dame, & de lui preſenter de l'eau-benîte en entrant dans l'Egliſe, de la remettre en chaiſe ou en litiere, de l'accompagner chés-elle, de l'aider à ſe rendre à ſon appartement. Voilà les devoirs exterieurs de la civilité des *Sigiſbées*, je ne ſçai pas les autres. Dans d'autres Païs, & ſur tout en France, on y penſeroit du mal, & cependant il n'y en a point; car s'il y en avoit, les Genois qui ſont auſſi jàloux pour le moins que les autres Italiens y mettroient ordre, il faut donc qu'ils ſoient bien aſſurés de la ſageſſe de leurs femmes, & de la probité de ces Galants privilegiés, puis qu'ils les voyent tranquillement rendre ces bons offices à leurs épouſes, & qu'ils ont la politeſſe de les en remercier.

Quelque mauvais eſprit s'imaginera peut-être que ce cérémonial eſt une politique des maris, pour écarter de leurs femmes ceux qui leur pourroient faire ombrage, & qu'ils ſe rendent ce bon office les uns aux autres, & ſe ſervent reciproquement de ſurveillants. Si cela eſt, la choſe n'eſt pas mal inventée; mais en amour comme en interêt, peut-on compter ſur la bonne foi des autres?

Quoiqu'il en ſoit, perſonne ne ſe

ſcandaliſe de cet uſage. On eſt perſuadé qu'il n'y a rien contre les regles. Les Etrangers de diſtinction s'en accommodent. Nous avons vû l'Amiral de l'armée Navale d'Angleterre en 1720. c'étoit ſi je ne me trompe l'Amiral Herbert, ou Bruſſel, qui faiſoit le Sigiſbée à une des plus belles Dames de Genes, ſans que perſonne y trouvât à redire le moins du monde. Il avoit ſi bien pris les manieres de Genes, qu'il ſembloit un Genois naturel depuis la tête juſqu'aux pieds. C'eſt-à-dire, qu'il étoit vêtu de noir à la mode du Païs, avec le manteau de même couleur, la grande perruque, & ſans épée, n'ayant qu'un ſeul Laquais à ſa ſuite; car les trains ſont reglés à Genes de quelque qualité que l'on ſoit, & quelques immenſes que ſoient les richeſſes des nobles, ils ne peuvent avoir qu'un ſeul Laquais à leur ſuite. Il n'y a que les huit Sénateurs actuellement en Charge, qui en ont deux pendant qu'ils ſont en exercice, après quoi il en faut retrancher un, de maniere que quand on rencontre un homme avec deux Laquais, on peut dire à coup ſûr, que c'eſt en Sénateur en Charge, ou un Etranger. Les Dames ne ſont point exemptes de cette Loi, elles ne peuvent avoir qu'un Laquais, outre les Mule-

tiers qui conduiſent leur litiere, par grace ſeulement, on leur permet, ou on tolere qu'elles ayent un *Ragatzo*, c'eſt-à-dire, un enfant qui ne doit pas paſſer quatorze ans, outre le Laquais. Je crois bien que la République n'a rien ſtatuée pour le dedans des maiſons, & qu'on peut avoir tel nombre de Domeſtiques, qu'on juge à propos. Mais à quoi ſerviroit cette foule de faineants que l'on voit dans les autres Etats, ſi on ne peut pas s'en faire honneur au-dehors, qui eſt le ſeul endroit, où ils puiſſent être de quelque utilité. Ainſi on ne voit point de Suiſſes aux portes, comme on en voit à toutes celles de Paris. On ne peut pas dire que ce ſoit le défaut d'argent. Tout le monde ſçait que les Genois ſont très-pécunieux. Ainſi le proverbe point d'argent point de Suiſſes, ne peut pas avoir lieu chés-eux, mais c'eſt qu'ils ſont ſages, œconomes, reglés dans leur domeſtique, & accoûtumés quand ils font quelque dépenſe, à la faire d'une maniere qui leur faſſe honneur, & à leur poſterité. Peut-être auſſi que les Suiſſes ne ſe preſſent pas beaucoup de s'introduire dans un Païs où les vivres ſont chers, & le vin ſurtout, il leur en faut pourtant & beaucoup ; point de vin, point de Suiſſes ;

Genes n'eſt pas leur affaire par cet endroit,& pourquoi le vin y eſt-il ſi cher ? C'eſt qu'on en recüeille peu dans tout le Domaine de la République, qu'il vient de dehors, & qu'il paye de gros droits, & que tout celui qui ſe vend & ſe conſomme dans la Ville, ſoit dans les maiſons qui n'en ont point en cave, ſoit dans les hôtelleries, ſort de la cantine, ou de la cave de la République. On en trouve de toutes les façons en bouteilles cachetées. Les Aubergiſtes ne peuvent rien gagner deſſus, ni l'augmenter par quelque mêlange. Le prix eſt fixé, imprimé, & affiché dans toutes les hôtelleries. Il ne s'agit que de ſçavoir la qualité du vin qu'on veut boire, on l'envoye chercher. L'hôte a pour ſa peine les bouteilles, ſi on les lui laiſſe, mais s'il ne gagne rien ſur le vin, il ſe récompenſe abondamment ſur tout le reſte. Les Hôtelleries ſont de veritales écorcheries. Il eſt vrai qu'on y eſt aſſés bien ſervi, & le moyen ſûr de l'être très-bien, c'eſt de donner d'abord quelque choſe au Camerier. C'eſt ainſi qu'on appelle le Domeſtique qui a ſoin des chambres, & du ſervice. Tous les gens de cette eſpece ſont âpres au gain, & à Genes plus que par tout ailleurs.

On ne trouve du vin à vendre que dans la cave de la République.

On vit à Genes dans une très-grande

liberté. Les Nobles ne s'appellent entre eux que par leurs noms de Baptême, ſouvent ſans y mettre aucune qualité, cela donne un air d'égalité, & de République qui ne peut déplaire qu'à ceux qui n'en connoiſſent pas les agrémens. Quoique très-riches, & d'une Nobleſſe qui peut aller de pair avec celles qu'on eſtime le plus dans les autres Païs, ils ſont tous dans le commerce, cela ne déroge point chés-eux, & ne devroit pas déroger dans les autres endroits. Cela ne veut pas dire qu'ils ayent des boutiques ouvertes, où ils vendent à la livre, ou à l'aune, point du tout, mais ils font le commerce en gros, & ſur tout le change de l'argent, & la banque. Ils ont leurs Bureaux ouverts dans leurs Palais, & vous voyés les plus gros Seigneurs auſſi aſſidus à Banchi, que s'ils n'avoient point d'autre reſſource pour faire ſubſiſter leurs familles.

Bourſe & place duchange appellée Banchi.

Banchi eſt la Bourſe, la place du Change, en un mot le lieu où tous les Négocians s'aſſemblent ſur les neuf ou dix heures du matin pour y traiter de leurs affaires. C'eſt un grand bâtiment quarré, long, iſolé, formé par des colonnes, & preſque tout ouvert, il y a ſi je ne me trompe une petite Chapelle à un coin. Cela eſt dans les re-

gles. L'uſurier de Madrid, ne commençoit jamais les affaires de ſon négoce qu'il n'eût entendu la Meſſe. On eſt trop devot à Genes pour faire autrement. Ce lieu eſt toûjours rempli d'une infinité de gens, on y parle de négoce, de change, d'embarquement : on y vend des pierreries, des tableaux, des médailles, des ſtatuës qui parlent & qui mangent. Il ſe trouve des Courtiers de toute eſpece, & des filoux ; il faut prendre garde à ſoi & à ſa bourſe. On m'y a fait remarquer bien des fois M. Duraſſo riche à millions, qui a des Principautés & des Duchés en Eſpagne, & dans bien d'autres endroits, qui avec ſon petit habit noir, étoit d'une attention merveilleuſe à ſon négoce, & plus aſſidu aux heures du Change que le Chanoine le plus pauvre, & le plus chargé de famille ne l'eſt aux aſſiſtances du chœur.

Habillemens des hommes & des femmes à Genes.

Les Genois ſont tous habillés de noir. Ils portent du drap en Hyver & une étoffe de ſoye en Eté. Leurs habillemens anciens étoient aſſés extraordinaires. On les voit ſur leurs ſepultures, & dans des tableaux ; ils conſiſtent à preſent en un juſte-au-corps, & une culotte à la Françoiſe, une cravate & un manteau, une belle perruque, ſur la-

quelle on n'a garde de mettre le chapeau, de peur d'en gâter l'œconomie, des bas de ſoye noire, & des ſouliers de maroquin, & toûjours ſans épée. Cet habillement eſt modeſte, commode, grave, & coûte peu, parce qu'il dure long-tems.

Les femmes de qualité, ou qui veulent paſſer pour telles, ſont toutes habillées d'étoffe de ſoye noire d'une maniere qui approche beaucoup de la Françoiſe. Je ne ſçai ſi elles auront pris les paniers après avoir quitté les vertugadins. Je doute que la République leur ait permis l'uſage d'un ajuſtement ſi propre à cacher les ſuites d'une galanterie. Il n'y a que les nouvelles mariées à qui il eſt permis de porter des habits de couleur, des broderies, des dentelles d'or, & autres ſemblables colifichets. Cette permiſſion dure la premiere année toute entiere du mariage, après quoi il faut qu'elles prennent l'habit noir comme les autres.

Nous arrivâmes comme je l'ai remarqué ci-devant à Genes le premier jour de Mai. Dès que nous eûmes la liberté de mettre pied à terre, nôtre troupe ſe ſépara, chacun prit ſon parti, en attendant qu'il fallut ſe rembarquer. Pour nous qui avions deux Couvents dans la

Ville, nous crûmes qu'il étoit plus décent d'y aller loger que dans un cabaret. Le plus ancien de ces deux Couvents s'appelle S. Dominique, l'autre eſt Nôtre-Dame de Caſtello, ou du Château. Ils reçoivent alternativement les Etrangers. Nous fûmes à Caſtello, on nous y reçût courtoiſement à la maniere du Païs, quoique nous fuſſions François. Ce Couvent eſt à côté du Port ſur le bord de la mer. Il eſt aſſés petit & reſſerré par les ruës qui l'environnent de trois côtés, & la muraille de la Ville de l'autre. Il eſt cependant fort propre. Une bonne partie des vûës ſont du côté de la mer. Ce que j'y trouvai de plus agreable, étoit une grande ſalle voûtée, dont les fenêtres ſont percées dans le mur du Port. L'Egliſe n'eſt pas des plus grandes, mais elle eſt propre, & fort bien ornée; il y a un Crucifix que l'on dit avoir parlé. Nous dîmes la Meſſe dès que nous eûmes ſalué le Superieur, après quoi on nous dit que le Doge tenoit ce jour-là Chapelle dans une Egliſe de Religieuſes, & qu'il ſortoit en cérémonie avec la Seigneurie. Il y eut deux Religieux qui s'offrirent de bonne grace de nous accompagner ſi nous le voulions voir. Nous acceptâmes leurs offres.

Les Jacobins ont deux Couvents à Genes.

On dit que la République entretient à ſon ſervice environ mille hommes de troupes étrangeres, Suiſſes, Italiens, & Corſes, ſans compter les Milices Nationales, qu'elle met dans quelques Villes, où elle eſt obligée d'avoir Garniſon, & dont elle augmente le nombre, quand le beſoin de l'Etat le demande.

Toutes les troupes Etrangeres étoient ſous les armes en bon ordre, bien armées & bien vétuës. Elles bordoient les deux côtés des ruës où le Doge devoit paſſer, & le reſte étoit en bataille dans les places qui ſe rencontroient ſur ſa route.

Marche de Doge allant tenir Chapelle.

La marche de ſa Serenité & de la Seigneurie, commença par quelques Officiers fort bien mis qui donnoient leurs ordres à leurs Subalternes, afin qu'il n'y eût perſonne outre les files des Soldats. Après ces Officiers, & à quelque diſtance venoit un gros d'Officiers du Sénat en habit, & manteau de ſoye noire avec de très-belles perruques. Les Pages du Doge les ſuivoient, ils avoient le pourpoint & les chauſſes de velours rouge, & le petit manteau de même tout chamaré de dentelles d'or. Le grand bas de ſoye couleur de perles, de belles perruques, le chapeau à plumes blanches, des gands blancs. Il me ſemble qu'il y

en avoit douze. Ceux qui étoient jeunes avoient fort bon air, mais il y avoit deux ou trois barbons, qui ne me parurent peu propres à paroître ſous cet habit. Un gros de Nobleſſe en habit de ſoye, & manteau noir venoit enſuite, & puis un Officier portant l'Epée de l'Etat entre deux autres, qui portoient des maſſes de vermeil doré. L'épée étoit large dans un foureau de velours rouge, garni de plaques d'or, ou dorées. L'Officier la portoit appuyé ſur ſon épaule, comme les Maſſiers portoient leurs maſſes. Ils marchoient tous trois de front, & précedoient le Doge de quelques pas.

C'étoit un grand homme bienfait, & d'une très-belle phyſionomie, il étoit vétu d'une ſoûtanne de ſatin cramoiſy, avec une robe par deſſus de même étoffe, & de même couleur, fort ample à grandes manches froncées. Il n'avoit ni cravatte, ni rabat, mais une petite fraiſe à deux rangs, qui n'avoit gueres qu'un pouce de ſaillie. Il avoit une très-belle perruque, & portoit à la main un bonnet quarré de même étoffe, & couleur que ſon habit. Ce bonnet differe de ceux que les Prêtres portent, en ce que les cornes de celui-ci ne ſont point ſéparées, mais unies par l'étoffe qui le ferme

Habillement du Doge & des Sénateurs.

ferme, & vont ſe terminer à un bouton élevé qui en fait la pointe, au lieu où les bonnets des Prêtres ont une houppe de ſoye. Il a outre cela un petit bord ſur le devant terminé en pointe, & relevé avec un bouton.

Le Doge marchoit ſeul, & derriere lui venoient deux à deux les huit Sénateurs actuellement en Charge, vétus de robes ſemblables à celle du Doge, mais de ſatin noir, parce que nous étions en Eté. En Hyver le Doge eſt habillé de velours cramoiſy, & les Sénateurs de velours noir. Après les Sénateurs, il y avoit un grand nombre de Nobles des deux Colleges, qui marchoient ſans ordre tous vétus de ſoye noire, avec de très-belles perruques.

Les Religieux qui nous conduiſoient ayant dit aux Officiers que nous étions des Etrangers, qui ſouhaitoient de voir, & de ſaluer ſa Serenité, ils eurent l'honnêteté de nous faire placer à côté d'eux, de ſorte que le Doge paſſa fort près de nous. Nous lui fiſmes une profonde reverence qu'il nous rendit fort gracieuſement.

Les mêmes Officiers nous firent entrer dans la petite Egliſe des Religieuſes, où ſa Serenité, & la Seigneurie entendirent la Meſſe. Cette Egliſe étoit

fort décorée de ſtucs, de marbres, de peintures, & de dorures, & tapiſſée aux endroits, où elle pouvoit l'être de damas rouge avec des galons, & des franges d'or. Les arceaux étoient ornés de feſtons de taffetas rouge avec des rubans, & des ornemens d'or, qui faiſoient un très-bel effet. L'Autel étoit chargé d'une très-belle argenterie, entre mêlée de bouquets de fleurs poſés ſans confuſion & d'une maniere noble, & galante. On brûloit des parfums, qui ſans faire de fumée du moins fort ſenſible rempliſſoient l'air d'une odeur charmante; & d'autant plus eſtimable, qu'elle n'incommode point le ſexe qui étoit autrefois ſeul ſujet aux vapeurs, mais qu'il a communiqué depuis quelques années aux hommes avec tant de liberalité, qu'on ne ſçait à preſent lequel des deux ſexes y eſt le plus ſujet. On m'a donné la maniere de faire ce parfum, ſi je m'en ſouviens, j'en ferai part au Public à la fin de ce volume.

La Meſſe fut chantée en Muſique, ceux qui ne ſont pas accoûtumés à la muſique Italienne, ont d'abord de la peine à s'en accommoder. On dit pourtant qu'elle eſt très-ſçavante, & ſi on en croit les gens du Païs, c'eſt d'eux que les François l'ont appriſe. Il eſt vrai

que Lully qui étoit Italien, l'a porté à une très-haute perfection. Il ne s'agit plus que de ſçavoir, s'il avoit apporté de ſon Païs tout ce qu'on a admiré de lui dans le nôtre.

Quoiqu'il en ſoit, celle de Genes ne me plût pas, peut-être parce que je n'étois pas accoûtumé à ces voix qui ne paroiſſoient, ni voix d'enfans, ni voix d'hommes, ni voix de femmes. A force de chercher d'où venoient ces ſons, je découvris quatre ou cinq de ces Muſiciens, qui avoient la face large, qui étoient gras comme des chapons, & qui ouvroient une grande bouche, pour laiſſer ſortir une voix groſſe comme un filet, en faiſant mille contorſions, pour former ou pour donner plus de grace à leurs roulades. Il y avoit nombre d'autres voix fort bonnes. Mais ce qui me parut de meilleur, ce fut la ſymphonie. Des connoiſſeurs la trouvoient excellente, je me range avec joye de leur côté. La Meſſe fut aſſés longue. Sa Serenité, & la Seigneurie l'entendirent aſſés devotement. Certains Officiers qui ſe promenoient dans l'Egliſe avoient ſoin d'empêcher qu'on ne parlât, ou du moins qu'on ne parlât trop haut, cela me donna une bonne idée du Païs.

Le Doge, & la Seigneurie s'en re-

tournerent au Palais par un autre chemin que celui qu'ils avoient pris en venant, & toûjours par le plus long quand le tems le permet. Nous en dirons la raiſon toute à l'heure.

Le Doge ſort très-rarement du Palais.

Le Doge ne ſort jamais qu'avec tout cet appareil, veut-on ſçavoir pourquoi ? C'eſt qu'il ſort très-rarement, & qu'il faut un Decret du Sénat, & des cauſes très-legitimes pour qu'on le rende. Telles ſont la proceſſion ſolemnelle du S. Sacrement, quelque Jubilé quand il en arrive, ou quelque Fête marquée dans l'étiquette du Palais. Hors ces cas privilegiés, il ne ſort point du Palais de la République, il y eſt magnifiquement, & commodément logé avec les huit Sénateurs qui gouvernent avec lui la République, & qui compoſent ce qu'on appelle la Seigneurie. S'il ſortoit de la Ville il ne ſeroit plus Doge, & une des grandes mortifications qu'eût la République, quand ſon Doge vint demander pardon au Roy en 1685. fut d'être obligée de reconnoître pour Doge celui qui fit ce voyage pendant qu'il fut en chemin, & après qu'il fut de retour contre la Loi qu'elle a toûjours obſervée à cet égard. Les Sénateurs peuvent ſortir, rarement pourtant, & à des heures qui n'apportent point de retardement aux

affaires. Ils ſont alors en habit noir ordinaire, ce qui les fait reconnoître & diſtinguer, c'eſt qu'ils ont deux Laquais, au lieu que les autres Nobles n'en ont qu'un : on eſt toûjours aſſuré de trouver le Doge chés-lui, depuis qu'il y eſt entré, il ne met plus le pied dans ſa propre maiſon, juſqu'à ce que les deux ans de ſon Gouvernement ſoient expirés. Le Chancelier de la République lui en donne la permiſſion en ces termes. Vôtre Serenité a achevé le tems de ſon Gouvernement, ainſi vôtre Excellence peut ſe retirer à ſa maiſon. Voici deux termes, & deux qualités bien differentes qu'on donne à la même perſonne dans le même compliment quoique très-court.

Pourquoi on donne le titre de Serenité au Doge.

On appelle Serenité, le Chef de la République. Ce titre l'égale en quelque façon aux Rois, auſſi la République eſt-elle en poſſeſſion du Royaume de Corſe, qu'elle a conquis dans les ſiecles paſſés ſur les Rois Sarraſins. On dit que ce Royaume lui fait plus d'honneur que de profit. Ce qu'elle en retire de plus réel, eſt de pouvoir mettre une Couronne Royale fermée ſur l'écuſſon de ſes armes, & quand elle a beſoin de Soldats d'en lever tel nombre qu'elle juge à propos. Pour l'ordinaire

elle n'entretient que cent Soldats Corſes, encore ne les employe-t'elle que pour prêter main forte à la Juſtice, & aider les Sbires, ou Archers dans les captures des voleurs de grands chemins, qu'on appellent Bandis en Italie, & qu'on condamne aux Galeres, plûtôt qu'à la mort quand ils ſe laiſſent prendre. Les Corſes ſont d'autant plus propres à ces ſortes d'executions, que la plûpart ont fait le métier de Bandis dans leur Païs, & qu'ils ſont accoûtumés à grimper les montagnes les plus rudes, & à tout riſquer pour gagner la ſomme promiſe pour la capture d'un Bandit. On dit qu'ils ſont très-attachés à la République. C'eſt aſſurément ce qu'ils ont de meilleur; car on leur reproche de ſi grands vices, & ſur tout la diſſimulation, la cruauté, & le manque de foi, ce qui fait que peu de gens ſe veulent fier à eux.

Titres qu'on donne aux perſonnes à qui on parle.

On donne le titre d'Excellence aux Sénateurs, & quand on a beſoin des autres Nobles, auſquels dans la rigueur on ne doit que celui de Seigneurie Illuſtriſſime, on leur donne de l'Excellence ſans qu'ils s'en fâchent. Tel étoit le conſeil d'un Noble Venitien, à qui un bon Bourgeois demandoit, comment il devoit traiter un Noble de Terre-Ferme à qui il avoit affaire. Si tu as beſoin

de lui, dit le Venitien, donne lui de l'Excellence. Si tu n'en as pas beſoin, donne lui, *del Baronne*, c'eſt-à-dire, traite le comme un gueux.

On fait une prodigieuſe conſommation de ſuperlatifs en Italie. Ces manieres de parler fatiguent ceux qui n'y ſont pas accoûtumés. On s'y fait à la fin, je l'ai éprouvé moi-même; car quoique je ſois ennemi de la cérémonie, j'entendois ſans peine qu'on m'appelloit Reverendiſſime, quand on voyoit que j'avois un domeſtique, ou que je payois un peu graſſement les ſervices qu'on me rendoit.

Les divers états des ſujets de la République.

La République de Genes eſt compoſée de trois ſortes de perſonnes, de Nobles qui ſeuls gouvernent la République. De Bourgeois qu'on appelle Citadins, & de menus Peuples. Ces deux dernieres claſſes ſont les plus nombreuſes, mais elles ne ſont pas les plus riches. Il faut des ſervices, des richeſſes, de la protection. Il faut faire joüer bien des reſſorts pour paſſer de la ſeconde claſſe dans la premiere. Encore cette premiere eſt-elle diviſée en deux, c'eſt-à-dire, en Nobleſſe ancienne, & en nouvelle. Quoique le Doge & les huit Sénateurs ſoient pris alternativement de ces deux claſſes. La premiere s'eſtime infiniment plus que la ſeconde, ne

s'allie point avec elle, & dans les cercles que ces Meſſieurs font en certaines ruës de la Ville, où ils ont des fauteüils pour s'entretenir de nouvelles, ou d'affaires, ou prendre le frais, on ne remarque point qu'ils ſe mêlent les uns avec les autres.

C'eſt la Nobleſſe ſeule qui gouverne, & qui a toute l'autorité. Le Doge, & les huit Sénateurs qui ſont avec lui au Palais jugent toutes les affaires courantes; mais lorſqu'il s'agit de celles d'une très-grande importance, comme de faire la paix, ou la guerre, & autres de cette nature, on aſſemble le grand Conſeil, où tous les Nobles ont droit de ſuffrage, dès qu'ils ont vingt-deux ans accomplis. On dit que ce Conſeil eſt compoſé de quatre à cinq cens perſonnes. Je ne ſçai s'il y a beaucoup de ſecret dans une ſi grande aſſemblée, mais je crois qu'on y doit prendre des reſolutions bien ſenſées. On ne peut leur reprocher que celle qu'ils prirent de laiſſer bombarder leur Ville, plûtôt que de faire au Roi la ſoumiſſion qu'il demandoit, & qu'ils furent contraints de faire enſuite.

Le Palais où s'aſſemble en corps la République, eſt le même qui ſert de logement au Doge & à ſon épouſe, quand

il eſt marié, & aux huit Sénateurs qui compoſent ſon Conſeil, & ſans leſquels il ne peut rien faire.

Ce Palais eſt quarré, fort grand, fort élevé, & tout iſolé. Il y a ſur la grande porte du côté du Port, un marbre noir avec ces mots en gros caracteres dorés. *Nulli certa domus*, c'eſt-à-dire, que cette maiſon n'eſt affectée à perſonne en particulier. C'eſt le ſort qui décide de ceux qui y doivent demeurer, ils n'en ont l'uſage que pendant deux ans, il faut après ce terme faire place à d'autres. On y peut pourtant revenir au bout de cinq ou ſix ans. Les appartemens de ce Palais ſont grands, en grand nombre & magnifiques. Il y a pluſieurs Salles où s'aſſemblent différens Tribunaux qui jugent en dernier reſſort toutes les affaires. La Salle du grand Conſeil à une frize dont on admire les peintures. Il y a une Chapelle, un Theâtre particulier pour le divertiſſement de ſa Serenité, des Loges très-propres pour joüir de la vûë de la mer, & prendre le frais, en un mot tout ce qui peut rendre agreable, magnifique & commode la demeure d'un Prince qui y eſt comme en priſon.

Deſcription du Palais du Doge.

S'il étoit vray, comme bien des gens le croyent ſur le rapport d'autres mal

informés, ou mal informans, que Genes eſt toute bâtie de marbre, ce ſeroit aſſurément le Palais du Doge qui le ſeroit, ou qui le devroit être. Il n'eſt pourtant que de pierres, & de briques, auſſi bien que les quatre-vingt-dix-neuf centiémes du reſte de la Ville. Excepté ſept ou huit Palais qui ſont dans la ſtrada Nova, ou ruë Neuve, & quelques autres en très-petit nombre qui ſont dans la Ville, toutes les maiſons ſont de pierres & de briques. On en voit qui ſont peintes en dehors. Cela fait un aſſés bon effet, & ſert du moins à cacher des murs qui ne preſenteroient rien que de fort déſagreable à la vûë.

Les ruës de Genes ſont fort étroites; c'eſt la raiſon pourquoi on ne s'y ſert point de caroſſes, maîs ſeulement de Litieres, de chaiſes à Porteurs, ou de petites caléches que ceux qui ſont dedans conduiſent eux-mêmes. Cela ne veut pas dire que les gens riches n'ayent pas des caroſſes pour aller en campagne, mais la plûpart ne les prennent qu'à la porte de la Ville; ils ſeroient aſſés embaraſſés, s'ils vouloient faire autrement. La Ville fait une eſpece d'amphiteatre, les Maiſons ſont extrêmement hautes, il eſt fort ordinaire d'en

trouver qui ont ſix étages, cela rend les ruës plus fraîches, mais en même tems plus triſtes, & les maiſons ſombres, ſur tout les rés de chauſſées & les premiers & les ſeconds appartemens, qui par cet endroit ne ſont que les appartemens d'honneur, pour recevoir les compagnies, pendant que ceux qui ſont plus élevés ſervent à la demeure la plus ordinaire du maître & de ſa famille.

Les appartemens bas n'ont pour l'ordinaire que des tapiſſeries de cuir doré. On garde celles de Damas pour les appartemens hauts. J'ai vû dans bien des maiſons de conſéquence des meubles & des lits à la Françoiſe d'une grande magnificence, mais on en voit beaucoup davantage dans le goût Antique; ils ne laiſſent pas d'être riches quoique peu commodes pour les uſages que le luxe a introduit de nos jours.

Egliſe de Genes.

Avant que j'euſſe vû Rome, je trouvois les Egliſes de Genes magnifiques: mais quand on a vû celle de Saint Pierre au Vatican, tout le reſte ne paroît plus rien, ou tout au plus peu de choſes. Il faut pourtant convenir qu'il y a de belles Egliſes à Genes. Celle que l'on eſtime davantage pour la richeſſe & les ornemens eſt celle de l'An-

nonciade. Elle eſt au coin d'une grande place quarrée longue, d'où l'on entre dans la *Strada Nova*, où ſont les plus beaux Palais de la Ville. Cette Egliſe eſt deſſervie par les Franciſcains. Elle a été bâtie par la Famille des Lomelli-ni nobles, & très-riches Négocians Genois, qui y employoient à ce qu'on dit le tiers du profit qu'ils faiſoient dans leur commerce, il falloit qu'ils en fiſſent beaucoup pour avoir été en état de faire une pareille dépenſe. Elle eſt incruſtée de marbre par dedans, avec des peintures, des dorures, & des ſculptures magnifiques. Pour le dehors du moins le côté qui eſt ſur la ruë qui conduit au Couvent, il n'eſt que de briques, & même d'une aſſés mauvaiſe maçonnerie. Les Italiens ſe défient tellement de la ſolidité de leurs murs, qu'ils mettent des tirans de fer aux couſſinets, & naiſſances de leurs voutes pour les empêcher de s'écarter quoi qu'ils les faſſent en plein ceintre, qui ſont pourtant celles dont on doit moins craindre la pouſſée. On me fit voir un de cès tirans dans l'Annonciade qui s'étoit rompu avec un très-grand bruit peu de jours avant que je fuſſe à Genes, la premiere fois. On craignoit qu'il en arrivât quelque diſgrace à la voute, & on cher-

Tirans que l'on met aux voûtes.

choit le moyen de le raccommoder, mais la choſe n'étoit pas aiſée, tant à cauſe de la hauteur des échaffauts qu'il auroit fallu faire pour forcer les deux pieces du tiran, & les rapprocher avec une chaîne à vis ou pour les ôter tout à fait. J'aurois aſſurément pris ce dernier parti; car ces tirans m'ont paru toûjours fort inutils, & je n'en ai jamais voulu mettre aux voutes des bâtimens dont j'ai eu la conduite, quelque inſtance qu'on m'en ait faite, m'étant toûjours appliqué à faire des murs bons & ſolidement fondés, ſans m'embaraſſer de la pouſſée des voûtes qui ne peut être que très-peu conſiderable quand elles ſont en plein ceintre.

Voûtes à la Genoiſe ou à la Florentine.

Les Genois, les Florentins, & ceux de leur genie œconome font les voûtes des lieux qui n'ont pas une grande largeur d'une maniere fort legere, & qui coûte peu. Ils ne les compoſent que de briques miſes de plat avec un enduit de mortier de pouſſolane, de maniere que ces voûtes n'ont gueres que deux pouces d'épaiſſeur. J'ai vû des corridors de Couvent de quinze pieds de large, & des chambres encore plus larges voûtées de cette façon. Cela eſt propre, mais cela ne peut porter aucune charge conſiderable. J'ai pour-

tant marché ſur ces voûtes, ſans qu'elles ſe ſoient enfoncées. Mais quand on veut faire des chambres au deſſus on eſt obligé de faire un plancher ſoutenu par des ſoliveaux qui ne doivent point porter, ni toucher ſur ces foibles voûtes; on les appelle à Genes des voûtes à la Florentine, & à Florence on les nomme des voûtes à la Genoiſe, comme ſi ces deux Nations avoient honte de la lezine qu'ils font voir en cette occaſion.

J'en ai vû dans ces mêmes Villes & en d'autres endroits de l'Italie, d'une façon encore plus legere, & que je croi qu'on doit eſtimer davantage que les premieres parce qu'en faiſant le même effet qui eſt de faire paroître le lieu voûté comme s'il l'étoit d'une voûte réelle, & bien ſolide, on n'a rien à craindre de leur chûte ſi elle arrivoit par quelque cas extraordinaire.

Voûtes de Cannes.

On les appelle voûtes de cannes ou de roſeaux. Effectivement elles en ſont compoſées. On fait une armure de menu bois à laquelle on donne telle forme que l'on juge à propos, & on clouë ſur les arrêtes des roſeaux fendus en deux dont on a eu ſoin de gratter toute la pulpe, on laſſe d'autres roſeaux fendus en quatre, & bien gratés dans

Maniere de faire des voûtes de Cannes.

ces premiers en forme de claye ſur laquelle ou jette du mortier tiercé de chaux & de pouſolanne, & quand cette premiere couche eſt preſque ſeche on y en applique une ſeconde d'une matiere de même eſpece ; mais plus fine, & bien paſſée. On l'unit avec la truelle, & quand il eſt ſec on paſſe deſſus un lait de chaux pour achever de le blanchir.

Ces voûtes qui n'ont rien à porter, & que l'on fait dans œuvre, & ſeulement pour embellir les lieux, & empêcher la chûte de la pouſſiere qui eſt ordinaire dans les endroits qui ne ſont pas plafonnés. Ces voûtes, dis-je, ſont fort jolies, coûtent peu, ſont très-legeres, & ne laiſſent pas de durer fort long-tems pourvû qu'on ait ſoin de choiſir des roſeaux vieux & bien ſecs, & dont la pulpe ait été exactement gratée.

En matiere d'œconomie, il n'y a que les Florentins qui le puiſſent diſputer aux Genois. Je ne ſuis pas aſſés habile pour juger laquelle des deux Nations doit avoir le deſſus ; il faudroit pour cela les voir faire un aſſaut de lezine. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt qu'ils ſe moquent les uns des autres, & font ſur cela des contes les plus réjoüiſſants; En voici un entre mille. Un Genois diſoit qu'un

Florentin entrant dans une Hôtellerie pour dîner, l'hôte lui demanda ce qu'il ſouhaitoit. As-tu du poiſſon, dit le Voyageur ? Cüi, répondit l'hôte, & ſur le champ lui en montra de pluſieurs eſpeces. Le Florentin, n'en trouva pas un à ſon goût ; les uns étoient coriaces, d'autres de difficile digeſtion, ceux-là étoient bilieux, ces autres n'étoient pas aſſés frais. Rien ne l'accommoda. Que voulés-vous donc, dit l'hôte en colere, une omelette dit le Florentin d'œufs bien frais, mince, & bien cuite, & de combien d'œufs repartit l'hôte. Belle demande, répondit fierement le Voyageur de ſix œufs au moins. L'hôte alloit caſſer les œufs, lorſque le Florentin ſe tournant vers lui. Regarde-moi en face, lui dit-il, & auſſi-tôt étendant un doigt ſur ſon front. Fait, dit-il, ce que tu vois, & ne me fais pas attendre ; de ſorte que le dîner ſplendide de cet homme, qui avoit viſité toutes les proviſions de l'Hôtellerie ſe termina à une omelette d'un œuf.

Conte de lezine d'un Florentin.

Si le conte n'eſt pas vrai ; car je n'en veux pas être garant, il eſt très-ſûr qu'il n'y a gueres de Nation au monde plus œconome, pour ne pas dire plus chiche que la Florentine & la Genoiſe.

On dit que la raiſon pourquoi il y a

très-peu de chiens à Genes, c'eſt parce qu'il coûteroit trop à les nourrir. On ſouffre les chats, parce qu'ils pourvoyent eux-mêmes à leur nourriture; mais il n'en eſt pas de même des chiens. Les os qui leur appartiennent de droit dans tous les Païs du monde, ſont employés à de meilleurs uſages dans celui-là. On les briſe, on en tire tellement la ſubſtance à force de les mettre au feu, & les y remettre, que ceux des cimetieres ſecs depuis trois ou quatre cens ans, ont encore autant de ſuc que ceux qui ont paſſé une ou deux ſemaines dans une cuiſine Genoiſe.

On dit qu'un Sénateur avoit fait marché avec un Boucher, pour lui fournir de la viande à tant la livre. Le Boucher étant venu au bout de l'année pour recevoir ſon payement, le Sénateur lui demanda s'il n'avoit pas fait ſon marché à tant la livre de viande; oüi, dit le Boucher, & je crois que vôtre Excellence ne peut pas ſe plaindre, il eſt vrai, dit le Sénateur, & j'ai eu auſſi un ſoin tout particulier de tes interêts. J'ai fait tirer des os tout ce qu'on en a pû tirer, mais je n'ai pas fait marché des os, comme tu en dois convenir, puiſque de ton propre aveu, nous n'avons parlé que de viande, auſſi je

t'ai fait conſerver les os que tu reprendras, & dont on défalquera le poids ſur celui du total de la fourniture. Le Boucher eut beau repreſenter que la chair n'alloit pas ſans os, le Noble répondit qu'il n'avoit pas acheté de la chair vivante, mais morte, & qu'ainſi les os lui étoient inutils, & il fallut en paſſer par là.

On doit inferer delà, que les cuiſines de ce Païs-là ſont peu échauffées, & fort propres auſſi-bien que les habits des Cuiſiniers. Ce ſeroit un crime d'y voir de la graiſſe. Un tel Cuiſinier pourroit s'attendre à être chaſſé comme un prodigue, ou à voir rabattre ſur ſes gages le prix de l'huile, & de la graiſſe qu'il auroit répandu ſur lui. On peut juger de la magnificence de la table du Doge, par le peu que la République lui donne pour l'entretenir. Il ne reçoit que cinq cens écus, eſt-ce de quoi faire des profuſions ?

Le commerce des Genois eſt fort étendu, & les oblige par conſequent d'écrire beaucoup, les ports de Lettres ſont chers, & au bout de l'an font une ſomme conſiderable. On peſe les Lettres, le poids en regle le prix. Les Genois ont trouvé le ſecret d'écrire beaucoup, & de payer peu pour le port.

Ils ſe ſervent d'un papier auſſi fin que nôtre papier à la ſerpente, écrivent menu, ſerré, & laconiquement ne font ni complimens, ni enveloppes, & comme les cachets quelques minces qu'ils ſoient ne laiſſent pas de peſer, ils ſe ſervent d'une certaine pâte rouge & dure, on l'humecte avec un peu de ſalive, & on en touche legerement l'endroit du papier, où l'on applique ſur le champ le cachet, & la Lettre ſe trouve fermée, comme ſi on y avoit mis un peu de colle. J'ai apporté de cette pâte. Rien n'eſt meilleur, & ne peſe moins.

Papier à Lettres & pâte à cacheter.

J'ai dit que l'Ordre des Freres Prêcheurs avoit deux Couvents à Genes, j'ai fait en abregé la deſcription de celui qui eſt auprès du Port appellé Sainte Marie de' Caſtello. L'autre s'appelle S. Dominique, il eſt fort ancien, fort grand, & très-bien bâti. Le Cloître eſt magnifique. L'Egliſe eſt preſque toute de marbre, avec de très-belles Chapelles. Une argenterie nombreuſe, & très-riche. Des tentures de tapiſſeries de Damas, avec des galons & franges d'or. La plûpart des Religieux étoient des meilleures maiſons Nobles, ils joüiſſoient de bonnes penſions, & avoient des appartemens de trois ou quatre pieces, fort propres, & fort bien meublés.

Couvent de S. Dominique.

J'avois fait amitié avec quelques-uns de ces Religieux, dans les differens voyages que j'ai fait à Genes, & quand eux-mêmes ſe ſont trouvés à Rome, ou à Civita-Veſchia, où j'ai demeuré quelques années, & j'ai toûjours été très-bien reçû dans ce Couvent. Ils m'ont introduits chés leurs parens, & chés leurs amis, & c'eſt par leur moyen que j'ai connu Genes mieux que les Voyageurs, qui ne font que paſſer dans un endroit, ſans s'y arrêter, & ſans faire d'habitudes ne la peuvent connoître. Preſque toutes les anciennes familles de la Ville ont leurs ſepultures dans l'Egliſe, & dans le Cloître. C'eſt-là où j'ai vû les differens habits des hommes, & des femmes, ſelon la difference des ſiecles, où ils ont vécu; ſi je retournois jamais dans ces Païs-là, je ferois deſſigner tous ces differens habillemens, les armes dont on ſe ſervoit, & autres antiquitez que l'on trouve ſur ces monumens; & je ſuis ſûr que les curieux recevroient avec plaiſir mes recherches.

Ce Couvent ſe reſſentoit encore du bombardement de 1684. mais bien moins que beaucoup d'autres endroits qui avoient été entierement ruinés, & qui n'étoient pas encore réparés. Tout le quartier de Carignan, n'étoit encore

en 1706. qu'un monceau de ruines, & il y avoit encore dans le centre de la Ville plus de cinq cens maiſons qui n'étoient pas réparées. Nos Religieux avoient ſoin de me montrer les dommages que les bombes avoient faites dans nôtre Egliſe, dans le Couvent, & dans les maiſons voiſines qui nous appartiennent ; & quoique tout ce qui leur appartient, ſoit bien réparé; ils avoient eu ſoin de laiſſer en quelques endroits les trous que les bombes avoient faites, afin d'en conſerver la memoire, apparemment pour s'empêcher de retomber dans les fautes, qui leur ont attiré un ſi terrible châtiment.

La Bibliotheque de nôtre Couvent eſt aſſés bonne. Il y a des manuſcrits anciens, & des Relations des guerres, & des voyages que les Genois ont faits dans l'Orient & dans la Terre-Sainte, qui meriteroient bien de voir le jour. Il y a encore les originaux des premiers voyages d'Americ Veſpuce, & quantité d'autres pieces curieuſes, dont j'aurois pû avoir des copies, ſi j'avois été en état de les copier, ou de les faire copier.

On mange d'aſſés bon pain dans les Hôtelleries à Genes, mais celui que l'on fait dans les Couvents, & dans les

maisons particulieres se ressent de l'œconomie du Païs. On y observe scrupuleusement les regles de l'Ecole de Salerne, & comme la repletion de pain est très-mauvaise; on en donne de si petits à chaque Religieux, qu'il semble que ce soit des pains de S. Nicolas le Tolentin pour guérir de la fiévre. Il est vrai qu'en faveur des Etrangers, on presente encore du pain vers la fin de la table, mais on a soin de couper ces petits pains en morceaux à peu près comme les Bedeaux des Paroisses coupent le pain beni qu'ils distribuent au menu peuple. Le reste est à proportion, & en aussi petite quantité, de sorte qu'il n'y a point d'indigestion à craindre après un repas à la Genoise, je crois qu'on accoûtume les enfans à ne point manger. C'est une belle œconomie.

Pain de Genes.

L'Eglise Archiepiscopale de Genes est dédiée à S. Laurent. Elle est très-belle, grande, incrustée de marbre presque entierement pavée de marbre blanc & noir, enrichie de dorures, de très-beaux tableaux, & d'un Jubé porté sur quatre colonnes de marbre, où l'on conserve précieusement une relique de S. Jean-Baptiste, qui est le Patron de la Ville. J'ai vû porter cette relique en Procession, le Doge y assistoit

Eglise de S. Laurent.

avec la Seigneurie, le grand & le petit Conſeil, en un mot toute la Ville. Les Dames étoient aux fenêtres, & recevoient quantité de profondes reverences de ceux à qui elles jettoient des fleurs ſelon la coûtume. La monnoye de Genes porte la figure de S. Jean. On dit que ſes écus ſont du meilleur titre qu'il y en ait en Italie. On les appelle Genoüines, elles valent douze Jules & demi, au lieu que les Livournines, ou écus de Florence, n'en valent que neuf, & ceux du Pape dix & demi, & les écus ordinaires, c'eſt-à-dire, ceux qui n'exiſtent que dans l'imagination, ſeulement dix.

J'ai eu la curioſité de voir plus d'une fois le prétendu baſſin fait d'une ſeule émeraude, dans lequel on dit que N. S. mangea l'Agneau Paſcal. Cela paſſe pour une verité ſi conſtante à Genes, qu'il ne ſeroit pas ſûr d'aller propoſer quelque doute là-deſſus. Plus je l'ai vû, & moins j'ai crû ce qu'on en diſoit. Premierement, il n'eſt pas aſſés grand pour mettre un Agneau. Secondement, ni Nôtre-Seigneur, ni celui qui lui avoit prêté ſa maiſon pour faire la Cêne, n'étoient pas aſſés riches pour avoir de la vaiſſelle de cette conſequence. Troiſiémement, comment cette piece qu'on ſuppoſe

Baſſin d'émeraude.

avoir ſervi au buffet de Salomon, ſeroit-elle venuë au maître de la maiſon, ſans que les Romains maîtres alors de Jeruſalem, & avides comme ils étoient, ne l'euſſent pas ſçû, & n'euſſent pas trouvé moyen de faire une querelle d'Allemand à cet homme, pour lui enlever une piece qui convenoit mieux à un Prince qu'à un particulier. Comment auroit-elle échappée aux pillages tant de fois réïterés de la Ville de Jeruſalem depuis la mort de Salomon ? Pourquoi la faire ſervir à l'Agneau Paſcal, cérémonie légalle que J. C. abrogeoit dans ce ſouper ? Il me ſemble qu'il ſeroit plus honorable pour ce plat de dire, qu'il a ſervi pour mettre le pain que J. C. conſacra, & changea réellement & ſubſtantiellement en ſon Corps précieux, qu'à l'Agneau Paſcal, qui n'étoit que la figure de l'Euchariſtie. Le baſſin ſeroit bien plus reſpectable, ſi on ſuppoſoit qu'il eût ſervi à la réalité, qu'à la figure.

Mais c'eſt Baudoüin Roy de Jeruſalem, qui a fait preſent de ce baſſin aux Genois, en reconnoiſſance des ſervices importants qu'ils lui avoient rendu. Cela eſt bien, les Princes doivent être magnifiques dans leurs preſens, mais où Baudoüin l'a-t'il pris, comment une pie-

ce

ce ſi fragile a-t'elle échappée toute entiere au ſac de Jeruſalem par Titus, & comment après tant de ſiecles a-t'on ſçû qu'elle avoit eu l'honneur de ſervir à J. C. & à tout le Sacré College Apoſtolique.

D'ailleurs eſt-il bien vrai que ce plat ſoit d'une veritable émeraude, qui ſe ſoit trouvée ſi unique en ſon eſpece, qu'on n'en ait pas trouvé une autre, ou même pluſieurs pour faire le reſte du ſervice. Salomon étoit aſſés riche, & aſſés magnifique pour avoir un ſervice entier de pareille vaiſſelle, & ſi cela eſt, que ſont devenuës les autres pieces.

On répond à Genes que cette piece a été conſervée par miracle, pour ſervir à l'auguſte cérémonie du dernier ſouper de J. C. Je ne dis plus rien dès qu'on parle de miracle. Il ne s'agit que d'être perſuadé qu'il y en a eu un. J'en puis douter avec d'autant plus de raiſon, que bien des Auteurs Eccleſiaſtiques en ont douté, & que quelques-uns ont aſſuré que le plat dans lequel l'Agneau Paſcal a été ſervi, étoit ſeulement d'argent. Pour moi, je crois qu'ils en ſçavent autant les uns que les autres. Il eſt bon cependant de laiſſer le baſſin aux Genois, en attendant que le tems & le hazard nous apportent le calice.

Ce n'eſt pas la ſeule piece rare, & riche qui ſoit dans ce treſor, il y en a beaucoup d'autres, mais je n'ai jamais eu le tems d'en faire l'Inventaire.

S. Ambroiſe. L'Egliſe de S. Ambroiſe appartient aux Jeſuites. Elle eſt belle & très-riche, on y voit des marbres précieux excellemment travaillés, & des tableaux des meilleurs maîtres. Les connoiſſeurs diſent qu'elle eſt trop courte pour ſa largeur, c'eſt un défaut je l'avouë; mais il eſt bien récompenſé par l'avantage qu'elle a d'être jointe au Palais de la République, par une gallerie qui donne au Doge, & aux Peres la commodité de communiquer enſemble à toute heure, & autant de fois qu'ils en ont beſoin, ſans que le public par tout enclin à mal penſer & à mal parler y puiſſe trouver à redire.

Port de Genes. Le Port de Genes eſt grand, il eſt profond, mais il eſt n'eſt pas ſûr. Il eſt expoſé au Lebucie, c'eſt-à-dire, au Sud-Oüeſt, qui y fait ſouvent de grands deſordres. On a coupé par un mur aſſés épais un acul dans ce Port, & on a fait un petit Port reſſerré, qui ſe ferme avec une chaîne, pour y mettre les Galeres de la République, on appelle cet endroit la *Darce*, ou *Darſena*. Les Barques & les autres plus petits Bâtimens s'y retirent dans les gros tems.

Depuis le bombardement de 1684. on a fait un nouveau Mole, ſur lequel on prétend placer aſſés d'artillerie, pour empêcher les Galliottes à bombes de s'approcher autant qu'il eſt neceſſaire pour incommoder la Ville. Les Genois ſont loüables de prendre leurs précautions. Mais je crois que la meilleure qu'ils puiſſent prendre, c'eſt de ſe ménager avec la France, & de ne pas s'attirer par leurs mauvaiſes manieres un ſecond châtiment qui pourroit être pire que le premier. Le Mole nouveau.

La Lanterne qui ſert à diriger les Vaiſſeaux pendant la nuit, & à découvrir pendant le jour ce qui ſe paſſe à la mer, eſt une Tour très-haute & très-belle, elle eſt au centre d'un petit Fort irrégulier, que les François avoient bâti pour brider les Genois, & les retenir dans le devoir. C'eſt à ce Fortin que commence l'enveloppe de la Ville. Elle eſt compoſée de baſtions, & de courtines, ſans foſſés, ni ouvrages exterieurs, excepté aux portes de S. Thomas & de Carignan, où il y a des foſſés, & où les baſtions ſont bien meilleurs que dans le reſte de l'enveloppe. La Lanterne.

Outre cette enveloppe, qu'on peut appeller interieure, il y en a une autre ſur la hauteur qui unit tous les ſom-

mets des montagnes, qui met à couvert des incurſions des Bandits les terres & les maiſons de campagne qui ſont entre la Ville, & les ſommets de ces montagnes; c'eſt à mon avis le ſeul avantage qu'on en peut tirer : car lorſqu'on voudra aſſieger Genes, cette foible fortification, ne pourra pas en retarder les approches cinq ou ſix heures, encore faudra-t'il que tous les Genois s'y aſſemblent, pour en garnir très-mediocrement l'étenduë, & s'expoſent à être coupés avant de pouvoir ſe retirer dans la Ville. Ils doivent s'en tenir à leur rempart Macedonien, c'eſt-à-dire, au nombre, & au courage de leurs Citoyens; mais peut-on beaucoup compter ſur des Marchands, & tout au plus ſur des Matelots?

Le Gouvernement de l'Etat eſt abſolument entre les mains de la Nobleſſe. Le Peuple n'y a rien à voir. C'eſt d'entre les Nobles qu'on prend au ſort tous les Officiers dont la République a beſoin. Ces élections par la voye du hahard ont produit un Jeu, ou eſpece de Banque, où je crois que la République a la meilleure part, & dont elle retire tous les ans des ſommes très-conſiderables. Il s'agit de deviner les noms que le ſort amenera pour remplir les Char-

ges, on marque dans un billet les noms de deux, de trois, de quatre, ou plus de Nobles, & on consigne là-dessus telle somme qu'on juge à propos. Si le hazard veut que les quatre marqués dans le billet soient extraits de la boëte, on gagne alors une somme des plus considerables, & elle pourroit débanquer les teneurs de ce Jeu; mais en cent ans cela n'arrivera pas une fois, de sorte que l'avantage est toûjours du côté des Banquiers. Cependant il y a une telle fureur dans presque toute l'Italie, pour risquer son argent à ce Jeu, que l'on y met comme à une lotterie toûjours ouverte, & pour un qui gagne quelque bagatelle, il y en a un million qui s'y ruinent. L'extraction de ces noms se fait avec cérémonie, on expose le S. Sacrement, on chante une grande Messe, les prétendans aux Emplois y sont presens. Les maîtres du Jeu plus attentifs que tous les autres, y sont avec leurs Livres. Les Joüeurs ne manquent pas de s'y trouver, & chacun le cœur palpitant attend ce que la fortune décidera. On dit que l'on mêle quelquefois à cette cérémonie de pieté, & de Religion des cérémonies où le Prince des tenebres a part, & que le desir de gagner de l'argent, a souvent engagé des gens

Jeu de Genes.

à perdre leurs ames. C'eſt ce qui a engagé le Pape, & d'autres Souverains d'Italie à proſcrire ce jeu de leurs Etats, mais l'avarice a trouvé & trouve encore tous les jours de nouveaux moyens pour éluder des Ordonnances ſi ſages, & pour ſe ruiner dans ce Jeu ſi déſavantageux.

J'ai entendu dire qu'un Joüeur ayant pris une quinte, eut le bonheur de voir ſortir de la boëte quatre des noms qu'il avoit choiſis. Les Maîtres du Jeu obtinrent quelques momens de délai pour compoſer avec cet heureux Joüeur, qui les alloit débanquer ſi le cinquiéme nom arrivoit; ils lui firent des offres conſiderables qu'il ne voulut jamais accepter. On continua de tirer, & la cinquiéme boulette ne lui ayant pas été favorable, il ne fit qu'un ſaut du lieu de l'Aſſemblée à la mer, où il ſe précipita, & ſe noya.

Il ne faut pas croire que le Peuple de Genes ſouffre ſans murmurer le Gouvernement des Nobles. Il a tâché pluſieurs fois de le partager avec eux, mais comme il eſt pauvre, & peu uni, la Nobleſſe a toûjours découvert les deſſeins qu'il a formé contre elle, les a fait échoüer, & s'eſt conſervée dans l'autorité, & dans le ſyſtême qu'elle a toûjours

ſuivi, depuis que par la trahiſon de Doria, elle a ſecoüé le joug d'une domination étrangere.

Cependant malgré ſa politique, & la ſageſſe de ſon Gouvernement, elle s'eſt vûë plus d'une fois à deux doigts de ſa ruine; mais on peut dire que le plus grand riſque qu'elle a couru a été en 1547. lorſque Jean-Loüis Fieſchi Comte de Lavaigne un des plus Nobles, & des plus riches de ſes Citoyens, entreprit de ſe rendre maître de la Ville, & d'opprimer la liberté de ſa Patrie. L'Hiſtoire de cet évenement a été écrite en Italien par Auguſtin Maſcardi, & imprimée à Rome en 1608. ſous le titre *de Conjura del Conte Cio Luigi de Fiéchi.* L'Auteur de cette Hiſtoire, prétend que ce fut principalement le Maréchal Trivulce, qui jetta dans le cœur du Comte Fieſchi les ſemences de cette conjuration. Il eſt vrai que ce Maréchal attaché au ſervice de la France, comme il le devoit être, cherchoit les moyens de faire retomber Genes ſous la domination du Roi ſon Maître, qui en avoit beſoin pour la conſervation, ou le recouvrement du Milanois, mais il étoit bien éloigné de vouloir faire une Monarchie nouvelle, qui auroit pû porter plus de préjudice à la France qu'une Républi-

Conjuration du Comte Fieſchi.

que. Auſſi n'inſpira-t'il jamais au Comte Jean Loüis que de la jalouſie contre Doria, & ſon neveu Jannetin qu'il avoit adopté, parce qu'ils s'étoient tellement rendus maîtres des affaires, qu'ils gouvernoient la République avec un pouvoir abſolu. Mais comme il n'y avoit plus moyen de gagner Doria, qui s'étoit livré entierement à Charles-Quint, ce qui rendoit cet Empereur maître de Genes, & en excluoit François I. Roy de France, il convenoit aux interêts de la France d'abattre la puiſſance exceſſive de Doria, ou du moins de la diminuer de maniere qu'on put diviſer la République, & en attirer une partie dans les interêts de la France, ſi on ne pouvoit pas en détacher tous les membres de ceux de l'Empereur.

Tel étoit le projet du Maréchal Trivulce, & il étoit d'autant plus juſte & plus raiſonnable, qu'il importoit infiniment au Pape, que la puiſſance de l'Empereur ne s'augmentât pas davantage par ſon union avec les Genois. Elle n'étoit déja que trop grande, c'eſt ce qui fit que le Pape même, & les autres Princes Italiens entrerent dans le Traité qui fut fait avec le Comte Fieſchi. Ils firent ſemblant de lui vendre ſix Galeres, dont le Roy de France lui paya l'entre-

tien, on lui fournit un nombre de troupes choiſies, on en tenoit un plus grand nombre toutes prêtes pour le ſoûtenir au beſoin. On convint de tout ce qui parut neceſſaire, pour que Genes balançât la puiſſance de l'Empereur, qui devenoit formidable à toute l'Italie; & on lui promit de le rendre tellement puiſſant dans ſa République, que perſonne n'en partageroit plus l'autorité avec lui.

Il ſemble qu'il n'y avoit rien que d'honnête dans ce projet. On n'en vouloit point à la liberté de la République, au contraire on la rendoit comme l'arbitre entre deux grands Princes, qui ſe ſeroient efforcés de l'attirer dans leurs interêts, par le beſoin qu'ils auroient eu de ſon Port, & du paſſage ſur ſes terres pour pénétrer dans le Milanois par la voye de la mer.

Mais le conſeil du Comte lui inſpira d'autres deſſeins, & lui fit prendre d'autres meſures. Il étoit compoſé de trois perſonnes. Vincent Calcagno de Vareſſe ancien domeſtique de la Maiſon de Fieſchi y tenoit le premier rang. Il avoit élevé le Comte, & s'étoit acquis & conſervé beaucoup d'autorité ſur ſon eſprit. Le ſecond étoit un Juriſconſulte de Savonne, nommé Raphaël Sacco, Conſeillers du Comte Fieſchi.

homme d'eſprit & d'intrigue, plus brave que ne le ſont pour l'ordinaire les gens de ſa profeſſion, qui aimoit les grandes entrepriſes, que rien n'étonnoit, qui trouvoit ſur le champ des expediens, qui avoit une fermeté à toute épreuve, éloquent, populaire, en un mot plus propre que tout le reſte des hommes à former de grands deſſeins, à les conduire avec ſageſſe, & à les ſoûtenir avec courage. Il étoit ennemi perſonnel des Doria, & ne voyoit qu'avec un extrême dépit qu'ils exerçoient ſur la République un pouvoir deſpotique, dont à peine ils laiſſoient quelques foibles apparences dans ceux qui la gouvernoient ſous leurs ordres. Le troiſiéme étoit un Citoyen de Genes, nommé Jean-Baptiſte Verina, homme violent, & emporté, haïſſant naturellement, & implacablement la Nobleſſe, & ſurtout les Doria, ſoit parce qu'il en avoit reçû quelques mauvais traitemens, ſoit parce qu'il eſperoit trouver dans le bouleverſement de l'Etat, l'occaſion de s'élever à une meilleure fortune. Comme il étoit à la tête d'une famille fort nombreuſe, qu'il étoit homme de tête, & de réſolution, qu'il déclamoit continuellement contre le Gouvernement, il s'étoit fait un parti conſiderable de

gens de ſon eſpece, qui pouvoient en attirer bien d'autres avec eux, & faire ſoulever toute la populace dans une occaſion, & c'étoit juſtement ce dont le Comte Fieſchi avoit le plus beſoin.

Quoique d'abord ces trois hommes fuſſent de ſentimens oppoſés pour ce qui regardoit l'execution du Traité, où ils ne trouvoient peut-être pas aſſés leurs interêts particuliers, ſoit pour d'autres raiſons dont ils n'ont pas jugé à propos d'inſtruire le Public, ils convinrent à la fin, que la ruine des Doria n'étoit pas un objet aſſés conſiderable, pour meriter le danger auquel leur maître s'alloit engager, que ce ſeroit peu pour lui d'être à la tête d'une République, dont la Nobleſſe ne le regarderoit jamais de bon œil, & chercheroit ſans ceſſe à lui faire ce qu'il vouloit faire aux Doria, qu'il valoit bien mieux s'en faire Souverain, que le Peuple le verroit avec plaiſir ſur le Trône, qu'il l'y ſoûtiendroit, & aimeroit bien mieux avoir un Roy à ſa tête, que d'être accablé comme il l'étoit par la multitude des Tyrans dont le Sénat étoit compoſé.

On peut croire qu'ils n'oublierent rien pour réveiller dans ce jeune Comte, toute l'ambition dont il n'étoit déja que trop enflammé. Ils lui firent une in-

finité de creatures parmi le peuple ; & feignant toûjours de n'avoir d'autre vûë que celle dont il étoit convenu avec ſes Confédérés, ils conduiſirent l'affaire de maniere qu'il toucha preſque au Trône, ſur lequel il avoit reſolu de s'aſſeoir.

La nuit du premier au ſecond jour de Janvier de l'année 1547. fut choiſie pour l'execution de ce grand projet. Le Comte Jean Loüis trouva moyen de raſſembler chés-lui toute la jeune Nobleſſe de la Ville, ſous prétexte de leur donner à ſouper. Mais quand il les tint dans ſon Palais, dont les portes étoient ſi bien gardées, que perſonne n'en pouvoit ſortir, il leur declara qu'il falloit mettre la République en liberté, & la délivrer de la tyrannie des Doria, & de ceux qui gouvernoient ſous leurs ordres. Comme il étoit éloquent, il eût bien-tôt perſuadé ces jeunes gens. On preſenta des armes, ils les prirent, & l'heure étant arrivée, ils ſortirent avec lui.

Les Conjurés ſe rendent maîtres des Galéres.

Le bonheur les accompagna d'abord. Ils ſe rendirent maîtres de la porte du Port, entrerent dans la Darſe, où étoient les Galeres de Doria, & celles de la République, & dans un moment elles ſe declarerent en faveur du Comte.

Jeannetin Doria

Jeannetin Doria ayant appris qu'il y

avoit du bruit ſur les Galeres, ſortit de chés-lui avec deux de ſes domeſtiques pour y aller donner ordre. Les gardes que le Comte avoit poſtés à la porte, lui ayant demandé ſon nom, il n'eût pas plûtôt dit qui il étoit qu'il fut arquebuſé, & le Comte alloit ſe rendre maître de la porte de S. Thomas, & du Palais de Doria, où le vieux Doria rongé de la goutte, auroit été égorgé ſans faire de réſiſtance, lorſque paſſant ſur une planche en ſortant d'une Galere, il tomba dans la mer ſans que ſes gens s'en apperçuſſent, & ſe noya à cauſe de la peſanteur de ſes armes. Doria eſt tué.

Sa mort ne fut pas plûtôt annoncée que tout ſon parti ſe diſſipa. Ses principaux complices monterent ſur une de ſes Galeres, & ſe retirerent en France, & la République appaiſa par ſa prudence, & par une amniſtie generale qu'elle fit publier, une tempête qui alloit ou changer entierement ſa face, ou la ruiner de fonds en comble. Mort du Comte Jean Loüis de Fieſchi.

Il y a eu depuis ce tems-là quelques mouvemens entre la Nobleſſe & le Peuple; mais il s'en faut du tout au tout qu'ils ayent été ſi vifs, ni ſi dangereux que celui dont je viens de parler.

J'aurai occaſion de parler de Genes.

dans la ſuite de ce Journal, & d'en rapporter d'autres particularités. En voilà aſſés pour une fois. Il faut ſuivre ma route, que cette longue digreſſion m'a fait interrompre.

Je vis bien que le Patron Baudœuf ne ſe preſſeroit pas de ſortir de Genes, tant qu'il y auroit des Corſaires ſur la côte. C'eſt pourquoi j'engageai quelques-uns de ma compagnie de prendre une Felouque pour nous porter à Livourne.

Seſtri di Levante. Nous partîmes de Genes le 3. Mai de grand matin, & nous arrivâmes le même jour à *Seſtri di Levante*, petite Ville du Domaine de la République diſtante de trente mille ou environ de Genes, c'eſt-à-dire, de dix lieuës; car en ce Païs on ne connoît plus les lieuës. On compte par mille pas géometriques, dont trois mille font une lieuë de vingt au degré. On appelle cette petite Ville *Seſtri di Levante*, pour la diſtinguer d'une autre Seſtri, qu'on nomme *Seſtri di Ponente*, qui eſt à ſix mille à l'Occident de Genes. Cette Ville a été autrefois plus conſiderable qu'elle n'eſt aujourd'hui. Elle ſert pourtant encore de réſidence à l'Evêque de Brugnano, qui ſelon les apparences eſt bien mal logé chés-lui, puiſqu'il eſt obligé de ſe reti-

rer dans un ſi petit endroit.

Nôtre Ordre y a un Couvent, petit à la verité, mais très-joli & très-propre. Nous y fûmes reçûs à merveille. Il s'y trouva un Religieux Flamand qui avoit demeuré en France, & qui n'oublia rien pour nous donner des marques de ſon affection, & de ſon bon cœur. En me promenant autour du Couvent, qui eſt preſque environné de la mer, je trouvai un petit acul, où je me baignai, mon garçon s'aviſa de tendre mon hamac dans la chambre qu'on m'avoit deſtinée. La nouveauté du lit y attira tous les Religieux de la Maiſon, tous s'y vouloient mettre, & tous tomboient les uns après les autres, il fallut m'y mettre en leur preſence, & leur montrer à ſe ſervir de ce meuble, & avoir la complaiſance de leur laiſſer pratiquer les leçons que je venois de leur donner, de ſorte que ce qu'on avoit préparé, afin que je puſſe dormir à mon aiſe, fut cauſe que je paſſai une bonne partie de la nuit ſans dormir.

Je dis la Meſſe le lendemain, & on nous donna à déjeûner avec la même honnêteté qu'on nous avoit donné à ſouper. Après quoi, il fallut employer l'autorité de ce bon Religieux Flamand, qui en avoit beaucoup en cet endroit, &

même à Genes pour faire partir nôtre Felouque, parce que le Patron, & tout l'Equipage étant de ce lieu, ils auroient été bien aiſes d'y demeurer la journée entiere; il fallut pourtant qu'ils partiſſent. Nos Peres eurent la politeſſe de nous accompagner juſqu'au bord de la mer, & nous trouvâmes que nôtre bon Flamand, nous avoit fait apporter des proviſions pour nôtre dîner.

Dangers. Nous eûmes une allarme aſſés vive en doublant une pointe. Nous vîmes une Barque dans le fond de l'ance, que nous prîmes d'abord pour une Barque de Barbarie. Je dis au Patron de virer de bord, il le fit, & nous nous mîmes proche de terre prêts à y ſauter, ſi nous étions pourſuivis. La Barque s'apperçût de nôtre erreur, & mit pavillon Genois, mais cela me paroiſſant équivoque, je ne voulus point laiſſer avancer nôtre Felouque. A la fin on ſe reconnut, on s'approcha, on ſe parla, & le Patron de la Barque nous aſſura que la côte étoit nette, c'eſt-à-dire, qu'il n'y avoit rien à craindre, & que nous rencontrerions bien-tôt une Tartane, dont il nous nomma le Patron.

Nous nous remîmes en route avec ces bonnes nouvelles. Nous rencontrâmes la Tartanne, qui vint nous reconnoître

de ſi près, que peu s'en fallut qu'elle ne nous paſſât ſur le corps. Après avoir échappé ces dangers, nous obligeâmes nos conducteurs de nous débarquer ſur un rocher dans le fond d'une ance à couvert d'une haute ſalaiſe, qui nous donnoit de l'ombre, & du frais, où nous dinâmes plus à nôtre aiſe, que nous n'euſſions fait dans nôtre Felouque. Nous en partîmes ſur les trois heures, & ayant vent largue & la mer unie nous arrivâmes d'aſſés bonne heure à *Porto-Venere*, diſtant de *Seſtri di Levante* de vingt-cinq milles ou environ. C'eſt un Bourg qu'on a honoré du nom de Ville, petite, mal bâtie, pauvre, elle eſt ſituée à la pointe Occidentale du Golfe de la Specia, ou Spezza. Elle a quelques reſtes de vieilles murailles ſur le bord de la mer, avec une porte qu'on fermoit quand il y avoit des Ventaux. Peut-être qu'on les raccommodoit quand j'y paſſai. Elle eſt ſur le penchant d'une hauteur, dont le ſommet eſt occupé par une eſpece de Forteresſe, au pied de laquelle on rebâtiſſoit l'Egliſe Paroiſſiale, dont la porte donnoit ſur une eſplanade, qui avoit une très-belle vûë ſur la mer, ſur l'Iſle *Palmaria*, ou *Palmacia*, qui eſt vis-à-vis, & ſur tout le Golfe. Il y a un petit Couvent de Zoco-

Deſcription de Porto-Venere & du Golfe de la Specia.

lanti, ou Recolets hors de la porte de la Ville, où nous dîmes la Meſſe. Nous logeâmes dans la meilleure Hôtellerie de la Ville, qui ne valoit pas la plus mauvaiſe du plus pauvre Village qu'il y ait en France; & nous ne laiſſâmes pas d'y être écorchés. Mes compagnons penſerent être mangés des puces, & des punaiſes. Graces à mon hamac, je n'eus aucune incommodité, mais je payai le lit que j'aurois dû occuper, ſans quoi l'hôte n'auroit pas été content.

Le Golfe de la Specia eſt formé par la pointe ſur laquelle eſt la Ville de Porto-Veneré, & par une autre pointe qui avance en mer un peu plus que la premiere qu'on appelle *Capo di Corvo*, ou le Cap du Corbeau. Il y a environ quatre milles entre ces deux pointes. Entre les deux, mais plus près de celle de Porto-Venere que celle de Corvo eſt l'Iſle de Palmaria d'environ demi mille de large & de trois milles de longueur parfaitement bien cultivée, on dit qu'on y voit encore les ruines du Monaſtere de Saint Venerée que l'Abbé Baudrand prétend avoir donné le nom à la Ville, mais il ſe trompe, on l'auroit appellée *Porto-Venereo*, & non pas *Porto-Venere*, qui ſignifie le Port de Venus.

Cette petite Isle couvre en partie l'entrée du Golfe, qui seroit le plus beau Port de la Mediterrannée, & le plus sûr si on vouloit faire des forts sur un Cap en dedans de la pointe de Corvo & un sur la pointe du Nord-est de Palmaria, & un troisiéme au Sud-Oueſt de la même Isle. On voit un gros rocher, ou petit Islet à sa pointe Nord-Est, sur lequel il y a une Tour ancienne que l'on dit habitée par les Diables, & où par conséquent il n'est pas sûr de s'aller promener. Je n'en parle que par oüi dire, quoique j'aye fait dans un autre voyage tout ce que j'ai pû pour m'en éclaircir; mais je n'ai jamais pû trouver de Matelot qui n'y ait voulu conduire, tant ils sont entêtés que le Diable y demeure, & qu'il ne veut pas qu'on l'y aille visiter. Tour du Diable.

Le Golfe de la Specia a huit à neuf milles de profondeur, on voit dans le fond la petite Ville dont il porte le nom qui n'a rien de considerable, elle est pourtant dans un assés beau terroir, chose rare dans le domaine de la Republique de Genes.

Lericé est un autre Bourg, ou petite Ville sur la côte orientale du même Golfe. Il y a devant la Ville un enfoncement, qui est regardé comme un Lericé.

Port naturel avec un vieux petit Château, où il y a quelques canons pour donner l'allarme, & faire connoître aux Corſaires de Barbarie qui viennent s'y promener, qu'on eſt ſur ſes gardes.

Sarzane. Sarzane eſt à trois milles au Levant de Lericé, & autant de l'embouchûre de la riviere de Magra, ſur laquelle elle eſt ſituée. C'eſt un Evêché qui dépend encore de la République de Genes. On dit qu'il y a une Forteresſe, cela eſt juſte, car c'eſt une Ville frontiere qui étoit autrefois du Domaine de Toſcane, & que le Grand Duc a cedé aux Genois en échange de Livourne, je croi qu'ils ne ſont pas à s'en repentir.

Nous quittâmes Porto-Venere ſur les huit heures du matin & arrivâmes Via-Regia. de bonne heure à Via-Regia, autrement dit Via-Regi, Village de vingt ou trente maiſons appartenant à la République de Lucques. C'eſt le ſeul Port de Mer qu'elle ait, ſi on peut appeller Port de Mer l'embouchure de deux petites rivieres qui ſe joignent enſemble à un demi mille au-deſſus du Village. Il ne laiſſe pas d'y avoir dans ce trou un Bureau de Doüanne avec des Commis à griffes crochuës, & aiguës, un Bureau de Santé, & une Hôtellerie.

Après avoir commandé nôtre ſouper, nous fûmes nous promener le long de la riviere, où il y a de grands arbres, qui font une promenade fort agréable pour ceux qui ſont à l'épreuve des piqueures des couſins qui nous eurent bien-tôt chaſſés de leur domicile. Nous retournâmes à nôtre Hôtellerie, où nous ſoupâmes très-mal, & comme je me doutai de ce qui arriveroit, je pris une chambre pour mon domeſtique & pour moi, j'y fis tendre mon Hamac, & après avoir brûlé du papier & de la paille pour écarter les couſins par la fumée, je me couchai & je dormis parfaitement bien. Mes Compagnons de voyage n'eurent pas le même bonheur. Les couſins ſe joignirent aux puces & aux punaiſes, dont leurs lits étoient remplis, & ne leur donnerent pas un moment de repos. Ils paſſerent toute la nuit à crier & à ſe plaindre, & l'hôte à jurer. Par bonheur j'avois payé mon écot dès le ſoir; car l'hôte rançonna mes Compagnons à merveille, & leur fit payer je ne ſçai combien pour les chandelles qu'ils avoient brûlées, & pour le bruit qu'ils avoient fait. La choſe auroit été bien plus loin, s'il ſe fût apperçû qu'ils avoient accommodé les draps de leurs

lits d'une maniere à avoir beſoin d'être mis à la leſſive.

Ce tintamarre produiſit pourtant quelque choſe de bon; ce fut que nôtre hôte alla éveiller les Officiers de la Santé, pour nous faire donner des billets, & qu'il força nos conducteurs de partir plus d'une heure avant le jour. Jamais je n'ai vû un homme plus empreſſé pour ſe débaraſſer de ceux qui avoient logés chés lui. Nous partîmes, & de crainte de mauvaiſes rencontres, nous rangeâmes la côte le plus près qu'il nous fut poſſible, & nous arrivâmes à Livourne avant midi le Jeudi ſix Mai 1706. On compte de Porto-Venere à Livourne ſoixante mille, je n'en compte pas tant. Mes Compagnons en comptoient beaucoup davantage, & ils avoient raiſon, parce que le chemin les avoit extrêmement ennuyés.

Ce fut là nôtre point de Partage. Tous alloient à Rome, j'allois ſeul à Bologne. Ainſi nous nous ſéparâmes. Ils prirent dès le lendemain le chemin de Piſe, je ne pus partir que le huit. Je les trouvai encore en cette Ville, où nous nous dîmes les derniers adieux.

Il ne faudroit pas attendre grande choſe d'un ſéjour de deux jours en une Ville comme Livourne, où j'avois de

l'argent à recevoir & des lettres à écrire, mais j'y ai été pluſieurs autres fois, j'y ai fait des ſéjours aſſés conſiderables, ainſi je vais mettre ici tout de ſuite ce qui eſt répandu en différens en droits de mon Journal.

CHAPITRE IV.

Deſcription de Livourne, de Piſe & du païs juſqu'à Florence.

LIvourne eſt une Ville toute nouvelle & ſi neuve que la vieilleſſe n'a pas encore inprimée la moindre ride ſur le front de ſes édifices. Elle appartenoit cy-devant aux Genois. Coſme premier Grand Duc de Toſcane, l'eût d'eux en échange de Sarzane qu'il leur ceda. Chacun trouvoit ſon compte dans cet échange quand il fut fait. Ce n'eſt plus la même choſe aujourd'hui. Les Genois le voyent, & s'en repentent, mais il n'eſt plus tems.

Elle n'étoit que très-peu de choſe autrefois; diſons mieux, elle n'étoit rien, au plus un mauvais Village au milieu d'un marais infect, & puant, qui ſans le ſecours des Medecins & de leurs Suppôts tuoit autant de gens qu'il

s'en trouvoit d'aſſés fous pour y venir faire quelque ſéjour. Ce n'étoit pas auſſi en vûë ſeulement d'avoir cette Ville que Coſme premier ceda aux Genois une Ville Epiſcopale aſſés conſiderable d'elle-même, & qui lui donnoit une entrée dans leur païs ; mais il connoiſſoit la bonté du Port de Livourne, & ce qu'on en pourroit faire dans la ſuite pour introduire dans ſon païs la meilleure partie du commerce de l'Italie, & ce fut la vraye raiſon qui l'obligea à un échange dont tout l'avantage paroiſſoit être du côté des Genois. Il commença auſſi-tôt ce que ſes ſucceſſeurs ont achevé depuis. Je veux dire l'enceinte d'une Ville conſiderable, & un Mole double avec un retour contenant plus d'un mille & demi de longueur qui renferme deux Ports. L'exterieur eſt très-grand, & fait preſque un quarré. L'interieur appellé la Darce qui eſt fermé avec une chaine attachée d'un côté à un fort triangulaire dont deux baſtions regardent la mer, le grand Port, & la rade, & le troiſiéme regarde la Ville. L'autre bout eſt attaché à l'extremité du Mole interieur près d'un corps de garde fortifié de bonnes barrieres doubles, auprès duquel eſt le bureau de la Santé, & celui de la Doüanne.

re. C'eſt dans cette Darce que ſont les Galeres de l'Etat. Pour l'ordinaire le Grand Duc en entretient quatre, & quelquefois cinq. Ce ſont les Chevaliers de Saint Etienne qui les montent, qui y font leurs Caravanes, & qui ont fait avec elles de belles actions que l'on voit peintes à Piſe dans leur Maiſon conventuelle & dans leur Egliſe, avec les étendarts qu'ils ont gagnés ſur les Infideles. Il eſt vrai qu'il y a un nombre d'années qu'ils laiſſerent prendre leur Reale dans un combat où ils remporterent beaucoup de gloire, & un avantage conſiderable, mais qui fut terriblement contrebalancé par cette perte, dont la Galere qui a remplace cette Reale porte encore aujourd'hui le petit deüil. On dit que pendant un nombre d'années ſa Poupe étoit toute peinte en noir, à preſent il n'y a plus qu'un gros trait noir qui l'environne, & qu'elle portera juſqu'à ce que les Chevaliers ayent le bonheur de prendre une autre Reale ſur les Infideles. Cette Darce eſt plus longue que large; & comme il ſeroit incommode d'en faire le tour pour aller gagner la porte de la Ville, on l'a coupé par une double digue dont l'entrée n'a de largeur que ce qu'il en faut pour laiſſer paſſer une

Les Chevaliers de S. Etienne perdent leur Galere Reale.

Galere les rames hautes, & il y a ſu ce paſſage un ponton qu'un Eſclave fait aller d'un bord à l'autre pour la commodité de ceux qui veulent paſſer.

On voit à côté du ponton une Fontaine qui ſeroit d'un grand ſoulagement pour la marine ſi l'eau en étoit meilleure, mais la bonne eau manque à Livourne, & les gens aiſés en font venir de Piſe, où elle eſt excellente. On s'accoûtume pourtant à celle du Païs, & pourvû qu'on n'en boive qu'après avoir mangé, elle ne fait pas grand mal.

Il y a au même endroit une ſtatuë pedeſtre du Grand Duc Ferdinand I. plus haute que le naturel, parfaitement bien faite. Elle eſt ſur un pied d'eſtal de marbre cantonné de quatre figures de bronze une fois plus grandes que le naturel, qui repreſentent quatre Eſclaves Turcs, le pere & ſes trois enfans qui eurent la hardieſſe d'enlever une Galere pour ſe ſauver, mais qui furent repris, parce qu'une autre Galere alla après eux à voile & à rames, & les atteignit aiſément. Tel eſt le conte qu'on en fait, la politeſſe veut qu'on l'écoute, & la raiſon qu'on n'en croye rien. Ceux qui ſçavent ce que c'eſt qu'une Galere, ſçavent fort bien que quand elle a ſes voiles, elle

a auſſi ſa Chiourme, ſes Officiers, & ſes Soldats, c'eſt-à-dire plus de quatre cens hommes. Or comment quatre hommes, quand nous les ſuppoſerions quatre Hercules, viendront-ils à bout d'un ſi grand nombre d'autres hommes, à moins de les ſuppoſer aſſés ennemis d'eux-mêmes, ou enchantés au point de ſe laiſſer tuer, ou jetter à la mer, ou ſe laiſſer conduire dans l'eſclavage parmi des Infideles. Si on la ſuppoſe armée, comment a-t'elle pû être repriſe par celle qui la pourſuivit à voiles & à rames, puiſque dans ce cas, elle avoit le même avantage? Mais c'eſt le genie des hommes, ils veulent du merveilleux, ſans s'embarraſſer s'il y a de la vraye-ſemblance.

Fauſſeté de l'Hiſtoire des quatre Eſclaves de bronze.

Je viens de dire que le Port exterieur, c'eſt-à-dire, celui qui eſt renfermé entre les trois branches du Mole étoit très-grand, mais il a un défaut auquel on n'a pû juſqu'à preſent trouver aucun remede. Son milieu eſt plein de hauts fonds, qui n'empêchent pas à la verité le paſſage des Barques, mais qui feroient périr les Vaiſſeaux qui riſqueroient de paſſer deſſus. Le moüillage ſûr pour les Vaiſſeaux & pour les Galeres, qui n'entrent pas dans la Darce, eſt derriere la branche exterieure du Mo-

Défaut du grand Port.

le. L'eau y eſt profonde, le fond net, & il y a ſur le Mole de petites colonnes, & dans le mur des anneaux de fer pour amarer les bâtimens. Tout le Mole eſt pavé de grandes pierres unies, & bien cimentées, les murs ſont de briques avec des chaînes de pierre de taille. Ce ſont des briques faites exprès. Elles ont douze pouces de longueur, & huit de large, & dès qu'il y en a quelques-unes qui ſe mange, les Entrepreneurs ont un ſoin merveilleux d'en faire remettre une autre, après avoir coupé la mauvaiſe à coups de cizeau, & de maſſe. Je n'ai point vû de muraille, & de pavé mieux entretenus, auſſi peut-on ſe promener ſur les Moles & dans les ruës de la Ville ſans craindre de ſe crotter.

L'enceinte de la Ville eſt compoſée de baſtions, & de courtines avec des fauſſes brayes, & des chicannes dans le milieu du foſſé qui eſt fort large, & toûjours plein d'eau. Les chemins couverts ſont fort beaux, & bien entretenus. Les paliſſades ſont ſoûtenuës par un mur avec des banquetes de briques. Il y a preſque par tout un avant foſſé à l'extrêmité du glacis.

Les baſtions qui donnent du côté de la campagne, ont des cavaliers dans

leur centre & ſont fort garnis de canons. La Ville n'a que deux portes, celle de la Marine qui donne ſur la Darce, & celle de terre qu'on nomme auſſi Royale. Celle-ci eſt très-belle, elle eſt accompagnée d'un gros pavillon voûté, où ſont les corps de garde, avec des aîles où ſont des caſernes, le tout très-bien bâti, d'un grand goût, très-propre, & très-bien entretenu.

Outre le Fort triangulaire qui eſt à l'entrée de la Darce dont j'ai déja parlé, il y a une Citadelle à la droite de la porte de terre, compoſée de deux baſtions de l'enceinte de la Ville, & de trois baſtions aſſés réguliers avec une demie-lune, & un foſſé plein d'eau du côté de la Ville. On voit aſſés par cette diſpoſition que cette piece n'eſt deſtinée que pour arrêter un ſoulevement des Habitans, s'il en arrivoit quelqu'un, & pour ruiner la Ville à coups de Canons & de bombes. Citadelle.

Il y a encore au côté Oriental du Port une autre eſpece de Fortereſſe, dans laquelle je n'ai pû entrer. Il me ſemble que ſa principale deſtination eſt pour couvrir le Lazaret. C'eſt-à-dire, le lieu où l'on renferme pendant quarante jours les hommes, & les marchandiſes qui viennent des Païs ſuſpects de peſte, afin

de les aërer, & de les parfumer avant de leur donner l'entrée de la Ville.

Port du Lazaret. Ce Lazaret eſt grand, il y a des logemens, des cours, & des hangards ſous leſquelles on expoſe les marchandiſes, on y garde un très-grand ordre, & une diſcipline ſevere pour ceux qui y ſont renfermés, parce que le ſalut de l'Etat, & de tout le reſte de l'Europe en dépend.

La Ville eſt grande, & bâtie très-régulierement. Le milieu eſt occupé par une très-grande place quarrée, longue, du milieu de laquelle on voit les portes de terre, & de la Marine. Le bout Oriental eſt occupé par la façade de l'Egliſe Paroiſſiale, & principale de toute la Ville qui eſt belle, bien décorée, & qui meriteroit d'être une Cathedrale. L'extrêmité oppoſée eſt occupée par trois maiſons très-belles & uniformes, que des Marchands Anglois ont fait bâtir. Le Palais où loge le Grand Duc, quand il vient à Livourne, occupe une grande partie du long côté, qui regarde la porte de la Marine. Ce bâtiment a été fait par un Seigneur Turc qui s'étoit retiré à Livourne. Il étoit tout à fait dans le goût des Orientaux, quand il en fit preſent au Grand Duc. On y a fait quelques changemens depuis ſa mort, qui l'ont

Grande place de Livourne.

accommodé à nos uſages. C'eſt une très-belle maiſon, & richement meublée, quand le Prince s'y trouve. L'autre côté, & tout le reſte eſt rempli de très-belles maiſons, qui ſans être entierement uniformes, ne laiſſent pas d'être fort belles, & de faire un très-bel effet.

Toutes les ruës de cette Ville, trois ou quatre exceptées ſont tirées au cordeau, & d'une largeur raiſonnable. La plûpart des maiſons, & ſur tout celles qui ſont depuis la place juſqu'aux environs de la porte de Terre ſont toutes belles, bâties de briques avec des chaînes, & des chambranles, des entablemens, & des corniches de pierre de taille, & même de marbre. Les portes ſont décorées, les dedans très-beaux, & on voit reluire par tout le bon goût, & la magnificence. Les ruës ſont d'une propreté enchantée, pavées de grandes pierres, ou de briques poſées de champ.

Tout le quartier depuis la place, juſqu'au bout Occidental de la Ville, s'appele la petite Veniſe, à cauſe que toutes les ruës ont un canal au milieu, renfermé par des quais magnifiques, accompagnés d'eſpaces en eſpaces de ponts, ou entierement de marbre, ou preſque

entierement. Ces canaux ſont d'une très-grande commodité. Les Chaloupes chargées apportent les marchandiſes juſqu'aux portes des magaſins. On met celles qui ne craignent pas l'humidité dans les caves, dont les entrées ſont dans les murs des quais, à une hauteur, où l'on eſt ſûr que les plus hautes marées ne ſçauroient arriver. Cette commodité pour le tranſport des marchandiſes, en produit encore une autre, qui eſt de délivrer la Ville des chevaux, & des charettes qui y apporteroient beaucoup d'ordures, & de bruit. On n'y voit au plus que des traînaux, pour les endroits où il n'y a point de canaux tels que ſont le derriere Oriental de la place, & quelques-unes entre la place, le port, & le quartier des Juifs.

Il ne laiſſe pas d'y avoir des caroſſes, & des chaiſes roulantes très-propres; mais à moins d'être incommodé, c'eſt un plaiſir d'aller à pied dans des ruës ſi belles & ſi nettes.

Le cours interieur de Livourne eſt le Mole, les Dames y vont en caroſſe, ou en chaiſe, en font le tour aiſément, & ont le plaiſir de voir les Bâtimens qui ſont dans le Port, & ceux qui ſont en rade. Le cours que j'appellerai exterieur, eſt hors de la Ville ſur le bord de

la mer, où la promenade eſt unie & fort agreable, ou à côté du canal qui conduit à Piſe, où on avoit commencé un plan d'arbres.

La rade eſt belle & ſûre, le moüillage depuis demi mille juſqu'à deux milles au large eſt très-bon. Les gros Vaiſſeaux & ſur tout les Corſaires s'y arrêtent, afin d'être parés à tout évenement.

Le Sieur de Laigle Armateur de Marſeille, qui s'étoit acquis dans la derniere guerre une ſi grande réputation de valeur & d'honnête homme, venant un jour conduire à Livourne une priſe de conſequence qu'il avoit faite, fut apperçû & reconnu par deux Armateurs Anglois, qui étoient moüillés à la grande rade, qui reſolurent d'aller au-devant de lui, & de l'enlever avant qu'il fut en rade. Dès que le Commandant du Fort, & celui du Fortin de la Lanterne s'apperçûrent de leur deſſein, ils leur tirerent quelques coups de canons, pour les empêcher de lever l'anchre, parce que c'étoit abuſer de l'aſile que le Prince leur donnoit, d'attendre ainſi les Vaiſſeaux qui venoient au Port. Malgré les canonades, ils filerent leurs cables, & ils appareillerent. M. de Laigle que les coups de canons de la Ville

Belle action de M. de l'Aigle Armateur François.

avoient averti ſuffiſamment du deſſein de ces deux Vaiſſeaux, broüilla ſes voiles pour les attendre, & les laiſſa approcher de lui juſqu'à la demie portée de fuſil, ſans tirer un ſeul coup; quoique les Anglois fiſſent un très-grand feu; mais quand il les tint à cette diſtance, il tomba ſur le premier qui avoit cinquante canons d'une maniere ſi bruſque, & ſi vive, qu'après ſa premiere bordée qui fut très-meurtriere, il l'enleva à l'abordage en moins d'un quart d'heure de tems. Le ſecond qui avoit quarante canons, & qui s'étoit approché de la priſe pour l'enlever voulut prendre le chemin de la rade. M. de Laigle le lui coupa, l'aborda ſans lui tirer un ſeul coup, & les ramena au bout de deux heures moüiller aux mêmes endroits d'où ils étoient partis, mais ſous un autre pavillon. La coûtume de cet Armateur qui avoit ſoixante canons en deux batteries, étoit de tirer peu de canon, & de fort près. Il mettoit d'ordinaire double charge de poudre dans ſes canons pour la premiere décharge avec un boulet de calibre, & ſur celui-ci autant de boulets d'une livre, que le boulet de calibre en peſoit. C'étoit un moyen ſûr, & qui ne lui a jamais manqué de déſemparer tout le Vaiſſeau qu'il

attaquoit, ou qui le venoit attaquer.

Franchiſe du Port de Livourne.

Le Port de Livourne eſt franc, & libre auſſi-bien que la Ville. Tout le monde y eſt bien venu. Quoiqu'il n'y ait exercice publique que de la Religion Catholique Romaine, on ne recherche perſonne ſur ce ſujet, pourvû qu'on ſe tienne dans les bornes du reſpect, & qu'on n'inſulte point nos Saints miſteres ni leurs Miniſtres. Toutes ſortes de Communions y ſont tolerées, & joüiſſent d'un profond repos. Les Grecs ont une Egliſe, où ils font leur ſervice ſelon leur Rit. Les Juifs y ont une Synagogue dont nous parlerons ci-après, & quoiqu'il y ait un Tribunal de l'Inquiſition, il ne ſe mêle que de ce qui regarde les Catholiques domiciliés dans la Ville.

La franchiſe du Port paroît encore dans le peu de droits que le Grand Duc prend ſur les marchandiſes qui entrent dans la Ville. On ne les viſite jamais, les droits ſe prennent par balles, ou ou par futailles, ſans ſe mettre en peine de ce qu'elles contiennent. La balle paye deux piaſtres d'entrée, qu'elle ſoit de ſoye, ou de papier, qu'elle peſe cent livres, ou quinze cens, c'eſt toûjours le même droit. C'eſt auſſi le Païs des groſſes balles. Les Marchands ont ſoin d'aller à bord, & de ne faire qu'une balle

Droits d'entrées des marchandiſes.

de deux, de trois & de quatre balles. On les compte en paſſant à la Doüanne, & ſans les peſer, ſans eſtimer ce qu'elles renferment, & ſans aucunes de ces viſites importunes, qu'on ne voit que trop dans les autres endroits, on ſçait au juſte ce qu'on doit payer, on le paye, & on eſt quitte.

Rien n'eſt plus prompt, & mieux reglé que la juſtice qu'on rend aux Négocians, quand il y a entre eux quelque difficulté. Les Officiers du Prince ont une telle attention merveilleuſe, que les affaires ne traînent point en longueur, & que rien ne traverſe le commerce. Ils y apportent toutes les facilités imaginables, & les Négocians de toutes ſortes de Nations ont ſi bien goûtés le plaiſir, & l'avantage de faire leur commerce dans cette Ville, que celui de Genes eſt extrêmement tombé, & que Livourne devient de jour en jour l'échelle de toute la Mediterranée la plus riche, & la plus floriſſante. Les écus du Grand Duc appellés Livournines, portent d'un côté le buſte du Prince, & de l'autre le Port de Livourne, & une vûë de la Ville avec ces mots, *& patet, & favet*, pour faire connoître qu'il eſt ouvert à tout le monde, & qu'on joüit de la protection du Prince.

La Ville eſt fort peuplée, cela ne peut pas être autrement vû qu'il y aborde à tous momens des Etrangers, & que le trafic y attire une infinité de gens de toute eſpece qui s'y établiſſent. Je n'ai jamais pû ſçavoir au juſte le nombre des Habitans. Les uns le faiſoient monter à cinquante mille, d'autres à plus, d'autres à moins. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en 1710. il y avoit vingt-deux mille Juifs. Ces gens regardent Livourne, & le reſte des Etats du Grand Duc, comme une nouvelle terre de promiſſion. En effet, ils y ſont libres, ne portent aucune marque qui les diſtingue des Chrétiens, ne ſont point enfermés dans leur quartier, ſont riches, font un commerce très-étendu, ont preſque toutes les Fermes du Prince, & ſont protegés de maniere, que c'eſt un proverbe en Toſcane, qu'il vaudroit mieux battre le Grand Duc qu'un Juif. Ils n'en ſont que plus odieux à tout le reſte du monde, mais ils s'en moquent, & je ne crois pas qu'il y ait d'endroit au monde, où ils ſoient plus arrogants, & plus fiers.

Juifs de Livourne.

Leur quartier comprend trois ruës, les maiſons y ſont belles, mais les ruës y ſont plus ſales, que dans tout le reſte de la Ville. Il ſemble que la ſaleté ſoit l'ap-

panage de cette malheureuſe Nation. On ſent une odeur fade, & déſagreable dans leurs maiſons, & quoique la plûpart ſoient très-bien meublées, on n'a que faire de demander en y entrant ſi elles ſont habitées par des Juifs, l'odorat le découvre aſſés. J'ai ſouvent entendu diſputer ſur l'origine de l'infection qui ſort de ces gens-là. Les uns diſent qu'étant par tout pauvres & miſerables, ſe nourriſſant très-mal, & de mauvaiſes viandes, étant extrêmement ſerrés dans leurs maiſons, où ſouvent un méchant trou renferme toute une famille très-nombreuſe, il arrive par une ſuite neceſſaire que l'air ſe corrompt, s'infecte & ſe remplit des odeurs mauvaiſes que la mal-propreté ne manque jamais de produire. Mais cette raiſon ne devroit pas avoir lieu à Livourne, ils ſont logés auſſi au large qu'il leur plaît. Ils étendent leur quartier tant qu'ils veulent. On ſe plaignoit en 1716. quand je paſſai par cette Ville, que leur nombre croiſſoit à vûë d'œil, qu'ils loüoient des maiſons qui n'avoient jamais été habitée que par des Chrétiens, & que ſi le Prince n'y mettoit ordre, ils rempliroient bien-tôt toute la Ville. D'ailleurs ils ſont tous ou preſque tous riches, bien vêtus, s'ils ſe nourriſſent

Infection des maiſons des Juifs.

mal, c'eſt leur faute, & c'eſt dont je ne ſuis pas aſſés bien informé. D'où vient donc cette mauvaiſe odeur ? Bien des gens croyent qu'elle eſt attachée à leurs corps, & quelques-uns ſoûtiennent que c'eſt une partie de la punition qu'ils ont merité par le déïcide execrable, qu'ils ont commis, & dont juſqu'à preſent on ne voit point qu'ils ſe repentent. Je n'aime pas à décider, il ſuffit que j'aye rapporté ce que j'ai entendu dire là-deſſus. Je laiſſe au Public la liberté d'en porter tel jugement qu'il voudra.

La Langue Portugaiſe eſt fort en uſage parmi eux. Ils ont des Ecoles, où ils envoyent leurs enfans pour l'apprendre. Ils s'en ſervent entre-eux dans leur commerce, ils tiennent leurs Livres, & font leurs écritures en cette Langue. Il me ſemble que cela ne fait pas honneur à la Nation Portugaiſe, & que le Prince qui la gouverne, qui eſt ſi puiſſant dans les quatre parties du monde, & ſi jaloux de la gloire de ſes Sujets devroit tout mettre en œuvre, pour les empêcher de ſe ſervir de ſa Langue, & de ſe dire Portugais, dans tous les endroits, où ils n'ont point la liberté de demeurer ſous le nom de Juifs. Cette tolerance ne fait pas hon-

Les Juifs parlent tous Portugais.

neur à une Nation Chrétienne, qui n'oublie rien pour conſerver chés-elle la Foi dans toute ſa pureté.

La Langue Hebraïque n'eſt pas en uſage chés eux.

La Langue Hebraïque au contraire n'y eſt pas fort en uſage. Excepté les Rabins, & un aſſés petit nombre d'autres, peu la ſçavent expliquer, quoique preſque tous le ſçachent lire. Il le faut bien, car leurs prieres ſont en Hebreu. De dire ſi c'eſt le veritable Hebreu, tel qu'on le parloit du tems de David & de Salomon, c'eſt ce que je ne puis dire. Il y a raiſon de ne le pas croire, puiſque dès le tems de J. C. la Langue Hebraïque étoit preſque oubliée, ou ſi corrompuë qu'elle n'étoit plus qu'un mêlange du Syriaque & du Caldéen. Ils ont des Ecoles où les enfans vont apprendre à lire l'Hebreu, & à dire leurs prieres en cette Langue.

Pour ce qui eſt du commerce, les Peres ne s'en rapportent qu'à eux-mêmes pour l'enſeigner à leurs enfans. Ils ont raiſon. Où trouveroient-ils des Maîtres, plus éclairés, plus fins, plus fourbes, plus fripons ? Car c'eſt ainſi que les Juifs font le commerce, on dit qu'un des plus vieux Diables ſeroit trente ans à l'Ecole d'un Juif, & n'y perdroit pas ſon tems. J'ai été bien des fois me promener dans la ruë qui ſert de Bourſe,

où tous les Négocians s'assemblent sur les dix heures du matin, pour avoir le plaisir de voir des peres Juifs enseigner leurs enfans, & leur faire prendre le goût du négoce. Si on leur presentoit une Lettre de change, ils la montroient à leur fils, la lui faisoient examiner, lui demandoient s'il falloit l'accepter, s'ils ne pouvoient, ou ne devoient pas faire discompter quelque chose à celui qui la presentoit. S'il se trouvoit quelque pierrerie à vendre, ils la faisoient examiner par ces enfans, leur en montroient le défaut, & ainsi de tout le reste du négoce, dont selon les apparences ils leur faisoient les leçons plus étenduës à la maison, & leur montroient à les mettre en pratique à la place.

Attention des Juifs pour instruire leurs enfans dans le commerce.

Ils ont une très-belle Synagogue, il me semble que l'étage du rez de chaussée, qui n'a point d'ouverture sur la ruë, est destinée pour les purifications légalles ausquelles ils sont obligés. La Synagogue occupe le dessus, c'est une très-grande salle quarrée soûtenuë par deux rangs de colonnes avec deux aîles, le plat-fond est beau, & fort exhaussé. Toute l'aire est remplie de bancs sans dossier, assés simples, fort pressés, qui ne laissent entre-eux que des passages fort étroits, & un passage dans le milieu

Synagogue des Juifs.

des quatre côtés d'environ ſix pieds de large. Il y a pluſieurs luſtres fort beaux attachés au plat-fond, qui eſt tout blanc auſſi-bien que les murailles, ſur leſquelles ceux qui ſçavent lire, liſent quelques paſſages de la Bible en Hebreu. Au milieu d'un des quatre côtés, il y a une table enfermée d'une belle baluſtrade à hauteur d'appui, & ſur la table une eſpece de tabernacle, ou armoire couverte de rideaux de damas rouge, qui renferme les Tables de la Loi. Ils appellent cet endroit Moïſe; on ouvre cette armoire le jour du Sabat, on expoſe à la vûë de tout le monde les Tables de la Loi. Le Rabin les porte en proceſſion autour de la Synagogue, & à meſure qu'elles paſſent, on leur fait de profondes reverences ſans ſe découvrir.

Le Rabin, ſon Aide, & quatre Chantres ſe mettent dans une tribune élevée d'environ cinq pieds au-deſſus du plancher, ſoûtenuë de quatre colonnes, couverte en dôme, mais toute ouverte. Le Rabin ſe place en un coin à la droite, habillé d'une robe longue rouge, avec un éphod de toile d'or ſur les épaules, & un bonnet couvert de même étoffe, fait comme un mortier de Preſident ſur la tête. Son Aide, ou Vicaire a une robe, & un éphod de même façon, mais

il n'a point de bonnet, & porte ſon éphod ſur ſon chapeau. Il y a un pulpitre ſur le devant de la tribune, devant lequel les quatre Chantres chantent, & liſent chacun à leur tour, & quelquefois tous quatre enſemble. Leur chant eſt déſagreable, ils parlent du nés, & chantent à peu près comme les gueux qui ſe ſervent de leur nés pour contrefaire les orgues.

La premiere fois que j'entrai dans cette Synagogue, je pris le Rabin pour une ſtatuë tant il étoit immobile. A la fin il parla, & tous ceux qui étoient aſſis ſur les bancs lui répondirent vingt-cinq ou trente paroles ſans aucun ton reglé, ſans ſe lever, ſans ſe découvrir, & ſans donner la moindre marque d'attention. Ce manége recommença neuf ou dix fois pendant que je fus preſent & toûjours auſſi immodeſtement. Dès qu'ils avoient finis de parler à Dieu, ou au Rabin, ils reprenoient le diſcours qu'ils avoient interrompu avec leurs voiſins : car ils parloient enſemble, & même aſſés haut. J'en ai toûjours été ſcandaliſé, ils ſont couverts & portent tous un éphod, c'eſt-à-dire, une piece d'étoffe de ſoye, ou de toile d'environ demie aulne de large, & de plus d'une aulne de longueur. Les devots, & ceux qui veulent paſſer pour

Immodeſtie des Juifs dans leurs Synagogues.

tels mettent l'éphod ſur leur chapeau, & le font tomber en partie ſur leur viſage, comme s'ils avoient envie de ſe recüeillir, en s'empêchant de voir ce qui ſe paſſe autour d'eux. Les autres le mettent negligemment ſur leurs épaules, comme les femmes mettent leurs écharpes.

Les femmes ne ſont point avec les hommes. Elles ſont placées dans des galleries fermées de jalouſies, qui ſont au-deſſus des aîles dont j'ai parlé ci-devant. J'ai vû bien des fois les Juifs & les Juives ſortir de la Synagogue. Elles ſont communément habillées de noir à la Françoiſe, avec des coliers de perles & quantité de pierreries. Les hommes ſont habillés de noir à la Florentine, ou à la Genoiſe, c'eſt-à-dire, qu'ils ont un juſte-au-corps, une veſte, & un manteau, avec une perruque.

Habits des hommes & des femmes.

Le commerce, & leur vie meſquine les rend fort riches. Ils aiment pourtant à paroître, ſur tout à l'occaſion de leurs mariages. Un des plus riches de Livourne Fermier du Prince, pria le grand Duc, & toute ſa Maiſon d'honorer de ſa preſence les nôces de ſon fils. Le Grand Duc eut des raiſons pour ne s'y pas trouver, mais il permit au grand Prince de Toſcane ſon fils aîné d'y aller. Le Prince n'y mangea pas, mais

il fit l'honneur aux mariés de ſe trouver au bal qui ſuivit le feſtin, il fut ſurpris auſſi bien que toute ſa Cour, de la magnificence dont la maiſon ſe trouva ornée en tapiſſeries de damas, & de velours, en lits ſuperbes tout en broderie, en vaiſſelle d'argent, en tapis, & ſur tout quand on lui fit remarquer que la chambre des époux, leur anti-chambre, & la grande ſalle où l'on danſoit étoient pavées de briques d'argent d'un pouce d'épaiſſeur, que le pere du marié avoit fait faire exprès, & mettre en la place des carreaux de fayence dont ces lieux étoient garnis avant le mariage.

Magnificence au mariage d'un Juif.

Voilà un échantillon de la richeſſe de cette Nation, & de ſon inſolence.

J'en ai vû qui étoient en pénitence, ou excommuniés. Ils ſe tenoient ſur les degrés de la Synagogue ſans oſer y entrer, & ſembloient prier avec plus de devotion, & d'attention que ceux qui étoient dedans. Je ne ſçai s'il eſt de l'eſſence de leur pénitence d'être en linge ſale, & en habits déchirés; ou s'il n'y a que les gueux qui ſoient obligés à la pénitence publique, mais tous ceux que j'ai vû étoient très-mal en ordre, & très-mal vêtus.

Les Grecs ont une Egliſe dans Livourne. Elle n'eſt pas fort grande, auſſi

ne ſont-ils pas en fort grand nombre, mais elle eſt très-belle, bâtie à leur maniere, & accommodée pour y faire le ſervice ſelon leur Rit.

Les Cordeliers y ſont établis, leur Egliſe eſt aſſés grande, fort propre & fort frequentée; mais celle qui m'a paruë la plus jolie eſt celle des Trinitaires Déchauſſés. Elle eſt dans le quartier de la petite Veniſe, bâtie, ornée, enrichie, & fondée par un honnête homme, qui avoit eu le patti des Galeres du Grand Duc. Je ne pus m'empêcher en voyant ce bâtiment, de loüer le Seigneur de ce qu'il ſe trouvoit des Alydors en Italie, auſſi-bien qu'en France. Ce nom eſt fameux dans une Satyre de Boileau. Voici l'endroit:

On demande pour quel ſecret myſtere,
Alidor à ſes frais bâtit un Monaſtere;
Alidor, dit un fourbe, il eſt de mes amis,
Je l'ai connu Laquais avant qu'il fut Commis;
C'eſt un homme de bien, de pieté profonde,
Qui veut rendre à Dieu, ce qu'il a pris au monde.

Les bons Peres Trinitaires, nous dirent l'Hiſtoire de leur bienfaicteur, ſa genealogie, & de quelle maniere il employoit en œuvres pieuſes les biens qu'il avoit amaſſé par ſon travail. Ils n'avoient garde de convenir que leur Egliſe, & leur Couvent fut une reſtitution que leur Fondateur faiſoit à tout le monde. Cela n'auroit pas été bien, & je n'ai garde de le dire, mais peut-on avoir lû Boileau, & s'empêcher de penſer comme lui, quand on trouve tant de rapport entre deux ſujets. Les Trinitaires Déchauſſés.

Au reſte bien en a pris à cet homme, de diſpoſer de ſon bien étant vivant; outre que l'aumône, ou la reſtitution eſt plus agreable à Dieu quand on le fait étant en vie, que quand on n'y penſe qu'à la mort, & qu'on s'en décharge ſur des heritiers. On a encore le plaiſir de voir accomplir les diſpoſitions qu'on a faites, & de ne pas craindre qu'on les change.

Ce malheur eſt arrivé à un autre particulier de Livourne, Alidor de ſon métier comme le précedent. Il laiſſa en mourant une ſomme conſiderable pour bâtir, & pour fonder un Monaſtere de Religieuſes, chés leſquelles on pourroit mettre les filles de la Ville pour les inſtruire, & les élever comme on fait

dans les autres Monaſteres d'Italie. La Ville avoit d'autant plus beſoin de cet établiſſement, qu'il y a grand nombre de filles que les parens étoient bien aiſes de faire élever auprès d'eux, ſans être obligés de les envoyer dans les Villes voiſines.

On mit la main à l'œuvre, dès que le teſtateur fut enterré, le Monaſtere fut bâti avec aſſés de diligence; mais quand les Religieuſes nommées pour le remplir, ſe preſenterent pour en prendre poſſeſſion, on leur dit de la part du Grand Duc, que Son Alteſſe Royale avoit fait réfléxion, que ce lieu étoit trop voiſin de la place où l'on vend le poiſſon, qu'elles entendroient ſans ceſſe mille ſottiſes, qui ſaliroient leurs chaſtes oreilles, & que le Prince faiſant en cette occaſion ce que le défunt auroit dû faire, s'il avoit penſé à cet inconvenient, il changeoit par cette raiſon, & par ſon autorité Souveraine la deſtination qui avoit été faite, & donnoit l'Egliſe, le Couvent, & les revenus qui y étoient attachés aux Peres Jeſuites, qui y auroient un College, y inſtruiroient les garçons qui en avoient autant de beſoin que les filles, & ſeroient moins expoſés que des Religieuſes à ſe ſcandaliſer des bruits, & des mauvais diſcours de la place au poiſſon.

Monaſtere de Religieuſes donné aux Jeſuites.

Et

Et pour calmer un peu le chagrin que ce changement donnoit aux Religieuſes, & aux parens du teſtateur, on promit aux uns & aux autres, que s'il ſe trouvoit dans la ſuite quelque autre Alidor qui eût le même deſſein, le Grand Duc contribuëroit à une ſi bonne œuvre, & prendroit le Monaſtere ſous ſa protection particuliere.

Les Religieux de la Charité ont un Hôpital, & un Couvent dans la même Ville. C'eſt un des plus utiles établiſſemens que l'on y pouvoit faire. Outre la neceſſité que l'on avoit d'eux pour les troupes de la Garniſon qui eſt aſſés nombreuſe, ils y reçoivent les Matelots de toutes les Nations, & generalement tous ceux qui s'y preſentent, du moins autant que ces bons Religieux ont de lits. Les Religieux de la Charité.

Les Freres Prêcheurs que l'on connoît en France ſous le nom de Jacobins, ont commencé à s'établir à Livourne en 1704. C'eſt aux Peres de la Congregation Réformée de S. Marc, que le Grand Duc a donné une place auprès de la porte Royale, pour y bâtir une Egliſe, & un Couvent. Aidés des liberalités du Prince, & des ſecours des autres Couvens de leur Congregation, ils avoient bâtis en 1706. quand j'y paſſai, la pre- Etabliſſement des Jacobins.

miere fois, une des aîles de leur Couvent, ils ont continué depuis avec tant de ſuccès, qu'en 1716. le Couvent étoit preſque achevé & l'Egliſe commencée. Nous fûmes reçûs chés ces bons Religieux avec une charité toute particuliere. Le Prieur étoit un homme de condition de Florence, qui avoit demeuré quelques années dans nôtre Couvent de la ruë S. Hõnoré à Paris; cela joint à ſa politeſſe ordinaire, l'obligea d'avoir pour moi des égards dont je lui ſerai obligé toute ma vie. Il a toûjours eu les mêmes bontés pour moi toutes les fois que j'ai paſſé à Livourne. La pauvreté de cette nouvelle Maiſon avoit obligé le General de l'Ordre, d'ordonner que tous les Religieux qui y viendroient loger payeroient deux Jules, qui font environ quinze ſols par jour pour leur dépenſe, quoique ce fut peu dans une Ville, où les vivres ſont aſſés chers, ils ne preſſoient pourtant jamais ceux qui venoient loger au Couvent de payer, ou de continuer leur voyage, quand ils les voyoient hors d'état de payer leur dépenſe, ou qu'ils remarquoient, qu'ils ne s'y portoient pas d'eux-mêmes.

Je dois dire à leur loüange, & pour rendre témoignage à la verité qu'ils é-

roient infiniment estimés dans toute la Ville, & même chés les Nations séparées de la Communion de l'Eglise Romaine. Leur vie réguliere, est tout à fait exemplaire, & leur charité à secourir les malades le jour & la nuit, & leur désintéressement, leurs prédications sçavantes & frequentes, en un mot, leur conduite entierement conforme à leur Regle, & à l'esprit de nôtre saint Fondateur, les faisoient cherir, estimer & respecter de tout le monde. Je leur disois quelquefois en riant, qu'il leur manquoit un Alidor pour les fonder, à quoi le Prieur me répondoit qu'ils ne craignoient pas de manquer pendant qu'ils s'efforceroient de bien servir Dieu, & que la pauvreté sied bien mieux à des Religieux Mendians que les richesses, & qu'elle les retient davantage dans les bornes de leurs obligations.

Les Forçats des Galeres du Grand Duc ne demeurent dans les Galeres, que quand elles sont armées. Dès que la campagne est finie, & que les Galeres sont désarmées, les Esclaves & les Forçats, c'est-à-dire, les Chrétiens condamnés aux Galeres pour crimes, ou qui s'y sont engagés de bonne volonté, & les Turcs qu'on a pris sur mer, sont renfer-

més dans un lieu, à qui on a donné le nom de Bagne à l'imitation des Turcs, qui appellent ainſi les priſons, où ils enferment les Eſclaves Chrétiens.

La Bagne des forçars & des eſclaves.

La Bagne de Livourne eſt un grand bâtiment iſolé, fermé de bonnes murailles hautes, & fortes, au milieu duquel eſt la principale cour environnée de bâtimens, comme des galleries, où les Forçats d'un côté, les Bonavogles de l'autre, & les Turcs dans un lieu ſéparé ont leurs lits. J'expliquerai dans un autre endroit, ce que c'eſt que ces gens qui ſe mettent aux Galeres de bonne volonté, & qu'on appelle à cauſe de cela Bonavogles. Ces lits ſont les uns ſur les autres juſqu'à ſix de hauteur, diſtants les uns des autres d'environ cinq pieds ſupportés par des planches, ſoûtenuës par des bouts de ſoliveaux ſcellés dans les murs. On monte à ces differens étages par une échelle de corde, les Forçats y ſont ainſi ſéparés les uns des autres, & n'oſeroient ſe trouver deux dans un même lit, ſous peine d'une rigoureuſe baſtonnade. Il y a des lampes allumées toutes les nuits dans ces galleries, & des Gardiens qui veillent, & qui ſe promenent ſans ceſſe pour empêcher le bruit, les querelles, & les déſordres qui pourroient arriver. Ils

ont en dedans des cordes qui répondent à des clochettes qui ſont dans la cour, qui ſervent à appeller les Gardes, qui ſont au-dehors, quand les Gardiens de dedans ont beſoin de leur ſecours, pour reprimer les inſolences des Forçats. Il y a dans la même enceinte une Chapelle pour les Chrétiens, une Infirmerie pour les malades, des Fontaines, des Lavoirs, en un mot tout ce qui eſt neceſſaire pour le ſpirituel, & le temporel de ces miſerables. Les Turcs ne ſont point mêlés avec les Chrétiens. On a un très-grand ſoin que tous ces lieux ſoient propres. On les lave & balaye tous les jours, & on les parfume toutes les ſemaines avec du vinaigre qu'on verſe dans des poëles de fer toutes rouges, la fumée que cela cauſe eſt excellente pour chaſſer le mauvais air. Tous les Forçats qui ont des métiers peuvent s'en ſervir dans le Bagne, ou même en Ville, pourvû que ceux chés qui ils travaillent répondent d'eux corps pour corps, & moyennant une petite reconnoiſſance pour les Argouſins qui les conduiſent le matin, où ils doivent travailler, & les vont chercher le ſoir pour les renfermer dans le Bagne; car il n'eſt pas permis de les laiſſer coucher en Ville.

Les Forçats se loüoient beaucoup de la charité, que le Grand Duc a soin qu'on ait pour eux tant sains que malades, & de la justice qu'on leur rend, quand ils se plaignent avec raison de leurs Officiers. Dès que le tems de leur condamnation est expiré, ils n'ont pas besoin de protecteurs, ou de placets pour obtenir leur liberté. Ils n'ont qu'à s'adresser à l'Ecrivain principal, & l'avertir quelques jours auparavant. Il examine son Regiſtre, fait son rapport aux Directeurs, & autres Officiers du Bureau, & dès que le terme est arrivé, on leur ôte l'anneau qu'ils ont aux pieds, & on leur ouvre la porte en leur donnant une attestation comme ils ont achevé le tems de leur condamnation, & assurance d'y être reçûs, quand ils trouveront à propos de s'y faire renvoyer. Car il est rare que ces sortes de gens n'y reviennent pas une autrefois.

Il aborde à Livourne tant de gens du Levant, ou d'autres qui y ont été, & qui y ont contracté l'habitude de se servir des étuves, & des bains à la Turque, que cet usage s'y est introduit aussi bien qu'à Marseille. Ainsi en faisant la description des étuves, & des bains à Livourne, je m'épargnerai la peine de décrire ceux de Marseille, puisqu'ils sont à peu près les mêmes.

La principale piece de ces bains eſt l'étuve. C'eſt une chambre quarrée de dix à douze pieds voûtée en dôme avec quelques petites ouvertures fermées de cloches d'un gros verre double bien ſcellées, qui donnent le jour dont on a beſoin dans ce lieu. Le plancher de cette chambre eſt ſoûtenu par une voûte, où ſont les fourneaux qui l'échauffent, & ces mêmes fourneaux échauffent des reſervoirs d'eau, dont les robinets donnent dans l'étuve, qui étant plus éloignés du feu les uns que les autres fourniſſent de l'eau chaude, tiede, ou ſeulement dégourdie, ſelon les beſoins que l'on en a.

Deſcription des étuves & bains à la Turque.

On pratique autour de l'étuve trois ou quatre petits cabinets qui ont chacun deux robinets d'eau chaude, & tiede, & au-delà de ces cabinets des chambres à un, ou deux lits.

C'eſt dans ces chambres qu'on ſe déshabille entierement. On met ſur ſes reins une grande piece de toile comme une double ſerviette, une robe de chambre ſur ſes épaules, & des ſandalles de bois aux pieds.

On quitte la robe de chambre à la porte du cabinet, dans lequel on entre avec un ſerviteur du bain, qui eſt pour l'ordinaire un Turc, parce que ces gens-

là ſont plus adroits, & plus accoûtumés que les Chrétiens à ce ſervice, là on ſe laiſſe mettre ſur tous les endroits dont on veut ôter le poil, une certaine pâte qui en moins d'un demi quart-d'heure fait tomber le poil. On lave ſoi-même, ou ſe laiſſe laver ces mêmes endroits avec de l'eau tiede ou plus que tiede, après quoi on remet ſon linge autour de ſes reins, & on entre dans l'étuve.

Il n'y a pour tout meuble que des planches cloüées ſur des tringles de bois de deux à trois pouces d'épaiſſeur, & de petites ſelles de bois de ſept à huit pouces de hauteur, ſur leſquelles on s'aſſit quand on ne veut pas ſe coucher ſur les planches; car le plancher eſt trop chaud pour s'y mettre, & c'eſt pour cela qu'on a des ſandalles de bois.

Le Turc ſe retire, & vous avertit qu'en cas de beſoin, il ne s'éloignera pas de la porte, & qu'il n'y a qu'à appeller, & cette précaution n'eſt pas inutile, parce que la chaleur pourroit faire tomber en foibleſſe, quand on n'y eſt pas accoûtumé. Il vient de tems en tems voir en quel état on eſt, & quand il voit que la chaleur de l'étuve a excitée une ſueur abondante, & qu'elle a durée un

bon quart-d'heure, il vous étend ſur une planche le ventre en haut, & ayant ſa main droite dans un petit ſac, ou poche de baracan, il vous frotte depuis le coû, juſqu'à la plante des pieds, de maniere que dans un moment le corps ſe couvre d'une écume épaiſſe, comme ſi on vous avoit couvert de ſavon. Rien au monde n'ouvre les ports déja dilatés par la chaleur comme ces frictions. La premiere écume eſt épaiſſe & brune, & d'aſſés mauvaiſe odeur. De tems en tems le Turc prend de l'eau chaude avec une gamelle de bois, & la jette ſur les parties qu'il a frottées, & recommence à frotter juſqu'à ce que l'écume devienne blanche, claire, & peu épaiſſe. Alors il vous met ſur le dos, & frotte la partie anterieure du corps, comme il a frotté la poſterieure. Il vous lave après cela d'eau auſſi chaude qu'on la peut ſouffrir, & puis il vous laiſſe quelques momens en repos, afin que la chaleur excite une ſueur plus abondante, & faſſe ſortir de nouvelle écume, quand on eſt pluſieurs enſemble, il prend le tems du repos qu'il donne à celui qu'il a frotté le premier pour en frotter un autre, après quoi il revient au premier, le frotte de nouveau dos & ventre, lui renverſe les bras & les jambes en arrie-

re, comme s'il lui vouloit donner l'eſtrapade, & ce qu'il y a de merveilleux, c'eſt que les jointures deviennent ſi ſouples, que tous ces mouvemens qu'on n'auroit pû faire auparavant ſans ſouffrir des douleurs extrêmes, ſe font ſans qu'on les ſente. Il vous fait lever & vous fait plier le corps, de maniere que le front touche les doigts des pieds, & vous renverſe en arriere preſque de la même façon, ces mouvemens dégourdiſſent les jointures, font évanoüir les obſtructions, il n'eſt point de rhumatiſme, de douleur froide, de treſſaillement de nerfs, ni d'engourdiſſemens qui puiſſent tenir contre.

Après ces cérémonies, le Turc prend du ſavon de Naples dans ſa main, & en frotte legerement tout le corps, & puis le ſavonne avec un morceau de ratine, ou de drap, il vous lave après cela d'importance. Enſuite il vous jette par tout de la farine de fêves pour achever de vous décraſſer, & après vous avoir lavé une derniere fois, il vous répand ſur tout le corps de l'eau-de-vie, ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, vous met vôtre robe de chambre ſur vos épaules, & vous donne la main pour vous conduire dans la chambre où ſont vos habits, où vous trouvez un lit bien baſſiné,

dans lequel on vous étend, & l'on vous couvre de trois ou quatre couvertures. C'eſt-là que la ſueur recommence de plus belle, quand elle a durée une bonne heure, on tire adroitement le matelats ſur lequel on étoit couché, & on en trouve un ſecond avec un linceüil ſec, on change auſſi le linceüil de deſſus & la premiere couverture, & on diminuë le nombre des autres. Ceux qui veulent faire dans les formes de la délicateſſe, que les François ont jugés à propos de joindre aux manieres ſimples des Turcs prennent alors un boüillon; d'autres ſe contentent d'un petit verre de ratafia. La ſueur diminuant, un Turc vient couper les ongles des pieds, & enleve les cals, les durillons, & les cors ſi on en a. Il vous frotte les pieds avec une éponge trempée dans de l'eau-de-vie; après quoi on ſe leve, & on s'habille, mais comme il ſeroit dangereux de prendre l'air ayant encore les pores ouverts, on ſe promene pendant quelque tems dans une ſalle avant de ſortir, à moins qu'on ne ſe faſſe reporter en chaiſe chés ſoi.

Les gens qui en ont la commodité font apporter avec eux des linges, & les couvertures dont ils doivent ſe ſervir. Ce manege dure environ quatre

heures, & coute cinquante ſols pour le maître de l'Etuve, & dix ſols pour le Turc qui vous a ſervi.

On ſe trouve ſi leger quand on ſort de cet endroit, qu'il ſemble qu'on ait laiſſé ſon corps dans l'Etuve, & qu'on eſt devenu tout eſprit. Je m'étonne que cet uſage de ces Etuves ne ſoit pas encore introduit à Paris, ou qu'il n'y en ait pas un aſſés grand nombre pour contenter tout le monde. Il eſt certain que cela ôteroit bien de la beſogne aux Medecins, puiſqu'il eſt certain que la plûpart de nos maux ne viennent que parce que les canaux de la tranſpiration ſont fermés, outre la propreté que cet uſage procure, on préviendroit quantité de maladies, & peut-être les morts ſubites, qui ſont à preſent ſi à la mode, & qui conſtamment ne ſont que les ſuites funeſtes du défaut de la tranſpiration. Les gouteux y trouveroient de très-grands ſoulagemens, ſuppoſé qu'ils ne reçeuſſent pas une gueriſon entiere, comme on peut raiſonnablement l'eſperer d'une pratique qui fait tranſpirer les humeurs acres, & ſereuſes qui ſont les principes de cette douloureuſe maladie.

Le Dépilatoire dont j'ai parlé eſt compoſé de deux parties de chaux vi-

ve en poudre avec une partie d'orpiment détrempés dans autant d'eau qu'il en faut pour donner à ces deux matieres la consistance de colle ou d'empoix. Il faut avoir soin de toucher de tems en tems le poil sur lequel on a étendu la pâte, & de laver avec de l'eau chaude la partie, dès que le poil commence à quitter, parce que si la pâte restoit trop long-tems, elle pourroit brûler, & écorcher la peau.

Livourne dépend pour le spirituel de l'Archevêché de Pise. Le Prélat a un grand Vicaire residant dans la Ville, & les autres Officiers qui sont necessaires pour composer une Cour Ecclesiastique. Car en Italie tous les Evêques ont une Jurisdiction, où bien des gens ont leurs causes commises. Tels sont les Clercs mariés, les Officiers des Tribunaux Ecclesiastiques, ceux des Eglises, & des Hôpitaux & bien d'autres.

Ce grand Vicaire jugea à propos il y a quelques années de demander à son Prélat une Mission extraordinaire, pour porter les peuples de Livourne à la penitence, & à la réformation de leurs mœurs, que la communication continuelle avec des gens de Religions differentes avoit extrêmement corrompuës. Le Prélat en parla

au Grand Duc, & ce Prince qui a toûjours été très-zelé pour le ſalut de ſon Peuple, nomma auſſi-tôt pour Chef de cette Miſſion un Pere Jeſuite fameux Prédicateur qui choiſit ceux dont il crut avoir beſoin dans cet important miniſtere, & ſe rendit avec eux à Livourne. Le Grand Duc s'y rendit auſſi avec le Cardinal de Medicis ſon frere, & l'Archevêque de Piſe, afin de donner plus de poids aux Sermons du Prédicateur. Comme il étoit très-habile, & extrêmement éloquent, la grande Egliſe ſe trouva bien-tôt trop petite pour le prodigieux nombre d'Auditeurs qui y accouroient. Il fallut prêcher dans la grande place qui eſt devant l'Egliſe. On planta des mats pour ſoutenir les toiles dont on en couvroit la moitié, & on dreſſa à une diſtance raiſonnable de la porte de l'Egliſe un theatre couvert de drap avec un fauteüil, & un grand Crucifix à côté. C'étoit là le Tribunal d'où le Prédicateur tonnoit contre les vices. Le Grand Duc, le Cardinal ſon frere, l'Archevêque de Piſe, & toute la Cour du Souverain, ſe trouvoient regulierement à tous les ſermons, aux Conferences mêmes, & aux Inſtructions familieres, qui ſe faiſoient à differentes heures du jour.

Miſſion des Jeſuites à Livourne.

Cette aſſiduité du Prince, outre le merite perſonnel du Prédicateur attiroit tout le monde aux exercices de pieté, & on s'appercevoit déja d'un changement conſiderable dans la Ville, lorſque le Prédicateur s'aviſa mal à propos de damner tout le monde, à la reſerve de trois perſonnes, qu'il aſſura très-poſitivement devoir être ſauvés ſeules de toute ſon Auditoire. Je ſçai que cette penſée n'eſt pas nouvelle, & que d'autres l'ont employée avant lui pour intimider les pecheurs, mais ils ne s'en ſont jamais ſervis d'une maniere auſſi déciſive, auſſi abſoluë, & comme ſi ç'eût été un décret du Ciel irrevoquable. Tout le monde demeura conſterné, comment, diſoit-on? Qui ſont ces trois heureux? Selon les apparences il n'eſt pas aſſés fou pour ſe damner, & il eſt trop politique pour damner le Grand Duc, & le Cardinal ſon frere qui ſont des Princes ſi pieux, & ſi ſages. Il faudra donc que l'Archevêque aille en Enfer à la tête de ſon Clergé & de ſon Peuple. Cela nous jette dans le deſeſpoir. En effet depuis ce Sermon fatal, l'Auditoire diminua chaque jour de telle ſorte qu'on n'y alloit plus que par reſpect pour le Prince, & qu'on vit en moins de rien

la triſte fin de ce qui avoit été commencé avec de ſi belles eſperances d'un heureux ſuccês. Les Prédicateurs Italiens ſont ſujets à donner dans des excès de zele qui leur font pour l'ordinaire perdre tout le fruit de leurs prédications.

J'aurai occaſion de parler plus au long de ces ſortes de Miſſions, m'étant trouvé dans des lieux, où il y en avoit & en ayant une connoiſſance très-particuliere.

Je partis de Livourne le huit May 1706. ſur le midy dans un de ces batteaux couverts qu'on appelle Navicelles, qui vont à Piſe par un des canaux qu'on a fait pour deſſecher les marais qui étoient aux environs de Livourne, & qui en rendoient l'air ſi mal ſain.

Avanture qui arriva à l'Auteur en allant à Piſe.

Je trouvai dans le batteau où j'entrai avec mon domeſtique & mes hardes, neuf hommes d'aſſés mauvaiſe mine, dont huit étoient armés de fuſils & de piſtolets, ils me ſaluerent civilement, & le plus apparent d'entre eux me fit place auprès de lui, je m'y mis, & nous liâmes converſation enſemble, parce qu'il me parloit en François. Le batteau fut quelque tems avant de partir, & je remarquai que pluſieurs perſonnes qui venoient pour s'y

embarquer s'en retournoient, dès qu'ils avoient enviſagés la compagnie.

A la fin celui avec qui je m'entretenois parla au Batelier d'un ton de maître, & ſur le champ nous partîmes. Je m'apperçûs enſuite qu'un de ces hommes avoit des menottes de fer ſous ſa Caſaque. Je me doutai que c'étoient des Archers qu'on appelle Sbires en ce païs, & pour m'en éclaircir je dis à mon domeſtique de le ſçavoir du Batelier. Il le fit, & ſçut que c'étoit le Barrigel, ou Prévôt de Piſe avec ſept Archers qui reconduiſoient le Boya, ou Bourreau de la même Ville, qui étoit venu pendre un homme à Livourne. Je compris alors pourquoi perſonne ne s'étoit voulu embarquer avec nous.

Il y a quinze à ſeize mille de la Ville de Livourne à Piſe. Le Canal eſt beau, la voiture commode, & on voit des deux côtés du Canal un terrein uni cultivé avec de beaux arbres tout le long de la route.

Nous arrivâmes à Piſe ſur les ſix heures du ſoir. Les Commis de la Doüane purent s'empêcher de rire me voyant ſortir du batteau ſi bien accompagné. Je fis venir des *Faquini*, ou Portefaix pour porter mes valiſes, & je de-

mandai ſi le Couvent de mon Ordre étoit éloigné. Le Barrigel s'offrit de m'y conduire, il envoya ſa troupe devant, il eut l'honnêteté de m'accompagner chapeau bas juſqu'à la porte du Couvent, où il me laiſſa avec de profondes reverences. Je ne demeurai qu'un jour à Piſe, & j'aurois à cauſe de cela peu de choſes à en dire, mais j'y ai fait quelqu'autres voyages, qui m'ont donné lieu de bien connoître cette grande Ville, autrefois ſi fameuſe. Je ferai donc à ſon égard, ce que j'ai déja fait pour Genes, & pour Livourne, & je vais mettre ici tout de ſuite ce que j'y ai remarqué.

Deſcription de Piſe.

Cette Ville eſt très-ancienne. Elle étoit la Capitale d'une République qui s'étoit renduë fameuſe par ſes conquêtes en Afrique, & dans la Méditerranée où elle avoit emporté les Iſles Baleares & celles de Corſe & de Sardaigne ſur les Sarraſins. Son port à deux lieuës de l'embouchure de la riviere d'Arne dans la mer, étoit un lieu d'un très-grand commerce. La République a entretenuë juſqu'à cinquante Galeres, mais les guerres civiles de ſes habitans & leurs diviſions domeſtiques les ayant à la fin extrêmement affoiblis, les Florentins aſſiegerent la Ville, & après un

long ſiege, ils la prirent en 1406. & de Ville libre qu'elle étoit en firent une Ville ſujette, qu'ils humilierent de telle maniere qu'elle ne s'eſt jamais pû relever.

Elle eſt encore à preſent fort deſerte, & malgré les ſoins que le Grand Duc ſe donne pour augmenter le nombre de ſes habitans, ſes belles ruës preſque toutes au cordeau, & bordées de très-belles maiſons ſont couvertes d'herbes comme un pré.

C'eſt dans la vûë d'y attirer du monde, que le Prince y a fait l'Arcenal de conſtruction de ſes Galeres, qu'il y a mis le Chef d'Ordre des Chevaliers de ſaint Etienne, qu'il a augmenté le nombre des Profeſſeurs de l'Univerſité, & qu'il n'épargne rien pour y attirer d'habiles gens & un plus grand nombre d'écoliers. Cette attention du Grand Duc a déja commencé d'y attirer du monde, de ſorte qu'on y comptoit en 1715. environ ſeize à dix-huit mille ames. Mais qu'eſt-ce que cela pour une Ville ſi grande, que cent mille ames ne rempliroient pas ſuffiſamment.

Egliſe Cathedrale de Piſe.

La Cathedrale qu'on appelle le Dôme eſt d'une grande beauté, quoiqu'elle ſoit bâtie dans le goût Gothique, qu'on appelle à la *tedeſca* en Italie. Elle

a des proportions ſi juſtes, elle eſt ſi claire, les ornemens ſont diſtribués ſi à propos, elle eſt ſi propre, & entretenuë avec tant de ſoin, que j'ai toûjours eu un plaiſir infini d'y demeurer long-tems toutes les fois que j'ai paſſé à Piſe. Ses portes ſont couvertes de bas reliefs de bronze qui repreſentent pluſieurs Hiſtoires de l'Ancien, & du Nouveau Teſtament d'une goût exquis. Le pavé de l'Egliſe eſt de pierres rapportées de marbre de differentes couleurs. Il y a quelques tombeaux magnifiques, des ſtatuës, des Peintures des meilleurs Maîtres avec un grand nombre de colonnes de marbre qui ſéparent la grande nef des bas côtés, qui auſſi-bien que l'Egliſe ſont incruſtées de marbre. Je le dis parce que je l'ai vû. Car je ne crois pas, comme les gens du païs le diſent, que les murailles ſoient entierement de marbre.

On dit que les Chanoines du Dôme, étoient autrefois vêtus de rouge comme les Cardinaux, pour moi je ne les ai jamais vû qu'avec le Camail violet. Cela eſt encore aſſés raiſonnable, & me paroît plus modeſte.

Tour de Piſe. C'eſt au côté droit du Chœur de l'Egliſe, & en dehors qu'eſt ce fameux Clocher, ou Tour ronde penchante, ſi

celebre chés tous les Voyageurs. Elle eſt de marbre avec une rampe ſpiralle, pratiquée dans l'épaiſſeur du mur par laquelle on monte ſur la platte forme. Bien des gens s'imaginent que le hazard ou la négligence d'avoir bien affermi les fondemens de cet artifice ſont cauſe qu'il panche conſiderablement d'un côté. Si cela étoit tout l'édifice pancheroit, & cependant il n'y a que le côté qui regarde la Ville qui a ce deffaut. Celui qui regarde l'Egliſe eſt bien à plomb, le vuide qui eſt au milieu, & qui reſſemble à un puits eſt à plomb de tous côtés, de ſorte qu'on ne doit taxer l'Architecte qui l'a bâti, ni d'ignorance, ni de négligence, mais convenir qu'il a voulu donner par là une preuve de ſon habileté, & faire voir qu'il pouvoit faire un édifice hors de ſon aplomb ſans l'expoſer à tomber : & cela n'eſt pas ſi difficile qu'on ſe l'imagine, ſur tout quand on ſe ſert de pierres aſſés longues pour faire par pain, comme j'ai remarqué qu'étoient la plûpart de celles de cette Tour. Car de dire comme un Auteur moderne, que c'eſt la figure ronde qui l'empêche de tomber, c'eſt ſe mocquer du monde. Combien eſt-il tombé de Tours rondes qui étoient bien à plomb ? Et pourquoi

la Tour de Boulogne appellée la *Cartſenda* ne tombe-t'elle pas, elle qui eſt carrée, aſſés menuë, plus haute que celle de Piſe, & pour le moins auſſi penchante.

Le Campo-Santo ou Cimetiere de Piſe.

Le Cimetiere de toute la Ville eſt au bout de l'Egliſe, on l'appelle le *Campo-Sancto*, comme dans tout le reſte de l'Italie. C'eſt un tres grand terrein quarré, environné de Portiques comme un Cloître ſoutenu de colonnes de marbre, couvert de plomb, & dont les murs ſont peints à freſque par d'habiles Peintres. On voit dans ces Cloîtres, étant dehors dedans le preau, où l'on enterre les corps morts quantité d'Epitaphes, d'Inſcriptions & de Tombeaux, & autres antiquités dont on pourroit faire un Livre. On prétend que cinquante Galeres de Piſe qui étoient allées au ſecours de l'Empereur Frideric Barberouſſe à la Terte-Sainte, ſe leſtérent, & ſe chargerent de la terre de Jeruſalem à leur retour, & que cette terre qui fut miſe dans le preau du *Campo-Santo* avoit la proprieté de conſumer entierement en 24. heures les corps qu'on y mettoit. Je n'ai garde de revoquer en doute que les Galeres de Piſe ſe ſoient chargées de terre, trop de gens le diſent, & d'ailleurs, il ne faut

pas affliger par une critique, peut-être très-juſte, une Ville qui eſt depuis pluſieurs ſiecles dans l'affliction. Apparemment que les gens de ces tems avoient des dévotions qui ne ſont plus à la mode aujourd'hui, ou qu'ils ne trouverent rien de meilleur pour charger leurs bâtimens. Mais ce n'eſt pas cette terre Sainte qui avoit la proprieté de conſommer les corps, qui ne l'a plus à preſent, & à qui on la pourroit rendre ſi on vouloit. C'eſt la quantité de chaux vive qu'on mêla avec cette terre. Elle a produit très-neceſſairement cet effet, & l'a produit toûjours de même façon tant que la chanx a conſervée les principes de ſon action, mais à meſure qu'ils ſe ſont affoiblis, diminués, & enfin aneantis, elle a auſſi dû diminuer ſon operarion, & à la fin elle n'a pas eu plus de force ſur les corps que les terres ordinaires. Il n'y a qu'à mettre de nouvelle chaux bien faite, & de bonne qualité, comme celle de marbre & de cailloux, & le Cimetiere de Piſe conſumera de nouveau les corps en 24- heures. Mais à quoi bon une dépenſe ſi inutile. Le *Campo - Santo* eſt très-grand, la Ville eſt encore très-mal peuplée, & quand ſes habitans mourroient dans le cours

d'une année, on trouveroit de la place de reſte pour les enterrer. Il faut plûtôt ſonger à augmenter leur nombre qu'à leur ſepulture. Je conſeillerois volontiers au Grand Duc d'y faire venir cinq ou ſix mille familles Suiſſes & Allemandes. Ces gens-là peuplent beaucoup, ils s'y plairoient, parce que le païs eſt fertile & produit du vin en quantité. L'air groſſier & épais convient merveilleuſement à leur temperamment, & en peu de tems on verroit Piſe repeuplée, & l'Etat pourvû de bons ſoldats.

L'Arne qui eſt une riviere conſiderable, paſſe dans le milieu de la Ville, & la partage en deux parties preſque égales qui ſont jointes par trois ponts, dont le plus grand eſt de marbre blanc.

C'eſt ſur ce pont que ſe donne tous les ans le combat de Maſſuës, entre le peuple de deçà & celui de delà la riviere. C'eſt une coûtume très-ancienne dans cette Ville, dont il n'eſt pas aiſé de démêler la veritable origine, parce qu'on la rapporte de trop de façons differentes. Peut-être eſt-ce une imitation du combat qui ſe donne à Veniſe ſur le pont de *Rialto* entre les Nicoletti & les quoiqu'il en

Combat des Maſſuës ſur le pont de marbre de Piſe.

en ſoit, celui de Piſe eſt plus ſérieux, & a ſouvent des ſuites fâcheuſes, que les Grands Ducs, & même la République, n'ont pû ou n'ont pas jugé à propos d'empêcher, pour des raiſons dans leſquelles il n'eſt pas permis d'entrer.

Les combattans ſont armés de bonnes cuiraſſes avec les braſſarts & les cuiſſarts, le caſque en tête & la viſiere baiſſée. Ils ont pour armes de groſſes maſſuës de bois très-dur, & qui outre cela ſont garnies de fer. Ils les tiennent entre leurs bras, & ſous des peines grieves il n'eſt pas permis de les prendre avec les mains. En cet état ils s'approchent les uns des autres au ſon des trompetes, & des tambours, ſe pouſſent rudement, & ſe frappent la tête avec leurs maſſuës, & tâchent de faire reculer le parti contraire, & de ſe rendre maîtres du pont. L'animoſité eſt ſi grande entre les deux partis, que les femmes s'en mêlent. Elles exhortent leurs maris, & leurs enfans à tenir ferme, & à ſoutenir la gloire du parti; elles chantent injures aux autres, & ſouvent la fureur les emporte au point de ſe jetter les unes ſur les autres, & de ſe déchirer à coups d'ongles & de dents. Cela ne manque jamais

d'arriver, quand elles voyent que ceux qui leur appartiennent ont la tête ou les bras caſſés; car malgré les caſques & les braſſarts, & la maniere gênée dont ils ſont obligés de ſe ſervir de leurs maſſuës, la peſanteur en eſt ſi grande & les coups qu'ils ſe portent ſi furieux, qu'ils ſe caſſent la tête, & ſe rompent les bras, & ſouvent il y a des morts de part & d'autre. A la fin le parti le plus foible eſt obligé de ceder, les vainqueurs demeurent maîtres du pont, y mettent des gardes, & les vaincus ſont obligés de s'accommoder avec les vainqueurs pour avoir la liberté d'y paſſer.

Je croi que ce combat eſt un reſte de ceux que les Citoyens de cette malheureuſe Ville ſe livroient les uns aux autres lorſqu'ils étoient diviſées en pluſieurs Factions, & ſur tout quand une partie eût pris le parti du Pape, & l'autre celui de l'Empereur, ſous le nom de Guelphes, & de Gibelins. Leur acharnement fut ſi grand qu'ils détruiſirent enfin leur République & devinrent la proye des Florentins beaucoup plus foibles qu'eux, mais alors plus unis.

On prétend que l'Architecte qui a bâti leur Tour panchante l'avoit fait à

deſſein de leur faire connoître que leur République étoit auſſi prête à tomber à cauſe de ſes diviſions, qu'une maiſon qui panche eſt prête à ſe renverſer, & à écraſer ceux qui s'y trouvent, ou qui en ſont proche.

Le mauvais air dont on ſe plaint à preſent à Piſe, & qu'on regarde comme la cauſe principale de ce qu'elle eſt ſi fort dépeuplée, n'eſt qu'une ſuite de cette dépopulation. Car quoi qu'elle ſoit dans un païs aſſés plat, & uni, il n'eſt pourtant pas marécageux. Les marais de Livourne en ſont bien éloignés; mais l'air s'y corrompt, parce qu'il eſt trop en repos, qu'il y a peu de feu & de mouvement dans la Ville. En un mot, parce que le grand nombre de ſes maiſons eſt inhabité, ou preſque inhabité, & cela parce que les Grands & le Peuple de cette malheureuſe République, ſe voyant privés de leur liberté, aimerent mieux abandonner leur patrie, que de la voir dans la ſervitude; ils ſe retirerent dans tous les Etats voiſins, & juſqu'en France, & en Eſpagne. Il eſt facile de juſtifier ce que j'avance ici, par les Epitaphes du Campo-Santo, où l'on voit les noms de quantité de familles établies dans ce tems-là à Piſe, que l'on trouve à

preſent à Rome, à Naples, à Genes, à Turin, à Marſeille, où elles portent les mêmes armes que l'on voit ſur les monuments du Campo-Santo.

La plûpart des maiſons conſiderables de Piſe ont des Tours ; on remarque la même choſe dans bien d'autres Villes d'Italie bien moins conſiderables que Piſe. M. Miſſon qui nous a donné un Voyage d'Italie ſi bien écrit, & quoi que fait preſqu'en courant la poſte, s'eſt trompé quand il a dit que les Tours que l'on voyoit en pluſieurs Villes étoient des récompenſes que les Villes donnoient à ceux de leurs Citoyens qui s'étoient diſtingués par quelque ſervice ſignalé qu'ils avoient rendu à leur Patrie. Si cet Ecrivain avoit demeuré long-tems dans le païs, il auroit appris que les Villes ne faiſoient point bâtir ces Tours à leurs Citoyens, mais qu'elles permettoient ſeulement à ceux qui avoient exercé la Magiſtrature d'en bâtir ſur leur propre fonds, & à leurs dépens. C'étoit une marque que le maître de la maiſon où il y avoit une Tour, joüiſſoit de la qualité de Patrice, ou que ces ancêtres en avoient joüi, qu'il étoit du corps du Sénat, & qu'il avoit les Privileges & la Nobleſſe attachée à cette dignité. Dans quelques

Raiſons des Tours qui ſont dans les maiſons à Piſe.

Villes, comme à Cornetto qui eſt à dix milles de Civita-Vecchia, ceux qui avoient exercé avec honneur les emplois de Treſoriers de la Ville, ne pouvoient prétendre aux Dignités ſuperieures, qu'ils n'euſſent fait bâtir une Tour ſur leur fonds. La Tour étoit en ce païs-là, la marque qu'on briguoit les dignités, comme la robbe blanche chés les Romains étoit celle qu'on briguoit le Conſulat. Je n'ai point entendu dire qu'on obligeât ceux qui avoient élevés une Tour à l'abatre quand ils ne venoient pas à bout d'obtenir la premiere dignité. Cela auroit plus coûté à ces Bourgeois, qui vouloient devenir Nobles, qu'il n'en coûtoit aux Sénateurs qui vouloient devenir Conſuls, qui en étoient quittes pour quitter leurs robbes blanches, quand l'Election des Conſuls étoit faite; mais il y a apparence que ceux qui faiſoient bâtir des Tours étoient aſſurés du ſuccès de leur entrepriſe avant que de commencer leur édifice.

Les Tours des maiſons des particuliers de Piſe ſervoient dans le tems de leurs diviſions, comme autant de fortereſſes où ils renfermoient leurs armes, où ils ſe retiroient quand leur parti n'étoit pas le plus fort. C'étoit du

Uſage de ces Tours.

haut de ces Tours qu'ils ſe bartoient à coups de trait & de pierre. Elles ſervent à preſent à prendre l'air & le frais, & à joüir de la vûë du païſage des environs qui eſt charmant & bien cultivé.

Le Ville de Piſe a encore ſes anciennes murailles défenduës par quantité de Tours hautes & fortes avec un foſſé. Les Florentins s'en étant rendus maîtres déſarmerent les habitans, prirent nombre d'ôtages, ruinerent les murailles en quelques endroits, & firent trois Forteresſes. La plus conſiderable qu'on peut regarder comme une Citadelle de conſéquence, a été fortifiée preſque de nos jours à la moderne par Julien de S. Gal excellent Architecte & médiocre Ingenieur. Elle eſt près la Porte S. Marc, qui conduit à Florence. L'autre fort eſt près de l'Arcenal, & le troiſiéme ſur le bord de la riviere. Ces deux derniers ſont petits & ne vallent pas grande choſe.

L'Ordre de S. Etienne.

Le grand Duc a établi à Piſe la maiſon Chef d'Ordre des Chevaliers de S. Etienne Pape, il en eſt le Grand Maître. Ces Chevaliers portent ſur leurs habits une Croix à huit pointes de Satin rouge, & une petite d'or ſur leur poitrine. Ils ne ſont pas obligés au ce-

libat, ni par une ſuite neceſſaire au vœu de pauvreté. Ils n'ont que celui d'obéïſſance, & de faire la guerre aux Infideles, il y a de bonnes Commanderies dans cet Ordre. Ceux qui ne ſont point mariés, (il y en a même peu qui le ſoient) ont droit de demeurer dans le Palais de l'Ordre à Piſe, où ils ſont nourris & logés magnifiquement. Ils font preuve de Nobleſſe à peu près comme les Chevaliers de Malthe, & ſont obligés à faire leurs Caravannes avant de pouvoir avoir des Commanderies. On voit dans leur Egliſe quantité d'étendarts qu'ils ont enlevés aux Infidelles. Ils n'ont plus qu'à prendre une Galere Reale pour qu'on n'ait plus rien à leur reptocher.

L'Univerſité de Piſe eſt conſiderable, les Chaires des Profeſſeurs ont de bons revenus qui y ſont attachés, & qui ſont payés regulierement. Les Profeſſeurs n'ont pour l'ordinaire en entrant que cent ou ſix vingt piaſtres d'appointement, ils augmentent tous les ans, & arrivent enfin à quatre cens piaſtres qui eſt la haute paye, ſans compter les honoraires, & le logement dans le College. Il y a cinq Colleges. Celui des Loix, & celui appellé de la Sapience, ſont les plus fameux,

c'eſt le Grand Duc qui nomme à toutes les Chaires.

Je partis de Piſe le 10. Mai 1706. j'avois pris une caléche pour mon domeſtique, pour moi, & pour mes hardes, dont j'avois diminué la quantité, en ayant envoyé la plus grande partie à Rome, où je comptois d'aller faire quelque ſéjour, après que j'aurois aſſiſté au Chapitre General de mon Ordre, qui ſe devoit tenir à Boulogne.

Rien n'eſt plus beau que cette route; c'eſt une plaine parfaitement bien cultivée, coupée par la riviere d'Arne, & remplie de Bourgs, de Villages, & d'une infinité de maiſons de plaiſance, dont il y en a qui ſont très-belles.

San Miniato. Nous dinâmes à San Miniato petite Ville Epiſcopale, à vingt mille de Piſe, & environ autant de Florence. Elle eſt ſituée ſur une colline, qui lui donne une vûë très-étenduë, & un air très-pur, mais le chemin pour y arriver de la plaine eſt rude & long, du moins me parut-il tel, parce que je fus obligé de le faire à pied, mon Voiturin ou Poſtillon, m'étant venu dire que la coûtume étoit de deſcendre, parce qu'autrement il ne pourroit pas monter la montagne. Comme j'étois alors peu inſtruit des coûtumes, & que je ne connoiſſois pas

encore la méchanceté de ces Voiturins, qui ſont les plus indignes coquins de tout le reſte du monde, je deſcendis ſans me faire beaucoup prier, mais j'eus enſuite lieu d'être fâché de ma complaiſance. Parce que je trouvai pendant que je montois la montagne à pied des gens qui la montoient dans leurs caléches, qui eurent la charité de me plaindre, & de m'avertir de n'être pas ſi bon une autrefois. J'ai bien retenu cette leçon, & le Poſtillon m'ayant voulu faire la même choſe dans un autre voyage au même endroit, je levai le bâton, & je l'allois étriller d'importance s'il eût continué à me preſſer de deſcendre.

J'appris dans la ſuite à ces coquins, que je ſçavois leur faire monter les montagnes. Voici une Hiſtoire arrivée à un de nos Religieux, qui ne me paroît pas indigne de la curioſité du Lecteur.

Ce Religieux avoit fait marché avec un Voiturin de Perouſe, pour le porter avec ſa valiſe à S. Marin, petite République dans l'Etat de l'Egliſe aſſés voiſine d'Urbin. Cette Ville eſt ſituée ſur une montagne haute, & eſcarpée. Le Voiturin étant arrivé au pied de la montagne, obligea le Religieux de mettre pied à terre, & non content de cela, il

délia la valiſe & la mit à terre, & lui dit de la porter lui-même, s'il en avoit beſoin dans la Ville. Les prieres, les offres, les menaces du Religieux ne firent aucune impreſſion ſur ce coquin, qui le planta-là, & acheva de monter la montagne ſans s'en embaraſſer, parce qu'il étoit payé d'avance. Le Religieux qui ne pouvoit porter ſa valiſe, & qui ne vouloit pas la laiſſer dans le chemin, où elle auroit pû être volée, attendit qu'il paſſât quelqu'un qui pût l'aider. A la fin il paſſa un Païſan avec un âne. Le Religieux fit marché avec lui pour porter ſa valiſe, & arriva enfin à la Ville, bien las, bien fâché contre le Voiturin, qui lui avoit joüé un ſi vilain tour, & bien réſolu d'en avoir juſtice. Il vit un Savetier qui travailloit dans ſa boutique, il s'adreſſa à lui pour ſçavoir où étoit le Palais de la Juſtice. Le Savetier s'informa du ſujet qui l'obligeoit d'y avoir recours, & quand il l'eût appris, il lui montra une grande maiſon, & lui dit de ſonner une cloche dont il trouveroit la corde auprès de la porte, & qu'il auroit bien-tôt ſatisfaction. Le Religieux le remercia, trouva la corde, ſonna, & s'aſſit en attendant qu'il vînt quelqu'un. Il n'eût pas le loiſir de s'ennuyer. Deux hom-

Hiſtoire d'un Voiturin à San Marin.

mes vêtus de casaques bleuës avec quelques galons de soye, le firent entrer dans une salle, où il trouva le Savetier, à qui il avoit parlé revêtu d'une grande robe de damas noir, avec une belle perruque, & une toque de velours, assis sur un Tribunal, ayant un Greffier, ou comme ils disent un Chancelier la plume à la main à deux pas de lui, & quelques Officiers.

Le Magistrat le salua civilement, lui fit donner un siege, & voyant que sa metamorphose l'étonnoit, il lui dit qu'il étoit l'ouvrier à qui il avoit parlé en entrant dans la Ville, & qu'il n'avoit qu'à dire de quoi il s'agissoit, & qu'on lui rendroit justice. Le Religieux conta toute son affaire, & conclut à ce que le Voiturin fut obligé de lui rendre ce qui lui avoit coûté pour faire apporter sa valise du bas de la montagne jusqu'à la Ville. Cette demande étoit modeste, & le Magistrat témoigna qu'il en étoit édifié, & ordonna au Barigel qui étoit present d'aller à l'Hôtellerie, de prendre le Voiturin, & de l'amener. Cela fut executé dans le moment. Le Voiturin ne put nier ce que le Religieux objecta. Le Magistrat confera un moment avec son Greffier, prononça & condamna le Voiturin à rendre au Religieux le

tiers de la ſomme qu'il avoit reçûë, & à avoir *tre tratti di corda*, c'eſt-à-dire, trois traits d'eſtrapade, aux dépens, & à tenir priſon juſqu'à ce qu'il eût payé. Cet Arrêt fut executé ſur le champ. Le malheureux eut l'eſtrapade, il fut obligé de rendre le tiers de l'argent qu'il avoit reçû, & de payer les dépens du procès. On peut croire que le Religieux ne manqua pas de remercier le Magiſtrat d'une ſi bonne & ſi prompte juſtice. A quoi ce bon Juge répondit, vous voyés mon Pere que la République de S. Marin, ſçait rendre à un chacun ce qui lui eſt dû, quoiqu'elle ſoit pauvre, & qu'elle ait aujourd'hui à ſa tête un pauvre Savetier.

J'étois preſque auſſi fâché que mon Confrere l'étoit, quand il arriva à S. Marin, mais je ne ſongeai pas à demander juſtice; d'ailleurs on dit qu'elle n'eſt pas par tout auſſi exacte que dans cette petite République, & qu'on l'a repreſentée à Florence ſur une colonne fort haute, les yeux bandés avec une balance à la main, & la droite étenduë en poſture de montrer, ou de demander quelque choſe, ce qui ſelon les Italiens ſignifie qu'elle eſt inacceſſible aux petits, qu'elle tend la main pour recevoir des deux parties, & que ſans regarder de

Figure de la Juſtice à Florence.

qui vient l'argent qu'on met dans ſa balance, elle juge toûjours en faveur de celui qui la fait pancher.

La République de S. Marin eſt très-petite, elle ne conſiſte que dans la Ville, qui porte ce nom, trois Châteaux, ou petites Forteresſes, qui ſont dans l'enceinte de ſes murailles, & autant de Villages qui ſont à quelque diſtance du pied de la montagne. On dit qu'elle ne fait que huit à dix mille ames. Elle eſt ſous la protection du Pape, & de l'Empereur quand il eſt plus puiſſant en Italie que le Pape. Elle ſe vante d'avoir conſervée ſa liberté depuis mille ans & plus. Le peu de commerce que font ces Républiquains les rend pauvres; mais ils ne laiſſent pas de ſe croire auſſi gros Seigneurs que les Venitiens, & les Genois, on dit que quand cette République écrit à celle de Veniſe, elle l'appelle *Cariſſima Sorella*, ma très-chere Sœur.

Je trouvai mon Voiturin à la porte d'une Hôtellerie dans la place; il me dit que c'étoit la meilleure de la Ville, & qu'il y avoit du vin excellent. Cela ſe trouva veritable, & aida à me faire oublier le chagrin d'avoir monté la montagne à pied.

Je dînai avec les Meſſieurs que j'a-

vois rencontré en caléches ſur le chemin. Nous fûmes fort bien traités, moyennant trois Jules par tête; c'eſt environ vingt-deux ſols ſix deniers monnoye de France. On preſente toûjours deux ſortes de vins, du rouge qui eſt couvert, & qui a de la liqueur. Les François ne le trouvent pas bon au commencement, parce qu'ils ſont accoûtumés à des vins qui ont de la pointe; mais quand ils en ont un peu uſé, ils reconnoiſſent leur erreur, & trouvent que ces vins ſont excellens pour la poitrine, & d'une délicateſſe veloutée, qu'on ne trouve pas même dans les vins de Bourgogne les mieux choiſis, & les plus vieux. Les meilleurs vins blancs ſe nomment Verdée, ils ont en effet une petite pointe qui les rend extrêmement agreables. On peut dire que l'Italie produit d'excellens vins, & qu'ils ne manque en quelques endroits que la maniere de les faire, pour en avoir de meilleurs qu'en aucune autre partie de l'Europe.

Vins de Florence rouge & blanc.

La regle qu'on doit obſerver dans les Hôtelleries eſt d'y être toûjours à *paſto*, c'eſt-à-dire, à table d'hôte. On eſt ſûr d'être bien traité, & de n'avoir point de difficulté pour le payement. Le dîné eſt reglé à trois Jules, & le ſouper à

quatre à cauſe du lit; au lieu que ſi on ſe met en tête de marchander par pieces ce que l'on veut manger, à la *mercantile*, à la maniere des Marchands, il en coûte toûjours plus cher, on eſt plus maltraité, & plus mal ſervi.

Le chemin depuis San-Miniato juſqu'à Florence eſt très-beau, on paſſe par quantité de Bourgs bien bâtis, & on voit beaucoup de maiſons de plaiſance très-belles. J'arrivai à Florence ſur les cinq heures après midi, c'eſt-à-dire, environ à vingt-deux heures d'Italie.

CHAPITRE V.

Deſcription de Florence, & voyage de l'Auteur juſqu'à Boulogne.

L'Ordre des Freres Prêcheurs a deux Couvents conſiderables dans cette Ville. Le plus ancien s'appelle Sainte Marie la Nouvelle, parce qu'il y avoit déja une Egliſe de la Sainte Vierge avant qu'on bâtît celle de ce Couvent.

Le ſecond eſt S. Marc, il a été bâti, ou réparé de liberalités de Côme de Medicis, ſurnommé le Magnifique. Le

fond où il eſt bâti, avoit appartenu à des Moines Sylveſtrins, à qui on donna autre choſe en échange. Ce Couvent a été une pepiniere de Saints, & de grands hommes. L'Obſervance reguliere que Jerôme de Savonarolle y avoit établie, ne s'éteignit point par la mort funeſte qu'il ſouffrit, pour avoir repris les vices de ſon tems avec une vigueur Apoſtolique, ſans épargner même la Cour Romaine, & encore à cauſe de l'attachement qu'il avoit pour le parti de la France. Elle y dura près de deux ſiecles après ſa mort. S'étant enfin rallentie, elle s'eſt renouvellée preſque de nos jours d'une maniere éclatante, & le Couvent de S. Marc, eſt devenu le Chef d'une Congregation fameuſe compoſée de quelques anciens Couvents de la Province Romaine, & de quelques autres nouvellement bâtis, dans leſquels on admire la ferveur de l'obſervance réguliere, jointe à une application merveilleuſe à l'étude. Il eſt ſurprenant combien il eſt ſorti de grands hommes de toute eſpece de cette celebre Congregation.

Couvent des Jacobins, appellé S. Marc.

J'allai deſcendre à ce Couvent, & j'y fus reçû avec cette cordialité qu'on ne trouve que dans les maiſons, où fleurit l'obſervance réguliere. Quoique ces

ſaints Religieux en uſent de même avec tous les Religieux, qui vont leur demander l'hoſpitalité, je remarquai quelque choſe de plus, quand ils ſçûrent que j'étois du Couvent de la ruë S. Honoré à Paris, fort uni au leur par la pratique de la même obſervance réguliere, ils ne voulurent jamais que mon domeſtique allât loger en Ville, & comme ils virent que ce ſurcroit de dépenſe me faiſoit de la peine, & pouvoit m'engager à continuer mon voyage plûtôt qu'ils n'auroient deſiré, le Prieur me dit qu'il ne me laiſſeroit point partir, que je ne fuſſe entierement rétabli des fatigues d'un auſſi long voyage que celui que je venois de faire, qu'il regarderoit comme un affront ſi je faiſois la moindre attention ſur la dépenſe de mon domeſtique. Je ne pûs pourtant demeurer que quatre jours avec ces ſaints Religieux, parce que j'étois obligé d'arriver à Boulogne, quelques jours avant l'ouverture du Chapitre. Il fallut pour avoir la liberté de partir, que je promiſſe au Prieur de revenir par Florence, & de m'arrêter au Couvent tant qu'il voudroit. Je ne pûs cependant executer ma promeſſe, je fus obligé de prendre le chemin de la Lombardie, comme je le dirai dans un autre endroit; mais j'ai

fait un ſéjour conſiderable dans cette belle Ville, dans le ſecond voyage que j'ai fait en Italie, & c'eſt principalement pendant ce ſecond voyage que j'ai fait les remarques dont je vais faire part au Public.

La Ville de Florence eſt très-conſiderable, par ſa grandeur, par ſes richeſſes, par le nombre de ſes Habitans, par ſes édifices ſacrés & prophanes, par les grands hommes qui en ſont ſortis, par le commerce qu'elle fait, & les Manufactures qui y ſont établies, par les exercices de pieté & de charité, qui s'y pratiquent chaque jour, par l'abord de tous les curieux, par la Cour du Grand Duc qui y fait ſa reſidence, comme dans la Capitale de ſes Etats.

Mon deſſein n'eſt pas de donner une deſcription détaillée de cette belle Ville, le travail ſeroit long, d'autres l'ont fait avant moi. Il eſt vrai que tous ceux qui l'ont entrepris, n'ont pas eu le bonheur de réüſſir, ils n'ont pas tout vû, ou n'ont pas vû comme il falloit voir pour bien écrire, parce qu'il faut un tems conſiderable pour être aſſés inſtruit de ce que renferme une ſi grande Ville, afin d'en inſtruire les autres, & ce tems manque preſque toûjours aux Voyageurs.

De crainte de tomber dans le même inconvenient, je ne rapporterai ici que ce qui a échappé à ceux qui m'ont précedé; mais afin que le Public ne ſoit pas privé de la connoiſſance de tant de belles choſes renfermées dans cette Ville celebre, je donnerai à la fin de ce Voyage une Traduction Françoiſe du Livre Italien, qui a pour titre *Riſtretto delle Coſe piu notabili della Citta di Firenze*, &c. par ce moyen on aura une connoiſſance entiere, & exacte de tout ce que contient Florence & ſes environs.

Outre le grand nombre de Chanoines, de Prébendiers, & de Muſiciens entretenus pour le ſervice de l'Egliſe Cathedrale, il y a encore un nombre très-conſiderable de jeunes enfans deſtinés à l'état Eccleſiaſtique, que l'Egliſe entretient, qu'elle éleve, & qu'elle fait inſtruire. C'eſt un Seminaire nombreux d'où il eſt ſorti d'excellens ſujets. Ils aſſiſtent regulierement à tous les Offices. Ils ſont ſur des bancs diſpoſés des deux côtés du chœur, au-deſſous des ſtales des Prébendiers & des Chantres. Il y a de groſſes fondations pour leur entretien, & quand ils ont ſervi dix ans, & qu'ils veulent recevoir les Ordres ſacrés, c'eſt l'Egliſe qui leur fournit leur

Clercs de l'Egliſe Cathedrale.

titre, ou en Benefices, ou en penſions viageres payées regulierement, juſqu'à ce qu'ils ſoient pourvûs d'un Benefice. J'en ai compté une fois juſqu'à cent quatre-vingt, on me dit qu'ils étoient alors deux cens, mais que ceux qui manquoient étoient malades, ou legitimement empêchés. Car on leur fait obſerver une diſcipline fort exacte. Ils portent une ſoutane, & une robe à manches pendantes de drap violet, juſqu'à ce qu'ils ſoient dans les Ordres ſacrés.

Il y a peu de Villes au monde qui approche de Florence pour la pratique de la pieté, & de la charité. Le S. Sacrement eſt expoſé tous les jours de l'année dans deux Egliſes. On donne au commencement de chaque année le catalogue des Egliſes, & les jours de ces pieuſes ſtations, & comme l'expoſition ſe fait dès la pointe du jour & dure, juſqu'à une heure de nuit, tout le monde a la commodité d'y aller faire ſes prieres aux heures qui lui ſont les plus commodes.

Le S. Sacrement expoſé tous les jours.

Le Grand Duc qui joint à une haute ſageſſe, & à toutes les autres vertus royales une veritable & ſincere pieté, donne en cela un rare exemple de dévotion à ſes peuples, à moins qu'il ne ſoit malade à ne pouvoir ſortir de ſon Palais, il ne manque jamais de viſiter

chaque jour l'Egliſe où le Saint Sacrement eſt expoſé, celle de nôtre Couvent de S. Marc, où repoſe le corps de S. Antonin Religieux de nôtre Ordre, & Archevêque de Florence, & une autre à ſa dévotion.

Je l'ai vû pluſieurs fois dans ces ſaints exercices. Quelques Religieux l'alloient recevoir à la porte de l'Egliſe, & le Superieur lui preſentoit l'eau-benîte. Les Religieux qui étoient en haye des deux côtés le ſaluoient, & Son Alteſſe Royale leur rendoit le ſalut fort gracieuſement. Il s'entretenoit avec le Superieur, lorſque le S. Sacrément n'étoit pas expoſé, juſqu'à ce qu'il fut arrivé au Prié-Dieu qui lui étoit préparé devant l'Autel, où le S. Sacrement repoſe. On le reconduiſoit avec la même ceremonie, excepté qu'on ne lui preſentoit point d'eau-benîte, parce que la coûtume d'Italie eſt de n'en point prendre en ſortant de l'Egliſe, coûtume très-raiſonnable établie ſur la raiſon qui oblige d'en prendre en entrant.

On ne prend point d'eau-benîte en ſortant de l'Egliſe.

Le Grand Duc connoît au moins de vûë tous les Religieux du Couvent de S. Marc, & quand il en voit quelqu'un qui lui eſt inconnu, il s'informe qui il eſt. Cela ne manqua pas d'arriver à mon ſujet, il me regarda fixement, &

jugeant à mon habit, & à mon teint hâlé que j'étois Etranger, il demanda au Pere Prieur qui j'étois, & d'où je venois, & comme il ſçût que j'étois François, & que je venois de l'Amerique, où j'avois demeuré aſſés long-tems, il ordonna de me conduire au Palais le lendemain avant ſon dîner.

Portrait & marche du Grand Duc.

Ce Prince étoit de belle taille, & aſſés remplie, ſa lévre de deſſus, & ſon regard étoit à l'Autrichienne, la mouſtache retrouſſée, blanche & épaiſſe. Sa phiſionomie marquoit beaucoup d'eſprit, de grandeur & de bonté, il avoit un juſte-au-corps de drap noir entierement boutonné, un rabat un peu pliſſé, qui faiſoit une eſpece de cravate unie, une épée aſſés longue, des bas de ſoye, des ſouliers de maroquins, un manteau de drap noir, & une grande calotte qui couvroit ſes cheveux blancs, il n'avoit que huit ou dix Gardes, ou Officiers à cheval, environ autant de Valets de pied, & quatre petits Pages, & deux caroſſes à deux chevaux. Il étoit ſeul dans le premier, il y avoit quatre Officiers dans le ſecond, & douze Suiſſes avec des hallebardes, marchoient ſur les aîles. Les Suiſſes, les Valets de pied, & les Pages ſont à pied, & n'ont pas de peine à ſuivre, ou à préceder les ca-

roſſes qui vont fort doucement. On ne crie point vive le Grand Duc, quand il paſſe, mais ceux qui ſe trouvent en caroſſe dans les endroits de ſon paſſage deſcendent, & le ſaluent, & il leur rend le ſalut d'une maniere fort gracieuſe, les gens de pied s'arrêtent auſſi & le ſaluent, & quand ce ſont des Eccleſiaſtiques, des Religieux, ou des perſonnes de quelque diſtinction, il ne manque jamais de les ſaluer. Les Dames ne deſcendent point, elles le ſaluent, & ſont aſſurées de recevoir leur ſalut avec uſure. On m'aſſura qu'il avoit un ſoin particulier de tous ſes domeſtiques, & ſur tout de ſes Pages. Ce ſont des enfans des premieres Nobleſſes de ſes Etats, & même des Païs Etrangers, il leur fait rendre compte de leurs études, & ſe trouve quelquefois à leurs exercices, il les entretient magnifiquement, & il n'épargne rien pour leur procurer des maîtres excellens, & leur donner toute l'éducation convenable à leur naiſſance; il les prend fort jeunes, & les retient à ſon ſervice juſqu'à ce qu'ils ſoient en état d'entrer dans les Emplois qui leur conviennent, & alors il les récompenſe en grand Prince. S'il arrive quelquefois qu'il ſurvienne de la pluye pendant qu'il eſt en marche, pour

Son ſoin pour l'éducation de ſes Pages.

lors il a la bonté de faire entrer ces enfans dans ſon caroſſe, & de les faire placer aux portieres.

Ce Prince a beaucoup voyagé du vivant de ſon pere, & il a vû toutes les Cours de l'Europe, & en a appris les Langues ; c'eſt un avantage pour les Etrangers qui vont lui rendre leurs reſpects. Il les reçoit ſelon le rang qu'ils tiennent dans le monde, & toûjours avec une extrême politeſſe, & ſe ſert de la Langue de leur Païs avec une merveilleuſe facilité. Il eſt ſçavant & curieux, il aime les Relations des Païs éloignés, il ſçait parfaitement bien diſtinguer les bonnes d'avec les mediocres. Il donne Audience très-facilement, il n'y a qu'à s'adreſſer à ſon Maître de Chambre, qui eſt à peu près ce que nous connoiſſons en France ſous le nom de premier Gentilhomme de la Chambre, & on eſt introduit auprès du Prince avec beaucoup d'honnêteté.

La coûtume du Païs n'eſt pas qu'on ſe trouve ſur ſon paſſage, dans ſes anti-chambres pour lui demander Audience, ou pour lui preſenter des placets. Il y a des tems pour cela. Il eſt bien aiſe de ne trouver rien ſur ſa route qui l'arrête, & qui l'empêche de faire à heure qu'il s'eſt preſcrit, ce qu'il s'eſt propoſé

proposé de faire. Aussi dès que le Maître de Chambre demande. *Il servicio di sua Altessa Reale*, c'est-à-dire, le carosse, & le train de son Altesse Royale, tous ceux qui se trouvent dans les anti-chambres, & qui ne doivent pas accompagner le Prince se retirent aussitôt. C'est un congé honnête qu'on leur donne. Il seroit contre le respect d'en agir autrement.

A propos de cette coûtume, je crois pouvoir rapporter ici ce qui arriva à un Evêque de Toscane, sur le compte duquel on avoit fait plusieurs plaintes au Grand Duc : Quoiqu'il fut homme de bien, & qu'il veillât soigneusement sur son troupau. Il avoit le malheur d'aimer les nouveautés, & de chercher sans cesse à substituer de nouveaux usages bons à la verité, mais differens des anciens. Quoique bons ils étoient nouveaux, & l'Italie est plus en garde que tout le reste du monde sur les nouveautés. Le Grand Duc lui fit écrire de venir en Cour, résolu de le mortifier un peu, afin de lui apprendre la pratique des anciens usages. En effet, dès qu'il paroissoit dans l'anti-chambre la plus honorable, le Maître de Chambre ne manquoit point de demander tout haut. *Il servicio di sua Altessa Reale.* C'é-

Histoire d'un Evêque de Toscane.

toit un commandement honnête à tout le monde de ſe retirer, & il falloit que l'Evêque obéït comme les autres. Il n'y avoit pas moyen de faire autrement, c'étoit un uſage ancien auquel on n'auroit pas ſouffert que qui que ce ſoit donnât atteinte. Cela dura près de ſix ſemaines. A la fin, quand on crut que l'Evêque avoit bien appris par la pratique, que les uſages anciens devoient être obſervés religieuſement, le Maître de Chambre feignit de l'appercevoir pour la premiere fois, vint à lui, s'informa de l'état de ſa ſanté, depuis quand il étoit arrivé, & quelles affaires l'amenoient à la Cour. L'Evêque lui rendit civilités pour civilités, & lui dit qu'il étoit en Cour depuis ſix ſemaines par ordre de Son Alteſſe Royale, ſans avoir pû avoir l'honneur de ſon Audience. Cela eſt fâcheux, dit le Maître de Chambre; car je ſçai combien Son Alteſſe Royale vous eſtime, & qu'il aura un plaiſir infini de vous voir, un moment de patience, & je vous introduirai. En effet, il appella l'Evêque un moment après, & le fit entrer. Le Grand Duc le reçût avec ſa politeſſe ordinaire, & même quelque choſe de plus; & après l'avoir entretenu de choſes indifferentes, il lui demanda s'il avoit lû la

Vie de S. Eloy. L'Evêque après avoir un peu rêvé, répondit qu'il ne l'avoit pas lûë. Je m'en étonne, dit le Prince, car il y a de très-belles choſes dans la Vie de ce Saint, qui étoit Evêque comme vous, & qui outre cela étoit Maréchal, & on admire particulierement en lui, qu'il n'encloüa jamais aucun cheval en le ferrant. Voudriez-vous m'en dire la raiſon ? L'Evêque qui ne voyoit pas à quoi ce diſcours ſe devoit terminer, lui répondit qu'étant habile homme dans ſon métier, & joignant à la pratique de ſon Art, les lumieres de ſon eſprit, ſes réfléxions & la pratique continuelle où il étoit, il n'étoit pas ſurprenant qu'il ne tombât pas dans les fautes, qu'on reprend dans les ouvriers moins ſpirituels & moins habiles. Ce n'eſt pas-là la raiſon, lui dit le Prince, je vais vous l'apprendre, afin que vous en faſſiez vôtre profit, c'eſt qu'il mettoit toûjours les cloux nouveaux dans les anciens trous, par ce moyen il ne couroit aucun riſque de mal faire. Faites de même, Monſieur, dans vôtre Dioceſe, & tout le monde ſera content, vous pouvez vous en retourner quand il vous plaira.

Le Prieur du Couvent ne manqua pas de me conduire le lendemain au Palais

à l'heure qui lui avoit été marquée. Je l'avois conſulté ſur la penſée qui m'étoit venuë, de preſenter à Son Alteſſe Royale quelques remedes naturels du crû du Païs d'où je venois. Il approuva mon deſſein, & me donna une boëte fort propre, dans laquelle je mis ſix verges de tortuës vertes, une douzaine de noix de ſerpent, & un demi cent de pepins de ſapottes. Nous fûmes introduits dès que nous parûmes dans la derniere anti-chambre. Le Prince nous ſalua, & me demanda ſi j'avois vû toute l'Amerique. Je lui rendis un compte exact de tous les endroits que j'avois vû, & comme je m'apperçûs que mon diſcours lui faiſoit quelque plaiſir, je lui dis tout ce que je crus de plus propre pour exciter ou pour contenter ſa curioſité. Il me fit force queſtions auſquelles je répondis de mon mieux. A la fin je le ſuppliai d'agréer le petit preſent, que je prenois la liberté de lui faire, j'ouvris la boëte, & je mis ſur une table ce qu'elle renfermoit. Le Prince accepta avec bonté ce que je lui preſentai, & me demanda les proprietés, & l'uſage de ces trois choſes, heureuſement pour moi, elles lui étoient encore inconnuës, & lui furent par conſequent plus agreables. Il me chargea

Audience que le Grand Duc donne à l'Auteur.

de mettre par écrit ce que je venois de lui dire, & de le donner au P. Prieur ſi j'étois ſi preſſé de partir, que je ne puſſe pas le venir entretenir une autrefois. J'avouë que je fis une grande faute en cette occaſion, je devois revenir à Florence après le Chapitre, & m'y arrêter, j'y aurois trouvé plus d'avantage, & moins d'embaras que dans les autres Païs, où j'ai été depuis ce tems-là, mais j'ai le peché originel de ma Nation, j'aime mon Païs. Le Grand Duc nous congedia après une Audience qui avoit durée près d'une heure & demie. Il eut même la bonté de me dire qu'il me verroit avec plaiſir, quand je repaſſerois à Florence. On nous avoit fait civilité dans les anti-chambres, quand nous étions entrés, mais ce fut toute autre choſe en ſortant. Ceux qui dans une autre circonſtance ne m'auroient peut-être pas regardé, me faiſoient de profondes reverences, jugeant que j'étois un homme d'importance, puiſque le Prince nous avoit donné une ſi longue Audience, tel eſt le génie des Cours.

Preſent que le Grand Duc fait à l'Auteur.

A peine étois-je arrivé au Couvent que je reçûs des marques de la generoſité du Prince; c'étoit un preſent magnifique, de vin, de poiſſon, de chocolat, de Parmeſan, de Mortadelles, &

d'une caſſette des plus excellens remedes de ſa Fonderie. Nos Peres tout accoûtumés qu'ils ſont aux liberalités de Son Alteſſe Royale furent ſurpris de ce preſent, qui ſembloit plûtôt être pour un grand Seigneur, que pour un pauvre Religieux Miſſionnaire Etranger. Je me dépêchai de mettre par écrit ce que le Prince m'avoit recommandé, & j'eus l'honneur de lui preſenter le ſoir, quand il vint faire ſa priere dans nôtre Egliſe.

Fonderie ou Laboratoire du Grand Duc.

On appelle Fonderie un bâtiment ſpacieux & magnifique, avec de très-belles galleries, où ſont les laboratoires les plus beaux du monde, dans leſquels les Grands Ducs font travailler les plus excellents Artiſtes qu'ils ont pû attirer à leur ſervice de toutes ſortes de Païs. Ils y travaillent en Chimie, & font des huiles, & des baumes précieux, des contrepoiſons aſſurés, des poudres, en un mot tout ce qu'on s'imagine pouvoir conſerver la ſanté, ou la rétablir quand elle eſt alterée. Il ſort de cet endroit une infinité de drogues les plus parfaites, dont le Prince fait des preſens à ceux qu'il veut honorer, & qu'il donne liberalement à ceux qui lui en font demander.

Ce n'eſt pas en cela ſeul que ce Prin-

ce eſt magnifique, il l'eſt en tout, & l'a toûjours été. En voici un exemple.

Dans le tems qu'il voyoit les Cours de l'Europe du vivant du Grand Duc ſon pere, il ſe trouva inopinément ſans argent à Londres, ſoit qu'il eût joüé de malheur, ſoit par quelque autre accident. Il en fallut chercher, & en trouver promptement; ſes gens lui dirent qu'il y avoit un Florentin établi à Londres, qui paſſoit pour un des plus riches négocians du Païs. Il l'envoïa chercher, & lui dit le beſoin où il étoit, & qu'il ne vouloit pas que l'Agent que le Grand Duc ſon pere entretenoit en cette Cour, ſçût ſon beſoin. Le Marchand le pria de vouloir accepter ſa maiſon, & lui preſentant la clef d'un coffre fort, il le ſupplia de ne point épargner ce qui étoit dedans, l'aſſurant que quand celui-là ſeroit vuide, il en trouveroit d'autres. Le Prince uſa comme il devoit de la generoſité de ſon ſujet, & ayant reçû de groſſes remiſes quelque tems après, il fit remettre dans le coffre ce qu'il en avoit tiré, & promit à ce genereux Marchand en partant qu'il ſe ſouviendroit de lui. Il n'y manqua pas dès qu'il ſe vit aſſis ſur le Trône après la mort de ſon pere, il écrivit au Marchand de revenir à Florence, & que

quand il ſeroit aux Frontieres de ſes Etats, il lui en donnât àvis, & y attendît ſes ordres. Le Marchand executa ponctuellement ce que ſon Souverain lui avoit preſcrit. Le Grand Duc lui envoya ſes caroſſes, & le fit défrayer magnifiquement ſur ſa route. En arrivant à la porte de la Ville, on lui preſenta des Lettres de Bourgeoiſie, un peu plus avant il reçût une épée, & des Lettres de Nobleſſe. On fit arrêter le caroſſe devant le Palais de la Juſtice, & on lui annonça avec cérémonie que le Prince l'avoit nommé Sénateur, & on lui en donna les marques avec la Patente. Enfin mettant pied à terre dans la Cour du Palais, le Maître de Chambre du Grand Duc, lui declara que le Prince l'avoit créé Marquis, & lui en preſenta la Patente. Le Grand Duc le reçût avec une politeſſe extraordinaire, le fit loger, & traiter pendant quelques jours dans le Palais, & à la fin lui donna une très-belle maiſon, & une terre érigée en Marquiſat. Tout le monde ſçait, que c'eſt le Marquis ***. dont je parle, quoique je le croye trop ſage pour ſe piquer, s'il étoit vivant, de ce que je développe ici ſon origine, je dois craindre que le mauvais exemple de nos Ameriquains, n'ait fait impreſſion ſur

Le Grand Duc récompenſe magnifiquement un Marchand.

ſes deſcendans, & qu'ils ne ſe fâchent comme eux de ce que j'ai fait connoître leur extraction, quoique je n'aye eu en cela d'autre but que de relever la vertu de leurs peres, & exciter leurs enfans, ou leurs ſemblables à ſuivre de ſi beaux exemples.

L'air de Florence eſt extrêmement pur & vif. On dit avec raiſon, que c'eſt ce qui fait que les Florentins ſont ſpirituels, qu'ils ont la conception vive & aiſée, & qu'ils réüſſiſſent à merveille en tout ce qu'ils entreprennent. Leur Langue eſt la plus pure de toute l'Italie, mais il faut qu'ils écrivent ce qu'ils veulent dire; car ils ont une prononciation tirée du gozier qui la gâte abſolument, d'où eſt venu le proverbe Italien. *Lingua Toſcana in bocca Romana*, la Langue Toſcane doit être dans une bouche Romaine.

C'eſt pour porter cette Langue au plus haut degré de perfection, où une Langue vivante puiſſe arriver, qu'on a établi une Academie celebre, compoſée des plus habiles gens dans les belles Lettres & dans les Sciences, qui a pris le nom d'Academie de la *Cruſca*, c'eſt-à-dire, du ſon. Eſt-ce par humilité? Eſt-ce par caprice? Il eſt difficile de le deviner. Ils nous reveleront ce

Academie de la Cruſca.

myſtere quand il leur plaira. On doit ſçavoir en attendant, que le lieu où ils s'aſſemblent eſt orné de ſculptures, qui repreſentent les differens meubles d'une Boulangerie.

J'avois crû pendant long-tems que le but de cette Academie, étoit de rapprocher le langage Italien de la Langue Latine, plus noble comme je le penſois, & plus étenduë que l'Italien. Mais on m'a bien fait voir mon bec jaune. Ces Meſſieurs prétendent, & on me l'a preſque démontré, que la Langue Latine n'eſt qu'un jargon tiré de la Langue Toſcane, par ces Païſans premiers fondateurs de Rome, qui ayant eu le bonheur de s'élever au-deſſus de leurs voiſins, & d'être à la fin les vainqueurs de preſque tout le monde, ont introduits par tout leur langage, & détruit autant qu'ils ont pû les Langues des autres Nations, & ſur tout la Toſcane; il eſt donc ſelon eux de la derniere conſequence, de l'honneur de la Nation, & de celle du grand Prince qui en eſt le chef, de rétablir cette Langue ſi ancienne dans toute ſa pureté en la purgeant des mots barbares, c'eſt-à-dire, des mots Latins qui s'y ſont introduits par le malheur des tems. C'eſt à quoi cette celebre Aſſemblée travaille avec

Origine de la Langue Latine.

un ſuccès merveilleux, comme il eſt aiſé de le voir par le fameux Dictionnaire, qui porte le nom de leur Academie, & par quantité d'excellens Livres compoſés dans la pureté de cette Langue, dans leſquels on remarque le ſoin extrême que les Academiciens ont de s'éloigner de la corruption de la Langue Latine, & même de cet Italien vulgaire dérivé en partie du Latin, & compoſé de quelques mots Toſcans.

Or ce n'eſt pas une petite affaire d'entendre, ou de parler la Langue de la *Cruſca*. C'eſt la fleur la plus fine de la plus excellente farine; Un très-grand Seigneur Italien à qui je me plaignois des difficultés que je trouvois à entendre cette Langue, me répondit en ces termes. Vraiment vous étes bien à plaindre, d'avoir peine à entendre & à parler la Langue de la *Cruſca*, pendant que moi qui ſuis Italien je ne l'entend pas. Je m'y ſuis pourtant à la fin accoûtumé, je l'entend, & j'y remarque des beautés & des expreſſions ſi parfaites, que ſi mon ſuffrage lui pouvoit être de quelque utilité, je me ferois honneur de le lui donner.

J'ai dit que les Florentins étoient pleins d'eſprit, il faut ajoûter qu'ils ſont bienfaits, & que le ſexe eſt très-

beau ; les femmes ſont ſpirituelles, enjoüées, elles aiment la liberté. Elles avoient ſi fort avancées leurs affaires ſur ce point il y a quelques années, qu'elles auroient bien-tôt mis leurs maris ſur le pied François, ſi ces Meſſieurs ſages & fort éclairés ſur leurs interêts, n'y avoient apporté les remedes convenables.

Dès que les filles ont dix à onze ans, elles ſont ſéparées de toute ſocieté, que celles de leurs meres & de leurs gouvernantes, quand elles ſont de condition, ou qu'elles ont le moyen d'en avoir, leur appartement eſt fermé, ſouvent même la Gouvernante n'en a pas la clef, ſi elles ont des freres, elles ne leur parlent qu'en cachette au travers de la porte, ou par la chatiere. Elles ne ſortent plus de la maiſon. Elles entendent la Meſſe chés-elles, c'eſt pour cela que preſque toutes les maiſons ont des Chapelles domeſtiques.

Education & retraite des filles à Florence.

Le ſeul Jeudy Saint eſt un jour de liberté pour ces pauvres priſonnieres. Je crois que ſi elles en étoient maîtreſſes, elles feroient pluſieurs ſemaines Saintes dans une même année. Ce jour-là elles ſortent, & vont viſiter les Egliſes pour gagner les Indulgences des Stations. Elles ſont vêtuës de violet, avec

de grands voiles de gaze blanche, qui leur couvrent presque tout le corps, & sur tout le visage. Lorsqu'il n'y a qu'une fille ou deux dans une maison, les parentes, ou voisines de condition égale s'assemblent pour faire ce devot pelerinage en plus grosse compagnie. Elles vont deux à deux, un ou deux Laquais chapeau bas les précedent de quelques pas pour leur montrer le chemin, & elles sont suivies de leurs meres, ou de leurs gouvernantes, & souvent de toutes les deux. Elles entrent au retour dans l'appartement de leur pere & mere, leur souhaitent la bonne Pâque, leur baisent la main, & puis se retirent dans le leur.

Station de la semaine Sainte.

On dit que c'est cette retraite gênante, qui fait prendre le parti du Cloître à quantité de filles. Il est vrai qu'elles y sont prisonnieres, aussi-bien que chés-elles; mais elles voyent du monde, leurs parloirs sont frequentés sans qu'on y trouve à redire, & prison pour prison, celle du Cloître leur paroît plus agreable, outre que les Ecclesiastiques, & les Religieux de ce Païs-là, plus raisonnables que ceux de France, les conduisent d'une maniere plus douce & plus accommodée à la foiblesse de leur sexe, & leur permettent tous les divertisse-

mens innocens qui ne peuvent pas porter préjudice à leurs vœux, & à la régularité dont elles ont fait profeſſion, & ſur tout à la clôture. On n'entend point de raiſon ſur cet article, & il n'y a ni bains, ni eaux à eſperer que ceux, ou celles qu'on peut prendre dans le Cloître. Il faut qu'elles n'ayent de maladies, que celles qu'on peut guérir ſans ſortir du Couvent. Très-loüables en cela, de ſe ſoumettre à une obſervance qui ſied ſi bien à des épouſes de J. C. & dont la pratique contraire ſcandaliſe furieuſement les Etrangers, qui ſe trouvent en France, qui voyent des Religieuſes hors de leurs Couvents ſous prétexte des bains, ou eaux mineralles, qui ne ſont bonnes qu'autant qu'elles ſont plus éloignées de leur demeure, & qu'elles donnent occaſion d'en être plus longtems abſentes.

Le grand nombre de perſonnes des deux ſexes qui embraſſent l'état Eccleſiaſtique, ou Religieux, n'empêche pas que les Etats du Grand Duc ne ſoient fort peuplés. Les uns l'attribuent au bon air dont on joüit par tout, excepté dans les Marennes de Sienne. Les autres aux travaux differens auſquels ces Peuples ſont accoûtumés. Je crois que l'un & l'autre y contribuent. On doit dire à la

loüange des Florentins, qu'ils ſont pour le moins auſſi laborieux que les Genois, & c'eſt beaucoup dire. Rien n'eſt mieux cultivé que la Toſcane. Je ne crois pas qu'on y voye un pouce de terre en friche. Le proverbe ancien, qui diſoit que le Pape avoit la Chair de l'Italie, & que le Grand Duc n'avoit que les os, eſt à preſent bien changé, ou s'il eſt encore le même, il faut convenir que ces os ſont à preſent couverts de beaucoup de chair, pendant que la chair qui eſt le partage du Pape eſt d'une maigreur effroyable.

Les peuples ſe plaignent d'être trop chargés d'impôts. Si c'eſt un mal, & qu'il ſoit réel, il a produit un grand bien, il les a rendus laborieux, & induſtrieux; & ils ont aux impôts la même obligation, que les Francs-Comtois ont à la France depuis que leur pays y a été uni par la conquête que le Roi défunt en a faite. Avant ce tems ils étoient gueux, & miſerables, à peine avoient-ils une chemiſe, & du pain, quoi qu'ils ne payaſſent aucun droit au Roi d'Eſpagne leur Souverain. En changeant de maître, il a fallu changer d'état, & payer tous les droits qui ſont levés ſur les autres Provinces du Roïaume? cela leur a ouvert l'eſprit,

& délié les bras. Ils ont trouvés dans leurs terres bien travaillées de quoi payer ces droits, & de quoi s'enrichir.

On dit que le Grand Duc eſt obligé aſſez ſouvent de lever des ſommes conſiderables ſur ſes Peuples pour les exempter de paſſages, & des quartiers d'hiver des troupes Imperiales, & de certaines impoſitions onereuſes appellées *Mois Romains*, que l'Empereur exige des Etats qui relevent de lui. Si c'eſt un malheur pour les peuples d'être ſoumis à des taxes extraordinaires, c'eſt un bonheur pour eux d'avoir un Prince qui prend toutes les meſures imaginables pour les rendre les moins onereuſes qu'il eſt poſſible, mais qui ſçait ſe faire obeïr quand il trouve des gens entêtés, & déſobéïſſants. Le moyen le plus ordinaire qu'on y employe eſt de doubler la ſomme à laquelle on a été taxée, & après un tems raiſonnable de la doubler encore une fois, & quand on voit que l'opiniâtreté à ne point payer continuë alors on fait vendre les biens au prorata de la dette.

Maniere de faire payer les taxes.

J'ai dit cydevant que la plûpart des Fermes du Grand Duc étoient entre les mains des Juifs. Je le crois parce que des gens d'honneur me l'ont aſ-

ſuré, mais comme les Juifs ne portent aucunes marques qui les diſtinguent des Chrétiens, je ne puis pas aſſurer de quelle Religion ſont les Commis qui ſont aux portes de la Ville & dans les Bureaux. Ce que j'ai remarqué, c'eſt qu'ils ſont fort honnêtes & ſur tout pour les Eccleſiaſtiques, & pour les Religieux. On en jugera par ce que je vais rapporter.

Hiſtoire d'un Maître des Novices.

Un Maître des Novices d'une des plus celebres Communautés de Florence ayant conduit ces jeunes Religieux à une maiſon de campagne pour leur faire prendre l'air, acheta un gros rouleau de tabac à un prix bien au-deſſous de ce qu'il auroit vallu dans la Ville à cauſe des droits d'entrée qu'il auroit payé qui ſont conſiderables; il en donna quelques braſſes à chacun de ſes Religieux, qui s'en firent des ceintures ſous leurs robbes, & lui-même s'en chargea comme les autres, & s'en fit une ceinture, malheureuſement la ſienne ſe délia & quand il entra dans la Ville à la ſuite de ſes Enfans qui marchoient deux à deux avec beaucoup de modeſtie, un Commis apperçût le bout du Tabac qui traînoit à terre. Dans tout autre païs les Commis auroient fait du vacarme, la troupe Religieu-

ſe auroit été arrêtée, & foüillée, le Tabac auroit été enlevé, on auroit fait des procès verbaux, & le moins qu'il en ſeroit arrivé, auroit été d'employer beaucoup d'amis, & d'argent pour appaiſer cette affaire. Rien de pareil n'arriva à Florence, le Commis Chrétien, ou Juif s'approcha du Pere Maître, & le ſaluant reſpectueuſement lui dit tout bas que ſa jartiere traînoit à terre, le Religieux en le remerciant de ſon avis ſe baiſſa pour raccommoder ſa jartiere, & fut bien ſurpris quand il vit que c'étoit le bout de ſon Tabac, il rougit, mais le Commis pouſſant la politeſſe juſqu'au bout lui fit une ſeconde reverence & rentra dans ſon Bureau, afin de lui donner le moyen de paſſer outre, & de ne plus rien craindre.

Car c'eſt une loy dans les Etats du Grand Duc que les Commis des Portes ne ſont plus en droit de rien exiger, ou de confiſquer quand on a paſſé ſans violence les barrieres des Portes. Voici un fait qui le prouve.

Il ſe devoit faire un mariage de conſéquence à Florence pour lequel on avoit acheté à Livourne les pierreries qui étoient neceſſaires pour la mariée, ce qu'on appelle en Italien un *forni-*

mento di Spoſa. Mais comme ces ſortes de choſes payent de gros droits à l'entrée de la Ville, on cherchoit les moyens de les éviter. Un Cordelier ami de la maiſon ſe preſenta, & promit de tromper la vigilance des Commis. On auroit douté de la reüſſite de ce projet en toutes autres mains qu'en celles d'un Cordelier, mais ils ſont par tout gens d'eſprit, d'expedition, & de reſſource. On lui confia les pierreries renfermées dans un étuit de maroquin rouge de neuf a dix pouces de long, & on lui donna une chaiſe roulante pour le porter à Florence, les Commis furent avertis par leurs Eſpions que les pierreries avoient été données à un Cordelier qui étoit dans une caleche attelée de deux chevaux de telle couleur conduite par un poſtillon que les Commis connoiſſoient comme eux-mêmes. Il paroiſſoit impoſſible à ces Meſſieurs que les pierreries puſſent entrer gratis. Cela arriva pourtant. Le Cordelier étant à un mille de la Ville, attacha la boëte précieuſe au bouton de ſa culotte & en dedans, mit pied à terre, & dit à ſon poſtillon de l'attendre, & qu'il viendroit le retrouver dans une demie heure. Ainſi à pied, le bâton à la main & marchant à petit

Hiſtoire d'un Cordelier.

pas comme un homme qui vient de la promenade il ſe préſenta à la porte. Les Commis qui étoient alertes ce jour-là plus que tous les autres jours, ne voyant point la caleche qu'ils attendoient, n'avoient garde de ſoupçonner que le Cordelier qu'ils voïoient à pied fût celui qu'ils attendoient. Cependant comme tous les Cordeliers leur étoient ſuſpects, ils arrêterent celui-ci, & lui demanderent s'il avoit quelque choſe qui dût payer les droits d'entrées, oüi Meſſieurs, répondit le Cordelier, & qu'eſt-ce que c'eſt, dit le Chef de ces Commis. Le Cordelier mettant alors la main à ſa robbe à l'endroit où étoit la boëte attachée, lui dit en riant, *un fornimento di Spoſa.* Ce geſte indécent avec ces paroles qu'on pouvoit prendre dans un ſens très-obſcéne ſcandaliſerent les oreilles chaſtes de ces Meſſieurs, qui lui dirent avec indignation, paſſe vilain Moine, ton Superieur en ſera averti. Le Cordelier ne ſe le fit pas dire deux fois, il continua ſon chemin, & quand il fut à 20. ou 30. pas du Bureau, il s'arrêta, défit ſa boëte, & la leur montra en diſant : *Eccolo Signor, no ſon Burgiardo.* Levoilà, Meſſieurs, je ne ſuis point un menteur.

Le Grand Duc qui eſt exactement

averti de tout ce qui ſe paſſe chez lui, ne manqua pas d'être informé de cette ſcene, & d'en railler le Fermier de ſes droits, comme il avoit fait le P. Maître des Novices, à qui il avoit dit d'avoir plus de ſoin de ſes jartieres une autre fois.

De crainte de l'oublier, je vais mettre ici l'uſage des choſes que j'eus l'honneur de preſenter au Grand Duc. Uſage des Verges de Tortuës.

On ne prend que les verges des Tortuës franches, Tortuës vertes, & bonnes à manger. On prétend que celles des Tortuës appellées Caret, & des Caovannes ne ſont pas bonnes, je ne veux rien décider là-deſſus, il eſt auſſi aiſé d'en avoir des unes que des autres. Ces Verges étant ſechées, ne ſont guéres differentes d'un moyen nerf de bœuf. Elles ont pour l'ordinaire douze à quatorze pouces de longueur.

C'eſt un remede aſſuré, & éprouvé contre les retentions d'urine, on eſtime l'extrêmité de la Verge, & cinq ou ſix pouces au-deſſus plus que le reſte. On ratiſſe cette Verge bien ſeche avec un morçeau de verre ou de criſtal, & on acheve de mettre en poudre impalpable ces ratiſſures, en les roulant entre les doigts. On en prend autant qu'il en peut tenir ſur une de

nos pieces de quinze ſols anciennes, & on le met infuſer pendant deux ou trois heures dans un verte de vin blanc que l'on doit prendre à jeun tout entier, c'eſt-à-dire le vin & la poudre qui s'eſt précipitée au fond. Ce remede a tant ſoit peu le goût de poiſſon. On peut le réïterer de douze en douze heures, pourvû qu'on ait été au moins quatre heures ſans rien prendre. Quand on n'a pas de vin blanc, on peut ſe ſervir d'eau commune mêlée d'un quart d'eau de vie.

Le Sieur Richard Ligon Anglois qui nous a donné en ſa langue l'Hiſtoire de de l'Iſle de Barbade en 1657. eſt le premier qui ait fait connoitre en Europe la vertu de ces Verges, mais la découverte ne lui en eſt pas dûë comme il le reconnoît lui-même. Ce remede étoit en uſage à la Barbade avant qu'il y fût, & c'eſt ſelon les apparences des Caraibes qu'on l'a appris, qui au lieu de vin blanc, ou d'eau de vie qu'ils ne connoiſſoient point avant l'arrivée des Européens, & qu'ils ne connoiſſent que trop à preſent, ſe ſervoient d'eau, ou de ouycou qui étoient alors leurs boiſſons ordinaires.

Nous appellons ſimplement noix de Serpent ce que les Botaniſtes connoiſ-

ſent ſous un autre nom, plus ſçavant à la verité, mais qui n'exprime peut-être pas mieux la proprieté de ce fruit. Sa figure le devroit plûtôt faire appeller Amande que Noix. On verra bientôt ſi j'ai raiſon ou non. J'en ai vû deux ou trois arbres qui portent ce fruit à la Martinique qui n'y étoient point originaires. La nature y a produit d'autres ſimples pour la gueriſon des morſures des Serpens du païs, qui n'en déplaiſent à de certaines gens, ſont en dépit d'eux des viperes veritables, quoi que d'une taille que l'on pourroit appeller Giganteſque en comparaiſon des viperes d'Europe.

Deſcription de l'Arbre de noix de Serpent.

Cet arbre eſt originaire de l'Iſthme de Darien dans la terre ferme de l'Amerique. Ce païs eſt rempli de Serpens à ſonnetes ainſi appellées à cauſe que leur queuë eſt terminée par pluſieurs petits corps unis enſemble, & couplés, compoſés d'une membrane tranſparente, mince & ſeche, qui renferme quelques petits corps durs qui frappant contre les parois de cette membrane, font du bruit, pour peu que le Serpent ſe donne de mouvement, ce bruit les fait découvrir & donne lieu de les éviter. Leur morſure eſt infiniment dangereuſe, & juſqu'à

préſent on n'y a point trouvé d'autre remede que cette amande. On en a l'obligation aux Indiens de cet endroit, qui ſe trouvant alors mécontens des Eſpagnols, leurs très-fâcheux Maîtres, découvrirent le ſecret aux Flibuſtiers qui paſſoient cet Iſthme pour gagner la mer du Sud, dont une bonne partie ſeroit perie s'ils n'avoient pas eu ce remede, car le venin de ces Serpens eſt beaucoup plus vif que celui des Viperes de la Martinique, & il faut appliquer le remede dès qu'on ſe ſent mordu. Le plus petit retardement eſt mortel.

L'Arbre eſt à peu près de la grandeur & groſſeur de nos abricotiers de France. Son écorſe eſt griſe, aſſez vive. Le bois autant que je l'ai pû voir en coupant une branche médiocre, m'a paru de la même couleur, aſſez tendre, & médiocrement humide. Il eſt fort branchû, & fort chargé de feüilles. Elles ſont comme des oualles allongées, dentelées à l'extrêmité, qui eſt terminée en pointe. Ces feüilles ſont aſſés épaiſſes, charnuës, ſouples, d'un vert gai; elles rendent un peu de liqueur onctueuſe d'une odeur aromatique, & penetrante quand ou les froiſſe. L'arbre dans les deux ſaiſons pouſſe de petits

tits ſcions qui ſe chargent de fleurs rougeâtres, compoſées de cinq petites feüilles veloutées avec quelques étamines autour d'un petit bouton verd qui ſe change en un fruit de la groſſeur de nos plus belles amandes de Provence. Il eſt couvert de deux enveloppes, la premiere eſt verte, épaiſſe d'une ligne & demie, aſſés forte, peu adherante, qui ſe ſeche aiſément, & ſe détache de la ſeconde dès que le fruit eſt détaché de l'arbre. Cette premiere enveloppe renferme une coque ligneuſe ovalle plus platte que ronde, pointuë & mince par les deux bouts, environnée d'un trait enfoncé, qui détermine l'endroit par lequel elle doit être ouverte & partagée en deux dans ſa longueur, ou ſon plus grand diametre. Cette ligne eſt coupée à angles droits par un autre un peu moins enfoncée, qui partage la coque en deux parties égales dans ſa longueur.

Cette coque renferme une amande de la même figure, couverte d'une pelliculle griſe. Elle eſt blanche, de la conſiſtance de nos amandes ordinaires, mais d'un goût bien different, car elle eſt d'une amertume extrême, & contient beaucoup d'huile. Deux choſes qui marquent qu'elle eſt extrême-

ment chaude. Il faut auſſi qu'elle ſoit beaucoup attractive, comme l'effet qu'elle produit le marque d'une maniere à n'en point douter.

Dès qu'on ſe ſent mordu, il faut caſſer une ou deux de ces coques, en tirer les amandes, les mâcher, & après avoir fait quelques legeres ſcarifications ſur les lieux que les crocs du Serpent ont perçés, y appliquer le marc de l'amande mâchée, mettre par deſſus une compreſſe, retenuë par une bande ſerrée ſuffiſamment pour tenir la compreſſe en état, & pas davantage.

Au bout de deux heures, on leve cet appareil & on en remet un ſecond comme le premier, on voit alors, & ſouvent dès le premier appareil qu'il s'éleve de petites veſſies pleines d'une eau rouſſâtre, & claire, qui eſt le venin introduit dans la playe que les crocs du Serpent avoient faite. On perce les veſſies pour en faire ſortir le venin, & on continuë de mettre de nouveaux cataplaſmes, juſqu'à ce qu'il ne ſorte plus de nouvelles veſſies, ou qu'il ne paroiſſe plus de matiere virulente ſur le cataplaſme, pour l'ordinaire il n'eſt pas beſoin d'un troiſiéme appareil. On peut cependant en mettre un pour plus grande ſûreté. On

met ſur les ſcarifications une emplâtre d'onguent roſat, ou divin, & à leur défaut une compreſſe trempée dans l'eau de vie.

J'ai vû l'experience & le ſuccès de ce remede ſur un de nos Eſclaves, qui fut mordu d'une Vipere à la Martinique, & je ſçai que bien d'autres ont appliqué le même remede avec le même ſuccès.

Dès que le venin eſt introduit dans quelque partie du corps que ce ſoit, il coagule le ſang, il empêche le mouvement des eſprits, & il endort la perſonne. Il faut neceſſairement interrompre ce ſommeil, & on a ſouvent bien de la peine. Ces amandes qui doivent être mâchées par la perſonne qui a été mordue ont cette proprieté. Elles lui cauſent un grand picottement dans la bouche avec une ſi abondante ſalination, qu'elle n'a pas le tems de fermer les yeux.

La Sapotte eſt le fruit d'un arbre que les Indiens de la nouvelle Eſpagne appellent *Cochez Ezapotl*, & que nous connoiſſons aux Iſles Françoiſes de l'Amerique, ſous le nom de Sapotier; ou Sapotilier, comme leur fruit s'appelle Sapotte, & Sapotille, c'eſt à dire petite Sapotte, à cauſe qu'elle

eſt beaucoup plus petite que la premiere.

Proprietés & uſages des pepins de Sapotes.

Le Sapotier vient de la grandeur d'un Oranger ordinaire, ſes feüilles reſſemblent aſſés à celles de cet arbre, mais elles ſont plus charnuës, plus maniables, elles viennent trois à trois éloignées les unes des autres. Le tronc de l'arbre eſt marqué de points blancs ſur un frond plus brun. Ses fleurs ſont rouges, compoſées de cinq feüilles qui font un calice du milieu duquel s'éleve un piſtille rond & ovale, couvert d'une peau griſe dans le commencement, & qui rougit dans la ſuite, à tête ronde, qui ſe change en un fruit, la chair eſt rougeâtre, tendre, aqueuſe, d'un goût un peu mielé, & ſucré, agreable, & d'une bonne odeur.

On trouve aux environs du centre des capſules qui renferment les graines, ou coques qui ſervent à la production de l'arbre. Ces pepins ſont ovales, plus plats aux extrêmités qu'au milieu. Une des pointes eſt entierement couverte de la peau, l'autre a une cicatrice comme s'il avoit été attaché au fond de ſa capſule, & qu'on l'en ait détaché avec effort. Ils ont dix à douze lignes de longueur. Cinq lignes ou environ dans leur plus grande largeur, & deux lignes d'épaiſ-

ſeur dans le milieu. Ils ſont couverts d'une peau brune qui renferme une ſubſtance blanche, auſſi ferme, compacte & huileuſe que nos amandes ordinaires, d'un goût qui n'a rien de deſagreable qu'une legere pointe d'amertume.

Erreur de Jean Laet.

Je ne ſçai où Jean de Laet a trouvé que ces pepins qu'il a appellé noyaux étoient un poiſon mortel, il le dit pourtant dans ſa deſcription des Indes Occidentales, Livre cinquiéme, page 192. & il ſe trompe très-fort. Il peut ſur ma parole en manger, & il n'en ſera pas plus incommodé que moi qui ne l'ai point été du tout, après quoi il ſera obligé de leur faire réparation d'honneur.

Bien loin d'être malfaiſant, ils ſont un remede ſouverain pour la rétention d'urine. On en prend ſix pepins, on les monde de leur peau brune, & on les réduit en poudre la plus fine qu'il eſt poſſible, on la met infuſer dans un verre de vin blanc pendant trois heures, & on en fait avaler au malade la liqueur, & la poudre, & ſi la premiere doſe ne produit pas l'effet qu'on en attend, on lui en donne une ſeconde ſix heures après. Il eſt rare qu'on ait été obligé d'y revenir juſqu'à trois

fois. Ceux qui ſouffrent cette incommodité ſouvent, n'ont qu'à prendre ce remede une fois ou deux chaque mois, ils en éprouveront la bonté par un ſoulagement conſiderable, & enfin par une entiere gueriſon.

C'eſt dommage que M. Miſſon qui a ſi bien écrit le Voyage qu'il a fait en Italie, n'ait pas fait un plus long ſéjour à Florence, cette belle Ville le meritoit bien, mais que peut-on voir depuis le dix-ſept, juſqu'au vingt-trois May de la même année? D'autres que cet Auteur verroient peu, & ne diroient preſque rien, mais il voit d'une maniere differente des autres hommes, il voit par les yeux d'autrui, & pourvû qu'il trouve à déchirer la Religion Catholique, ſes Myſteres & ſes Miniſtres, il ne lui en faut pas davantage pour remplir ſes belles Lettres.

Il part de Rome le cinq May 1688. il voit Viterbe; il compte les Tours que les anciens Habitans élevoient près de leurs maiſons, pendant les guerres des Guelfes & des Gibelins. Il copie les inſcriptions & les Epitaphes, il les critique, il voit des tableaux, & nous inſtruit de leur ſujet, ſans oublier ſes reflexions favorites.

Il paſſe à Montefiaſcone, il voit l'E-

pitaphe du Gentilhomme Allemand. Il la copie exactement, il marque ſes armes, & comme il eſt plus réjoüiſſant pour lui que ce ſoit un Eccleſiaſtique qui ſoit crevé à force de boire, il en fait un Abbé, ou un Evêque, lui met la mitre en tête & deux verres à boire à ſes côtés.

Il nous décrit enſuite le lac de Bolſene, les Iſles qu'il renferme, les ſcenes qui s'y ſont paſſées, la tranſlation de l'Evêché qui y étoit à Orviette, & de celui de Caſtro à Aquapendente, & ſans un orage furieux qui l'obligea de coucher à Radicofani, & qui, ſelon les apparences, l'empêcha de ſe promener, que d'Inſcriptions & d'Epitaphes n'auroit-il point copiées.

Il arrive à Sienne, & ſans nous avertir du ſéjour qu'il y a fait, il nous donne une deſcription de la Ville, & de l'Egliſe Cathedrale, comme s'il y avoit demeuré un tems conſiderable. En effet il faut du tems pour compter toutes les têtes des Papes qui ſont dans un corridor de cette Egliſe, remarquer celles qui ont de la barbe, & autres ſemblables minuties. Ce qui le fâche, c'eſt de n'y avoir pas rencontré celle de la Papeſſe Jeanne. Il la cherchoit pourtant avec ſoin. Le Docteur Launoi aſſuroit

en 1634. qu'elle y étoit. Si on en croit M. Miſſon Baronius a dit qu'elle y a été, mais qu'on l'a ôtée & miſe en pouſſiere. Le Miniſtre Blondel convient du fait, & le P. Mabillon le circonſtancie. Mais il dit que ſous le Pontificat d'Innocent VIII. on lui changea les traits du viſage, & le nom, & on l'appella Zacharie. Enfin par un ſurcroît de malheur pour cet Antiquaire, l'Egliſe ayant été reparée, on a meſlé toutes ces têtes par affectation, ou par ignorance, & la Papeſſe Jeanne ne ſe trouve plus, tout eſt renverſé, quel malheur, car il lui importoit infiniment de trouver cette tête, & de renouveller une fable dont les Miniſtres de ſa Secte les plus accredités ſe ſont mocqués; mais afin qu'il ne lui reſte aucun doute là deſſus, il n'a qu'à lire le livre que Blondel Miniſtre fameux fit imprimer en 1647. à Amſterdam chez Blaeu, il verra que la Papeſſe Jeanne eſt un conte fait à plaiſir, & une invention de Martinus Polonus, & de quelques autres Ecrivains du parti de l'Empereur, qui répandirent ces fauſſetés pour deshonorer le S. Siege.

M. Miſſon doit ſe ſouvenir que le Miniſtre Blondel n'eſt pas le ſeul de Miniſtres François qui ont pris le par-

ti de l'Egliſe Romaine contre les inventeurs de cette calomnie. Meſſieurs Chamier, du Moulin, & Bochard en ont fait autant, & il eſt étonnant qu'un auſſi habile homme que M. Miſſon, n'ait pas pris garde qu'il ſe deshonoroit en écrivant ces fauſſetés, & qu'il ſe rendoit mépriſable à ceux mêmes dont il tâchoit de meriter l'eſtime & les aſſiſtances par ſes diſcours, & ſes recherches indignes d'un homme d'eſprit qui doit au moins chercher à paſſer pour avoir quelque reſte de probité & d'honneur, s'il n'a point de Religion.

De la Papeſſe Jeanne il paſſe à ſainte Catherine de Sienne, il nous donne à ſa maniere l'étimologie de ſon nom, il nous fait ſon hiſtoire, il a vû ſa chambre, où Nôtre Seigneur la viſitoit, & la fenêtre par laquelle il entroit quand il ne vouloit pas être vû. C'eſt dommage que cette chambre qui eſt depuis long-tems une Chapelle, n'ait pas une cheminée, il n'auroit pas manqué de le faire venir par cet endroit, afin de répandre du ridicule ſur l'impieté de ſon narré. La queſtion de la Conception de la Sainte Vierge mere de Dieu n'entre dans cette lettre, que pour en groſſir le

volume. Car ſans ces railleries froides que pourroit dire un voyageur qui court preſque la poſte, ſuppoſé même qu'il ait fait le voyage, qu'il décrit autrement que dans les Livres de ceux qui l'ont précedé.

Qu'il nous donne, à la bonne heure *l'Allegro Maggio* des jeunes Payſanes de la campagne de Sienne, & de Piſe, & qu'il leur faſſe faire des ſouhaits proportionnés à leur âge, & à la portée de leurs eſprits, où trouve-t'il le mot pour rire. Si elles l'avoient connu, elles auroient ſouhaité que ſaint Antoine de Padouë que l'on invoque pour les choſes perduës, lui fît retrouver ſon bon ſens qui paroît fort égaré dans une infinité d'endroits de ſes lettres, ce qu'on peut dire pour l'excuſer, c'eſt que dans la triſte ſituation où ſe trouve un refugié dans un pays étranger, il a crû devoir ſe ménager l'eſprit de la populace, ne pouvant pas eſperer l'approbation des honnêtes gens. *Paupertas cogit ad turpia.*

La petite diſſertation que M. Miſſon fait ſur l'origine des coquilles, qu'on trouve auprès de Certaldo lui fait honneur, & s'il avoit toûjours écrit de pareilles choſes, il ne m'obligeroit pas à le reprendre, comme je ne manquerai

pas de faire dans la ſuite de cette Relation.

Suivons ſi nous pouvons la courſe rapide de ce célébre Voyageur. Il eſt déja à Piſe, il a meſuré l'Egliſe, la Tour, le Baptiſtere, mais il s'y arrête peu, parce qu'il ne trouve rien qui puiſſe plaire à ceux pour qui il écrit, il n'y a point de capuchon de S. François, ou d'autres bagatelles qu'il appelle & qu'il veut faire paſſer pour des reliques chés les Catholiques, afin de faire rire une populace ignorante dont il a beſoin. Il va de Piſe à Livourne, & revient de Livourne à Piſe pour continuer ſa route vers Florence en paſſant par Lucques, où il trouve une plus abondante moiſſon de choſes à critiquer, le Crucifix que l'on y revere, l'Image de Nôtre-Dame, la table de marbre de S. Fredien, & le changement du lit de la riviere le récompenſent de la ſterilité de Piſe; il en raille en libertin, & après avoir viſité l'Egliſe de Piſtoye, & avoir copié du moins en partie l'Oraiſon qu'on adreſſe à S. Jacques, il finit ſa Lettre par des étymologies, qui ne font pas grand honneur à ceux à qui il en fait preſent. Il arrive à Florence, après avoir fait en onze jours plus de deux cens trente milles, qui ſont au moins ſept

journées de caléches, par la route qu'il dit avoir priſe. C'eſt-là voir bien des choſes, & faire bien des remarques en peu de tems.

Comme M. Miſſon n'a demeuré que ſix jours à Florence, il ne faut pas s'étonner, s'il n'en dit pas beaucoup de choſes. Il y a long-tems que ce qu'il rapporte eſt imprimé, je pourrois en dire plus que lui, parce que j'y ai été pluſieurs fois, & que j'y ai fait des ſéjours conſiderables, cependant pour ne pas tomber dans la faute dont je le reprens, je me contenterai de donner en François le petit Livre Italien, qui contient la deſcription de cette belle Ville, & je vais mettre ici tout de ſuite ce que j'ai remarqué, & que je ne trouve point dans M. Miſſon, & autres Voyageurs qui ſoient venus à ma connoiſſance.

Les libertins publient qu'on ſouffre en Italie les femmes débauchées, & que leurs déreglemens n'y cauſent aucun ſcandale, parce que les Princes les regardent comme une choſe neceſſaire à leurs Etats, & utile à leurs interêts. Il ne me ſera pas fort difficile de détruire cette calomnie, je le ferai amplement dans un autre endroit. En attendant je dois rendre cette juſtice aux Florentins,

& au Prince qui eſt leur Souverain, qu'il n'y a rien au monde qu'ils ne mettent en uſage pour retirer du crime celles qui s'y ſont abandonnées. Sans parler de l'infamie dont elles ſont couvertes, qui les empêche de ſe trouver dans aucun lieu, ou aſſemblées avec les femmes d'honneur, & de mille autres choſes encore plus diffamantes, on les oblige de ſe trouver dans de certains tems à des exhortations publiques, où les plus célébres Prédicateurs leur font des diſcours pathetiques pour les porter à la pénitence, & à quitter leur mauvaiſe vie. Le Jeudy Saint eſt le plus célébre de ces jours. On les oblige de ſe trouver dans une Egliſe qui leur eſt marquée, & le Prédicateur après leur avoir fait une exhortation des plus pathetiques, & des plus touchantes leur preſente à toutes les unes après les autres un Crucifix. Celles qui le prennent declarent par cet acte, qu'elles ſont prêtes à changer de vie, & auſſi-tôt on les conduit dans un Couvent deſtiné à recevoir ces ſortes de pénitentes, où elles ſont entretenuës le reſte de leurs jours, & d'où elles ne ſortent que quand il ſe trouve occaſion de les marier honnêtement, & pour lors on leur donne une ſomme pour leur tenir lieu de dot.

Soin qu'on a pour convertir les femmes debauchées.

Une des plus grandes dévotions de Florence, eſt l'Egliſe de l'Annonciation, ou *Nunziata*, deſſervie par les Religieux Servites. Cette Egliſe eſt parfaitement belle, & très-richement ornée, mais ſur tout la Chapelle où eſt le tableau peint à Freſque, qui repreſente la Sainte Vierge. Le concours des Citoyens, & des Etrangers eſt très-grand dans cette Egliſe, qui a un privilege bien particulier touchant la retribution des Meſſes qui s'y diſent. C'eſt que toutes les aumônes qu'on donne pour la retribution des Meſſes, ſe mettent en commun pour tous ceux qui les ont offertes. De maniere que les Meſſes dites en un jour, ſont appliquées pour tous ceux qui ont donné leurs aumônes ſans diſtinction, & ſatisfont pour tout ce qu'on a reçû ce jour-là. Ce privilege eſt écrit en très-gros caracteres au-deſſus de l'endroit deſtiné à recevoir les retributions pour les Meſſes. Je m'étonne que M. Miſſon ne s'en ſoit pas apperçû.

Privilege particulier de l'Egliſe de l'Annoncia-de.

Il y a une cour quarrée aſſés grande environnée de portiques en forme de cloître, avant d'entrer dans l'Egliſe. Les murailles ſont peintes à Freſque par de très-bons Peintres. C'eſt dommage qu'elles ſont toutes couvertes des vœux, que ceux qui ont reçû de Dieu des gra-

ces particulieres, par l'interceſſion de la Sainte Vierge ne manquent pas d'y mettre. Ces vœux ne ſont point de ſimples tableaux, comme on le pratique en bien des endroits. Ce ſont des figures grandes comme le naturel de bois ou de carton, qui repreſentent les perſonnes, & les maux dont elles ont été délivrées. Ceux qui ne ſont pas accoûtumés à voir des vœux de cette eſpece, n'ont qu'à prendre la peine d'aller à l'Egliſe de Nôtre-Dame à Paris, & ils y verront la ſtatuë de Philippe le Bel à cheval armé, & caparaçonné comme il étoit le 18. Aouſt 1304. lorſqu'il défit les Flamans. Ce Prince y fit mettre cette ſtatuë comme une marque de ſa reconnoiſſance envers la Sainte Vierge.

Je partis de Florence le 17. Mai 1706. en cambiature, c'eſt-à-dire, en changeant de chevaux à toutes les poſtes qui ſont de huit en huit milles. Je payai à Florence la ſomme entiere dont j'étois convenu juſqu'à Bologne. J'en tirai un reçû & un billet adreſſant à tous les maîtres des poſtes pour me fournir trois chevaux, & un Poſtillon. Malgré cette précaution, je fus obligé de payer les deux dernieres poſtes; les maîtres diſants qu'ils n'avoient point de compte courant avec celui de Florence, & ne

Friponnerie qu'on fait à l'Auteur.

m'ayant point voulu donner de chevaux ſans payer. Il eſt vrai que j'aurois eu raiſon de cette friponnerie, ſi j'étois retourné à Florence, comme je comptois de le faire; mais ayant été obligé de m'en retourner par la Lombardie, mon argent a été perdu. Ceux qui liront ces Memoires apprendront à mes dépens à ne jamais payer d'avance, mais ſeulement à chaque poſte.

La route de Florence à Bologne eſt rude, parce qu'il faut paſſer les Monts Appennins, où l'on eſt contraint de faire une partie du chemin à pied quand on eſt en caléche. J'avois encore ſur le cœur la montagne de San Miniato, & c'étoit ce qui m'avoit obligé de prendre le parti d'aller à cheval plûtôt qu'en caléche, ou en littiere.

J'arrivai le même jour de bonne heure à Fiorenſuola, je crois que cela veut dire la petite Florence. Elle eſt un peu plus d'amoitié chemin de Florence à Bologne ſur la Frontiere de l'Etat du Grand Duc. On compte ſoixante milles ou environ de Florence à Bologne. C'eſt une petite Ville, ou gros Bourg preſqu'au pied des montagnes ſur une riviere qui n'eſt pas conſiderable. On dit qu'elle a été autrefois quelque choſe, elle n'eſt preſque rien à preſent. J'y fus

Fiorenſuola petite Ville.

très-mal, parce que le *Procaccio*, c'eſt-à-dire, le Meſſager, s'étant rencontré dans la même Hôtellerie, les meilleures chambres, & ce qu'il y avoit de meilleur fut donné à ceux qu'il conduiſoit; bien m'en prit d'avoir mon hamac, ſans lui les puces & les punaiſes m'auroient dévoré. Cette Ville ne conſiſte qu'en une ruë aſſés large & aſſés longue, au milieu de laquelle il y a une place preſque quarrée, une Egliſe Paroiſſiale aſſés propre, & quelques ruës de traverſe, les maiſons de ce petit lieu ne laiſſent pas d'être bien bâties, les dehors ſont riants, pour les dedans je n'en puis rien dire. Les Marchands de coûteaux de Scaperia, qui eſt entre les deux Florences, ſont encore plus importuns que ceux de Blois & de Châtelleraut; car ils vinrent me tourmenter juſques dans Fiorenſuola, & il fallut acheter de leurs marchandiſes ſans beſoin, & contre ma volonté pour me débaraſſer d'eux.

Je partis de Fiorenſuola au point du jour avec le Procaccio; mais je le laiſſai bien-tôt derriere, parce que changeant de chevaux à chaque poſte, & n'ayant point d'interêt de les ménager, je leur faiſois gagner l'argent que leurs Maîtres me voloient, de ſorte que j'ar-

rivai à Bologne ſur les trois heures, après midi le lendemain de mon départ de Florence.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la Ville de Bologne.

LEs François diſent ordinairement Boulogne, au lieu de Bologne, ils font mal, & ne diſtinguent pas aſſés cette grande Ville d'une autre beaucoup plus petite, & moins conſiderable qui eſt ſur la côte de la Picardie, que l'on appelle Boulogne ſur mer.

On donne à Bologne d'Italie, l'épithete de graſſe, parce qu'elle eſt ſituée dans un Païs extrêmement fertile, auſſi bien cultivé que les Etats du Grand Duc. Elle eſt après Rome la plus grande, la plus peuplée & la plus conſiderable de tout l'Etat Eccleſiaſtique. On dit qu'elle eſt plus ancienne que Rome. Après la décadence de l'Empire Romain, elle a eu bien des Maîtres; elle ſe mit enfin en liberté, mais les guerres inteſtines de ſes principaux Citoyens la déchirerent ſi cruellement, que les plus ſages crurent que pour les faire ceſſer & vivre en paix, il n'y avoit

point de moyen plus sûr que de se donner au Pape, c'est ce qu'ils firent en 1278. sous des conditions avantageuses, que l'on observe encore aujourd'hui très-religieusement, entre lesquelles sont d'avoir un Auditeur dans la Rotte, ou Parlement de Rome, & un Ambassadeur à la Cour du Pape, ce qui marque une espece d'égalité.

C'est aussi parce qu'elle s'est soumise volontairement à l'Empire de l'Eglise, qu'elle n'a point de Citadelle, moyen usité, mis en pratique & presque toûjours necessaire, pour retenir dans l'obéïssance les Villes que l'on soupçonne d'humeur de s'en écarter. Son enceinte n'est que de murs assés bien entretenus à la verité, mais sans fossés ni autre sorte de fortifications. On prétend qu'elle a cinq milles de circonference, deux milles de longueur, & plus d'un mille de largeur, & qu'elle contient près de quatre-vingt mille ames. C'est dommage qu'elle ne soit pas sur une riviere considerable, elle seroit une des plus marchandes d'Italie, puisqu'elle ne laisse pas de faire un bon commerce, quoiqu'elle n'ait qu'une petite riviere, appellée *il Reno*, ou le Rhin. Il est vrai qu'elle en retire toute l'utilité dont elle est capable, par la quantité de moulins de dif-

Grandeur de Bologne.

ferentes eſpeces qu'elle a bâtie ſur ſes bords.

Cette petite riviere ſe joint preſque aux portes de la Ville, à une autre appellée la *Savona*, & toutes deux font un canal qui va à Ferrare, & qui ſert à tranſporter les marchandiſes juſques dans le Pô.

L'Ordre des Dominiquains n'a qu'un Couvent d'hommes dans cette Ville; mais il en vaut bien quatre ou cinq; il eſt compoſé de quatre cloîtres, dont il y en a un très-grand & très-magnifique, les autres le ſont un peu moins; cela renferme un enclos vaſte, & ſi c'étoit la mode en ce Païs-là d'avoir des jardins, & qu'on les voulût proportionner aux bâtimens, & au nombre de gens qui les habitent, il faudroit qu'ils fuſſent bien grands, mais les Religieux Italiens ſe promenent peu, ils ſont accoûtumés auſſi-bien que les Seculiers à dormir, après qu'ils ont dîné, ce qu'ils appellent faire la meridienne, de maniere qu'un quart-d'heure après le repas, ils ſont tous retirés dans leurs chambres. Ils commencent à ſe rendre viſibles ſur les deux heures, & c'eſt alors qu'on peut traiter avec eux ſi on a quelques affaires à leur communiquer.

Vie des Italiens.

Il y a pour l'ordinaire cent cinquan-

te Religieux dans cette Maiſon dont plus de la moitié étudient, & font leur cours pour arriver au bonnet de Docteur, ce qui n'eſt pas une petite affaire. J'aimerois mieux être obligé de le prendre deux ou trois fois en Sorbonne, qu'une ſeule fois à Bologne. Auſſi un Religieux de dix-ſept ou dix-huit ans, qui entre aux études à deſſein de gagner ce bonnet, eſt heureux quand il y arrive à cinquante ans, encore faut-il pour cela que rien ne l'ait arrêté dans ſa carriere.

Je ne crois pas qu'il y ait de Ville au monde, où il y ait de plus beaux Couvens, de plus grands, & de plus magnifiques, & en plus grand nombre qu'à Bologne. On eſt charmé de la grandeur, & de l'exhauſſement des voûtes des cloîtres, des veſtibules, des dortoirs, les eſcaliers ſont grands, bien éclairés, les marches fort baſſes & par conſequent aiſées à monter. On voit par tout des ornemens diſtribués ſagement, & ſur toutes choſes une extrême propreté; mais il ſemble que les Architectes qui ont bâti ces Couvents, & ſur tout celui de S. Dominique ayent preſque oubliés qu'il falloit des chambres pour les Religieux, & que tous les endroits dont je viens de parler étoient bien moins

Deſcription du Couvent de S. Dominique.

neceſſaires que des chambres : car la plus grande partie de celles de ce grand Couvent, & ſur tout celles du grand cloître ſont petites, étranglées, & ſans preſque aucune commodité, quoi qu'à voir leurs portes ornées de magnifiques chambranles avec de grands medaillons, ou des figures en relief au-deſſus, il ſemble qu'elles vont donner entrée dans des appartemens les plus beaux.

Il eſt vrai que ces chambres ne ſont ordinairement occupées que par des Religieux étudians, qui n'en ont pas beſoin de plus grandes, & qu'il y en a un bon nombre d'autres parfaitement belles, très-commodes, & diſpoſées de maniere, qu'on en peut faire des appartemens ſpacieux de pluſieurs pieces, quand il faut recevoir des Cardinaux, ou autres grands Seigneurs qui choiſiſſent plûtôt les Couvents que les Palais de leurs amis, quand ils paſſent, ou qu'ils ont quelque ſéjour à faire dans la Ville.

Que les Allemans vantent leurs caves, & leurs tonneaux tant qu'ils voudront, il faut qu'ils le cedent en toute maniere aux Bolonois. Je vis avec étonnement les caves de nôtre Couvent, j'en admirai la grandeur, l'exhauſſement, la propreté, la clarté, la fraî-

cheur, & le grand nombre de tonneaux prodigieux qui y étoient, mais on me dit que celles des Franciſquains étoient toute autre choſe. Deux de nos Peres m'y conduiſirent, & après avoir vû le Couvent, qui eſt très-grand, & très-magnifique, on nous conduiſit aux caves, effectivement plus grandes & plus belles que les nôtres, & on nous y ſervit une ample collation avec des vins de pluſieurs ſortes excellens, & très-vieux. On nous en fit boire de trente-cinq ans, qui conſervoit encore dans cet âge toute la force & la vigueur d'un vin nouveau avec une couleur vive, & une liqueur délicieuſe.

Caves & vins des Franciſquains.

Ce vin étoit pur, & il faut qu'il le ſoit pour conſerver ſi long-tems les qualités dont je viens de parler.

On s'étonnera peut-être que je dis que ce vin étoit pur, cela veut dire qu'on n'y avoit point mêlé d'eau en le faiſant; car la coûtume du Païs eſt de mettre un tiers, ou au moins un quart d'eau dans les cuves où l'on doit fouler le raiſin. Sans cette précaution, les vins ſeroient trop violens & trop fumeux, & par ce moyen on s'épargne la peine d'y mettre de l'eau en le buvant. Tout le monde boit du vin en ce Païs, les femmes, & les enfans comme les hom-

Maniere de faire le vin.

mes, & quoiqu'ils ſoient ſobres, & qu'on ne puiſſe gueres leur rien reprocher ſur cet article, ils ne peuvent s'en paſſer. Franchement ils auroient grand tort de ſe gêner là-deſſus. Les vins ſont excellens, les vignes produiſent beaucoup, il n'y a point d'impôts qui les rendent chers, pourquoi ne pas boire dès qu'on le peut faire ſans incommoder ſa bourſe, ſa ſanté, & ſa réputation.

On fait du vin particulier dans toutes les Communautés pour le ſacrifice de la Meſſe, dans lequel il n'y a point d'eau. Ce ſont les Sacriſtains qui en ſont les dépoſitaires, & comme on en fait toûjours une quantité bien plus conſiderable qu'on n'en peut conſommer à l'Egliſe, ils n'en refuſent jamais aux Religieux, & ſur tout aux Etrangers qui en veulent goûter. Ce vin pour être entierement potable doit être de trois feüilles, avant ce terme il eſt exceſſivement violent.

Vin de Sacriſtie.

On ne ſert point d'eau ſur les tables dans les Communautés, & on ne donne point le vin par meſure aux Religieux. Il y a devant chaque Religieux un goblet de verre aſſés grand & fort propre, que les ſerviteurs rempliſſent autant de fois qu'on l'approche du bord de la table, & cela m'a paru fort raiſonnable;

nable ; car la meſure qu'on donneroit à chaque Religieux devant être égale, il arriveroit preſque toûjours qu'elle ſeroit trop grande pour les uns, & qu'elle ne ſuffiroit pas aux autres. Les premiers par inadvertance, ou pour ne pas paroître ſinguliers la boiroient entiere, & elle leur feroit mal, & ceux à qui elle ne ſuffiroit pas ſouffriroient la ſoif pour n'avoir pas la peine d'en demander, ou la honte de paroître plus grands buveurs que les autres.

La Bibliotheque de nôtre Couvent eſt une des meilleures de la Ville. Elle eſt nombreuſe, fort bien éclairée, les armoires qui renferment les Livres ſont d'une très-belle menuiſerie, elles ſont doubles, les premieres ont neuf à dix pieds de hauteur. Elles ſoûtiennent un corridor en ſaillie, où il y a d'autres armoires un peu moins hautes que les premieres. Ce qui m'a déplû, c'eſt que preſque tous les Livres ſont reliés en parchemin, qu'ils appellent *carta pecora*, ils prétendent que cette relieure conſerve mieux les Livres. Il me ſemble qu'ils ſe trompent, mais cette relieure eſt à beaucoup meilleur marché, & peſe moins, ils ont raiſon par ces deux endroits. Il y a un cabinet de manuſcrits, où l'on en conſerve de très-

anciens ; & ſur tout une Bible qu'on ſuppoſe écrite de la main d'Eſdras, comme le Bibliothequaire nous l'aſſura.

Bibliotheque de S. Dominique.

On trouve avant d'entrer dans la Bibliotheque, un veſtibule magnifique partagé en trois parties, par deux rangs de très-belles colonnes, qui portent au-deſſus de leur entablement un plat-fond fort décoré, les fenêtres ſont ſéparées par des pilaſtres de même ordre que les colonnes, & les vuides ſont remplis de cadres, qui contiennent des inſcriptions qui ont rapport à la fondation de ce Couvent, par nôtre Patriarche S. Dominique, & aux grands hommes qui ſont ſortis de cette illuſtre Maiſon. On peut croire que S. Pie V. du nom Souverain Pontife n'eſt pas oublié. Sa genealogie, & un abregé de l'Hiſtoire de ſa Famille, & de ſon Pontificat. La genealogie de nôtre Patriarche S. Dominique, y eſt auſſi aſſés au long. Mais ce que je n'ai jamais vû dans aucune Maiſon Religieuſe de quelque Ordre que ce ſoit qu'en celle-là, c'eſt un Inventaire de tous les revenus, & de tous les biens du Couvent, ſoit en maiſons, en terres, en rentes, & un état de la dépenſe annuelle dans les années ordinaires. J'y vis entre autres choſes un article qui m'édifia beaucoup, c'eſt que le Couvent

fournit en eſpeces tous les ans pour la nourriture, entretien, & logement de vingt-deux filles qui ont embraſſées nôtre tiers-Ordre. Elles en portent publiquement l'habit, & viennent à la Meſſe, & aux Offices Divins à nôtre Egliſe. C'eſt en cela ſeul qu'elles ne ſont pas cloîtrées. Car elles ne peuvent aller autre part qu'en ce ſeul endroit, & de retour chés-elles ne parlent à perſonne qu'au-travers d'une grille comme les Religieuſes Profeſſes des vœux ſolemnels. Elles ſont dans une grande maiſon qui appartient au Couvent qui eſt dans la place, ou grande cour exterieure, par laquelle on entre dans l'Egliſe. Cette cour ſpacieuſe étoit autrefois un cimetiere. On y voit encore quelques tombeaux anciens, entre leſquels il y en a un fort magnifique. Ces bonnes filles ont ſoin des ornemens & du linge de l'Egliſe, & s'en acquittent parfaitement bien.

Filles du Tiers-Ordre.

L'Egliſe de S. Dominique eſt une des plus grandes de la Ville. Elle eſt bâtie & voûtée dans le goût gothique, que les Italiens appellent *à la Tedeſca*, la nef eſt accompagnée de deux bas côtés avec des Chapelles. La croiſée a ſes Chapelles particulieres. Le grand Autel eſt dans le milieu de la croiſée, & le chœur des Religieux eſt derriere

Egliſe de S. Dominique à Bologne.

l'Autel qui eſt de marbre à la Romaine, orné ou chargé d'une nombreuſe & très-riche argenterie. Le chœur eſt grand, & peut contenir plus de deux cens Religieux. Les ſtales ſont d'une excellente menuiſerie, dont les derrieres ſont de bois de rapport, qui imitent ſi parfaitement la peinture en Camayeux que l'Empereur Charles-Quint pour s'aſſurer de la verité, en ôta une piece avec la pointe de ſon poignard; on ne manqua pas de nous faire remarquer cet endroit, qu'on a laiſſé vuide pour memoire de cet évenement. Ces tableaux repreſentent des Hiſtoires de l'Ancien Teſtament. On les regardoit avec juſtice, comme des chefs-d'œuvres dans le tems qu'ils ont été faits. Ils ſont à preſent moins eſtimés, parce que cet Art s'eſt perfectionné depuis qu'on a trouvé le ſecret de donner au bois les couleurs, & les teintes dont on a beſoin. Les deux plus belles & plus grandes Chapelles de cette Egliſe, ſont celles du Roſaire, & de S. Dominique. Elles ſont vaſtes, bien voûtées, toutes incruſtées de marbres choiſis, avec des ornemens de bronze doré, des peintures, des bas reliefs, & generalement tout ce que l'Art a pû inventer pour les rendre magnifiques. L'Autel de la Chapelle de S.

Dominique eſt iſolé ; le corps de ce ſaint Patriarche, eſt dans un tombeau de marbre, qui fait une partie du derriere de l'Autel, on admire les bas reliefs qui ſont ſur le tombeau, les connoiſſeurs diſent qu'il n'y a rien de plus correct, & de plus fini, & que l'antiquité la plus ſçavante ſe feroit honneur de cet ouvrage. Chapelle de S. Dominique.

Je ne ſçai par quel caprice nos Sacriſtains couvrent les murs précieux de cette Chapelle avec des tapiſſeries dans les jours de Fêtes. Il eſt vrai que ce ſont des tapiſſeries de velours, & de damas chargées de larges galons d'or avec des franges, & des crépines très-riches ; mais l'incruſtation & ſes ornemens ſi beaux, ſi recherchés & placés ſi à propos, me paroiſſent infiniment plus convenables que ces tapiſſeries, j'ai pris quelquefois la liberté de leur dire que leurs tapiſſeries ne devoient y être tenduës que les jours ordinaires, & pour empêcher la pouſſiere de gâter des ornemens ſi précieux ; l'argenterie particuliere de cette Chapelle eſt très-riche ; on ne met point de lampes au-dedans, de peur que la fumée ne gâte les peintures, & les ornemens dorés de la voûte. Elles ſont ſuſpenduës devant la Chapelle, & dans le bas côté. Il y en a pluſieurs. J'en

comptai un jour quinze, dont celle du milieu eſt d'une grandeur exceſſive. Elle a été faite au Mexique. C'eſt un preſent que les Indiens ont envoyé à la Chapelle de nôtre Patriarche, en reconnoiſſance du ſoin que ſes enfans ont eu de les inſtruire des verités de la Religion. On doit croire ſans que je le diſe qu'elle eſt d'argent, & du plus pur. La matiere n'y a pas été épargnée, la chaîne qui la ſuſpend eſt d'argent & très-groſſe. On attache quelquefois à cette maîtreſſe lampe, huit autres lampes qui ont un bon pied de diametre, qui ne paroiſſent encore que très-petites en comparaiſon de celle qui les ſoûtient.

Je vis ſur l'Autel quatre figures d'argent entre les chandeliers, qui avoient des reliques dans leurs baſes. Ces figures ont près de cinq pieds de hauteur, & on prétend qu'elles ſont maſſives. Il y en avoit autrefois douze, mais nos Religieux en firent fondre huit dans un tems de famine, & les convertirent en monnoye pour aſſiſter les pauvres. Ces pieces qui étoient des gros ou demis Jules, avoient d'un côté un S. Dominique, avec ce mot *Bononia*, & de l'autre ces paroles, *Pietas Fratrum Prædic. tempore famis*, avec l'année. Ces pieces ſont à preſent extrêmement rares. J'en

ai vû deux, ou trois dans le cabinet d'un Curieux, qui ne voulut pas m'en ceder une.

Comme elles étoient d'un grand poids, & d'une matiere très-pure, les Juifs les ont ramaſſées avec empreſſement, & les ont venduës aux Princes voiſins, qui les ont converties en monnoye à leur coin.

La Chapelle du Roſaire eſt vis-à-vis celle de S. Dominique, elle eſt auſſi grande, & à peu près auſſi ornée; mais ce qu'elle a de particulier, c'eſt une quantité prodigieuſe d'argenterie, qui eſt expoſée nuit & jour, ſans pouvoir être tranſportée hors de la Chapelle, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, pas même pour aider à orner un autre Autel, dans une ſolemnité extraordinaire, c'eſt la clauſe qu'ont attachée à leurs preſens ceux qui les ont faits, de maniere que ſi on tranſportoit quelques-unes des pieces de cette nombreuſe argenterie en quelque autre Chapelle, ſeulement pour quelques heures, elle appartiendroit dès ce moment de plein droit à l'Egliſe Cathedrale, à qui elle eſt ſubſtituée. C'eſt un moyen ſûr d'empêcher qu'on ne donne atteinte à la Loi, qui dit qu'il ne faut pas découvrir un Autel pour en couvrir un autre. Auſſi

Chapelle du Roſaire.

Clauſe particuliere pour l'argenterie de cette Chapelle.

peut-on dire, que le *Palladium* de Rome n'étoit pas gardée avec plus de ſoin que l'eſt l'argenterie de cette Chapelle. Je n'en ai pas fait l'inventaire, & je ne l'ai pas peſé, mais je puis aſſurer qu'il y en a pour de très-groſſes ſommes.

On fait à Bologne mieux qu'en aucun autre lieu d'Italie, des bouquets à fleur d'argent parfaitement approchantes du naturel. Ces bouquets durent bien plus que nos bouquets artificiels de parchemin, & il eſt plus aiſé d'en ôter la pouſſiere ſans les gâter. Il eſt vrai que ces bouquets ne peuvent repreſenter que des fleurs blanches comme ſont les lis, les jaſmins, les tubereuſes, les fleurs d'orange. Ils font les étamines, & les piſtelles de vermeil, auſſi bien que les feüilles.

La garde de cette argenterie donne bien de l'exercice à nos Sacriſtains, quoique la Chapelle ſoit fermée d'une bonne grille de fer, & que les fenêtres ſoient bien grillées avec des contrevents, que l'on ferme en-dedans. On eſt obligé de prendre de grandes précautions pour que ce treſor toûjours expoſé, ne ſoit pas enlevé, ce qui ne ſeroit pas abſolument impoſſible, parce que la Chapelle & un des côtés de l'Egliſe, ſe

trouvent dans une place publique, & que la Ville de Bologne eſt remplie d'Ecoliers alertes & ingenieux, qui ſont ſans ceſſe aux expediens pour trouver de quoi fournir à leur libertinage; auſſi y a-t'il toûjours un homme de garde dans l'Egliſe jour & nuit, qui outre ſes armes a pendant la nuit trois ou quatre dogues, & en cas de beſoin, il n'a qu'à ſonner une cloche qui répond aux chambres où couchent les Sacriſtains, qui ont des fenêtres qui donnent dans l'Egliſe, vis-à-vis cette riche Chapelle, & le ſecours ne tarde pas à venir.

J'ai dit ci-devant que le corps de nôtre Patriarche S. Dominique, repoſe dans un ſepulchre de marbre qui fait partie de l'Autel de ſa Chapelle. Ce ſepulchre ne s'ouvre jamais, on l'a fermé lorſqu'on y a mis ces ſacrées dépoüilles, & les clefs de bronze ont été ſciées; à l'égard de la tête, elle eſt dans une Chapelle placée derriere l'Autel de la croiſée de l'Egliſe, du côté de la Sacriſtie, on voit au travers d'une grille le tabernacle qui renferme cette précieuſe relique, mais on n'en approche que rarement, & difficilement. La Chapelle eſt fermée à quatre clefs, dont l'une eſt entre les mains du Cardinal Legat, qui a toute l'autorité du Pape dans le Gou-

La tête de S. Dominique.

vernement, ou Legation de Bologne, & du Bolonois. L'Archevêque de la Ville la ſeconde, la troiſiéme eſt au Sénat de la Ville, & la quatriéme entre les mains du Prieur du Couvent.

Comme la Ville reconnoît S. Dominique pour un de ſes Patrons, on ne peut s'imaginer quelles ſont les précautions pour conſerver cette précieuſe relique, & pour empêcher qu'on n'en enleve quelque choſe. Ces Meſſieurs portent leur défiance juſqu'à l'excès; depuis que le Cardinal de Medicis frere du Grand Duc, ayant été introduit dans la Chapelle, & la Chaſſe lui ayant été ouverte, il preſenta aux Officiers qui étoient preſens un Bref du Pape, qui lui permettoit d'en enlever une dent, ce qu'il fit ſur le champ, malgré les oppoſitions des Officiers du Legat, de l'Archevêque, du Sénat, & des Religieux, il la mit dans une boëte d'or, & ſortit auſſi-tôt de la Ville. On dit qu'il fit ſagement, parce que le Peuple ayant ſçû ce qui s'étoit paſſé, s'attroupa, prit les armes, & l'auroit obligé à rendre ce qu'il avoit enlevé.

Le Cardinal de Medicis prend une dent.

Quoiqu'il n'y eût rien à craindre des Religieux de l'Ordre aſſemblés pour le Chapitre General, on eut toutes les peines du monde à obtenir que nous vif-

ſions la tête de nôtre Pere, on l'obtint à la fin. Le Vice-Legat envoya ſoixante Suiſſes, qui ſe ſaiſirent des clefs des portes du Couvent & de l'Egliſe, & qui ne laiſſerent entrer que les Officiers des Puiſſances qui gardent les clefs de la Chapelle, & les Ouvriers dont on pourroit avoir beſoin. Cette précaution ne fut pas inutile, comme nous le verrons bien-tôt. On ouvrit donc la porte de la Chapelle, & enſuite le tabernacle où repoſe la relique, & on fit un procès verbal de l'état auquel on avoit trouvé les ſerrures. On tira la relique, & on reconnut les ſceaux appoſés ſur les vis qui ferment la Chaſſe, & on ſe mit en devoir de les ouvrir. Il y en avoit huit, les cinq premieres vinrent parfaitement bien, l'Ouvrier mal-adroit rompit la ſixiéme, il fallut la forcer pour achever de la tirer, & cela conſomma un tems conſiderable, à la fin on en vint à bout, la Chaſſe fut ouverte, & la relique fut élevée, de maniere qu'elle paroiſſoit toute entiere au-deſſus de la Chaſſe.

Cette Chaſſe eſt une tour de vermeil doré à huit angles, d'environ vingt pouces de hauteur, ſurmontée d'une pyramide ronde d'un pied, ou quinze pouces de hauteur. C'eſt cette pyramide qui eſt attachée avec des vis à la

tour, que l'on leve quand on veut faire voir la relique. La tour, & la pyramide ſont très-bien travaillées, les ornemens d'or n'y ſont pas épargnés, ni les pierreries. Après qu'on eût achevé le procès verbal de reconnoiſſance, les Suiſſes formerent deux hayes depuis la porte de la Chapelle, juſques devant un Autel, où tous les Religieux étoient aſſemblés. Un Officier nous introduiſit les uns après les autres dans la Chapelle, dont on faiſoit ſortir auſſi-tôt que nous avions ſatisfait nôtre curioſité & nôtre dévotion. Il n'y avoit dans la Chapelle que nôtre Pere General, le Vice-Legat, un Vicaire General de l'Archevêque, trois Sénateurs députés, trois Notaires, quatre Officiers Suiſſes l'épée à la main à côté de la relique, & le Prieur du Couvent avec deux Religieux revêtus des ornemens ſacrés qui tenoient la Chaſſe.

Je remarquai que la tête de nôtre S. Patriarche étoit fort petite, ce qui me fit connoître que les portraits que j'en avois vû à Toulouſe, en Eſpagne, & en d'autres endroits ne lui reſſembloient pas du tout. En effet, le portrait qu'on en conſerve à Bologne eſt tout different.

Cette cérémonie fut fort longue, il

étoit plus de minuit quand les procès verbaux furent achevés, & les portes fermées, après quoi nous remerciâmes ces Meſſieurs, & les reconduiſîmes à leurs caroſſes.

J'ai dit que l'Egliſe de S. Dominique étoit fort grande, & qu'elle avoit une croiſée, deux bas côtés, & un chœur fort grand; par là on peut juger de la quantité de tapiſſerie, qui eſt neceſſaire pour couvrir les murs d'un ſi grand Vaiſſeau. J'en ai pourtant vû trois tentures differentes, une de damas rouge & jaune, une autre de velours rouge, & de damas, & une troiſiéme de damas rouge faite exprès, dont toutes les coûtures ſont couvertes de galons d'or très-larges, le bas chargé de grandes franges d'or, avec des campanes de la même matiere. Cette derniere tenture eſt appliquée ſur des cadres de bois, taillés pour les endroits qu'ils doivent couvrir, de maniere que ces tapiſſeries étant toûjours tenduës, ne ſe coupent point comme il arrive en les pliant, & en les dépliant. On conſerve tous ces cadres dans une chambre bien ſéche, & on les attache aux murs de l'Egliſe avec des crampons de fer.

Cette riche tenture eſt un preſent d'un Religieux de la Maiſon, qui s'é-

tant trouvé heritier de ſa famille, employa les effets mobiliers, & les revenus des fonds à orner l'Egliſe. La Coûtume d'Italie eſt de conſerver aux Religieux le droit qu'ils ont aux ſucceſſions qui leur peuvent arriver, à moins qu'ils n'y ayent renoncé par un Acte exprès avant de faire profeſſion. Il eſt vrai que ce droit d'heredité ne s'étend qu'à l'uſufruit des fonds, & à la proprieté de tous les effets mobiliers, & cela me paroît très-juſte, & très-conforme à la raiſon.

Les Religieux heritent en Italie.

On raiſonne autrement en-deçà des Monts, c'eſt-à-dire en France, il ne s'agit que de ſçavoir ſi on raiſonne plus juſte, cela ne me paroît pas; car pourquoi priver un homme de ce que la nature lui a donnée. C'eſt, dit-on, que cela eſt contraire au vœu de pauvreté qu'il a fait; mais ſi cela étoit, il faudroit dépoüiller abſolument les maiſons de tous leurs biens. Car quand le Monaſtere eſt riche, les particuliers le ſont auſſi, ſans ceſſer pour cela d'être dans l'exacte obſervance de leur vœu de pauvreté. La pauvreté Religieuſe ne conſiſte pas à n'avoir rien, mais à n'être maître de rien ſans la permiſſion expreſſe de ſes Superieurs; ainſi quelque riche ſucceſſion qui tombe à un Religieux, il n'en eſt

pas plus riche, ni moins pauvre, parce que ce n'eſt pas proprement lui qui herite, mais ſon Monaſtere, ſuivant la regle du Droit, qui dit que tout ce que le Religieux acquiert, il l'acquiert pour ſon Monaſtere. *Quidquid acquirit Monachus acquirit Monaſterio.* Il n'eſt donc pas en état de diſpoſer de rien, il n'eſt maître de rien, il ne poſſede rien qu'autant que ſon Superieur lui en permet l'uſage, il eſt par conſéquent pauvre.

La condeſcendance qu'ont quelquefois les Superieurs d'agréer que les acquiſitions d'un Religieux ſoient employées à une choſe plûtôt qu'à une autre ne rend pas le religieux propriétaire. Son Superieur a jugé bon, utile, & honnête l'emploi qu'il a propoſé qu'on fît de l'heritage qui lui eſt arrivé. Ce n'eſt plus le Religieux qui diſpoſe, & qui fait l'emploi, c'eſt le Superieur, & en voilà aſſez pour que le Religieux ſoit dans les bornes les plus étroites de ſon vœu de pauvreté. C'eſt ainſi qu'en uſoient les anciens Peres du Déſert, ces modeles de la pauvreté, & de toutes les vertus Religieuſes. Ils heritoient de leurs parens, ils partageoient les ſucceſſions qui leur venoient avec leurs Coheritiers, & avec l'agrément de leurs Superieurs,

ils disposoient de ce qui leur étoit échû. Peut-on dire qu'ils n'étoient pas pauvres, qu'ils n'étoient pas Religieux ? Il n'y a rien de plus injuste que ce sentiment.

Cependant comme il pouvoit arriver que tous les fonds d'un Etat passeroient dans les mains des Religieux, on a résolu avec autant de sagesse que de justice, que les fonds après la mort des Religieux heritiers, retourneroient aux heritiers Collateraux ou autres habiles à succeder à ces mêmes Religieux s'ils fussent demeurés dans le monde.

Cyprès de S. Dominique.

On fait voir dans le preau d'un des Cloîtres de ce Couvent un Cyprès que la tradition constante assure avoir été planté par nôtre Patriarche S. Dominique. Si M. Misson l'avoit vû, il n'auroit pas manqué d'en faire une relique, & une histoire pour divertir les bateliers de la Tamise. Je dois avertir le public que nous ne considerons cet arbre que parce qu'il a été planté par un homme pour qui nous avons une singuliere veneration, & parce qu'il y a peu d'arbres qui ayent plus de cinq siecles d'ancienneté comme celui-là.

Outre le Cyprès on montre encore la chambre où S. Dominique est mort. Je ne dis pas celle où il logeoit étant

vivant, il n'en avoit point, l'Egliſe lui en tenoit lieu, & quand le beſoin preſſant l'obligeoit de prendre du repos, le marche-pied de quelque Autel étoit ſon lit. On a fait une Chapelle de cette petite chambre. Elle eſt au rès de chauſſée du grand Cloître. Les premiers Peintres des plus celebres Ecoles de Bologne y ont travaillé à l'envie. C'eſt dommage que ces excellents morceaux ne ſoient pas dans un lieu plus éclairé.

Palais de l'Inquiſition.

La Maiſon de l'Inquiſition eſt dans l'enceinte du Couvent. C'eſt un Religieux de l'Ordre qui eſt Inquiſiteur, il y a ſon logement, & celui de ſes Officiers neceſſaires. Les priſons y ſont jointes, elles ne ſont ni ſombres, ni affreuſes, comme certaines gens mal intentionnées, ou mal informées le publient. Je les ai vûës, & j'ai été témoin du grand ordre de la charité, & de la juſtice qui s'y obſerve. Tous ceux qui ſont criminels ſeroient heureux de tomber en des mains auſſi charitables que celles des Officiers du Saint Office. On n'y veut point la mort du pecheur, mais ſa correction, & quoi qu'en ait dit l'impoſteur Dellon dans ſa relation de l'Inquiſition de Goa, j'eſpere juſtifier aiſément ce Tribunal

devant les perſonnes ſages dans un Ouvrage qui ſuivra celui-ci, ſi Dieu me donne la vie, & aſſez de ſanté pour l'achever.

Je ne finirois point ſi je voulois faire une deſcription un peu détaillée de ce célébre Couvent. On y voit des tableaux des plus excellens Maîtres & en quantité. L'Egliſe, le Refectoire, les Salles, les Cloîtres, les Claſſes, tout eſt rempli de peintures des fameuſes Ecoles des Caraches, du Guide, du Titien & de quantité d'autres qui ſe ſont ſignalés à l'envi les uns des autres dans ce bel Art. Sur tout je ne pouvois me laſſer d'admirer ce fameux tableau du Guide qui repreſente le maſſacre des Innocens. Ce n'eſt pas une peinture, ce n'eſt pas un morceau de Sculpture; ce ſont des perſonnages vivants, animés, les paſſions parlent, le ſang coule, on y entend le cri des enfans, tout y eſt en mouvement.

Conteſtation des Bolonois & des Florentins ſur la Peinture.

Les Florentins ſe vantent que la Peinture eſt reſſuſcitée chez eux, & que c'eſt leur Compatriote Cinabué qui l'a tirée du tombeau, où l'ignorance & la ruſticité des barbares qui avoient inondé l'Italie, l'avoit enſevelie: mais les Bolonois leur conteſtent hautement cette gloire; & font voir

par des témoignages éclatans que la Peinture fleuriſſoit chez eux avant que Cinabué ſçût manier le pinçeau. Je ne ſuis pas capable de les mettre d'accord, mais quand je le ſerois, je m'en garderois bien. Ces conteſtations ne produiſent point de guerres ſanglantes. La mort, les ruines & la déſolation ne les accompagnent point. Les Etats en tirent même des avantages conſiderables, puiſqu'elles ſervent d'éguillon pour exciter les uns & les autres à ſoutenir l'honneur de leurs Ecoles, en tâchant à ſe ſurpaſſer.

Mais la peinture n'eſt pas la ſeule choſe qui rend la Ville de Bologne recommandable, ſon Univerſité eſt fameuſe par tout le monde. Elle doit ſon établiſſement à Charlemagne. Il y a bien des Ecrivains qui prétendent qu'elle fut établie par l'Empereur Theodoſe en 425. & quatre ſiecles de plus ou de moins ſont un objet qu'on ne doit pas négliger. Les Empereurs qui ont ſuccedé à Charlemagne ſe ſont fait un devoir, & un honneur d'imiter ce Prince incomparable, en conſervant ou en augmentant les Privileges de cette ſçavante Ecole. Les Papes y ont donné toutes leurs attentions depuis qu'ils ſont maîtres de cette Ville, & il y a

tant de ſiecles que toutes les ſciences y fleuriſſent, & qu'elles y ſont enſeignées par les premiers hommes du monde, que ce n'eſt pas ſans raiſon que la Ville prend la qualité de maîtreſſe de toutes ſortes de Sciences, & qu'elle eſt en poſſeſſion de mettre ces mots ſur les monnoyes d'argent, *Bononia docet.* Bologne enſeigne.

Outre les Ecoles particulieres des Religieux, où les Seculiers peuvent aller étudier, parce que les Profeſſeurs Reguliers doivent être Docteurs de l'Univerſité, il y a pluſieurs Colleges, où l'on enſeigne les Humanités, & la Philoſophie. Mais ceux qui veulent prendre les dégrez dans l'Univerſité, doivent faire leur cours au grand College de l'Univerſité, on l'appelle *Le ſtudio.* C'eſt un bâtiment magnifique, d'une grandeur prodigieuſe. L'on n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit l'orner, & le rendre propre aux exercices qui s'y font. C'eſt l'ouvrage du fameux Architecte Jacques Barocci, ſurnommé Vignolle, c'eſt tout dire, il a taillé en plein drap, Saint Charles Boromée étant alors Legat de Bologne, & neveu de Pie IV. Le Veſtibule eſt ſpacieux ſoutenu par de très belles colonnes de marbre. L'eſcalier principal

Le Studio ou le grand College.

répond à la grandeur & à la magnificence du Veſtibule. Il eſt peint à freſque par les plus habiles Peintres du XVI. ſiecle. Une choſe qui m'a étonné eſt que ces Peintures expoſées en tout tems au grand nombre d'Ecoliers de toutes ſortes de Nations qui y ſont à toute heure, ne ſont ni égratignées, ni effacées. Cette moderation m'a fait croire qu'il n'y avoit jamais eu de François dans cette Univerſité. Car c'eſt leur pratique invariable de gâter tous les endroits qu'ils fréquentent, d'y écrire leur nom, & ſouvent d'autres choſes plus meſſéantes, en un mot de n'avoir aucun reſpect pour les endroits, & les choſes les plus reſpectables.

Il eſt impoſſible de trouver autre part des Claſſes plus belles & plus décorées que celles de ce vaſte College. Les Salles où l'on ſoutient les Actes publics ſont ornées de peintures à freſque, & même de tableaux de prix. Il y a des Profeſſeurs de Rhétorique, de Philoſophie, de Langues Orientales, d'Ecriture Sainte, d'Hiſtoire Sacrée & Prophane, de Theologie, de Medecine, de Botanique, d'Anatomie, d'Aſtronomie, de Geometrie, du Droit Civil & Canonique. En un mot de toutes les Sciences. Les honoraires des Profeſſeurs

ſont conſiderables, & payés bien exactement. Quelques-uns ont des appartemens dans le College.

C'eſt l'Archidiacre de la Cathedrale qui donne le Bonnet Doctoral à ceux qui en ſont jugés dignes après de longues études, & des examens très-rigoureux.

S. Pierre du Dôme. L'Archidiacre eſt la premiere Dignité de l'Egliſe Cathedrale, qui eſt dédiée à Saint Pierre. Elle eſt preſqu'au centre de la Ville, elle eſt aſſés grande, très-ancienne, bien bâtie, & ornée de quantité d'excellentes peintures, d'ornemens ſuperbes, d'argenterie très-riche, de quantité de précieuſes reliques. Le Chapitre de cette Egliſe eſt nombreux, & riche, & toûjours compoſé de gens d'une très-grande diſtinction. Il en eſt ſorti un nombre conſiderable de Prélats, d'Evêques, de Cardinaux. On prétend même que Gregoire XIII. de la Maiſon Bon Compagno, & Innocent IX. de la Famille des Fachinetti avoient été de cet illuſtre Corps.

Il y a long-tems que cette Egliſe eſt en poſſeſſion de n'être gouvernée que par des Cardinaux. En effet c'eſt un bon morçeau, & digne d'une Eminence, & comme diſent les Italiens, un *Boccono*

di Cardinale. Le Palais de l'Archevêque est près de l'Eglise Cathedrale, il est bien bâti, bien orné, & meublé comme il plaît au Prélat qui l'occupe. Palais Archiepiscopal.

Outre le Chapitre de la Cathedrale, il y a encore deux Collegiales de consequence, Sainte Marie Majeure, & Saint Petrone, dont la plus considerable est celle de Saint Petrone Evêque & Patron de la Ville. Cette Eglise fut fondée par le Senat & le Peuple de Bologne en 1211. Elle est à present la plus grande & la plus magnifique de toute la Ville, la premiere Eglise qu'on avoit bâtie en l'honneur de ce Saint n'ayant pas paruë assez magnifique, on l'abbatit, & on en commença une autre en 1290. c'est celle qu'on voit à présent à laquelle on a toûjours travaillé depuis ce tems-là, & qui n'étoit pas entierement achevée en 1706. aussi faut-il avoüer que c'est un grand ouvrage. Le frontispice est tout de marbre avec des statuës Colossales de la Vierge, de Saint Petrone, & de Saint Ambroise. Cette Eglise renferme vingt-quatre Chapelles grandes, ornées de marbre, de statuës de bas reliefs, & de quantité d'excellents Originaux des meilleurs Peintres, comme du Guide, des Collegiale de S. Petronne.

trois Caraches, du Casta, du Caccia, du Proccacio, du Sansonin, de l'Albarese, du Cignagni, du Parmesan, & de quantité d'autres Heros de la Peinture, de maniere qu'il semble qu'on ait rassemblé exprès dans ce même lieu ces differentes piéces, afin que les connoisseurs pussent juger plus aisément de leurs beautés, & du merite de ceux qui les ont produites.

C'est dans cette Eglise que se font toutes les céremonies extraordinaires. La Cathedrale est trop petite, au lieu que la vaste grandeur de Saint Petrone peut contenir aisément la multitude que la curiosité, ou la dévotion ne manque pas d'attirer aux grandes Fêtes.

Couronnement de Charles-Quint à S. Petrone le 5. Novembre 1523.

Ce fut à Saint Petrone que Charles-Quint reçût la Couronne d'or de l'Empire de Clement VII. le cinq Novembre 1523. On voit cette ceremonie representée à la dixiéme Chapelle par Brizio Peintre fameux qui s'est immortalisé par ce grand ouvrage que l'on ne peut assés admirer. L'Histoire de ce Couronnement est écrite sur une grande plaque de cuivre attachée devant le Palais du Pape dans la place de Saint Petrone. Je rapporterois les termes de cette inscription si d'autres Voyageurs ne les avoient déja rapportés.

Une

Une choſe qui contribuë infiniment à la beauté de l'Egliſe de Saint Petronne, c'eſt qu'elle eſt ſituée entre deux grandes places. La principale eſt devant ſon frontiſpice, elle eſt plus longue que large & très-vaſte en tout ſens, ſon milieu eſt occupé par une fontaine de marbre qui renferme une ſtatuë Coloſſalle de bronze qui repreſente Hercule, autour de laquelle il y a quatre figures de femmes qui jettent l'eau par les mamelles.

Palais du Pape.

Le Palais du Pape eſt vis-à-vis cette fontaine. Il occupe preſque tout le côté droit de la place, c'eſt où loge le Légat, qui a une garde de cent Suiſſes, & une Compagnie de Chevaux Legers. Il eſt ſi vaſte que le Conſeil, ou Sénat de la Ville y a ſes Salles, & ſes appartemens. Il y en a d'autres pour les Notaires, d'autres pour les Aſſemblées des Bourgeois, pour la police, pour les differentes Cours de juſtice. Le Légat y a ſes appartemens d'hiver & d'été, auſſi bien que ſon Auditeur General; & quantité d'autres Officiers attachés à ſa dignité, & à ſa perſonne. Le Gonfalonier, les Anciens qui gouvernent la Ville ſous l'autorité du Légat, & qui en ſont comme les Chefs, & à peu près comme le Prévôt des

Marchands & les Echevins de Paris. Ces cinq Meſſieurs ont leur table ſervie aux dépens du public, pendant qu'ils ſont en charge ; & comme ce ſont eux qui en réglent la dépenſe, on peut croire qu'elle eſt abondante & délicate. D'ailleurs la Ville eſt riche, & ſe picque de faire les choſes avec grandeur.

Hiſtoire de Henri Roi de Corſe & de Sasdaigne.

En pourra-t-on douter quand on ſçaura que ce Palais ſi grand & ſi magnifique a été bâti exprès pour ſervir de priſon à Henri Roi de Corſe & de Sardaigne, fils naturel de l'Empereur Henri II. qui ayant été envoyé par ſon pere avec des Troupes au ſecours des Modénois, qui étoient en guerre avec les Bolonois, eût le malheur d'être battu, & pris près le pont de Saint Ambroiſe. Les Bolonois ſes vainqueurs le traiterent toûjours en Roi, mais ils ne voulurent jamais lui rendre la liberté, quelque choſe que l'Empereur ſon pere pût faire pour la lui procurer. Il offrit entre autres choſes pour ſa rançon d'environner la Ville de Bologne d'un cercle d'or. Quelque mince qu'il l'eût fait faire, il eſt certain qu'il auroit toûjours fallu une quantité bien conſiderable de matiere pour environner une Ville qui a cinq mille de tour. Ce

Prince mourut enfin après une prison de vingt-deux ans, neuf mois & seize jours, & fut enterré dans l'Eglise de S. Dominique, où les Bolonois lui firent des obseques dignes de son rang, & lui érigerent une statuë & un tombeau magnifique le 14. de Mars 1272. lorsque Jean-François Aldrovandus étoit Dictateur de la Ville.

Cette Histoire est écrite en Latin sur le Sepulchre de ce Prince. Il y a apparence que la table que la Ville entretient à son Gonfalonier, & à ses quatre Conseillers, est la même qu'elle entretenoit au Roi de Sardaigne, pendant sa prison, & qu'elle n'a pas voulu que les fonds destinés à cette dépense fussent employés à un autre usage, ce qui auroit pû faire oublier à la fin un évenement qui lui fait tant d'honneur. Je voudrois qu'outre le tombeau, la table, & l'Epitaphe, on eût fondé un service annuel, & un Eloge funebre à l'honneur de cet illustre prisonnier.

François I. Roi de France représenté touchant les malades.

On me fit remarquer une peinture sur la façade du Palais où François I. Roi de France, est representé touchant, & gueriſſant les malades des écroüelles, dans le voyage qu'il fit en cette Ville quand il conclud le fameux Concordat

avec Leon X. Il falloit qu'il fût bien avec le Pape, puiſque celui-ci ſouffroit qu'il fît des miracles en ſa preſence.

Ce palais eſt orné d'excellents tableaux ſur bois & ſur toile, outre les belles peintures à freſque que l'on voit par tout ſur les murailles. Il y a à l'entrée deux ſtatuës de bronze, l'une de Boniface VII. & l'autre de Gregoire XIII. Celle-ci eſt bien plus eſtimée que la premiere; on y voit quantité de Buſtes de Papes & d'autres grands Hommes, & une ſtatuë d'Hercule de terre cuite d'une prodigieuſe grandeur, qu'on regarde comme un chef d'œuvre en ce genre.

Ligne meridionnale de S. Petronne.

Il ne faut pas oublier la fameuſe ligne méridienne que le ſçavant M. Caſſini de l'Academie des Sciences de Paris a tracé ſur le pavé de l'Egliſe de S. Petronne ſur une large lame d'airain, un rayon du Soleil qui paſſe par un trou de la voûte marque les ſtations de cet Aſtre, & les heures Aſtronomiques, & Italiennes, depuis le Solſtice d'été, juſqu'à celui d'hyver. Les Sçavants du pays diſoient qu'on remarquoit quelque changement dans cet horloge, & ne convenoient point de la cauſe qui le produiſoit. Ce point excitoit entre eux des conteſtations très-vives. Ceux

qui tenoient pour les nouveaux ſyſtêmes aſſuroient que le cours du Soleil n'étoit plus le même, & qu'il avoit changé ſa ligne de direction, comme on a remarqué depuis quelques années que l'aimant a changé la ſienne. Ceux qui ſont prevenus pour l'ancien ſyſtême aſſuroient que le Soleil n'avoit point changé de route, ni de ſituation, mais que c'étoit le balancement de la terre qui cauſoit ce déſordre, dont les Cieux de trepidation étoient cauſe, pour avoir communiqué au globe de la terre, ce qu'ils devoient garder pour eux ſeuls. Quoiqu'il en ſoit, l'horloge ne marque plus auſſi regulierement qu'elle faiſoit, & je crois que ces Cieux de trepidation auſſi bien que les Courans dans la mer, ſont de merveilleuſes reſſources pour les Aſtronomes, & pour les Pilotes.

Un autre Aſtronome a tracé une Meridienne dans le Palais de la Ville. On la trouve juſte, & je n'en ſuis pas ſurpris, il eſt vivant, & preſent. Celle de Saint Petronne ſeroit merveilleuſe, ſi M. Caſſini avoit toûjours demeuré à Bologne, ou qu'il fût en vie.

Entre les Nations qui ont des Colleges dans cette celebre univerſité pour

College des Eſpagnols.

leurs compatriotes. Les Eſpagnols en ont un fondé, ſi je ne me trompe, par le Cardinal Albornas qui leur a laiſſé douze mille écus de rente pour l'entretien de cinq Chapelains, de vingt ou vingt-cinq Etudians, qui doivent être Eſpagnols naturels, Docteurs en Droit Civil & Canonique avant que d'être reçûs comme Etudians, & aggregés dans ce College, où ils vont prendre leurs leçons, & faire leurs actes à l'étude generale. C'eſt dans cette celebre Ecole que ces Docteurs Eſpagnols viennent ſe perfectionner dans la ſcience des Loix, & ſe rendre capables de remplir les charges de judicature de cette Monarchie, & c'eſt de là que les Conſeils d'Eſpagne ont accoûtumés de tirer tous les Sujets dont ils ont beſoin pour leurs Tribunaux. Quand l'Univerſité de Bologne ne ſeroit reconnuë comme une des plus celebres de tout le monde, ſur tout pour l'un & l'autre droit, un témoignage auſſi authentique ne ſuffiroit-il pas pour établir par tout ſa réputation. Car que ne doit-on pas penſer d'une Ecole où les Docteurs Eſpagnols viennent ſe preſenter comme Diſciples, & étudier tout de nouveau après avoir été jugés dignes d'enſeigner les autres dans leur propre pays.

Ces Messieurs conservent religieuse-ment toutes les coûtumes de leur païs, ne se dispensant jamais de porter toutes les marques qui peuvent faire connoître aux Etrangers qu'ils sont Espagnols, ils sont toûjours habillés de noir, ils ont les cheveux plats, & partagés de côté. Le chapeau à forme platte, & à grands bords, les lunettes cloüées, ou scellées sur le nés, le pourpoint à basques pendantes sur la cuisse, la mousstache, & la golille, les culottes étroites, le bas de soye, le soulier plat & rond, & sur tout le manteau piece essentielle à l'habillement Espagnol, & par dessus tout une gravité des plus grandes, & une morgue des plus fieres. Le College entretient ordinairement deux caroſſes, & on y reçoit tous les Cardinaux, les grands Seigneurs, les Evêques, & autres personnes de distinction de la Nation qui passent à Bologne.

Hab l'emens des Espagnols.

Outre le College des Espagnols, il y en a encore d'autres qu'on appelle Nationaux, parce qu'ils sont établis & fondés pour certaines Nations comme celui de la Marche, fondé par Sixte V. pour ses compatriotes de la Marche d'Ancône, un autre pour les Piedmontois, un autre pour les Ultramontains,

Colleges & grand nombre d'Ecoliers.

un pour les Allemans, & d'autres encore. Ces Colleges & la réputation des Profeſſeurs y attirent un grand nombre d'Ecoliers, on y en a compté juſqu'à dix mille ; & malgré la miſere des tems, les guerres & les Univerſités d'Italie & d'Allemagne, où les Princes ont ſoin d'avoir d'excellents Profeſſeurs, afin d'y attirer les Etudians, celle de Bologne étoit encore très-nombreuſe, & très floriſſante en 1706. lorſque j'y étois.

Auſſi faut-il avoüer qu'il y a peu de Villes au monde auſſi propres à l'étude que celle-ci. L'air y eſt pur, le climat doux, les eaux legeres, le vin excellent, auſſi bien que les fruits, les grains, les viandes. On y joüit d'une paix profonde. Les droits qu'on doit payer au Souverain n'inquiétent perſonne, tant ils ſont legers, la juſtice y eſt exactement renduë; on favoriſe en toutes choſes les Sciences, & ceux qui s'y appliquent. Un des principaux ſoins du Légat, & des Magiſtrats, eſt d'entretenir l'abondance. Je n'ai point vû de Ville où l'on vive plus délicieuſement, & à meilleur marché, & où il y ait tant d'eſprit, il ſemble que le climat en fourniſſe.

J'ai dit ſeulement que la Ville eſt fort

grande, il faut ajoûter qu'elle eſt fort belle. Les ruës ſont preſque toutes fort droites, & fort bien pavées. Il y en a de fort larges, & elles le ſeroient toutes ſi les portiques qui ſont des deux côtés n'emportoient pas une partie du terrein qu'on auroit pû laiſſer pour augmenter leur largeur.

Les Portiques des ruës de Bologne.

Ces portiques ſont commodes, on peut aller en tout tems par toute la Ville ſans être incommodé du Soleil, ou de la pluye. C'eſt un avantage pour ceux qui vont à pied, il me ſemble pourtant que cela gâte furieuſement les maiſons, & rend les rés de chauſſée fort obſcurs. Les Marchands s'en accommodent, parce que le faux jour eſt très-propre pour cacher les défauts de leurs marchandiſes, mais les achepteurs n'ont pas lieu d'en être contens. Ce n'eſt pas ſeulement à Bologne que les Marchands ſe trouvent bien de ces faux jours. Les Fripiers & autres Marchands des pilliers des Halles à Paris ſeroient bien fâchés d'être plus éclairés, & ceux qui ne joüiſſent pas de cet avantage par la maniere dont leurs maiſons ſont conſtruites, ſe le procurent en fermant leurs fenêtres avec des planches, n'y faiſant entrer la lumiere que par des ſoupiraux qui

ſont toûjours un faux jour. C'eſt encore pour cela qu'on fait les auvents des boutiques les plus larges qu'il eſt poſſibles, malgré les ſoins que les Magiſtrats ſe donnent pour les tenir d'une certaine largeur. Quand cela manque aux deſſeins des Marchands, ils y ſuppléent par des toiles colorées, qui écartent une bonne partie de la lumiere, & par des montres de leurs différentes marchandiſes qu'ils étalent avec affectation, & toûjours dans le deſſein d'empêcher la lumiere d'entrer dans leur comme ce.

Les Portiques des ruës de Bologne ne ſont ni également hauts, ni également beaux. Pour la largeur, ceux de même côté d'une ruë ſont egalement larges, ou à peu de choſe près; ils ſont ſoutenus par des pilliers de pierre ronds pour la plûpart. J'en ai vû de bois en quelques endroits qui faiſoient un mauvais effet.

Il y a quelques hôtels que l'on honore en Italie du nom de Palais, dont les portiques ſont d'une belle élevation, formez par des Colonnes, ou par des pilaſtres avec leurs baſſes & leurs chapiteaux, & parfaitement bien voûtés. Cependant il me ſemble que cela défigure toûjours le frontiſpice d'une mai-

ſon, à moins qu'ils ne ſoient comme étoient ceux de la Place de Vendôme ſelon le premier projet qu'on avoit fait, ils ſervent alors d'ornemens, & ne cachent point ceux dont les portes des maiſons peuvent êrre accompagnées.

Il y a peu de maiſons à Bologne qu'on puiſſe dire très-belles. Je parle de celles des particuliers, les façades ſont peu ornées, on n'y prodigue point le marbre comme à Rome, à Genes, à Florence, à Piſe, à Livoutne, & en beaucoup d'autres Villes. On le conſerve pour orner les dedans; mais en échange, on n'épargne rien pour les meubler avec magnificence, & pour rendre les appartemens, les cours, les jardins d'un très-bon goût, & d'une plus grande beauté.

On m'a fait voir des maiſons dont l'entrée ne promettoit pas beaucoup, & dont les dedans étoient charmans. Tout le monde aime la peinture, & tout le monde s'y connoît en ce Païs-là. Des gens très-mediocres, ont chés-eux des originaux de conſequence, & parlent des tablèaux & des peintures, comme auroit pû faire M. Felibien. Ils ſçavent diſtinguer les Ecoles, & les differentes manieres dont ces Ecoles ſe ſont ſervies. Il ne faut pas penſer à leur en impoſer.

Bologne eſt depuis bien des ſiecles en poſſeſſion d'avoir d'excellens Sculpteurs, & des Fondeurs très-habiles, auſſi bien que des Peintres. On voit des pieces très-achevées du fameux Jean de Bologne Sculpteur & Fondeur, qui étoit d'une ſi parfaite correction & d'un ſi grand travail, que l'Italie eſt pleine de ſes ouvrages.

A propos de cet habile Artiſte, il m'arriva une petite avànture, qui m'apprit qu'il ne faut pas toûjours dire ce qu'on penſe. On me montroit dans le Palais du Comte Pepoli, ſi je ne me trompe, un Crucifix de bronze de grandeur naturelle qui a été modelé, & jetté par Jean de Bologne. Cette figure eſt ſi belle, ſi vivante, & repreſente ſi bien un homme ſouffrant ſur le point d'expirer, que je ne pouvois me laſſer de la regarder, & quoiqu'on me montrât d'autres choſes très-belles & très-rares, qui étoient dans la même Chapelle, j'en revenois toûjours au Crucifix, & je ne le pouvois quitter, il eſt certain que ſans la couleur du métal, il n'y a perſonne qui n'y fût trompé, & qui ne le prît pour un corps animé. Le garde-meuble qui nous montroit la maiſon, ne manqua pas de me dire que le Roi de France en avoit offert autant peſant d'or, &

que ſes maîtres ne l'auroient pas voulu donner. Je l'aurois donné ſi j'avois été à leur place, lui répondis-je, un peu trop vîte, & moi auſſi, me dit-il, ſi j'avois été François; je compris aiſément ce qu'il vouloit dire, & que c'étoit me reprocher mon ignorance, & mon peu d'attachement pour les belles choſes; mais comme cela pouvoit ſignifier que les François n'ont rien qu'ils ne ſe croyent obligés d'offrir à leur Souverain, je le pris de cette maniere, & je ne jugeai pas à propos de me fâcher.

Réponſe qu'on fait à l'Auteur.

C'étoit dans les appartemens du Comte Pepoli, que les gens de Lettres s'aſſembloient deux ou trois fois la ſemaine. Des Religieux de mon Ordre m'y ont introduit quatre fois, & j'y ai toûjours été reçû avec beaucoup d'honnêtetés. Au défaut des belles Lettres, & de diſcours Académiques, dont je n'étois gueres chargé, je répondois aux queſtions qu'on me faiſoit ſur l'Hiſtoire naturelle, les Manufactures & autres choſes des Païs d où je venois, & j'étois écoûté avec plus d'attention que ne meritoit ce que je leur rapportois de mes Voyages. Ces Meſſieurs s'aſſembloient dans quatre ou cinq grandes pieces de plein pied, & traitoient entr'eux avec beaucoup de franchiſe & d'égalité, &

avec beaucoup de retenuë & de politeſſe. Après Rome, c'eſt de toutes les Villes Papalines, celle où il y a le plus de Nobleſſe. Cela décore beaucoup la Ville, mais c'eſt ce qui lui a fait perdre ſa liberté; car après l'extinction de l'Exarcat de Ravenne, elle s'étoit érigée en République, comme toutes les autres Villes de la Lombardie, & elle joüiroit encore de la liberté qu'elle s'étoit procurée, ſi elle avoit euë moins de Nobleſſe, & aſſés d'autorité pour tenir ſes Citoyens dans un juſte équilibre; mais l'ambition, & les richeſſes ayant fait oublier aux Citoyens ce qu'ils devoient à leur Patrie, & à eux-mêmes, ils ſe partagerent en pluſieurs factions, qui remplirent le Païs de ruines, de morts, & de déſolation. Les Lambertazzi & les Geremei, familles conſiderables par l'ancienneté de leur Nobleſſe & par leurs richeſſes, ſe firent pendant bien des années une guerre ſanglante, qui remplit la Ville & les environs de meurtres & de carnage. Les Lambertazzi avec leurs adherans furent à la fin chaſſés, & dépoüillés de leurs biens, mais la Ville n'en fut pas plus libre. Les Giſleri, les Pepoli, les Viſcomti, les Bentivogli, s'érigerent de nouveau en Tyrans, & mirent tout en uſage pour

opprimer la liberté de leur Patrie. Les Giſleri furent chaſſés, & on mura la porte par laquelle on les mit hors de la Ville, pour leur marquer qu'ils ne devoient jamais eſperer d'y rentrer. Les Viſcomti, & les Pepoli eurent le même ſort les uns après les autres. Les Bentivogli reſterent les derniers, avec une autorité qui approchoit de la Souveraine ; mais les creatures de ceux qui avoient été chaſſés, firent joüer tant de reſſorts, qu'à la fin ils furent auſſi chaſſés, leur Palais raſé, & que la Ville reconnut le Pape pour Souverain à certaines conditions avantageuſes, qui s'obſervent encore aujourd'hui fort religieuſement, & qui font goûter à cette célébre Ville la douceur d'un Gouvernement juſte & équitable, à cette liberté prétenduë près qu'elle avoit, & qui l'avoit remplie de factions, de tumultes & de déſolations.

L'abondance du Païs eſt au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer, & rend cette Ville très-riche, quoiqu'elle manque des commodités abſolument neceſſaires pour un grand commerce, je veux dire d'un Port de mer, ou d'une riviere conſiderable. Mais ſes Habitans laborieux, & induſtrieux y ont ſuppléé, & ils ont tellement ménagé leur petite ri-

viere, qu'elle ne fait pas un pas ſans rendre ſervice à ſes maîtres. On y voit des moulins à papier, d'autres à ſcier les bois qu'ils trouvent dans les Apennins, des martinets pour forger le fer, & pour polir les canons de fuſils, pour piler les écorces & la valonée, pour tanner les cuirs, pour faire de l'huile, pour le chanvre & le lin, pour moudre toutes ſortes de grains, pour filer la ſoye, la tordre, la devider, & pour une infinité d'autres travaux, qui demanderoient beaucoup plus de tems, & de dépenſes s'il falloit y employer les hommes, ou les chevaux.

Differentes Manufactures de Bologne.

Il y a des Manufactures de ſoye, où l'on fait en perfection les taffetas, les ſatins, les damas, les velours pleins & ciſelés, & generalement toutes ſortes d'étoffes de ſoye.

Le lin, & le chanvre viennent en perfection aux environs de la Ville, & fourniſſent de quoi travailler à un grand nombre de Tiſſerans. La République de Veniſe enleve autant qu'elle peut les chanvres Bolonois, parce qu'une longue experience l'a aſſurée de leur bonté. Elle en fait tous les cordages de ſes Bâtimens.

On y fait des bouteilles, des taſſes, des valiſes, & autres meubles de cuir

boüilli, mieux qu'en aucun autre lieu du monde.

Les chiens de Bologne ont été plus à la mode qu'ils ne le ſont aujourd'hui. On dit qu'on a le ſecret de les empêcher de croître. Je voudrois qu'ils trouvaſſent auſſi le moyen de faire des lapins, des liévres, des cerfs, & des ſangliers d'une taille proportionnée à celle de ces lévriers, il y auroit plaiſir de voir des chaſſes de pareils animaux dans un jardin. Les Marchands de chiens ne manquerent pas de m'en apporter de très-beaux, & de très-petits; mais ils n'eurent point de mon argent; ils paroiſſoient ſcandaliſés quand je leur promettois d'en acheter, s'ils m'en apportoient de grands comme des ânes. Ils n'auroient pas eu peu à faire, s'ils avoient voulu me contenter. Car les ânes de ce Païs-là, & ceux de la Marche ſont de la plus belle taille qu'il y en ait au monde. Chiens de Bologne.

L'on eſtime beaucoup les ſavonettes de Bologne, & on a raiſon; car elles ſont d'un ſavon très-pur, préparé avec ſoin, & rempli d'odeurs charmantes. Avec tout cela elles ne ſont pas cheres. J'en achetai, & je croyois qu'on ne pouvoit rien faire qui en approchât, mais j'ai été déſabuſé, quand j'ai vû celles Savonettes de Bologne.

de Naples, qui à mon avis ſurpaſſent autant celles de Bologne, que celles-ci ſurpaſſent les plus communes de Paris. Pour l'ordinaire celles de Naples ont peu de conſiſtance, il faut les conſerver dans des pots, mais elles mouſſent bien mieux, il n'en faut que gros comme un pois, pour remplir un baſſin d'une mouſſe épaiſſe, blanche comme de la neige, qui amollit le poil, qui décraſſe à merveille, & qui laiſſe au viſage une très-bonne odeur.

Barbiers de la plus grande partie de l'Italie.

C'eſt en Italie qu'il faut que tous les Barbiers du monde aillent apprendre leur métier. Les Barbiers Maîtres, ou Garçons ſont habillés de noir avec le manteau, lorſqu'on les envoye chercher, ils ne portent jamais l'équipage de leur métier. C'eſt un jeune Garçon ou Apprentif, qu'ils appellent un *Fattore*, qui porte dans une toilette de ſoye deux baſſins d'argent, ou du moins argentés, un miroir, des boëtes à ſavonettes de diverſes eſpeces, des peignes, des ciſeaux, des raſoirs, une pierre, de la poudre, de la pommade, une petite phiole de vinaigre roſat, & des linges très-propres avec le pot à l'eau.

Après qu'on eſt aſſis, celui qui doit travailler vous fait une profonde reverence, vous met autour du coû un ta-

blier à dentelle, qui vous environne entierement, & pend juſqu'à terre ; il met par-deſſus une ample ſerviette, qu'ils appellent un *Eſucatorio*, & le Facteur ſe preſente avec un baſſin d'eau tiede, ou fraîche, comme on le veut. Le Maître vous demande quelle ſavonette vous voulez, & vous lave à merveille pendant que le Facteur tient le baſſin. Quand il a achevé, & qu'il a pris le raſoir, il vous fait une ſeconde reverence au premier coup qu'il vous donne, en vous diſant *con ſalute*, pendant qu'il travaille, le Facteur tient un miroir devant vous, & jamais le Barbier ne paſſe devant vous, quand il change de côté, il paſſe par derriere, & vous demande de tems en tems, ſi vous êtes content du raſoir. On vous lave avec de nouvelle eau pour faire le contrepoil, après quoi le Barbier vous coupe les poils du nés, accommode les ſourcils, vous nettoye les oreilles, & vous change de ſerviettes. Le Facteur ſe preſente avec le baſſin, & de l'eau, & le Barbier après vous avoir prié de fermer les yeux vous ſavone tout le viſage avec d'excellent ſavon, & dès qu'il a achevé, le Facteur prend un autre baſſin avec de l'eau fraîche, dans laquelle on répand quelques gouttes de vinaigre roſat, & on vous

lave le visage. On vous presente encore une fois de l'eau froide pour vous laver, & on vous essuye avec soin, & d'une maniere très-polie. Le Barbier vous met un peu de pommade à la moustache, veus peigne, vous poudre si vous voulez, & après avoir ôté ses linges, il vous fait une profonde reverence. Qui ne croiroit qu'il faut payer bien cher toutes ces cérémonies ? Il n'en coûte pourtant qu'un Jules, & quelque Bajoque que l'on donne au Facteur, quand on veut faire les choses noblement.

Saucissons de Bologne.

Entre les Manufactures de Bologne, celle des saucissons n'est pas la moindre. On sçait ce que c'est, on en porte de tous côtés. J'en ai mangé en Amerique, il me semble pourtant qu'ils sont meilleurs sur le lieu, où on les fait, je me suis informé exactement de quoi ils sont composés, & comment on les fait, & on m'en a dit les choses si differentes que je n'ose les écrire ici, de peur de passer pour un menteur, quoiqu'en rapportant dans la sincerité, ce que j'en ai appris, mais on m'a peut-être trompé. Les uns disent que les meilleurs sont composés de chair d'asnon, les autres veulent que ce soit de la chair de sanglier ; d'autres prétendent qu'on n'y employe que celle de cochon domesti-

que, & d'autres enfin ſoûtiennent qu'on mêle cette derniere chair avec celle de bœuf, ou de veau par portions égales. Il reſulte de tout cela, qu'ils ſont tous aſſés ſages pour faire un myſtere de leur compoſition. Ils font bien, tout le monde les voudroit imiter, & à la fin le commerce qu'ils font de cette chair tomberoit entierement.

Pour moi je crois que la chair d'aſnon eſt un conte fait à plaiſir. Il eſt vrai que le Païs, & les environs produiſent beaucoup d'aſnons, mais la race en ſeroit éteinte depuis qu'on fait des ſauciſſons. Je conviens que la chair de ſanglier doit avoir plus de goût, & un certain fumet, que n'a pas la chair de cochon domeſtique, mais où prendre tant de ſangliers ? L'Amerique qui en eſt pleine, auroit peine à y ſuffire. Je conclud donc qu'on ſe ſert de la chair de cochon domeſtique, & que l'on y peut mêler celle de bœuf, ou de veau. A l'égard des doſes, je n'en dirai rien, je puis avoir été trompé, & je ne veux pas tromper les autres.

Les ſauciſſons gros & petits, ſont de même chair, ils ont le même apprêt, & ne different que par leur volume. On coupe en tranches fort minces la chair qu'on y veut employer, ſoit cochon,

Maniere de faire les ſaucifſons.

ſoit veau, où bœuf. On la met macerer dans un vaiſſeau avec de bon vinaigre, du ſel, du poivre, du gerofle, des écorces de bois d'Inde, qu'on appelle en Italie canelle geroflée, & des feüilles de laurier. Quand cette chair a été un tems ſuffiſant dans la liqueur, on la hache le plus menu qu'il eſt poſſible, & on la réduit en pâte. On y mêle alors le lard ſalé, avec les épiceries qu'on juge à propos & neceſſaires pour lui donner le goût, & l'odeur qu'elle doit avoir, & on l'entonne dans les boyaux, ou veſſies de cochon, qu'on a diſpoſé pour la renfermer, & on la fait ſécher moderément & à loiſir.

La conſommation qui ſe fait de ces viandes dans le Païs eſt preſque incroyable, & outre cela, on en envoye de tous côtés, & quoiqu'on en faſſe dans toute la Lombardie, on les fait toûjours paſſer ſous le nom de ſaucifſons de Bologne, & on en fait un très-bon commerce.

Fromage de Parme.

On contrefait de même à Bologne, & aux environs les fromages de Parme, & quoique les Parmeſans prétendent que la Lombardie toute entiere n'a jamais pû arriver au point de perfection, où ils ont porté leurs fromages, on s'en mocque à Bologne & dans bien d'au-

tres endroits, & on fait des fromages de Parme, comme ceux de Patme font des ſauciſſons de Bologne.

La Ville de Bologne fait encore un commerce conſiderable de cotignac, ou gelée de coing. Ces fruits viennent à merveille dans tout ce territoire, & comme là, & dans aucun autre Païs, ils ſont infiniment moins bons cruds, que cuits, on a trouvé que la meilleure maniere de les accommoder, étoit de les mettre en gelée. Les Religieuſes ſe piquent fort de ſe ſurpaſſer les unes les autres dans cette douce Manufacture, & dans la compoſition des pâtes de fruits, où elles n'épargnent pas le muſc, & l'ambre. Elles ſont des eaux de fruits excellentes, & quand on me menoit dire ou entendre la Meſſe chés-elles, ou leur rendre viſite, elles ne manquoient pas ſelon l'heure qu'il étoit de nous preſenter des rafraîchiſſemens.

On m'avoit averti que pour ſe divertir, & pour embaraſſer les Etrangers qui ne ſont pas encore accoûtumés à leurs manieres, elles preſentoient des liqueurs à la glace dans de certains vaſes de criſtal fort larges, qui n'ont qu'un travers de doigt de profondeur, ondés & gaudronnés, de maniere qu'il n'y a qu'un ſeul endroit par lequel on puiſ-

Verres à boire d'une façon extraordinaire.

ſe boire, ſans s'expoſer à renverſer ſur ſoi la plus grande partie de la liqueur. Un François Secretaire de nôtre Pere General, m'avoit recommandé à un Religieux du Couvent, qui avoit la bonté de me conduire par tout, de me faire voir tout ce qu'il y avoit de curieux, & de m'introduire dans les compagnies les plus qualifiées de la Ville. Ce Religieux me montra un de ces vaſes dans ſa chambre, & m'enſeigna le côté dont il falloit ſe ſervir, de ſorte que je ne tombai point dans l'inconvenient, où d'autres Etrangers tomboient devant moi, ce qui ſervoit à divertir ces bonnes Religieuſes. Elles en querelloient quelquefois monn conducteur, & il leur répondoit qu'il falloit me ménager, parce que je venois d'un Païs, où j'avois appris des ſecrets terribles, & entre autres d'éveiller les perſonnes les plus endormies, ſans les toucher ni leur parler. Il n'en falloit pas davantage pour réveiller la curioſité de ces Dames. Leur ſexe eſt le même par tout, Italiennes, Françoiſes, Eſpagnolles, Ameriquaines libres, ou grillées, elles ſont curieuſes, babillardes, malicieuſes, railleuſes, &c. Elles ne different entr'elles que du plus au moins. Enfin quand je m'étois bien fait prier, je donnois à celles que je diſois

ſois être mes meilleures amies des pois à gratter, je les avertiſſois de la maniere de s'en ſervir, & du remede qu'il falloit apporter â la douleur qu'ils cauſent, quand on s'eſt ſuffiſamment diverti aux dépens des perſonnes ſur leſquelles on a répandu le duvet, qui couvre la ſilique de ces pois. J'en ai fait la deſcription dans mon Voyage aux Iſles de l'Amerique. Ceux qui ont le Livre peuvent y avoir recours. Je vais ici en dire deux mots en faveur de ceux qui ne l'ont pas.

Deſcription des pois à gratter.

Les pois à gratter, que les Sçavans appellent *Phaſcolus Americanus, ſiliquis latis hiſpidis, & ungoſis fructu nigro.* Les Braſiliens les nomment autrement, ſelon Margrave, Livre premier, chapitre vingt. C'eſt le fruit d'une plante, ou eſpece de liere, qui ne vient jamais aſſés forte pour ſe ſoûtenir elle ſeule. Elle croît aſſés vîte, elle pouſſe quantité de jets, & quand elle trouve à s'attacher à des halliers ou à des arbres, elles les environne, & les couvre en peu de tems, ſon bois eſt gris, ſouple, liant, & plein de ſeve; ſon écorce, ou ſa peau eſt de même couleur & aſſés mince. Sa feüille a preſque autant de largeur par le bas, qu'elle a de longueur, elle finit en pointe, & eſt parta-

gée en deux parties inégales par ſa principale nervure. Cette plante porte des fleurs bluâtres, dont le calice contient un piſtille accompagné de quelques étamines jaunes. Le piſtille ſe change en une ſilique de ſix à huit pouces de longueur, dont l'écorce eſt garnie par deſſus d'un duvet, brun, fin, court & épais, qui ſe ſépare aiſément de la ſilique, quand elle eſt meure. Le dedans diviſé en trois cellules contient autant de pois, ou fèves noirâtres, plates & dures, qui n'ont d'autre proprieté que de multiplier l'eſpece de ce mauvais arbriſſeau. On a donné à ce fruit le nom de pois à gratter, parce que le duvet dont il eſt couvert, cauſe une démangeaiſon extrême en tous les endroits, où il eſt répandu. Il ſuffit que le vent en porte quelques brins ſur quelque partie du corps que ce ſoit, pour ſentir auſſi-tôt une démangeaiſon, & un feu qui vous déſeſpere, & qui augmente à proportion que vous vous grattés, parce que vous le répandés en plus d'un endroit. Ses pointes imperceptibles entrent dans les pores, & piquent d'une maniere iufiniment ſenſible. On en met quelquefois dans des tuyaux de plume, pour les ſouffler ſur les gens dont on veut ſe divertir, ou bien on en met dans leurs

lits. Il n'eſt pas neceſſaire après cela de leur recommander de veiller, rien au monde n'éloigne plus le ſommeil, & ne donne une occupation plus chagrinante & plus douloureuſe.

Le premier remede qu'on peut apporter à cette démangeaiſon, eſt de s'abſtenir de gratter & de ſouffler, ou faire ſouffler fortement ſur l'endroit où l'on ſent la douleur, afin d'en détacher le duvet, cela arrive infailliblement, ſi on n'a point fait entrer les pointes dans les pores en ſe grattant. La ſeconde, eſt de frotter promptement l'endroit avec un peu d'huile, ou d'eau tiede, & à faute de l'un ou de l'autre, avec de la ſalive. Cela émouſſe les pointes de ce duvet, le détache de la ſuperficie de la peau, & le fait tomber.

On peut croire que des preſens de cette eſpece, me firent bien-tôt bon nombre d'amies. Celles qui avoient été attrapées, vouloient ſe vanger, & en attraper d'autres, & quand j'allois voir nos Sœurs, ou d'autres Religieuſes, on me faiſoit cent honnêtetés, & des preſens de pâtes ambrées, d'eau glacées, & d'ouvrages de cloître, qu'il falloit enſuite payer en pois à gratter, en ambrettes, ou graine de muſc, noix d'Acajou, graine de Baſilier, & autres choſes que

j'avois apporté des Iſles. Un Voyageur qui vient de loin ne ſçauroit trop ſe charger de graines, de plantes, de feüilles, de racine, & autres ſemblables bagatelles.

Je m'en ſuis bien trouvé, je le conſeille à ceux qui me ſuivront. Un gros de baume du Perou, ou de Capahu, vous procurera plus d'amis, & vous fera trouver des facilités infinies, pour voir tout ce qu'il y a de plus rare dans les cabinets des Curieux.

Preſque toutes nos Religieuſes, & celles des Ordres de S. François, ſont filles de qualité, pour qui leurs parens ont une extrême conſideration. Ils ſe font un point d'honneur de recevoir avec politeſſe, & diſtinction les recommandations de leurs parentes. J'étois confus des honnêtetés qu'on me faiſoit, quand je portois quelque recommandation de Religieuſe, & avec combien d'exactitude on me montroit tout ce que je voulois voir. Bologne eſt un endroit, où un Curieux ſe peut contenter, il y a des Recüeils de tableaux des meilleurs Maîtres, tant des Ecoles qui ont pris naiſſance dans la Ville, que de celles de Rome, de Veniſe, & de Florence. J'en ai vû de nos Peintres François Anciens & Modernes que l'on eſtimoit beau-

Cabinets de Curieux.

coup. L'Abbé Comte Malveſi, Chanoine de la Cathedrale, a écrit en deux volumes *in quarto*, la Vie des Peintres & Sculpteurs Bolonois, avec un détail de leurs ouvrages. On a imprimé le Cabinet du Commandeur Coſpi, qui eſt à preſent joint avec celui du célébre Aldrovrandi, on les conſerve avec ſoin dans le Palais des Magiſtrats, j'ai vû tout à mon aiſe toutes les raretés qui y ſont enfermées, & j'en ferois ici l'inventaire s'il n'étoit pas fait, ou ne pouvoit être entre les mains de tout le monde. Il y a de très-belles ſuites de Médailles, tout cela eſt imprimé en Italien.

Il y a un jardin de plantes derriere le Palais du Legat, il eſt grand & bien entretenu. Il fallut donner au Medecin qui en a la direction, des graines de l'Amerique, & lui en enſeigner la culture. Avec cela nous fûmes les meilleurs amis du monde. Il me montra un aloës qui avoit pouſſé ſon jet, & ſes fleurs, il étoit beau & bien haut. Il y a quelques Fleuriſtes Curieux chés leſquels je vis de très-belles tulippes. Jardin des plantes.

Le Dimanche 30. Mai, on fit la cérémonie de reporter au Monaſtere des Religieuſes de S. Dominique au Mont de la Garde, le tableau de la Vierge, que l'on croit peint par S. Luc, on le

va chercher proceſſionnellement toutes les années, on l'apporte dans l'Egliſe de S. Petronne, où l'on fait une octave fort ſolemnelle, en execution d'un vœu que la Ville fit il y a pluſieurs ſiecles à la Sainte Vierge, dans le tems d'une peſte furieuſe qui ravageoit tout le Païs, & dont la Ville fut préſervée, par l'interceſſion de la Mere de Dieu, dont on porta l'Image en proceſſion pendant ſept jours autour des murailles.

Miſſon n'a pas manqué de nous dire avec ſon effronterie ordinaire, que ſi on n'alloit pas chercher cette Image, elle viendroit elle-même du moins une fois par an à Bologne, mais qu'on lui épargne cette peine. Il eſt vrai qu'il raconte cette Fable ſur un dit-on, c'eſt-à-dire, qu'il l'a inventé lui-même, pour répandre du ridicule ſur une action toute ſainte, qui perpetuë la memoire d'une grace reçûë de la bonté de J. C. par les merites & les prieres de ſa très-ſainte Mere. Je ſuis ſûr qu'il eſt le ſeul inventeur de cette fauſſeté, & je le mets au défi lui & tous les autres Ecrivains de ſa Secte, de citer une ſeule perſonne de bon ſens, qui lui ait dit la ſottiſe qu'il rapporte; on va tous les ans chercher ce tableau reſpectable, on l'expoſe à la veneration des Peuples,

Proceſſion du tableau de Nôtre-Dame.

afin qu'ils ſe ſouviennent de la grace qu'ils ont reçû de la bonté de Dieu par les prieres de la Sainte Vierge, & qu'ils l'en remercient. On reſpecte ce tableau, à cauſe de celle qu'il repreſente, mais on ne l'adore point ; & quand on a donné à la Mere de Dieu des marques de la reconnoiſſance qu'on conſervera éternellement, à cauſe de la grace ſignalée qu'elle a obtenuë de Dieu pour la Ville, on reporte le tableau au Monaſtere de nos Religieuſes, qui en ſont les dépoſitaires & les gardiennes.

Cette cérémonie ſe fait avec beaucoup de pieté, & de magnificence. Toutes les Confrairies de la Ville, tout le Clergé Seculier & Régulier y aſſiſtent. Le tableau couvert de quelques voiles précieux, étoit porté ſous un dais fort riche. Le Cardinal Legat, & le Cardinal Archevêque marchoient derriere, & étoient ſuivis des Magiſtrats, & des Facultés en habit de cérémonie. Le Legat avoit la droite, & ſa garde Suiſſe étoit à côté de lui. L'Archevêque avoit auſſi à ſon côté ſes Officiers. Un nombreux chœur de muſique & de ſimphonie, marchoit devant le dais, & chantoient des Hymnes alternativement avec le Clergé, l'on tira force boëtes, quand le tableau parut hors de l'Egliſe, le

Peuple qui rempliſſoit la grande place, étoit dans un grand ſilence, & donnoit des marques d'une profonde veneration.

Le Religieux qui avoit la bonté de me conduire me fit quitter la Proceſſion, & me conduiſit chés un de ſes amis, où il s'étoit fait garder une fenêtre, afin que je puſſe voir commodément toute la cérémonie; car pour voir une Proceſſion il n'y faut pas aller. Je la vis effectivement fort à mon aiſe, & j'en fus fort édifié. L'ordre y étoit obſervé à merveille, & quoiqu'il n'y eût point cette foule d'Archers, & Officiers de Police, comme on en voit à Paris en pareilles occaſions, où ils cauſent toûjours plus de déſordre qu'ils n'en empèchent, je ne vis rien qui troublât l'ordre, ou qui cauſât le moindre ſcandale. Le Peuple qui rempliſſoit les ruës ſe rangeoit de lui-même, & laiſſoit le paſſage au Clergé, la ſainte Image fut encore ſaluée par des boëtes & par le canon en ſortant de la Ville, & fut reportée & remiſe aux Religieuſes du Monaſtere, où elle repoſe depuis bien des ſiecles. On appelle ce Monaſtere la Madone de S. Luc, à cauſe du tableau célébre qui y eſt conſervé.

Quoiqu'il n'y ait point de caroſſes de

loüageà Bologne, on n'eſt pas pour cela obligé d'aller toûjours à pied, pour peu qu'on ait d'habitude dans la Ville, ou d'amis dans un Couvent, on ne manque point de caroſſes. Les perſonnes de qualité qui ſont en grand nombre, & qui entretiennent de gros équipages, permettent à leurs cochers de ſe ſervir une ou deux fois la ſemaine de leurs caroſſes, & de leurs chevaux, cela ne nuit pas aux domeſtiques, ni beaucoup à la bourſe de ceux qui les employent, puiſqu'il n'en coûte que ſix Jules pour avoir un caroſſe, depuis une heure après midi juſqu'à ſept heures du ſoir. Il eſt vrai qu'ils ne peuvent ſortir de la Ville, ni aller fort vîte. Il ne ſeroit pas juſte, qu'un cocher voulût pouſſer ſes chevaux pour des Etrangers, plus que pour ſon Maître. Leur alleure n'accommode pas les François, & j'en ai vû qui aimoient mieux aller à pied, ils s'en repentoient enſuite, ils revenoient au Couvent las, alterés, tout en ſueur, après avoir eu le chagrin de remarquer, qu'on les avoit regardé comme des *gredins*, dans les lieux où ils s'étoient trouvés avec de leurs Confreres qui étoient venus en caroſſes.

Facilité d'avoir des caroſſes.

J'ai appris des Italiens, qu'il faut demeurer à la maiſon, & n'entreprendre

aucun voyage, quand on ne le peut pas faire noblement.

Caroſſes de loüage à Paris appellés Fiacres.

Le bon marché de ces caroſſes, me fait ſouvenir d'avoir vû le premier caroſſe de loüage qu'il y a eu à Paris. On l'appelloit le caroſſe à cinq ſols, parce qu'on ne payoit que cinq ſols par heure. Six perſonnes y pouvoient être, parce qu'il avoit des portieres qui ſe baiſſoient, comme on voit encore aujourd'hui aux coches & caroſſes de voiture, & comme il n'y avoit pas encore alors de lanternes dans les ruës, ce caroſſe en avoit une plantée ſur une verge de fer au coin de l'imperiale à la gauche du cocher. Cette lumiere, & le cliquetis que faiſoient ſes membres mal aſſemblés, le faiſoient voir & entendre de fort loin. Il logeoit à l'Image de S. Fiacre, d'où il prit le nom en peu de tems, nom qu'il a enſuite communiqué à tous ceux qui l'ont ſuivi, mais qui pour être tant ſoit peu meilleurs & n'avoir point de lanternes, ſont incomparablement plus chers, & ſont conduits par des cochers infiniment plus inſolens que n'étoit le bon Fiacre.

Deux jours après la Proceſſion dont je viens de parler, je voulus aller voir la ſainte Image de plus près, & y mener deux Religieux François de mes amis,

qui étoient venus au Chapitre de Bologne. Mon conducteur ordinaire nous fit trouver deux caléches. Nous partîmes de Bologne au point du jour, parce qu'outre ce voyage de dévotion, nous voulions voir des maiſons de campagne, & quelques Couvents un peu éloignés de la Ville qui meritent d'être vûs.

Nous trouvâmes à main droite en ſortant de la Ville une ſuite de portiques qui conduiſoit au Monaſtere, où l'on conſerve la ſainte Image. Il y a trois mille pas ou une lieuë, on fait les deux tiers du chemin dans une plaine unie & agreable, & le reſte en montant le Mont de la Garde, au ſommet duquel l'Egliſe & le Monaſtere ſont ſituez. Rien n'eſt plus commode pour les gens de pied qui vont viſiter la ſainte Image que ces portiques, on y eſt à couvert du Soleil & de la pluye. On eſt redevable de cet ouvrage à quelques perſonnes de pieté, qui ayant fait réfléxion que cette Egliſe étoit fort frequentée, & que la dévotion à la Sainte Vierge y attiroit quantité de gens, qui étoient ſouvent fort incommodés de la chaleur exceſſive qu'il fait aſſés ſouvent dans le Païs, ou des pluyes, & des mauvais chemins qui en ſont les ſuites, réſolurent de travailler à exempter les Pelerins de cette

Arcades depuis la Ville juſqu'au Monaſtere.

incommodité, en faiſant une ſuite de portiques depuis la porte de la Ville qui conduit à cette dévotion. Les plus zelés commencerent, & furent ſuivis en peu de tems de beaucoup d'autres avec tant de zele, qu'en moins de trois ou quatre ans, ces portiques arriverent au pied de la montagne; c'eſt ainſi que je les ai vûs en 1706. L'allée a dix-huit à vingt pieds de large. Elle eſt fermée par un bon mur plein du côté de la campagne, & ouverte du côté du grand chemin par des arcades de dix pieds de largeur, & d'environ dix-huit de hauteur ſous clef, formés par de gros pilaſtres quarrés de quatre pieds de large ſur deux pieds & demi d'épaiſſeur. Cette longue allée de cloître eſt toute voûtée de brique, avec un maſſif au-deſſus couvert de tuilles maçonnées. La plûpart de ceux qui ont fait travailler à cet ouvrage, ont fait mettre leurs armes dans les lunettes. On ſçait par ce moyen à qui on eſt redevable de cette commodité. On travailloit en pluſieurs endroits ſur la montagne, dans la pente de laquelle on avoit coupé un chemin fort large, aiſé, bien pavé, & bien entretenu, à côté duquel on travailloit à la continuation des arcades, ceux qui n'avoient pas le moyen d'en faire de toutes

entieres, y contribuoient par leurs aumônes, & d'autres prenoient au pied de la montagne les briques que les charettes y déchargeoient, & les portoient aux atteliers où l'on travailloit. Peu de gens, ou pour mieux dire perſonne ne s'exemptoit de cette pieuſe corvée. Nôtre Pere General qui avoit fait le pelerinage avant nous, ne s'en étoit point exempté, quoiqu'il eût près de quatre-vingts ans, & il nous blâma quand il ſçût que nous y avions été en caléche, & que nous n'avions point porté de briques. Un de nous dit la Meſſe à l'Autel, où l'on conſerve ce précieux tableau. Les autres y firent leurs dévotions, parce que nous ne pûmes pas tous dire la Meſſe, à cauſe qu'il y avoit déja bien des Prêtres qui étoient arrivés avant nous, & qui auroient eu ſujet de ſe plaindre, s'il avoit fallu qu'ils euſſent attendu que nous euſſions celebré.

Nous vîmes la Mere Prieure, & quelques Religieuſes de la connoiſſance de nôtre Conducteur. On nous donna le chocolat, & enſuite des pâtés & des eaux glacées. Ces Dames nous offrirent à dîner, & comme j'avois pris d'autres meſures, nous les remerciâmes, & demandâmes à voir de près le tableau de la Sainte Vierge. La Prieure y conſen-

tit auſſi-tôt ; mais elle nous dit que ſi nous pouvions attendre à midi, quand le grand nombre de gens qui étoit dans l'Egliſe ſeroit retiré, & les portes fermées, nous le verrions plus à nôtre aiſe. Nous ſuivîmes ſon conſeil ; nous remontâmes en caléche, & nous fûmes voir le beau Couvent de S. Michel *in Boſco*. Il appartient à preſent aux Moines Olivetains, ayant appartenu auparavant aux Camaldules, & puis aux Auguſtins. Je ne crois pas qu'il ſorte des mains de ceux qui le poſſedent. Eux ou leurs dévots y ont fait des dépenſes infinies, ſoit en bâtimens neufs, ſoit en réparations. Tout y eſt orné de peintures, ſculptures, dorures, ſtucs, bas reliefs, les marbres, & le bronze n'y ſont pas épargnés, & par deſſus tout, ce Couvent eſt dans le meilleur air du Païs, & joüit de la plus belle vûë qu'on ſe puiſſe imaginer. La Ville de Bologne eſt au pied, & à deux mille de diſtance de la hauteur ſur laquelle ce Monaſtere eſt bâti. On la voit à merveille, & auſſi diſtinctement que ſi on étoit élevé dans l'air, à cinquante toiſes au-deſſus de ſa grande place. On voit la mer Adriatique, Ferrare & Comachio, dans l'éloignement, & une partie de la plaine de Lombardie, tant que la vûë peut

s'étendre. J'avois réſolu d'aller paſſer une journée entiere dans ce charmant Monaſtere, pour en voir à loiſir toutes les beautés; mais mes affaires ne me le permirent pas. Ces Religieux ſont riches & fort polis, & mon Conducteur qui étoit un homme de condition, étoit cauſe qu'on recevoit par tout d'une maniere diſtinguée ceux qui étoient en ſa compagnie. On nous preſſa beaucoup de dîner, nous nous en excuſâmes, mais il fallut goûter leur vin. S. Michel in Boſco.

Enfin l'heure de midi s'approchant, nous reprîmes le chemin du Monaſtere de Nôtre-Dame de S. Luc. Dès que nous parûmes, la Mere Prieure fit abreger les dévotions qui ſe faiſoient à l'Egliſe. Elle ordonna qu'on fit ſortir le monde, & qu'on fermât les portes, après quoi nous y fûmes introduits par la Sacriſtie. On donna au Religieux-Directeur du Monaſtere la clef du Tabernacle, où le tableau eſt renfermé. On tira les rideaux qui le couvrent, & nous vîmes ce portrait admirable d'auſſi près, & auſſi long-tems qu'il nous plût. Il eſt peint ſur bois de vingt pouces ou environ de hauteur, ſur douze à quinze de largeur. Il n'y a que le buſte, c'eſt-à-dire la tête, le cou, & le haut des bras. On tient qu'il a été fait par S. Luc, & Tableau de la Sainte Vierge

par S. Luc. c'eſt une tradition ſi conſtante, qu'il faut être téméraire pour n'y pas ajoûter foi. Mais ſans s'arrêter à l'ouvrier, & ſans écoûter ceux qui diſent que ce tableau paroît trop récent, pour qu'on lui donne avec raiſon plus de dix-ſept ſiecles d'antiquité, j'avouë que je fus frappé à la vûë de cette venerable Image, elle imprime du reſpect en même-tems qu'elle attire le cœur. On a peine à ſoûtenir je ne ſçai quoi d'extraordinaire, de celeſte, j'oſerai même dire de divin, qui eſt répandu ſur cette peinture, plus je m'efforçois de la regarder, & plus je me ſentois ſaiſi de reſpect, de crainte & d'amour. Je voulois toûjours la regarder, & j'étois obligé de baiſſer les yeux, comme ſi ſes regards euſſent été animés, & que je n'euſſe pû en ſoûtenir la Majeſté. On voit par ce portrait que la Sainte Vierge étoit de grande taille. Elle avoit les cheveux & les ſourcils noirs, les yeux grands, bien fendus & pleins de feu, la bouche petite & vermeille, le nés parfaitement bien fait, les jouës aſſés remplies, & modeſtement colorées, le menton bien formé. La forme de tout le viſage eſt longue, & paroît être d'une perſonne de cinquante ans, mais qui n'eſt point du tout caſſée, & qui n'a rien perdu de ſa

beauté; ce que je n'ai point vû dans une infinité de tableaux des plus excellens Peintres, & que l'on voit dans celui-ci. C'eſt une majeſté infinie, unie à une douceur charmante, un air vif & animé, accompagné d'une modeſtie parfaite, les plus beaux traits, la plus belle œconomie, la ſimetrie la plus parfaite, le plus éclatant coloris, avec un air d'une humilité profonde, & d'un recüeillement le plus interieur & le plus accompli.

Que ceux qui ont vû ce tableau en parlent comme ils voudront, je ſuis perſuadé qu'il eſt inimitable, & qu'il y a quelque choſe de ſurnaturel dans cette auguſte peinture.

Enfin après avoir achevé nos dévotions, & ſatisfait pleinement à nôtre curioſité, on couvrit la ſainte Image, & on ferma les portes du tabernacle, où elle repoſe, au devant duquel il y a une copie faite par un très-bon Peintre, mais qui malgré toute ſon habileté & les ſoins qu'il s'eſt donné pour approcher de cet excellent Original eſt demeuré infiniment en arriere, & n'a pû attraper cet air divin qui frappe dans ce tableau.

Ce ſeroit ici le lieu de faire une petite diſſertation ſur les ouvrages de S.

Luc, dont on voit pluſieurs tableaux du Sauveur & de ſa bien-heureuſe Mere. On ne voit point d'autres tableaux de ſa façon, & c'eſt avec raiſon ; comment auroit-il pû ſe réſoudre à peindre des creatures pleines de défauts après en avoir peint une qui n'en avoit point, & l'Auteur de toute ſorte de perfection ? C'eſt par cette raiſon qu'on voit pluſieurs tableaux du Sauveur, & de ſa ſainte Mere, qu'on aſſure avoir été faits par S. Luc. Quel inconvenient y trouve-t'on ? Combien Mrs. le Brun, Mignard, Rigault, l'Argilliere ont-ils fait de Portraits de Loüis XIV. ſans qu'on ſe ſoit aviſé du moins juſqu'à préſent de douter qu'ils fuſſent deux à cauſe qu'ils ſont en grand nombre. On en pourroit cependant douter avec plus de fondement, parce qu'ils ont fait bien d'autres ouvrages, au lieu que S. Luc n'a fait que ces deux-là, dont il a pû par conſéquent faire bien des copies.

L'Egliſe où l'on conſerve ce tableau précieux eſt plûtôt uue Chapelle, qu'une Egliſe. Elle n'a pas plus de quatorze à quinze toiſes de longueur ſur ſix à ſept de largeur. Le bâtiment autant qu'on en voit par quelques reſtes, qui paroiſſent au dehors eſt d'une hau-

te antiquité, mais on l'a tout remoderné, on y a mis tous les ornemens dont il pouvoit être capable. Il y a quatre Autels dont la profondeur eſt priſe dans l'épaiſſeur des murs, où l'on voit d'excellentes peintures du Guide, de Raphael, des Caraches, & de quelques grands Peintres. Le dedans de l'Egliſe eſt décoré d'un ordre Corinthien en pilaſtres avec tous les accompagnemens d'Architecture que l'on peut ſouhaiter, mais ces beautés ſont couvertes par tant de vœux de toutes les façons, qu'on a peine à découvrir les chapiteaux des pilaſtres. Il y a grand nombre de lampes, de chandeliers, & autres meubles d'argent ſur le grand Autel, & un coucours continuel de Pelerins à cette dévote Chapelle.

Nous remontâmes en caléche fort ſatisfaits de ce que nous avions vû, & nous allâmes à une hôtellerie à demie mille de là, où j'avois envoyé nôtre domeſtique nous faire accommoder à dîner, il y avoit été en effet, avoit donné ſes ordres, & puis nous étoit venu rejoindre à la Chapelle, je n'avois garde de le blâmer, ſa dévotion m'édifioit, & je n'aurois pas été content de lui s'il avoit négligé de voir cette au-

guſte Peinture. L'hôte nous dit que tout étoit prêt, & qu'on nous ſerviroit dans le moment. J'entrai par hazard dans la cuiſine, & quelle fut ma ſurpriſe quand j'apperçûs un chapon & quatre pigeons que l'avois envoyé de la Ville, qui boüilloient dans un chaudron avec un bon ſceau d'eau pour le moins. Je me ſerois fâché dans un autre tems, mais nous ſortions d'un lieu Saint qui nous avoit inſpiré de la douceur, & de la patience. Je me contentai de faire pêcher nos volailles, & d'empêcher qu'on ne les mît à la broche, comme l'hôte le vouloit faire après qu'elles auroient pris une bonne partie de leur cuiſſon dans l'eau. Je priai l'hôte de trouver bon que mon garçon préſidât pour cette fois ſeulement, & ſans conſéquence à l'aprêt de nôtre dîné. Il y conſentit avec un peu de peine. On trouva d'autres pigeons que l'on fit cuire ſans les faire tant boire, & nous dînâmes joyeuſement, & de grand appetit, car il étoit trois heures quand nous nous mîmes à table.

Mauvaiſe maniere d'accommoder les viandes.

La volaille eſt excellente en ce pays, elle eſt graſſe & fort tendre. Les gens qui s'y connoiſſent diſent qu'elle a un fumet merveilleux. Le pigeons de Bo-

logne & de tout le reſte de la Lombardie l'emportent ſur tous les pays que j'ai vû ; ils ſont très gros, très-gras, très-tendres, & pourvû qu'ils ſoient accommodés par des Cuiſiniers François, il faut être bien difficile pour ne s'en pas contenter. La maniere dont on les accommode dans le pays n'eſt pas de nôtre goût. La voilà, après qu'ils ont boüillis en grande eau juſqu'à plus de demie cuiſſon, on les met à la broche & on les arroſe d'huile d'olive, il eſt vrai que l'huile eſt bonne, & quand ils ſont preſque cuits, on les couvre d'une pouſſiere compoſée de croute de pain, de ſel, de ſucre & de cannelle, qui leur fait un ſurtout que l'on trouve excellent quand on y eſt accoûtumé.

Pigeons de Lombardie.

La viande de boucherie eſt très-bonne, ſur tout le bœuf & le veau, le mouton ne l'eſt que dans les tems ſecs & lorſque les herbes ont peu de ſuc, le gibier eſt commun, bon & peu cher. Les fruits y ſont en quantité de toutes eſpeces, excellens, auſſi bien que les vins. Si on ne fait pas bonne chere, ce n'eſt pas la faute du pays.

Il ne faut pas oublier que les Religieuſes de mon Ordre qui ſont au Monaſtere de S. Luc n'y ſont pas perma-

Privileges des Religieuſes de N. D. de S. Luc.

nentes ; elles ſont d'un des ſept Monaſteres que l'Ordre a dans la Ville, d'où le Superieur les retire à ſa volonté, & un peu à la leur pour ſervir ce dévot Monaſtere, & d'où il les retire, quand lui & elles le jugent à propos. J'ai crû devoir rapporter cette circonſtance qui eſt très-ſinguliere ſur tout en Italie, où la clôture eſt obſervée très-rigidement. On dit que quand ces bonne filles changent de Couvent, elles ne peuvent pas découcher d'un des deux Monaſteres. Il faut qu'elles faſſent le voyage tout en un jour, & comme il eſt fort long, & qu'elles ſont en caroſſe, elles partent au point du jour, & arrivent bien tard. Je m'imagine que la grande route étant trop frequentée, on leur en fait prendre une où il ſe trouve moins de monde, & où leurs parens les attendent pour leur donner des marques de leurs amitiés & quelque divertiſſement dans ces belles maiſons, ou ces jardins délicieux qui environnent la Ville.

Nous allâmes voir une maiſon de campagne, & un jardin magnifique, peu éloigné de l'endroit où nous avions mangé, pendant que nos gens dînoient. Elle appartenoit à un Seigneur de la Famille de Ranuzzi, qui y avoit fait

de grandes dépenſes, & qui avoit bien employé ſon argent ; car on ne pouvoit rien voir de plus galant, de mieux imaginé & de mieux executé. Il y a des bas reliefs antiques, placés ſi naturellement, qu'il ſemble qu'on les a faits il y a deux ou trois mille ans exprès pour les endroits qu'ils occupent. On y voit des tableaux de prix en quantité. Les peintures à freſque n'y ſont pas épargnées. Les Peintres Bolonois ſurpaſſent tous les autres en ce genre de peintures, mais en verité, c'eſt dommage d'expoſer aux injures du tems des pieces qui devroient être conſervées avec un ſoin infini.

La Chartreuſe de Bologne.

Nos caleches étant arrivées nous allâmes voir la Chartreuſe, elle eſt très-belle, & très-grande. On nous fit voir quelques Cellules où il y avoit de bonnes peintures. On travailloit encore au dedans de l'Egliſe, qui étoit déja très-belle, & fort ornée. Le Pere Prieur nous reçût à cauſe de nôtre Conducteur d'une maniere un peu moins ſauvage qu'ils n'ont accoûtumée, mais nous joüimes ſeuls de ſon air gracieux. Il y avoit trois de ſes Religieux dans ſon appartement qui auroient bien voulu prendre part à la converſation, & qui lui demanderent d'une maniere

fort soumise, sans rien obtenir, il les renvoya assés durement, & ne nous fit pas la moindre excuse sur la peine qu'il s'apperçût bien que son procedé dur & impoli nous faisoit. Cela m'obligea d'abreger nôtre visite, & de le remercier de la collation qu'il nous presenta. Nous vîmes dans la cellule du Frere portier, où le Prieur nous laissa, quelques peintures fort bonnes, & quelques curiosités d'Optique que ce bon Religieux avoit faites. Il travailloit fort bien en lunettes & en binocles. Il me fit present d'un microscope, en échange de quelques graines que je lui donnai. Il nous dit qu'il étoit tout dévoüé à la France. Ce qu'on appelle dans le pays être *di genio Francese*, & fallut pour lui faire plaisir, boire avec lui à la santé du Roi, & prendre la collation que nous n'avions pas voulu accepter de la politesse sauvage de son Prieur. Il me donna la liste de tous les genies François de la Ville, dont *Marsiro Fabricio* Tailleur d'habits, riche, & pere d'une nombteuse famille étoit le chef. Nous nous séparâmes avec promesse de nous revoir avant que je quittâsse le pays, & nous nous sommes tenus parole.

Nous vîmes avant de rentrer au Couvent

vent, l'Egliſe & le Couvent des Servites. Cet Ordre n'eſt pas connu en France. Il eſt né en Toſcane ; il eſt aſſés répandu en Italie, & il a produit de grands hommes, fort dévoüés au culte de la Sainte Vierge. Ils ſont habillés comme les Dominicains, excepté que tous leurs habits ſont bruns, ou du moins l'étoient dans le commencement, & le devroient être encore à preſent. Ils ont crû que le noir avoit meilleur air, ils ont pris cette couleur, & ont imité en cela les Carmes, les Cordeliers, & quelques autres. Je laiſſe au jugement du public de décider s'ils ont bien fait. Leur Egliſe dédiée à S. Joſeph eſt un peu hors de la Ville, auſſi bien que leur Couvent, & meritent d'être vûs. Il y a de très-belles peintures.

Nous arrivâmes enfin à nôtre Couvent fort ſatisfaits de nôtre pelerinage, & ſi nous euſſions été avertis qu'il falloit porter des briques, & que nous en euſſions porté, rien n'auroit manqué à nôtre entiere ſatisfaction.

A peine étois-je levé le lendemain que je reçûs la viſite de *Marſtro Fabricio*. Le Frere Portier des Chartreux n'avoit pas perdu de tems, & l'avoit fait avertir de me venir faire offre de

ſervice. Je lui fus bien obligé de la connoiſſance qu'il me donnoit, car *Marſtro Fabricio* étoit un homme d'eſprit qui ſçavoit bien autre choſe que faire des habits, il ſe connoiſſoit en peintures, & en médailles, il en avoit un cabinet de conſequence, il parloit bien, raiſonnoit juſte, & ſçavoit auſſi-bien qu'un Ambaſſadeur Venitien les interêts des Princes. Je n'ai jamais mieux entendu parler politique. Il étoit connu & eſtimé par tout. J'ai vû par ſon moyen des cabinets inacceſſibles à tout autre qu'à lui; outre ſa langue naturelle, il parloit correctement Latin, François & Eſpagnol. Je lui donnai à déjeûner, & je l'allai voir l'après midi. Je la paſſai ſeul avec lui à raiſonner ſur les affaires qui occupoient alors toute l'Europe, & plus je l'entendois, & plus j'étois ſurpris de l'étenduë de ſon eſprit, de ſes lumieres & de ſa penetration.

Nous nous trompâmes pourtant dans nos calculs. On ſçavoit que Barcelonne étoit aſſiégée, & fort preſſée; nous comptions ſa priſe comme une choſe ſûre, qui obligeroit les Alliés de quitter l'Eſpagne, & cependant le ſiege étoit levé avec une perte, & un déſordre effroyable, dont les ſuites fu-

neſtes ſe ſont fait ſentir bien des années après. Je partis heureuſement de Bologne avant que cette nouvelle y fût arrivée, quoique ce malheur fût arrivé le douze ou le treize du mois de May. Cela avoit terriblement affligé *Marſtro Fabricio*. J'ai ſçû depuis que nôtre déroute à Turin le dix-ſeptiéme Septembre de la même année, avoit fait une ſi puiſſante impreſſion ſur ſon bon cœur, qu'il n'avoit pû y reſiſter, ce malheur s'étant joint au moment fatal marqué de toute éternité pour le terme de ſes jours. Il en fut tellement ſaiſi, qu'il ſe mit au lit, demanda & reçût ſes Sacremens avec une pieté exemplaire, & mourut enfin dans une parfaite reſignation aux ordres de la Providence, plus heureux & plus ſage infiniment qu'un autre genie François de la même Ville, qui s'étoit pendu, quand il eût appris le détail du ſiege de Barcelonne.

Mort de Marſtro Fabricio.

On trouvera ces manieres extraordinaires en France, où on n'a jamais vû de François mourir de douleur, à cauſe des malheurs de ſa patrie, & encore moins avancer ſes jours pour ne pas ſurvivre à ſes diſgraces, auſſi n'eſt-ce pas le païs des Heros du bon cœur. Sans en aller chercher la raiſon

bien loin, elle ſe preſente d'elle-même. Le François eſt volage, il n'aime rien, n'agit que par boutade, il rit, & pleure ſans être touché, & ſans en ſçavoir la raiſon. Il n'eſt ferme que dans ſon inconſtance : auſſi les Etrangers comptent ſur les paroles, & ſur le cœur des François comme ſur la ſtabilité d'une giroüette, & ils ont raiſon. Voilà ce qui fait qu'on ne les aime, qu'on ne les eſtime preſque en aucun endroit, & qu'on prend des précautions infinies avec eux avant de leur confier le moindre ſecret, & leur faire la moindre ouverture de cœur. Ils ſe vantent d'être bien avec les femmes. Je ne ſçai ſi cela a été autrefois auſſi loin qu'ils le publient ; mais je ne ſçai qu'il n'y a plus à preſent que les coquettes de profeſſion & les folles qui lient commerce avec eux. Les experiences trop ſouvent réïterées de leur indiſcretion les ont bannis d'auprès de celles qui ont quelque réputation à perdre & quelque reſte de bon ſens.

Pierres de Bologne.

J'avois tant entendu parler des Phoſphores, ou pierres de Bologne que me trouvant ſur les lieux, il falloit voir ce que c'étoit, & en avoir quand ce n'auroit été que pour faire des preſens à

peu de frais d'une choſe qui a tant fait gâter de papier, & qui a tant rempli de Journaux & de Mercure. On trouve ces pierres à une lieuë de Bologne, dans une montagne qui fait partie de l'Apennin, que l'on appelle le Mont Paterno. C'eſt une eſpece de tale, de plâtre, ou de pierre à chaux de couleur griſe, aſſés tendre, plus peſante qu'elle ne devroit l'être naturellement par rapport à ſon volume.

C'eſt après des avalaſſes conſiderables d'eau qu'on les trouve. Quelques endroits de leur ſuperficie raboteuſe qui brillent comme de petits miroirs les font découvrir aux payſans qui les cherchent, & ſervent à les faire diſtinguer de quantité d'autres pierres, & cailloux qui leur reſſemblent.

Leur groſſeur ordinaire n'excede gueres celle d'un œuf de pigeon. J'en ai vû de plus groſſes, qu'on vouloit vendre à cauſe de cela exceſſivement plus cher, je n'en achetai point de cette groſſe taille, je me contentai des ordinaires.

Ces pierres ont beſoin d'une préparation adroite pour produire l'effet qu'on en attend, qui eſt de rendre la lumiere qu'elles ont reçûë, quand après avoir été expoſées quelques mo-

mens à l'air on les met dans un lieu obſcur. Quand elles ſont bien préparées, elles doivent paroitre comme des charbons allumés. Cette lumiere dure plus ou moins de tems, ſelon que les pierres ſont bien ou mal préparées, qu'elles ont été expoſées à une lumiere plus ou moins vive. Leur feu eſt ſans chaleur ſenſible. Ce n'eſt qu'une lumiere qui en s'éteignant peu à peu ſemble répandre ſur la ſuperficie lumineuſe une legere pouſſiere cendrée qui en dérobe la vûë & à qui on la redonne en l'expoſant de nouveau à la lumiere.

M. Lemery donne la maniere de préparer ces pierres dans ſon dictionnaire des drogues ſimples pag. 458. il ne nous dit point qu'il l'ait miſe en pratique, ni d'où il l'a appriſe. Les Chimiſtes de Bologne en font un Myſtere, & dans le petit nombre de ceux qui ſe mêlent de cette préparation, il n'y en a qu'un ou deux qui ont la réputation d'en faire d'excellentes, & par conſéquent le privilege de les vendre très-cher.

Je croi que cette pierre n'eſt qu'une chaux, & que le ſecret de ſa préparation conſiſte à diſpoſer tellement ſes parties par la calcination qu'on les éloigne les unes des autres ſuffiſamment

pour recevoir les parties les plus ſubtiles de la lumiere en aſſés grande quantité pour comprimer les parties elaſtiques de la pierre, & les obliger à la détention de leur reſſort, & à pouſſer au dehors ces mêmes particules lumineuſes qu'elles avoient reçûës, ce qui ſuffit pour produire l'effet qu'on en attend, & qu'on y remarque, & les faire paroitre comme enflammées auſſi long-tems que l'impulſion dure & que le reſſort peut agir.

Celles qui ſont bien préparées conſervent pendant quatre & même cinq ans la propriété qu'elles ont reçûë de rendre la lumiere. On la leur peut rendre quand elles l'ont perduë en les calcinant de nouveau, c'eſt-à-dire, en ouvrant de nouveau leurs pores comme la premiere fois.

Je ne leur connois point d'autres proprietés que celle que je viens de remarquer. Elle a ſuffi autrefois pour exciter bien des diſputes. M. Lemery dit qu'on s'en ſert en façon de depilatoire, pour faire tomber le poil des endroits où l'on ne veut pas qu'il y en ait. Il ſuffit ſelon lui de la pulveriſer, & d'en faire une eſpece de pâte claire, ou de bouë avec de l'eau pour la pouvoir appliquer ſur ces endroits. Il

faut dire auſſi que toute ſorte de chaux produit le même effet, mais on s'expoſe à ſe brûler d'une terrible maniere, quand on n'y joint pas l'orpiment qui reprime la trop grande activité de la chaux, & encore faut-il être attentif à jetter de l'eau tiéde ſur les parties, dès qu'on ſent que le poil eſt détaché de crainte que la chaux n'agiſſe ſur l'épiderme, ne trouvant plus à agir ſur le poil.

Pierres d'Aigle.

Voici une autre eſpece de pierre, qui ne demande pas tant de préparation, & à qui on ne laiſſe pas d'attribuer de grandes vertus. C'eſt la pierre d'Aigle ainſi appellée, parce qu'on prétend que les Aigles ont ſoin d'en porter dans leurs nids, afin de garentir leurs petits d'une infinité d'accidens auſquels ils ſeroient expoſés ſans cela. Les montagnes qui ſont aux environs de Perouſe en fourniſſent toutes les Aigles du païs, & tous les curieux qui en veulent achepter, car on y en trouve en quantité, & de toutes groſſeurs. Celles qu'on trouve en Portugal, en Eſpagne & en France ſont petites, & ne paſſent pas la groſſeur d'un très-petit œuf de poule, & encore en voit-on peu de cette taille, au lieu que j'en ai acheté en Italie de plus groſſes que des œufs d'Oye.

Les plus eſtimées ſont brunes & peſantes. Leur ſuperficie qui étoit ſale & raboteuſe devient belle & polie quand on les a paſſées ſur la meule. Elle eſt agreablement nuancée de differentes teintes brunes, & de quelques points gris. Elles renferment dans leur centre un noyau, ou quelque choſe d'équivalent, qui fait du bruit quand on agite la pierre, quelquefois même elles ſont doubles. J'en ai eu une qui s'étant caſſée en tombant, m'en fit trouver dedans une ſeconde, qui contenoit un noyau, ou peut-être une troiſiéme pierre. La ſuperficie de la ſeconde étoit médiocrement raboteuſe, & laiſſoit entre elle, & celle qui la renfermoit un vuide d'environ deux lignes de tous côtés, elle étoit groſſe comme un œuf d'Oye.

On attribuë de grandes vertus à ces pierres, comme d'aider à l'accouchement des femmes en les attachant au bas de la cuiſſe, & d'empêcher les fauſſes couches en les portant attachées ſur le ſein. On prétend encore qu'étant liées à la cime d'un arbre, elles empêchent les fleurs de tomber, & qu'étant attachées au pied elles les font tomber toutes. On dit qu'ellés ſont bonnes pour l'Epilepſie, qu'elles fortifient la vûë, qu'elles donnent du courage, qu'elles inſpirent de

la hardieſſe, qu'elles empêchent l'effet des ſorts & bien d'autres belles proprietés, que je n'ai pas eu l'occaſion d'éprouver. Ainſi je n'ai garde de blâmer, ou d'approuver ceux qui en ont écrit. Les Turcs, & generalement tous les Orientaux en font plus de cas que les peuples de l'Occident. Eſt-ce qu'ils y ont reconnu réellement les proprietés que je viens de rapporter? Ou plûtôt n'eſt-ce pas que leur imagination a operé ſur leurs corps l'effet qu'ils ont crû que le remede devoit produire. Je ſerois aſſez volontiers de ce dernier parti. Car n'en déplaiſe aux Medecines & aux remedes, ils n'opereront rien, & ſur tout chez les femmes, ſi l'imagination n'agit pas de concert avec eux.

On dit qu'un bon Païſan Lombard ayant conſulté un Medecin ſur une indiſpoſition conſiderable qu'il avoit, celui-ci écrivit ſon ordonnance, & en la lui donnant, lui dit: prenés cela demain de bon matin, & gardés le lit au moins jusqu'à midi. Le Païſan ne manqua pas d'avaler le jour ſuivant l'ordonnance, après l'avoir miſe tremper dans l'eau, afin qu'elle paſſât plus aiſément. Il en reconnut la bonté quelques momens après, il fut purgé haut & bas à pluſieurs repriſes, & le remede en propre perſonne n'auroit pas operé la centiéme

Hiſtoire d'un païſan malade.

partie, de ce que fit le morceau de papier. Le Medecin étant passé sur le soir devant la maison du Païsan, & le voyant à sa porte, lui demanda, pourquoi il n'avoit pas pris le remede qu'il lui avoit ordonné. Je l'ai pris M. répondit le Païsan. Comment cela peut-il être, puisque l'Apotiquaire vient de me dire qu'il n'avoit point vû mon ordonnance, & qu'il n'avoit rien fait pour vous? Cela est vrai, dit le Païsan; car je n'ai pas eu besoin de lui pour prendre ce que vous m'avés donné, je l'ai mis tremper dans l'eau, & je l'ai avalé, & il m'a mieux purgé que toute la boutique de l'Apotiquaire. Est-ce le papier écrit par le Medecin, & le nom des drogues qui ont purgés le Païsan? Point du tout? C'est l'imagination qui s'est remuée, & qui a fait ce que le remede eût dû faire, & peut-être plus?

Il ne faut pas s'étonner que les Medecins Italiens, sur tout ceux des Etats du Pape, s'informent des Apotiquaires des lieux de leur residence, s'ils ont reçûs & executés leurs ordonnances. Ils ont interêt de le sçavoir & d'être obéï. Le Prince, ou la Communauté des Villes, Bourgs & Villages de cet Etat, entretiennent aux dépens des biens publics les Medecins dont ils croyent avoir

Droit des Medecins sur les parties des Apotiquaires.

besoin, & moyennant ces appointemens, il faut qu'ils voyent tous les malades, qui les font appeller sans pouvoir rien exiger d'eux, & comme on les balotte tous les ans, pour sçavoir s'ils se sont bien comportés, & si on les continuëra dans le service, & à la solde publique, cela les rend assidus auprès des malades. Leurs honoraires sont reglés, selon la quantité du Peuple dont ils sont chargés, & ne vont que depuis deux jusqu'à quatre cens écus par an. C'est peu de chose comme on voit. Il est vrai qu'on vit à très-bon marché dans le Païs, & qu'à Noël, & aux Calendes d'Août, ils reçoivent des presens de presque tous ceux qu'ils n'ont pas jugé à propos de tuer. Mais qu'est-ce que tout cela, ils ont un revenu plus clair, plus certain, & qu'ils font aller jusqu'où ils veulent, c'est le sixiéme, ou au moins le dixiéme de toutes leurs ordonnances. Les Apotiquaires sont obligés de les leur rapporter au bout de l'an, & de leur payer le sixiéme, ou le dixiéme de leur produit. De sorte qu'un Medecin qui a besoin d'argent, n'a qu'à faire beaucoup d'ordonnances, & il est sûr au bout de l'année de trouver beaucoup d'argent en caisse chés les Apotiquaires qui ont servi ses patiens.

Le prix des drogues eſt reglé, les Magiſtrats tiennent la main pour empêcher la voracité de ces animaux. C'eſt dans le grand débit de leurs drogues, dans leurs mauvaiſes qualités, ou dans leurs prétendus équivalents que conſiſte leur profit, & celui des Medecins. Qu'on juge après cela, s'il eſt de l'interêt de ces inhumains de laiſſer un peu en repos les malheureux qui tombent entre leurs mains, & de permettre à la ſage nature de rétablir ce qui eſt dérangé chés-elle. Elle le feroit aſſurément, mais on y met des obſtacles invincibles par les remedes dont on ſurcharge les corps des malades, en même-tems qu'on épuiſe leurs forces.

On s'étonnera peut-être que les Medecins n'exigent pas des Curés les mêmes droits qu'ils exigent des Apotiquaires. Car enfin après avoir bien employé les Apotiquaires, la raiſon voudroit qu'on fit travailler les Curés, & qu'on tuât, & enterrât ceux qu'on a aſſés long-tems tourmenté par les remedes. Cela ſeroit, & il y a long-tems que le Païs ſeroit entierement deſert, ſi la ſage prévoyance de ceux qui le gouverne ne s'y étoit oppoſée. Ils ont pour cela réduit à ſi peu de choſe les droits des Curés pour les ſepultures, qu'ils aiment

preſque autant voir leurs Paroiſſiens vivants que morts, & être obligés de les enterrer moyennant une livre de cire à quoi leurs droits ſont fixés. Or que pourroient grapiller les Medecins ſur une choſe de ſi petite conſequence ? Il vaut bien mieux pour eux qu'il y ait bien des malades vivans, & pour les Curés : auſſi ceux qui ſont initiés dans ces myſteres en voyent aſſés la raiſon, ſans que je me donne la peine de l'écrire ici.

Je me doute bien que les François ne manqueront pas de ſe feliciter de vivre dans un Païs, où l'on n'eſt point expoſé à l'avarice inſatiable des Medecins, & des Apotiquaires, & où l'on ne voit point que les premiers ayent des comptes ouverts chés les ſeconds pour leurs ſixiémes, ou leurs dixiémes. Je veux croire que cela peut être vrai. Je n'ai pas le tems de l'examiner. Mais en ſommes-nous plus avancés ? Point du tout. Les Apotiquaires qui veulent avoir du débit, ſont obligés de faire la cour aux Medecins qui ont beaucoup de pratique, afin que ceux-ci les indiquent à leurs patiens comme des Artiſtes habiles, conſcientieux, exacts, chés leſquels il n'y a point de *qui pro quo* à craindre, qui ont toûjours les drogues les

Uſage des Medecins en France.

plus récentes, & dont les parties n'ont rien qui ſentent l'Apotiquaire. Font-ils cela pour l'amour de Dieu ? Pour rendre juſtice à la verité ? Afin que leurs malades ſoient mieux ſervis ? Ce n'eſt point cela. Voilà de plaiſans motifs pour ouvrir la bouche d'un Medecin, on feroit auſſi-tôt parler le cheval de bronze. Pourquoi donc ? C'eſt à eux à nous le dire.

Sommes-nous plus heureux que les Italiens, & nos Medecins ſe joüent-ils moins de nôtre credulité ? C'eſt à peu près par tout la même choſe.

Les Apotiquaires d'Italie ſont infiniment plus propres que ceux de France, ſans excepter même ceux de Paris. Ils ont plus de vaſes d'argent, plus de tables de marbre, plus de criſtaux, leurs remedes ſont toûjours de bonne odeur, ils les preſentent avec politeſſe, & n'oublient rien de ce qui peut en ôter le dégoût & l'averſion. Leur pratique univerſelle eſt de faire prendre les medecines chaudes, clarifiées, & de bonne odeur. Ils les accompagnent d'un cornet de petit anis couvert de ſucre, ou de quelques amendes pour en faire paſſer le goût, le tout fort proprement accommodé. Ils couvrent les pillules d'une feüille d'or, ou d'argent, & ne man-

Apotiquaires d'Italie, leurs bonnes manieres.

quent jamais de venir voir pluſieurs fois l'effet de leurs remedes.

On appelle *Lavatino*, ou *Servitiale*; ce qu'on connoît en France ſous le nom de lavement, ou ſimplement de remede. L'Apotiquaire ne vient jamais ſeul pour le donner, il a toûjours avec lui un aide qui a ſoin de tenir des ſerviettes chaudes, dont celui qui a fait l'operation ſe donne la peine de frotter les environs de la partie, où il a travaillé; ils prétendent que cela contribuë à faire garder le remede plus long-tems & plus aiſément. Quand ils voyent que le malade eſt hors de danger de le rendre précipitamment, ils l'étendent ſur le dos, & l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ils le bercent, & le remuent, afin que le remede pénétre plus aiſément dans tous les viſceres, & en détache les matieres groſſieres, & ſouvent trop adherantes.

Il s'en faut bien que la Chirurgie ſoit arrivée en Italie à un auſſi haut degré de perfection que la Medecine, & la Pharmacie. On trouve peu de bons Anatomiſtes, & par une ſuite neceſſaire peu de bons Chirurgiens. La ſaignée eſt peu en uſage chés-eux, je ne ſçai ſi c'eſt le défaut de bons Chirurgiens, qui oblige les Medecins de s'en abſtenir,

ou s'ils ont quelque autre raiſon. Les Chirurgiens qui ſont aſſés habiles pour tirer du ſang, l'annoncent par un écriteau, qui eſt devant leurs boutiques en ces termes. *Qui ſi cava ſangue.* Ici on tire du ſang.

Au lieu de la ſaignée, on ſe ſert beaucoup de vantouſe & de veſicatoires. On ne donne point à boire aux malades pendant qu'ils ſont dans l'accès de la fiévre, cette pratique eſt très-ancienne; nous la voyons dans les Lettres de Pline. On n'uſe point de tipſane, ni de boüillon, qu'après qu'on a pris medecine, encore ne ſont-ils compoſés que de jus d'herbes cuites, dans un boüillon de poulet fort clair, c'eſt ce qu'ils appellent *brodo longo alterato.* La nourriture ordinaire des malades, c'eſt du ris clair, ou du pain cuit, c'eſt-à-dire, une croutte au pot. Avec ce regime, & les remedes, on attend patiemment que la nature guériſſe les malades, ou que les Medecins les tuënt.

Quoique Bologne ſoit une Ville conſacrée à l'étude, elle ne laiſſe pas de donner des Fêtes & des divertiſſemens, où tout le monde prend, ou peut prendre part. Je ne parle pas des Fêtes ſpirituelles, comme ſont les Proceſſions, les Oratoires en muſique, qui ſe font

dans les Egliſes les jours de Fêtes de Patron. Ces Oratoires ſont des operas pieux, où l'on repreſente & où on chante les belles actions des Saints. Il n'y a pour l'ordinaire point de machines, & on n'y danſe point; mais il y a toûjours grande ſimphonie, & de la muſique tant & plus.

L'on fait auſſi à certaines Fêtes des courſes de chevaux. Comme elles ſe font par toute l'Italie de la même maniere, je vais décrire celle que je vis à Bologne pendant que j'y étois. Elle ſe fit dans une ruë qui eſt toûjours deſtinée à cet exercice, & au paſſage des maſques, que l'on appelle à cauſe de cela, *il Corſo*, celle de Bologne traverſe preſque toute la Ville. Elle eſt droite, bien pavée, & bordée des deux côtés des plus belles maiſons, & des portiques les plus uniformes. Ceux qui ont des maiſons dans cette ruë, convient leurs amis à venir occuper les fenêtres, qui ſont ornées ces jours-là de tapis magnifiques avec de riches couſſins. Les galans ont ſoin de faire trouver une ſimphonie ſous les fenêtres où ſont leurs belles. On diſpoſe des trompettes d'eſpace en eſpace, qui ſe répondent les unes aux autres. Les Magiſtrats en habit de cérémonie ſont ſur un balcon magnifiquement or-

Courſes de chevaux à Bologne.

né, où ſont auſſi expoſés les prix de la courſe. Ce ſont pour l'ordinaire des morceaux de damas, ou de velours.

Les chevaux qui doivent courir ſont nuds, & n'ont ni mord, ni Cavalier qui les guide. Ce ſont des Barbes, ou des chevaux fins du Royaume de Naples. J'en ai vû d'une grande beauté. Quelques jours avant la courſe, un Palfrenier les conduit le long de la ruë depuis l'endroit où la courſe commence, juſqu'à la borne où il faut arriver le premier pour gagner le prix, & là il leur donne de l'avoine. Ces chevaux apprennent leur route, & dès qu'on les lâche, ils vont à toutes jambes chercher leur avoine. Les Magiſtrats nomment des Juges, qui ſe mettent aux deux bouts de la carriere, les uns afin que les chevaux partent tous enſemble, & les autres afin d'adjuger le prix à celui qui eſt arrivé le premier au terme. Le Peuple eſt aſſemblé ſous les portiques. Les fenêtres ſont remplies de Dames & de Cavaliers : Enfin quand l'heure eſt venuë, on tire une groſſe boëte, qui fait ceſſer tout d'un coup le ſon des trompettes, la ſimphonie & la muſique. Le Peuple ſe range & ſe preſſe contre les maiſons, les Palfreniers & les chevaux ſe mettent ſur une ligne, & au

ſecond coup de boëte qu'on entend, chacun donne un coup de houſſine à ſon cheval, & le laiſſe aller.

Ces animaux ſtilés à cet exercice courrent à toutes jambes, & tâchent de ſe devancer. On en voit qui font des efforts extraordinaires pour attraper celui qui a gagné le devant, & qui lui donnent quelque coup de dent ou de pied quand ils l'ont joint. Des Palfreniers ſont au bout de la carriere qui appellent leurs chevaux, & remuent de l'avoine afin de les attirer, & les ſpectateurs font des gageures. Le plus grand plaiſir de ces courſes eſt au bout de la carriere, où ſouvent les chevaux échauffés ſe battent, & où on ne manque jamais de voir les Palfreniers ſe donner force coups de poing. Car c'eſt la derniere raiſon de ces gens-là, quand ils n'en ont plus d'autres pour ſoûtenir le droit de leurs chevaux devant les Juges. Enfin le cheval victorieux eſt amené par ſon Palfrenier triomphant ſous le balcon des Magiſtrats, & on lui délivre le prix de la courſe, & on ne manque pas de feliciter le Seigneur à qui le cheval appartient de la victoire qu'il a remportée, comme s'il y avoit réellement beaucoup contribué.

Il y a des chevaux qui ne font autre

métier pendant toute l'année, que d'aller courir dans les endroits où il y a des prix. Ceux qui veulent avoir du plaisir, n'ont qu'à écoûter les éloges hiſtoriques que font les Palfreniers des proüeſſes de leurs chevaux, & témoigner qu'on admire leur generoſité, & leur vîteſſe, & les avantages qu'ils ont remportés. Ciceron revenant au monde ſe feroit honneur d'une Harangue Palfreniere, telle que j'en ai entenduë.

Heureux l'Orateur quand il ne ſe trouve point d'autre Palfrenier pour lui répondre; car il ne manque jamais d'y avoir des démentis, & les coups de poings ſuivent de près. Les ſpectateurs ſages ne doivent point prendre parti, ni ſe mêler de les accommoder. Il faut les laiſſer faire, & quand ils ſe ſont bien battus, ils vont boire enſemble, s'embraſſent & ſe reconcilient, de maniere qu'ils ſont toûjours prêts à recommencer, dès que l'honneur, ou l'interêt de leurs chevaux le demandera.

Je vis le lendemain de la courſe des chevaux dont je viens de parler, une courſe bien moins tumultueuſe, & où bien moins de gens prenoient interêt. Je me corrige, c'étoit une promenade qu'une fille Bourgeoiſe faiſoit par la Ville,

avant de s'aller enfermer dans un Cloſtre, où elle devoit prendre l'habit de Religieuſe. Elle étoit précedée, & ſuivie d'un bon nombre de ſes parentes, & amies, marchant deux à deux en aſſés grand ſilence pour des femmes. La victime qu'il falloit immoler étoit au milieu de la file, cantonnée à droite & à gauche de deux Tierçaires de l'Ordre de S. François, revêtuës de leurs habits Religieux. La prétendante étoit vêtuë magnifiquement, & elle avoit une couronne de fleurs ſur la tête, & par deſſus un grand voile de gaze blanche fort claire, qui n'empêchoit point qu'on ne vit qu'elle étoit très-belle, & d'environ dix-ſept à dix-huit ans. La modeſtie, & la joye étoit peinte ſur ſon viſage d'une maniere ſi vive & ſi parlante, qu'il étoit aiſé de connoître que ſon ſacrifice étoit très-libre & très-volontaire. C'eſt auſſi pour donner à tout le monde des marques publiques de cette liberté, qu'on fait ſortir des Couvens les filles, qu'on y a éprouvées pendant quelques mois, & à qui on doit donner l'habit le même jour, ou le ſuivant. On leur fait voir la Ville pour la derniere fois; on les fait paſſer devant la maiſon de leurs parens, afin qu'elles s'y puiſſent retirer, ſi elles ne ſont pas tout à

Cérémonies qui s'obſervent avant la vêture d'une Religieuſe.

ait bien réſoluës d'être Religieuſes, n les convie d'y entrer, leurs peres c meres ſe trouvent à la porte, & les rient de ne les point abandonner. On oint les larmes aux prieres & aux proneſſes, & tout cela pour l'ordinaire inutilement. La fille déclare qu'elle a priſe J. C. pour ſon Epoux, & qu'elle renonce à tous les biens de la terre, & ſigne l'acte de ſa renonciation entre les mains d'un Officier de la Juſtice, qu'on a ſoin de faire tenir tout prêt au même lieu. Celle que je vis, fit toutes ces cérémonies de la meilleure grace du monde. Les pleurs de ſon pere, de ſa mere, & de ſa famille ne purent lui arracher une ſeule larme. Elle ne voulut jamais mettre le pied dans la maiſon. Elle ſe mit enfin à genoux devant ſon pere & ſa mere, leur demanda leur benediction, leur baiſa la main, & puis continua ſa marche avec un courage qui raviſſoit tout le monde.

Tous ceux qui ſe trouvoient ſur ſa route s'arrêtoient, & la ſaluoient profondément, elle rendoit les ſaluts d'une maniere gracieuſe. Elle entra dans toutes les Egliſes qui ſe trouverent ſur ſa route, & vint enfin au Monaſtere de Sainte Claire, appellé *Corpus Domini*. Celles qui marchoient devant elles paſ-

ſerent à deſſein la porte du Couvent, comme ſi elles n'euſſent pas dûës s'y arrêter; mais la fervente poſtulante ſe jetta dans le veſtibule, ſonna vivement la clochette, & déclara d'une maniere réſoluë & modeſte, que ce lieu étoit la demeure qu'elle avoit choiſie pour toûjours.

Les Religieuſes ouvrirent auſſi-tôt la porte, l'embraſſerent, la conduiſirent dans leur chœur, où elle reçût l'habit de Sainte Claire, dont ce Monaſtere ſuit la regle dans toute ſa rigueur.

Sainte Catherine de Bologne.

On conſerve dans une Chapelle derriere l'Autel de la croiſée de l'Egliſe, à main gauche en y entrant, le corps d'une ſainte Religieuſe de cette Maiſon, qui y eſt morte en une très-haute opinion de ſainteté; elle s'appelloit Catherine Vegri. On l'appelle communément Sainte Catherine de Bologne, ou ſimplement la Sainte de Bologne. Le corps eſt entier, mais deſſeché, & fort noir. Elle a le viſage, les mains & les pieds découverts. Elle tient de ſa main droite un Livre, qu'on dit être les Conſtitutions & la Regle de ſon Ordre, avec un Crucifix ſur la poitrine. Elle eſt aſſiſe dans un fauteüil, & la Chapelle où elle eſt, eſt parée magnifiquement. On dit que Dieu opere quantité de miracles

cles par ſon interceſſion. J'ai dit quelquefois la Meſſe à la Chapelle qui eſt devant la grille, par laquelle on voit ce ſaint corps, on me faiſoit paſſer pour une faveur ſignalée, de ce que les rideaux de la grille étoient tous ouverts pendant que j'offrois le Sacrifice adorable du Corps & du Sang de J. C. mais ſi j'avois oſé je les aurois fait fermer, parce que cette relique n'étoit point du tout de mon goût. On dit qu'on lui coupe les cheveux tous les ans, & les ongles tous les mois. C'eſt une marque qu'il y a encore bien de l'humidité dans ce corps. Les Religieuſes me firent preſent de quelques-unes de ces reliques fort proprement miſes en œuvre.

Patiſſerie d'Italie.

Les Religieuſes de ce Monaſtere ont la réputation d'être les meilleures Patiſſieres de toute l'Italie. C'eſt beaucoup dire, car il eſt certain que la plûpart des Italiens l'emportent autant ſur les François pour la patiſſerie, que les François l'emportent ſur eux pour la cuiſine. Je ne prétend pourtant pas qu'on m'en croye tout à fait ſur ma parole, je ne ſuis pas aſſés habile dans ces mêtiers, pour m'ériger en Juge, je ne fais ici que la fonction d'un Hiſtorien qui rapporte ce qu'il a vû, & appris bien certainement. S'il m'eſt pour-

tant permis de dire ici ce que je penſe, & ce que j'ai éprouvé bien des fois, c'eſt qu'à Bologne, à Rome, à Florence, à Naples, & à bien d'autres endroits d'Italie, à Meſſine même j'ai mangé de la patiſſerie qui étoit d'une délicateſſe, & d'une legereté extrême.

J'ai parlé au commencement de ce Voyage de la Tour penchante de Piſe. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que celle-là en Italie. La Ville de Bologne en a une qu'on appelle la *Cariſenda*, du nom de l'Architecte qui l'a bâtie, ou de celui qui en a fait la dépenſe. Ce point de l'Hiſtoire eſt aſſés indifferent, & n'eſt point du tout clair. Cette Tour eſt quarrée, & d'un diametre beaucoup moindre que celle de Piſe; ainſi ce n'eſt pas la figure ronde qui l'empêche de tomber. Elle eſt aſſés voiſine d'une autre Tour droite, appellée *de Gli Aſinelli*, qui la fait paroître plus penchée qu'elle ne paroîtroit, ou qu'elle ne devroit paroître. Un Particulier de la famille de Gli Aſinelli, a fait bâtir cette ſeconde Tour. Ces deux bâtimens n'ont rien de conſiderable, ni pour leur matiere, ni pour leurs ornemens. Ils ſont fort nuds, de pierres communes, & je ne vois pas à quel uſage ils ont pû être deſtinés. Je parlerai dans mon ſecond Voyage d'I-

Les Tours Cariſenda & de Gli Aſinelli.

talie, d'une Ville qui ne vaut assurément pas Bologne, qui a bien un plus grand nombre de Tours, & de plus belles.

La Tour étoit anciennement en France, & en Italie une marque de Seigneurie. Nous avons vû encore fort avant dans le siecle passé la Tour du Louvre, qu'on appelloit la Tour Ferrée, qui étoit comme le chef-lieu du domaine Seigneurial de nos Rois. La plûpart des Fiefs en Italie, & sur tout dans le Royaume de Naples ont une Tour plus grosse, & plus élevée que les autres quand leurs Châteaux en ont plusieurs, qui est leur lieu Seigneurial, où ils reçoivent les hommages de leurs sujets. On les appelle communément *Rocca*, parce qu'on les bâtit sur un lieu élevé, qui pour l'ordinaire est un rocher.

Le service divin se fait dans les Eglises de Bologne avec beaucoup de majesté & de pieté. J'en ai été très-édifié, soit que j'y aye assisté dans la Cathedrale, ou dans les autres Eglises de la Ville, Seculieres ou Regulieres. J'y ai vû avec étonnement que les Sacristains, Officiers que l'on connoît sur tous les autres, par leur peu de respect, pour les lieux & les choses saintes, en ont beaucoup dans cette Ville, & peut-être plus

Sacristain de Bologne.

qu'en aucun autre lieu du monde ; car il ſemble que l'exercice continuel de leurs fonctions, leur faſſe prendre certains airs de familiarité avec Dieu, qui les diſpenſent de la plus grande partie des reſpects, que toutes les autres creatures ſont obligées de lui rendre.

Hiſtoire d'un Sacriſtain Eſpagnol.

On dit que Philippe II. Roi d'Eſpagne étant à l'Egliſe de Nôtre-Dame d'Atocha lez-Madrid, vit un Religieux qui paſſoit devant l'Autel ſans beaucoup de façon, c'eſt-à-dire, ſans ſe mettre à genoux pour adorer le S. Sacrement qui y étoit. Ce Prince ſcandaliſé de cette action indécente, demanda à un Grand qui étoit près de lui, s'il connoiſſoit ce Religieux. Ce Seigneur lui ayant répondu qu'il n'avoit pas accoûtumé de le voir,& qu'il ne le connoiſſoit pas. C'eſt aſſurément, dit le Roy, un Juif, ou un Sacriſtain.

J'ai ſouvent rapporté cette Hiſtoire à nos Sacriſtains François, afin que la honte de paſſer pour des Juifs, les obligeât à faire leur ſervice avec plus de décence, & plus de reſpect pour la majeſté de Dieu. Je n'y ai rien gagné juſqu'à preſent. Dieu veiiille que l'avertiſſement public que je leur donne ici, faſſe quelque impreſſion ſur leurs cœurs endurcis, & ſur les mauvaiſes habitudes qu'ils ont contractées.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur à Ferrare. Deſcription de cette Ville.

LEs affaires que j'avois à Bologne étant terminées à peu près comme je le ſouhaitois, je voulus aller voir Ferrare, qui n'en eſt qu'à vingt-huit ou trente mille. On y peut aller par eau ; il y a une grande Barque qui part tous les matins de Bologne, & qui arrive le ſoir à Ferrare. Cette voiture coûte peu. Elle eſt fort douce, & la route eſt agreable ; mais depuis mon avanture de Livourne, j'étois réſolu de ne me plus ſervir de ces ſortes de bateaux, où l'on ſe trouve confondu avec une infinité de canailles. D'ailleurs je ſçavois aſſés les uſages du Païs, pour ne pas ignorer qu'on regarde dans les Couvens les Religieux qui y arrivent en caléche, ou en littiere, d'une toute autre maniere que ceux qui y viennent par ces ſortes de voitures, ou à pied, ce qui eſt encore pis.

Je priai donc le Pere Gentili de m'accompagner encore dans ce petit voyage. Je loüai une caléche, & nous partî-

mes de bon matin avec mon Valet. Il faiſoit déja fort chaud ; & en Italie plus qu'en aucun autre lieu de l'Europe, il eſt de la prudence du Voyageur de ne pas s'expoſer à la violence du Soleil. Nous fîmes une bonne partie du chemin ſur le bord du canal, dans lequel on a reſſerré les deux petites rivieres de Bologne. Le chemin étoit beau & uni. Sur la droite nous vîmes le Château de Bentivoglio, qui a donné le nom à l'illuſtre Famille de ce nom, ou qui l'a reçû d'elle, je ne ſçai pas bien lequel des deux ; mais nous n'y fûmes point, quoiqu'on diſe qu'il y a de belles choſes à voir. Nous arrivâmes à Ferrare entre quatre & cinq heures du ſoir, & nous fûmes deſcendre au Couvent riche & magnifique que nôtre Ordre y poſſede. Le P. Gentili y fut très-bien reçû, & moi à cauſe de lui. Nous fûmes logés & traités à merveille. Le Couvent eſt grand, très-bien bâti, enrichi de quantité de peintures, d'une très-bonne Bibliotheque, qui ſe reſſent des bienfaits du docte Celio de Calcagnigno qui l'a enrichie de ſes Ouvrages manuſcrits Grecs, Latins, Italiens, & des Livres qui compoſoient ſa Bibliotheque. Son Eloge Funebre eſt ſur un marbre magnifique, en entrant dans la Bibliotheque, & ſon

Couvent des Jacobins de Ferrare.

corps eſt dans l'Egliſe. Il y a peu de Religieux dans ce Couvent, parce que l'air n'eſt pas bon, & ſur tout en Automne, à cauſe des exhalaiſons que le Soleil tire des marais, & des terres baſſes qui environnent la Ville, où le Pô s'étant répandu quand il eſt à une certaine hauteur, & les eaux n'ayant ni canaux pour les conduire plus loin, ni aſſés de pente pour s'écouler, ſont contraintes d'y ſéjourner, juſqu'à ce que les terres les ayent abſorbées, ou que le Soleil les ayent deſſechées, en les réduiſant en vapeurs, ce qui ne peut arriver ſans produire une très-grande corruption dans l'air, & enſuite des maladies aiguës & dangereuſes pour les Naturels du Païs, & pour les Etrangers, & un peu plus pour ces derniers. L'air eſt épais & gras. Le Soleil quoique très-vif & très-ardent, ſemble être toûjours couvert d'une bruine moitte qui rend le climat peſant. Il eſt vrai que toutes ces choſes jointes enſemble, font que les terres ſont ordinairement fertiles, & aiſées à cultiver. Le froment, le ris, toutes ſortes de grains y viennent en perfection. Les vignes portent infiniment. Les vins ſont gros, & ſe reſſentent de la peſanteur de l'air, mais les gens du Païs ſont alterés, &

boivent largement. Je ne ſçai ſi on ne pourroit pas inferer delà qu'ils deſcendent des Suiſſes, ou des Allemans. Les viandes y ſont graſſes & tendres, les volailles en quantité, & ſur tout les pigeons, les chapons y ſont ſucculens & monſtrueux. C'eſt dommage qu'on meurt plus vîte qu'on ne voudroit, & même ſans le ſecours des Medecins, dans un ſi beau & ſi bon Païs, auſſi eſt-il furieuſement dépeuplé. Je crois que l'intemperance y contribuë autant que l'intemperie de l'air. Car c'eſt une erreur de croire, que les Italiens ayent la ſobrieté en partage, ils ne l'ont point, & les Lombards moins que les autres.

On prétend que l'air étoit meilleur, & le Païs plus peuplé dans le tems que les Princes de la Maiſon d'Eſt en étoient maîtres. La Ville qu'on dit avoir quatre milles de circonference, renfermoit alors plus de cinquante milles Habitans. Ce nombre eſt bien diminué à preſent; je ne voudrois pas être obligé d'y en trouver dix mille. Ils ſont à la verité logés plus au large, mais leurs terres ſont plus mal cultivées, le commerce eſt diſparu. La Nobleſſe qui a des raiſons pour ne pas aimer le Gouvernement des Eccleſiaſtiques, s'eſt retirée

dans des lieux où elle peut eſperer de faire des fortunes plus conformes à ſes inclinations, en endoſſant la cuiraſſe, au lieu que celles où l'on parvient en endoſſant la ſoûtane, ſont éloignées, difficiles, peu aſſurées, & qu'il en coûte pour l'ordinaire beaucoup de tems, de patience, & d'argent pour arriver au poſte qu'occupoient autrefois les ſoixante-douze diſciples. Il eſt vrai que la route n'eſt pas ſi dangereuſe que celle des armes, mais où en ſerions-nous ſi tout le monde prenoit le parti de mourir dans ſon lit, & qu'il n'y eût que les Medecins qui euſſent le privilege de dépeupler la terre. Elle ſeroit bien-tôt trop petite.

Rien de ſemblable n'eſt à craindre à Ferrare. Ses belles ruës larges, tirées au cordeau, bien nettes, & bien pavées, ſes places magnifiques, ornées d'excellentes ſtatuës de bronze ſont vuides, on n'y eſt preſſé en aucun endroit, & quand le Legat paſſe, ſes Suiſſes & ſes Cuiraſſiers n'ont pas de peine à écarter le Peuple pour lui faire faire place, & pour conſerver la régularité de leurs rangs, & de leur marche.

En verité rien n'eſt plus triſte, que de voir une ſi belle Ville preſque entierement dépeuplée, qui tombe de jour

en jour dans une miſere plus affreuſe, & qui ſe détruira dans peu d'elle-même, ſi ſon Souverain ne prend des reſolutions plus conformes aux beſoins de ſes Peuples, & à ſes propres interêts, en peuplant de nouveau ce Païs, qui ceſſera d'être un cimetiere dès qu'il ſera cultivé, & que par le moyen des foſſés on aura fait écouler les eaux, qui faute de pente ſont obligées de croupir ſur la terre, d'où enſuite elles corrompent l'air, & l'infectent.

On peut aiſément tirer de la Suiſſe, & de l'Allemagne tel nombre de familles Catholiques dont on aura beſoin, on leur diſtribuëra les terres incultes, & les biens vacans, & dans peu on verra le Païs peuplé à merveille, les terres cultivées, le commerce rétabli, & floriſſant, & des Legions de Soldats pour défendre leur Souverain & leur Bienfaicteur.

Ferrare a été depuis bien des ſiecles un Fief de l'Egliſe Romaine, dont les Souverains Pontifes ont donné l'inveſtiture, & la joüiſſance aux Princes de la Maiſon d'Eſt, ſous le titre de Marquiſat, & enfin ſous celui de Duché.

Borſo premier Duc de Ferrare.

Borſo fut créé le premier Duc de Ferrare par Paul II. Ce Prince mourut en 1471. regretté de tous ſes Sujets, &

même de toute l'Italie, à cauſe de ſes rares qualités, on voit ſon ſepulchre dans la Chartreuſe qu'il avoit fondée, & dotée avec une magnificence toute Royale, & ſa ſtatuë équeſtre de bronze, eſt dans la grande place devant le Palais de la Ville.

Hercules I. du nom, ſecond Duc de Ferrare.

Son frere Hercules I. du nom, & ſecond Duc de Ferrare lui ſucceda, il eût des démêlés conſiderables avec le Pape Sixte IV. & les Venitiens, qui vouloient le dépoüiller de ſes Etats. Sa valéur, & les ſecours que les Princes d'Italie lui donnerent, empêcherent ſes ennemis de partager entre eux ſes Etats comme ils étoient convenus. Il aggrandit, fortifia, & embellit beaucoup ſa Ville Capitale, & mourut l'an 1505. il laiſſa quatre Princes & deux Princeſſes de ſa femme Leonore, fille du Roy de Naples Ferdinand.

Alphonſe I. troiſiéme Duc de Ferrare.

Alphonſe I. du nom ſon fils aîné lui ſucceda, & fut le troiſiéme Duc de Ferrare, il eût les mêmes ennemis que ſon pere; les Papes d'un côté, & les Venitiens de l'autre lui firent une longue guerre. Ces derniers s'emparerent de la partie Septentrionale de ſon Païs, appellée la Poleſine de Rovigo. C'eſt ainſi qu'on appelle les Païs que le Pô enferme par ſes differentes branches,

& ils en ſont encore à preſent en poſſeſſion. Les Papes ſe rendirent maîtres de Modene, de Reggio, & de preſque tout le reſte du Païs, excepté Ferrare, & Comachio.

Enfin Clement VII. ayant été élevé au Souverain Pontificat en 1523. & ayant été enſuite aſſiegé dans le Château S. Ange par l'armée de l'Empereur Charles-Quint, Alphonſe ſe ſervit de ce tems favorable, pour reprendre tout le Païs dont les Papes s'étoient emparés, excepté Modene qu'il ne put prendre.

La paix s'étant faite entre le Pape & l'Empereur, celui-ci vint à Bologne, afin d'y recevoir de Clement VII. la Couronne Imperiale. Alphonſe ſe trouva à la cérémonie, & ſe plaignit du tort que le Pape lui faiſoit en retenant ſes Etats. Après d'aſſés longues diſcutions, le Pape, & le Duc de Ferrare prirent l'Empereur pour arbitre, & promirent de s'en tenir à ſon jugement. L'Empereur y conſentit, à condition qu'on mettroit entre ſes mains, comme en dépôt la Ville de Modene. Ce qui fut executé, & l'Empereur étant à Gand en Flandres l'année ſuivante 1531. au mois d'Avril prononça, & condamna le Duc de Ferrare à payer au Pape cent mille écus d'or, la moitié à la Fête prochaine de

Charles-Quint Empereur juge en faveur du Duc de Ferrare.

S. Pierre, & l'autre moitié un an après, & à payer ſept mille écus d'or tous les ans pour la redevance du Fief à l'Egliſe, & en conſequence du jugement, il lui rendit la Ville de Modene, & pria le Pape de donner l'inveſtiture à Alphonſe, & d'oublier ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Le Pape ne voulut point ſe ſoumettre à ce jugement; mais Alphonſe preſenta la ſomme de cinquante mille écus d'or, & la dépoſa à Rome ſans pourtant rien obtenir du Pape pendant qu'il vécut. Paul III. en agit d'une autre maniere, il reçût l'argent, & cette grande affaire fut entierement terminée ſous Hercules ſecond fils d'Alphonſe, qui mourut le 31. Octobre 1534.

Hercules II. du nom fils aîné fut reconnu Duc de Ferrare. Il avoit épouſé Renée fille de Loüis XII. Roy de France, il alla à Rome l'année ſuivante, & reçût du Pape l'inveſtiture de ſes Etats. Il mourut en 1558. & eût pour ſucceſſeur Alphonſe II. du nom, qui fut le cinquiéme Duc de Ferrare. Il gouverna ſes Etats en grand Prince, & en veritable pere. A l'exemple de ſes prédéceſſeurs, il n'oublia rien pour orner ſa Capitale, & pour attirer dans l'Univerſité qui y avoit été établie par l'Empereur Frederic II. en les Sça-

Hercules II. du nom, quatriéme Duc de Ferrare.

vans du premier ordre de toutes les eſpeces. Il combla de biens & d'honneur le fameux Taſſe Auteur de la Jeruſalem délivrée, & quantité d'autres. Enfin après un regne heureux, & floriſſant de près de trente-huit ans, il mourut le 27. Octobre 1597. ſans laiſſer d'enfans, quoiqu'il eût été marié trois fois. Il avoit declaré avant de mourir Ceſar d'Eſt, qui deſcendoit à ce qu'il prétendoit d'Alphonſe I. ſon heritier univerſel.

Le jour ſuivant 28. Octobre, le Juge des Sages, c'eſt-à-dire, le premier Magiſtrat du Sénat, accompagné de tout ce celebre Corps, & de tous les ordres de la Ville, vinrent trouver le Prince Ceſar dans le Palais Ducal, que l'on appelloit la Fortereſſe, & le pria de ſouffrir qu'on le reconnut pour Duc de Ferrare, & lui preſenta en même-tems le ſceptre & l'épée nuë. Le Prince accepta ſans peine ce qu'on lui offroit, & le lendemain ayant été conduit en cérémonie à l'Egliſe Cathedrale, il jura ſur les Evangiles de gouverner ſes ſujets en bon & ſage Prince.

Mais Clement VIII. Souverain Pontife, ne jugea pas à propos de lui laiſſer ce ſoin. Dès qu'il eût appris qu'Alphonſe II. étoit mort ſans enfans, il fit faire défenſe au Prince Ceſar de prendre la

qualité de Duc de Ferrare, & répondit à l'Ambaſſadeur que ce Prince lui avoit envoyé pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé, que le Duc de Ferrare étant mort ſans enfans, ſes Etats revenoient de plein droit à l'Egliſe dont ils étoient un Fief, & qu'il étoit inutile de révoquer en doute une verité, qui comptoit par les diplomes des Inveſtitures, en vertu deſquelles les Ducs de Ferrare avoient joüi des domaines, & Seigneuries qui étoient à preſent dévoluës à l'Egliſe, & dont elle n'étoit pas d'humeur de ſe dépoüiller une ſeconde fois.

Ce fut avec cette réponſe qu'on renvoya l'Ambaſſadeur du Prince Ceſar. Le Pape ayant cependant aſſemblé un nombreux Conſiſtoire, pour ſçavoir des Cardinaux ce qu'il y avoit à faire dans cet important évenement, les avis furent partagés. Les uns vouloient qu'on levât promptement des troupes, & qu'on chaſſât le Prince Ceſar par la force des armes. D'autres vouloient qu'on employât les foudres ordinaires du Vatican. Les plus moderés ſoûtenoient qu'il ne falloit prendre que la voye des exhortations, pour entrer enſuite dans une négociation conduite par quelque perſonne habile, qui ne manqueroit pas d'être plus utile à

l'Egliſe, que ce qu'on pourroit acquerir par les armes ſpirituelles & temporelles, de ſorte qu'on ſe ſépara ſans avoir rien déterminé. Mais quelques Cardinaux conſeillerent ſecretement au Pape, d'envoyer quelque perſonne de confiance à Ferrare pour gagner les principaux du Sénat par des promeſſes avantageuſes, & les engager d'abandonner leur nouveau Duc, & d'entrer dans les interêts de l'Egliſe, & d'y amener toutes leurs creatures. Cet avis fut ſuivi, on dépêcha à Ferrare des gens habiles en intrigues & en négociations, on leur donna des Lettres de creance, & tout ce qui pouvoit les aider dans leur deſſein. Ils agirent avec tant de bonheur & de ſecret, que le Prince ſe vit bien-tôt preſque abandonné. Il fut même obligé d'interrompre les levées de Soldats qu'il avoit commencées, ne trouvant plus dans les Ferrarois, les diſpoſitions où ils avoient parû être au commencement. Ces heureux ſuccès engagerent les Agens du Pape à faire afficher un Monitoire contre le Duc à la porte de l'Egliſe Cathedrale.

Ce Prince regarda cette action comme une inſulte, & eſperant encore quelque choſe de la fidelité de ſes ſujets, dont il ne ſçavoit pas encore tout à fait

le changement, il prit le plus mauvais de tous les partis qu'il pouvoit prendre, qui fut d'envoyer un ſecond Ambaſſadeur à Rome, pour dire au Pape qu'il n'avoit rien fait qui dût lui attirer un ſemblable affront, qu'il étoit monté ſur un Trône qui appartenoit legitimement à ſes ancêtres dont il étoit l'heritier legitime, & qui ne relevoit en aucune maniere de l'Egliſe Romaine.

Il n'en fallut pas davantage pour ſoulever contre lui toute la Cour de Rome. On cria aux armes ſpirituelles, & temporelles de tous côtés. Le Pape fit promptement lever des troupes, & fit frapper des monnoyes d'argent, où d'un côté on voyoit les armes d'Aldobrandin qui étoit ſa famille, & la Nacelle de S. Pierre au milieu d'une mer agitée avec ces paroles, *non p avalebunt*, pour marquer par avance que les troupes du Prince Ceſar, & les ſecours qu'il eſperoit de ſes Alliés n'auroient aucun avantage ſur l'Egliſe.

Differend du Pape avec le Prince d'Eſt

Mais le Pape n'en demeura pas là, il jugea à propos de joindre les armes ſpirituelles aux temporelles, il excommunia le Prince Ceſar le jour de Noël de la même année, & enveloppa dans la même cenſure ſes enfans, ſes parens & generalement tous ceux qui l'aide-

Ceſar eſt excommunié.

roient à ſoutenir ſon prétendu droit ſur le Duché de Ferrare.

Cependant par une bonté qui ſied bien au pere commun des fideles qui ne veut pas la perte de ſes enfans, mais qu'ils ſe corrigent, & qu'ils vivent, il envoya au Prince le fameux Jeſuite Benoît Palma, qui ſçût ſi bien tourner l'eſprit de Ceſar, qu'il l'obligea d'envoyer le Duc d'Urbin ſon couſin au devant du Legat qui s'avançoit vers Bologne afin de moyenner quelque accommodement avec le Pape.

Le Duc d'Urbin trouva le Légat à Fiënza ; ce Légat étoit le Cardinal Aldobrandin neveu du Pape homme dont l'eſprit ſuperieur reparoit avantageuſement les défauts du corps, car il étoit de petite taille, & mal fait, le viſage extrêmement gâté de la petite verolle, il avoit peu de barbe, encore étoit-elle d'un rouge couleur de feu, mais il étoit d'une politeſſe infinie, liberal, prevenant tout le monde, très-ſçavant ſans être entêté, il avoit l'eſprit juſte, vaſte, & penetrant, il étoit éloquent, & perſuaſif, tel enfin qu'il falloit être pour meriter la confiance d'un auſſi grand Pape qu'étoit Clement VIII.

Portrait du Cardinal Aldobrandin.

Le Duc d'Urbin fut reçû à merveil-

le, il traita avec le Legat, & convint que ſon couſin renonceroit à tous les droits qu'il prétendoit avoir ſur le Duché de Ferrare, qu'il remettroit au ſuprême Magiſtrat les marques de la dignité qu'il avoit acceptée, & qu'il ſe retireroit dans le Palais des Diamans pour y vivre en perſonne privée, & que ſon fils aîné le Prince Alphonſe demeureroit en ôtage à Bologne juſqu'à l'entier accompliſſement du traité de ſa part. Traité entre le Legat & le Duc.

Ceſar executa religieuſement les conditions du traité que le Duc d'Urbin avoit négocié en ſon nom, & s'étant dépoüillé des ornemens de ſa dignité qu'il remit au Magiſtrat ſuprême, il ſortit de Ferrare le 28. Janvier 1598. avec ſa femme & ſes enfans, ſes bagages, & tous les meubles précieux qu'il avoit tirés du Palais Ducal, & ſe retira à Modene qui lui appartenoit.

Le Legat ayant été averti que le Prince Ceſar étoit ſorti de Ferrare y envoya deux Notaires Apoſtoliques, qui en preſence du Sénat, & du peuple lurent à haute voix les articles du traité conclu entre le Légat & le Prince Ceſar, après quoi le Sénat envoya une députation au Légat, pour le remercier de la paix qu'il leur avoit procuré par ſa

ſage conduite, & pour le prier de venir prendre poſſeſſion de la Ville. Il y vint en effet quelques jours après, prit poſſeſſion du Duché, fit arborer les étendarts de l'Egliſe ſur les tours de la Fortereſſe, & reçût le ſerment de fidelité de tous les ordres de la Ville, & du Duché.

Le Pape voulut aller voir le nouveau Domaine que l'Egliſe avoit acquis ſous ſon gouvernement. Il partit de Rome le 13. Avril de la même année 1598. & entra à Ferrare le 8. May avec une pompe digne de la plume du Cardinal Bentivoglio qui nous en a laiſſé une ample, & très-éloquente deſcription, à laquelle le Lecteur pourra avoir recours. Elle merite aſſurément toute ſon attention, & des loüanges au deſſus de tout ce qu'on en peut dire.

C'eſt ainſi que cette belle & grande Ville avec l'Etat qui en dépend revint à l'Egliſe. La Ville la plus conſiderable de cet Etat après la Capitale, eſt Commachio, Ville autrefois conſiderable, & dont on pourroit faire à peu de frais une Fortereſſe preſque imprenable. Elle eſt ſituée au milieu d'un Lac marécageux qui a plus de douze mille de tour qui ſe décharge dans la mer Adriatique. Le revenu de Commachio con-

siste principalement dans la pêche d'Anguilles qu'on fait dans le Lac, on y en prend d'une grosseur extraordinaire, & en si grande quantité qu'on en fournit toute l'Italie. On en sale la plus grande partie, afin de les pouvoir transporter & les garder plus aisément. Ils devroient essayer de les boucanner comme on fait en Canada. Le sel qu'on est obligé d'y mettre mange leur graisse, & diminuë beaucoup leur suc, & leur bonté. Cette pêche étoit affermée 80000. écus Romains. On m'assura que la Ville étoit si delabrée que je ne jugeai pas à propos de l'aller voir, ni de faire un voyage exprès pour manger des anguilles.

Revenus de Commachio.

L'Empereur Joseph s'empara de Commachio dans le démêlé qu'il eut avec le Pape Clement XI. au sujet du Royaume de Naples. Il ne lui auroit gueres pluscoûté de prendre Ferrare, mais il en auroit retiré moins de profit. Les Italiens disoient que depuis que les Allemans étoient à Commachio les anguilles s'étoient retirées, & s'alloient plus volontiers faire prendre ailleurs, ayant scrupule d'être utiles à des gens qu'elles regardoient comme des Excommuniés à cause qu'ils détenoient le bien de saint Pierre. Je voudrois bien sça-

voir si ce saint Pêcheur les aura fait revenir dans ses filets, depuis que l'Empereur a remis la Ville au Pape Benoît XIII. à present regnant.

Les Ducs de Ferrare avoient deux Palais dans la Ville, le plus ancien qu'on appelloit la Fortereſſe eſt preſque au milieu de la Ville, il eſt en effet très ancien, bâti de briques, environné d'un large foſſé plein d'eau courante, il eſt quarré avec des tours à ſes angles, dans l'une deſquelles il y a un eſcalier à rampes qui eſt fort commode, une grande Cour quarrée occupe le terrein, elle eſt environnée de portiques ſous leſquels on avoit peint les Princes de la Maiſon d'Eſt juſqu'à Alphonſe II. qui occupoit la derniere place, comme un mauvais préſage qu'il ſeroit auſſi le dernier Duc de Ferrare.

Ancien palais de Ferrare.

Ce vaſte Palais eſt occupé par le Cardinal Legat que les Papes y ont envoyé depuis qu'ils ſont maîtres pour gouverner l'Etat; Mais il s'en faut bien que ce Prélat & toute ſa Famille l'occupe tout entier, quoi qu'ils ayent des appartemens d'Hyver & d'Eté. On me fit voir quelques chambres enrichies de Marbre, de ſculpture & dorures, qui ſont des ouvrages des anciens Seigneurs. Le reſte eſt aſſez ſimple, &

entierement dans le goût antique. La porte eſt au Sud-Oüeſt ; elle donne ſur une place où l'on vend le poiſſon, & à quelque cent pas plus loin, du côté du Sud-Eſt, on trouve une autre grande place, dont l'Egliſe Cathedrale qu'on appelle le Dôme fait le côté qui regarde le Sud-Oüeſt. C'eſt dans cette place que ſe tient le grand marché.

Le Couvent de mon Ordre eſt voiſin du Palais. Les Theatins en ſont fort proches. Les Jeſuites & les Cordeliers n'en ſont pas éloignés. Je croi qu'il y a àpreſent autant de Prêtres, de Moines & de Moineſſes, d'Egliſes & de Couvents à Ferrare que de Maiſons & que d'autres gens. L'Univerſité eſt réduite au ſeul College des Jeſuites; encore eſt-il peu nombreux. Le Droit, & la Médecine ſe ſont retirez à Bologne. C'eſt un bonheur pour cette pauvre Ville.

Palais des Diamans.

Le Palais neuf des Ducs eſt appellé le Palais des Diamans à cauſe que le marbre blanc dont il eſt bâti eſt taillé en pointe de Diamants. Il n'eſt pas ſi grand que l'ancien, mais il eſt bien mieux diſtribué, plus logeable, plus orné. Urbain VIII. l'avoit laiſſé au Prince Ceſar, il l'a vendu à ſon Seigneur, jugeant bien qu'il ne lui convenoit pas de vivre en particulier dans

un lieu, où il avoit été le Maître, & ſur lequel il conſerve toûjours de grandes prétentions.

Quoi que toute la Ville parût fort contente d'être ſous le pacifique gouvernement de l'Egliſe, le Pape crut qu'il étoit bon de fixer pour toûjours les bonnes volontés des habitans par une Citadelle qu'il y fit conſtruire au Sud-Oüeſt de la ville, & à une très-petite diſtance de la branche du Pô qui paſſe auprès des anciennes murailles.

Citadelle à Ferrare.

C'eſt un pentagone regulier dont les courtines ſont couvertes de grandes demies lunes afranes qui en renferment une plus petite qui ſert d'un bas flanc pour deffendre la face d'un baſtion voiſin. Les baſtions ſont grands, ils ont des caſemates couvertes d'oreillons quarrés avec des faux flancs aux extrêmités des courtines. La contreſcarpe eſt fortifiée d'un chemin couvert avec des places d'ormes, le tout aſſés bien entretenu. Cinq ou ſix mille hommes de bonnes troupes, commandés par de bons Officiers avec d'abondantes proviſions de guerre, & de bouche, pourroient faire une vigoureuſe reſiſtance dans ce poſte. Les glacis vont en quelques endroits juſqu'au bord du Pô, d'où on a tirée une rigolle qui y porte l'eau

l'eau dont ils ſont remplis.

Nous entrâmes avec quelque difficulté dans cette fortereſſe, une place pentagone environnée d'arbres en occupe le centre; il y a des logemens pour un plus grand nombre de troupes qu'il ne me parut y avoir, beaucoup d'artillerie, de beaux magaſins, & une ſalle d'armes, où on dit qu'il y a dequoi armer vingt-cinq mille hommes, mais nous ne la pûmes voir.

Toute la partie ſeptentrionalle de la Ville n'eſt fortifiée que par de groſſes tours à l'antique. La partie meridionalle & une partie de l'orientalle a des baſtions avec des caſemates & des oreillons, les uns ronds & les autres quarrés, & d'autres en angle ſaillant. Je n'ai vû que trois demies lunes dans toute cette grande enceinte dont la plus parfaite couvre la porte de ſaint Paul, voiſine de la Citadelle. Les foſſez de toute l'enceinte ſont très-larges, & pleins d'eau. Je croi qu'il y a eu un chemin couvert, car j'en ai vû des veſtiges en bien des endroits.

Cette Ville a produit dans les tems paſſés quantité de grands hommes, dont on voit les ſepulcres dans differentes Egliſes. Comme de l'Arioſte Auteur fameux du Poëme intitulé *Orlan-*

do Furioſo, ou Roland le furieux qui eſt aux Benedictins. Les deux Strozzy Pere & fils excellents Poëtes Latins qui repoſent dans l'Egliſe de Saint Dominique. Jean Menard Philoſophe, & Medecin. Sandeus Juriſconſulte & Evêque de Lucques. Le Cardinal Bentivoglio. Jean Marie Verrani. Le P. Riccioli Jeſuite ſçavant Mathematicien. Le P. Jerôme Savonaroles, qu'on peut appeller le Martyr de la verité, & quantité d'autres ont pris naiſſance dans cette Ville. J'aurai peut-être occaſion de parler de ce dernier dans mon ſecond voyage d'Italie.

Enfin après avoir demeuré trois jours entiers à Ferrare, & avoir conſideré à mon aiſe tout ce qu'il y a de remarquable, nous revînmes à Bologne le ſixiéme jour fort ſatisfaits de ce petit voyage. Nous arrivâmes fort tard parce que nos Peres de Ferrare nous vouloient encore retenir & nous arrêtoient à deſſein que nous ne puiſſions pas partir ce jour-là. Dès que la nuit commença à venir, nous vîmes les côtés du chemin tout couverts de ces petites mouches luiſantes dont tous les halliers de l'Amerique ſont remplis. On les appelle *Luciole* en Italie. Elles font un effet merveilleux par la lumiere

qu'elles répandent bruſquement en changeant inceſſamment de place dans les buiſſons où elles ſe retirent, & où elles demeurent en repos pendant le jour. Ce ſont des phoſphores naturels qui rendent la nuit la lumiere qu'elles ont amaſſées pendant le jour. J'ai parlé de ces inſectes fort amplement dans mon voyage aux Iſles de l'Amerique.

CHAPITRE VIII.

L'Auteur part de Bologne & arrive à Genes. Avantures de ſon voyage.

MOn deſſein étoit d'aller à Lorrete, & enſuite à Rome, & de repaſſer à Florence, mais nôtre Pere General me fit connoître que cela retarderoit beaucoup mon retour à l'Amerique, & pourroit être préjudiciable aux affaires que nos Miſſions avoient en France; & comme les conſeils & les prieres des Superieurs ſont pour nous des ordres & des commandemens exprès, je pris le parti de revenir par la Lombardie, du moins autant qu'il y avoit de ſûreté. Je fis mes adieux, & je loüai une caleche pour mon garçon, & pour moi juſqu'à Genes.

Mais j'avois eu trop de plaiſir dans mon voyage pour n'avoir pas un peu de chagrin dans le retour. Nôtre General me fit prier par ſon Secretaire de ceder la moitié de ma caleche à un de nos Peres Gaſcons. Il fallut encore dans cette occaſion donner des marques de mon obéïſſance; il m'en coûta cher, car je ne ſçaurois exprimer combien j'eus à ſouffrir de cet homme pendant les cinq jours que dura le voyage. Pour ſurcroit de malheur quatre de nos Religieux qui prirent la même route en deux caléches ſe joignirent à nous. Deux étoient François, & deux étoient Eſpagnols, & tous quatre auſſi bien que mon Gaſcon des originaux en matiere de lezine, dont je ne croi pas qu'on ait jamais pu tirer des copies. Je fus obligé de loüer un cheval pour mon garçon, ce fut cela ſeul qui m'empêcha de me deſeſperer, parce que je le faiſois mettre en ma place dans la caléche, & je montois à cheval à la ſienne.

Départ de Bologne.

Nous partîmes de Bologne ſur les onze heures du matin le treiziéme Juin, & nous arrivâmes à une heure de nuit à Modene. Il y a vingt mille, c'eſt-à-dire, ſix lieuës & deux tiers, après nous être arrêtés plus d'une heure à un village qui eſt à moitié chemin. Nous

découvrîmes ſur nôtre droite le Fort Urbain, mais nous n'y fûmes point. C'eſt un fort à quatre ou cinq baſtions que les gens du pays font aller de pair avec la Citadelle de Lille & celle de Namur. A cinq milles de là nous paſſâmes dans un bac la riviere appellée *Panaro*. Elle ſépare les Etats du Pape de ceux du Duc de Modene. Elle eſt aſſez groſſe & aſſez dangereuſe quand elle eſt groſſie par les pluyes, & par la fonte des neiges des Apennins, & pour lors les Fermiers ou conducteurs du bac vous rançonnent d'une terrible façon.

Fort Urbain.

Panaro riviere.

Ce fut en cet endroit où je commençai à connoître le mauvais caractere de nos voituriers. Nous étions convenus qu'ils payeroient les bacs, & tous les autres peages, tant pour eux que pour nous, & nos voitures. Cela n'empêcha pas qu'ils ne nous fiſſent demander de l'argent par les bateliers, nous répondîmes que cela ne nous regardoit point, & il y eut une groſſe & longue conteſtation dont je me mêlai fort peu étant avec des gens qui ſçavoient trop bien leurs interêts pour craindre qu'ils en abandonnaſſent la moindre partie; auſſi ne payâmes-nous rien, mais cela nous convainquit

que nos voiturins étoient des miſerables ; nous en eûmes aſſez d'autres preuves pendant le voyage.

Nous fûmes deſcendre au lieu, où les Religieux de mon Ordre s'étoient retirés depuis que l'armée des deux Couronnes s'étoit emparée de la Ville, & avoit pris nôtre Couvent, & nôtre Egliſe, pour ſervir de magazin & d'Hôpital. Nos Peres n'en étoient point du tout contens, & ils avoient raiſon, car il y avoit aſſez d'autres lieux dans la Ville plus propres pour ces uſages, mais ils ne s'étoient pas trouvés en état de financer une ſomme que les Commiſſaires demandoient pour aller mettre leurs magazins autre part. C'eſt-là ce qu'on nous dit ſur les lieux, ſans m'engager à le verifier, quoique je l'écrive ici.

Nous ne laiſſâmes pas d'être bien reçûs quoique nous fuſſions ſujets des deux Couronnes. Le Duc de Modene en quittant ſa Capitale avoit donné à nos Peres le logement que ſes Pages occupoient au-deſſus de ſes écuries. Ce fut là que nous les trouvâmes, & où ils nous reçûrent, & nous traiterent avec beaucoup de charité. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit tant il y avoit de puces & de punaiſes dans la

petite chambre où l'on me mit avec mon garçon, auſſi dès que le jour parut je m'en allai avec lui courir la Ville.

Les Italiens ſe levent tous de grand matin pour joüir de la fraîcheur, & dorment l'après-midy pendant la groſſe chaleur, & diſent quand ils entendent marcher dans les ruës dans ce tems-là, que c'eſt un fou ou un François. Je croi qu'ils ont raiſon.

Palais du Duc de Modene.

Je me promenai pendant quatre heures, je vis le Palais du Prince, qui ſera fort beau quand il ſera achevé. On me fit voir quelques appartemens qui étoient ſans meubles, mais où il y avoit de bonnes peintures aux friſes & aux platfons.

Egliſe Cathedrale.

Je fus à la Cathedrale, c'eſt un vieux bâtiment accompagné d'une très-haute tour quarrée au pied de laquelle dans l'Egliſe eſt attachée ce fameux Sçeau qui a été le ſujet de la longue guerre entre les Petronii & les Geminiani, c'eſt-à-dire, entre les Bolonois, & les Modenois, qui ont ſaint Petrone, & ſaint Geminien pour leurs patrons. Le Sçeau eſt enfin demeuré aux Modenois qui le conſervent comme un trophée de leur victoire, & ne manquent pas de le montrer aux Etrangers. L'Officier d'Egliſe qui me le fit voir, & qui me

Le fameux Sçeau.

conduiſit au haut du clocher m'en fit l'Hiſtoire en Italien, mais je n'y pris pas tout le plaiſir que j'y aurois pris, ſi j'avois mieux entendu la langue. Il me demanda plus intelligiblement la récompenſe de ſes peines, & je la lui donnai. Alexandre Taſſoni, que nous connoiſſons ſous le nom du Taſſe, a écrit d'une maniere divertiſſante l'hiſtoire de ce Sçeau, & la guerre qu'il a cauſé dans un poëme intitulé, *La Secchia rapita*, il faut être bien miſantrope pour ne pas trouver de plaiſir dans cette lecture.

Le Taſſoni Auteur de la Secchia rapita.

Le corps de S. Geminien repoſe dans une belle Chapelle qui eſt ſous le Chœur; elle eſt toute pleine de vœux qui cachent mal à propos les ornemens de la Chapelle. On la pourroit dans un beſoin appeller une petite Egliſe à cauſe de ſa grandeur.

La Ville me parut ovale, ou peu s'en falloit, ſes fortifications étoient en mauvais état, & ſa garniſon étoit alors d'un bataillon François & un Eſpagnol. Les ruës ne ſont pas belles. Elles ont des portiques comme à Bologne, mais la plûpart ſont bas, étroits, inegaux, & les maiſons n'ont rien d'agreable, ni les places publiques. Je ne vis rien qui me perſuada que cette Ville fût riche, auſſi n'y a-t'il preſque pas de commer-

ce, quoiqu'elle ſoit dans un pays gras & abondant. On vante fort les maſques, qui s'y fabriquent, & on dit que les Venitiens qui en conſomment beaucoup les font tous venir de Modene.

Cet Etat eſt poſſédé par les Princes de la Maiſon d'Eſt deſcendus de Ceſar qui fut obligé de ceder le Duché de Ferrare au Pape Urbain VIII. après la mort d'Alphonſe II. C'eſt un Duché qui releve de l'Empereur. Il comprend outre la Ville de Modene, celles de Reggio, de Carpi, Caſtelnovo, Seſtola, Saſſuolo, & quelques autres Domaines qui rapportent trois à quatre cens mille écus de revenu au Prince, ce qui eſt peu de choſe pour un Souverain qui eſt obligé de faire figure dans le monde, & de payer des redevances à l'Empereur, des mois Romains, & des quartiers d'hyver.

Voilà tout ce que je puis dire de Modene; nous en partîmes tard, & cependant nous allâmes dîner à Reggio, & coucher à Parme, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, après avoir fait trente mille, car on compte quinze mille de Modene à Reggio, & autant de Reggio à Parme. Le chemin nous plut extrêmement. Il eſt uni & droit, comme une allée de jardin bor-

dé des deux côtés de Meuriers blancs, aux pieds deſquels ſont des ſeps de vigne, qui après être montés à une certaine hauteur ſont entrelaſſés les uns aux autres, c'eſt-à-dire, d'un arbre à l'autre, & tombans en maniere de feſtons, font la plus belle décoration du monde. Le dedans de preſque toutes les terres eſt planté de ces mêmes arbres, ou d'arbres fruitiers en quinconges, avec des ſeps de vignes entrelaſſés, comme ceux qui ſont ſur les bords des chemins, ce qui n'empêche pas que ces terres ne rapportent du bled, & de toutes ſortes d'autres grains & des legumes en quantité; comme nous étions dans la belle ſaiſon, les chemins étoient ſecs, & il faiſoit beau rouler.

Nous rencontrâmes à quelques milles de Parme ſon Alteſſe Sereniſſime dans un magnifique caroſſe à ſix chevaux precedé de quelques Officiers à cheval, & de ſept ou huit Coureurs. Il étoit ſuivi de quelques Officiers. Nous nous arrêtâmes pour le ſaluer avec plus de reſpect. Il nous rendit le ſalut fort gracieuſement. Un de ſes Officiers vint s'informer qui nous étions, d'où nous venions, & où nous allions, quand on l'eut ſatisfait ſur tou-

tes les queſtions, il alla au galop en rendre compte à ſon Maître.

Nous allâmes deſcendre au Couvent de nôtre Ordre, où nous fûmes fort bien reçûs.

L'Etat de Parme, celui de Modene, & de Ferrare avoient appartenu cy-devant à la Comteſſe Mathilde l'inſigne bienfaictrice de l'Egliſe Romaine à qui elle laiſſa ſes Etats par ſon teſtament. Les Papes en ont joüi juſqu'à Paul III. Chef de la Maiſon Farneſe, qui donna Parme & Plaiſance en titre de Duché à ſon fils Pierre-Loüis Farneſe, en échange de la Principauté de Camerin, & de la Seigneurie de Nepi qui appartenoit aux Farneſes, qui étant plus voiſines de Rome, étoient par conſequent plus à la bienſeance de l'Egliſe que le Parmeſan qui en étoit plus éloigné.

Pierre-Loüis Farneſe premier Duc de Parme fit bâtir des Citadelles à Parme, & à Plaiſance pour contenir ſes nouveaux ſujets dans leur devoir; mais malgré toutes ſes précautions les principaux du pays l'aſſaſſinerent dans Plaiſance, & ce ne fut pas ſans peine, & ſans un bonheur extraordinaire que ſon fils le Prince Octave empêcha les Conjurés de ſe ſaiſir des Forteresſes & de s'ériger en République, ou de ſe

donner à l'Empereur, comme il paroiſſoit qu'ils en étoient convenus avec le Gouverneur de Milan. Les choſes s'accommoderent enfin. Charles-Quint qui étoit fâché que le Pape eût érigé ce Fief en Duché s'apaiſa; il donna ſa fille naturelle Marguerite d'Autriche à Octavio, & avec quelques autres conditions, il reconnut ce Prince Duc de Parme & de Plaiſance. C'eſt de ce mariage qu'eſt ſorti le fameux Alexandre Farneſe Gouverneur des Païs-Bas, le Heros de ſon ſiecle.

On prétend que cet Etat qui eſt bien plus conſiderable que celui de Modene, rend à ſon Souverain cinq cens mille écus par an ſans compter les parties Caſuelles. Il paye dix mille écus de redevance annuelle à l'Egliſe. Outre cet Etat le Duc de Parme a encore des prétentions ſur le Duché de Caſtro, ſur Ronciglione, Montalto & autres lieux au voiſinage de Rome que le Pape lui conſerve comme un bon pere qui ne veut pas donner tout à ſes enfans pendant ſa vie, de peur qu'ils ne le diſſipent, ou qu'ils ne lui manquent de reſpect, quand ils n'auront plus rien à eſperer de lui.

La Ville de Parme eſt très-ancienne. C'étoit une Colonie Romaine qui dans

le renverſement de l'Empire eût bien à ſouffrir des factions differentes qui s'y éleverent, & dont les Chefs prétendoient tous à la Souveraineté. L'Empereur Frederic ſurnommé Barbe-rouſſe trouva qu'elle étoit à ſa bienſeance. Il employa d'abord tous les artifices que la politique met ordinairement en uſage pour ſéduire les peuples; mais voyant que ces moyens ne réüſſiſſoient pas, il l'aſſiegea à la maniere de ſon tems, & s'apperçevant que les Parmeſans n'étoient pas d'humeur à ſe ſoumettre à un maître tel qu'il étoit, il fit bâtir aſſez près de la Ville aſſiegée, une Ville qu'il appella Victoire, à laquelle il donna quatre mille de circonference, qu'il prétendoit orner & enrichir des dépoüilles de celle qu'il aſſiegeoit quand il l'auroit priſe; mais il éprouva la verité du proverbe qui dit que quand on compte ſans ſon hôte, on compte deux fois. Après deux ans d'un ſiege fort meurtrier les Parmeſans firent une ſortie avec tant d'ordre, de courage, & de bonne conduite, qu'ils défirent à plate couture l'armée de l'Empereur, prirent la Victoire, la brûlerent & la raſerent juſqu'aux fondements, & d'une telle maniere qu'on eſt bien empêché à preſent de ſçavoir au juſte le lieu où elle étoit.

Parme aſſiegée par l'Empereur Frederic Barberouſſe, qui y eſt battu.

Quoique je n'aye garde de blâmer une action ſi belle, & ſi glorieuſe, je ne ſçaurois m'empêcher de leur vouloir un peu de mal de n'avoir pas laiſſé quelque morceau de cette Victoire, afin d'avoir à jamais dequoi faire voir à tout le monde des trophées de leur bravoure. Les Modenois leurs voiſins en ont uſé plus conformément aux interêts de leur gloire en conſervant le fameux Sçeau qu'ils ont enlevé aux Bolonois.

La Ville de Parme eſt grande, on dit qu'elle a quatre mille de circonference. Elle eſt aſſez bien fortifiée avec une Citadelle à cinq baſtions dans laquelle je n'ai pas entré, non plus que dans les appartemens du Palais, il étoit encore trop matin lorſque je courois la la Ville pour en voir ce que je pourrois, je ne vis que les dehors qui me parurent très-beaux, très-dignes de la magnificence du Prince. Je vis les écuries, elles ſont très belles, & remplies de très beaux chevaux. On me montra en payant, ſelon la coûtume d'Italie, ſon caroſſe de ceremonie qui eſt aſſurément très-beau, & très-riche.

Je fus voir quelques Egliſes, & particulierement le Dôme. C'eſt ainſi qu'on appelle les Cathedrales en Italie; il y a des peintures du Correge en grand

nombre, & très-belles, auſſi bien qu'aux Benedictins, aux Recolets, aux Franciſquains, aux Jeſuites, & chez nous où nous avons le Tribunal de l'Inquiſition. J'avois pris un Antiquaire pour me conduire, mais le tems me manquoit. La Ville eſt partagée en deux parties à peu près égales par une riviere qu'on appelle *la Parma*, qui vient de l'Apennin, & qui ſe jette dans le Pô à trois lieuës au deſſous de la Ville. Je ne ſçai ſi c'eſt la riviere qui a reçûë ſon nom de la Ville, ou qui lui a donné le ſien. Quoi qu'il en ſoit, Parme me parut plus riche, & plus marchande que Modene, & beaucoup plus peuplée. Auſſi y a-t'il une Univerſité conſiderable & beaucoup de Nobleſſe. La ruë S. Michel traverſe toute la Ville, elle a de belles maiſons, quantité de Marchands y demeurent, elle eſt droite, & on dit qu'elle a un mille de longueur. Je ne l'ai pas meſurée. Je pris chemin faiſant du chocolat avec mon Antiquaire, qui me ramena au Couvent, où je trouvai mes aſſociés fort en colere contre moi, de ce que mes promenades les empêchoient de partir auſſi matin qu'ils feroient, & que je ferois cauſe que nous ne pourrions pas arriver à Plaiſance, où il n'y avoit que trente-

ſix milles à leur compte, pendant que nos voituriers en comptoient quarante-cinq ; je ne ſçai qui avoit raiſon, mais pour ne pas entendre gronder mon importun Compagnon, je mis mon garçon à ma place dans la caléche, & je montai à cheval.

Nous arrivâmes ſur les onze heures à *Borgo-San-Donino*, & fûmes deſcendre au logis de la Poſte. Je dis à l'hôte de me préparer à dîner, il me demanda comment je voulois être traité ; *à Paſto*, lui répondis-je, c'eſt-à-dire, à table d'hôte, & s'il n'y a perſonne, je ſerois bien aiſe que ce fût un peu à la Françoiſe. Et quoi, dit l'hôte, tous ces Peres ne mangent-ils point ? Non, lui répondit un d'eux, nôtre coûtume eſt de ne manger que le ſoir. A la bonne heure, répondit l'hôte, cependant les Medecins diſent, qu'il faut manger peu le ſoir, ſi on veut dormir tranquillement & conſerver ſa ſanté.

En attendant le dîner je fus voir la Ville avec un jeune homme que l'hôte me donna pour me conduire. Je montai au clocher du Dôme, car c'eſt une Ville Epiſcopale, & je la découvris toute entiere, & ſans peine, car elle eſt aſſez petite. Ses murailles me parurent bonnes. Elle a été fortifiée, & elle

eſt dans une ſituation à pouvoir devenir une bonne place. Les ruës ſont aſſez larges. Il y a à mon compte dix-huit ou vingt Egliſes, Couvents, ou Chapelles de Confrairie. L'Egliſe Cathedrale eſt belle, & bien ornée. Voilà tout ce que j'en puis dire. Ce lieu me parut bien peuplé & de commerce, auſſi eſt-il dans un terroir gras, fertile, & très-bien cultivé. Il y a des pâturages excellens, & c'eſt là & aux environs qu'on fabrique cette quantité prodigieuſe de fromage qu'on appelle Parmeſan, qu'on tranſporte par tout le monde, on m'en montra des magazins tous remplis.

Je revins à l'hôtellerie, & je me mis ſeul à table. On me ſervit une ſoupe de petits pois, un ragoût, des animelles, ou ris de veau frits, & un gros pigeon rôti. L'hôte me vint voir, & fit apporter un jambon. Il m'excitoit à boire, & à manger. J'eus encore des artichaux à la poivrade, des fraiſes, & du fromage excellent, avec du vin blanc & rouge à la neige.

A la fin nos Peres prirent appetit en me voyant manger, & demanderent à l'hôte s'il avoit un plat de Macaroni à leur donner. Il leur dit qu'il en avoit qui pourroit être ſervi ſur la table de

ſon Alteſſe Sereniſſime, ils voulurent faire marché ; mais il leur dit qu'il étoit galant homme, & qu'ils n'avoient qu'à paſſer dans la chambre voiſine. Ils y allerent, & je remarquai à un certain geſte que fit l'hôte que nous aurions une ſcene. Elle ne tarda pas à venir. On apporta le plat de Macaroni, je crois qu'ils y étoient depuis le dernier grand Jubilé, tant ils étoient ſecs, durs, & couverts de pouſſiere, mêlée de poivre & de fromage rappé, avec une odeur très-forte, & déſagreable. J'entendis que nos Peres ſe plaignirent de n'avoir point de linge blanc, à quoi le Valet de l'hôte ne fit point de réponſe. Après qu'ils eurent mangé deux ou trois bouchées de ce mets déteſtable, le courage leur manqua, & ils demanderent du pain & du vin, & ſucceſſivement on leur apporta deux plats de viande. L'un étoit d'une poitrine de mouton farcie, où il y avoit autant de vers pour le moins que de chair, & l'autre un boudin de bœuf rempli de ſang bien ſallé & bien épicé. Ils mangerent de ce dernier mets, on leur apporta enſuite des artichaux & du fromage, & ils bûrent deux ou trois bouteilles de vin.

Cependant le Maître étant revenu voir ſi j'étois content, je lui demandai

à compter. Il me dit qu'il y avoit trois Jules pour moi, & deux pour mon domeſtique, je le payai ſur le champ avec la manche, c'eſt-à-dire, l'étrenne pour ſes domeſtiques.

Nos Peres voulurent auſſi compter, & l'hôte leur demanda quatre Jules à chacun; ils ſe récrierent Dieu ſçait comment à cette propoſition, & demanderent pourquoi on leur vouloit faire payer plus qu'à moi, c'eſt la juſtice qui le veut ainſi, repliqua l'hôte froidement. Ce Reverend Pere a mangé à *Paſto*, la loi du Prince a taxé ſon dîner à trois Jules, je n'ai garde de lui demander davantage. Mais vous avez voulu vous diſtinguer & manger à vôtre fantaiſie, en vous faiſant apprêter des mets extraordinaires, il faut que vous les payez, & ſur le champ il leur fit un compte qui étoit de vrayes parties d'Apotiquaire, qui montoit encore plus haut que ce qu'il avoit demandé d'abord. Il y eût là-deſſus bien du vacarme. Nos Peres prirent le parti de vouloir s'aller plaindre à la Juſtice, & l'hôte ſans s'échauffer, dit à un de ſes valets de les conduire chés le Magiſtrat, & à un autre de détacher les valiſes de derriere les caléches.

Nos Voiturins commencerent alors à

ſe plaindre que ces conteſtations retardoient le voyage, & que nous ne pouvions pas arriver à Fiorenſola. Je voulus ménager un accommodement entre les parties, & l'hôte y conſentit à la fin, & ſe contenta à cauſe de moi, diſoit-il, de trois Jules & demi par tête, qu'il fallut payer, après quoi les domeſtiques leur vinrent demander la manche.

Nous étions en caléche prêt à marcher, quand l'hôte vint à moi, & me preſentant un verre de vin, il me dit qu'il ne pouvoit me laiſſer partir ſans boire avec moi, nous bûmes, & pendant qu'il faiſoit donner à boire à mon garçon, & à nos Voiturins, il me dit qu'il s'étonnoit comment je m'étois faufilé avec de pareilles gens, & qu'il me conſeilloit de quitter leur compagnie comme peu honorable, le plûtôt que je pourrois.

On peut juger aiſément que mes aſſociés n'étoient gueres contens, mon compagnon ſur tout ne pouvoit ſe conſoler, & après avoir bien peſté contre les hôtes d'Italie, il me reprocha que j'avois abandonné les interêts de ma compagnie dans cette occaſion, & ſi je l'avois laiſſé dire, je crois qu'il auroit conclu à me faire rendre les trois Jules

& demi qu'il avoit payé. Heureuſement nous trouvâmes une troupe de Gentilshommes, & de Dames, qui ſe promenoient dans le chemin devant une fort jolie maiſon, qui en étoit à une portée de piſtolet. Ces Meſſieurs arrêterent civilement nos caléches pour nous demander des nouvelles, & ayant ſçû que nous étions François & Eſpagnols, ils nous dirent que nous ne paſſerions pas outre ſans boire avec eux à la ſanté des Rois de France & d'Eſpagne; nous deſcendîmes, nous allâmes au Château, & on nous y ſervit une fort bonne collation, qui n'aida pas peu à faire oublier à nos Peres leur mauvais, & trés-cher dîné. Je débitai à cette belle compagnie tout ce que je ſçavois de France, d'Eſpagne & d'Amerique, & je crois que ſi j'avois été ſeul, je ſerois demeuré quelques jours avec ces bons Lombards. Ils reſſemblent en bien des choſes aux François, ils ſont francs, ils aiment la bonne chere, les nouveautés, ils boivent à merveille, & ont de bons vins. Les voiſins ſe viſitent, & vivent cordialement les uns avec les autres. Enfin après une heure & demie, & plus de repos, & de joye, ils nous conduiſirent à nos caléches, & nous ſouhaiterent un bon voyage.

Cette avanture fut cauſe qu'il étoit près de deux heures de nuit quand nous arrivâmes à Fiorenſola. Nous deſcendîmes à la poſte. Nos Peres ſe mirent en tête que la collation qu'ils avoient faites, leur devoit tenir lieu de ſouper, & qu'ils en ſeroient quittes pour payer leurs lits. Ils entreprirent même de me vouloir perſuader de faire de même. Je leur dis que je voulois ſouper par bienſéance, & de crainte qu'il ne m'arrivât ce que je prévoyois qu'il leur arriveroit. Ils tinrent bon, & demanderent des lits. Je dis en riant à l'hôte, que ces Peres étoient malades, & qu'il vit s'ils n'avoient pas beſoin de quelque ſecours de la Medecine. Sans mon garçon qui tira l'hôte d'erreur, & qui ſelon les apparences lui dit la maladie de mes compagnons, nous allions voir arriver toute la Faculté de cette petite Ville. Je ſoupai avec des Officiers François qui venoient de Piémont, qui me dirent bien des merveilles, de ſorte qu'il étoit tard quand je me retirai. Je me levai auſſi aſſés tard, & je trouvai nos Peres qui étoient aux mains avec l'hôte, qui prétendoit que n'étant pas cauſe de leur indiſpoſition, ils devoient payer le ſouper qu'il avoit préparé, comme s'ils l'euſſent mangé. Je n'eus

garde de me mêler cette fois de leurs affaires. Je déjeûnai, payai l'hôte, donnai la manche aux domeſtiques, & j'allai me promener dans la Ville. Les choſes étoient accommodées à mon retour. Nos Peres avoient payé deux Jules & demi chacun, au lieu de quatre qu'ils auroient payé, s'ils avoient fait comme moi, & nous partîmes dans l'intention d'aller dîner à Plaiſance, où nôtre Ordre a un Couvent, & où par conſequent nous n'aurions rien dépenſé; mais le malheur n'étoit pas las de nous perſecuter. L'eſſieu d'une de nos caléches ſe rompit, les deux autres s'arrêterent pour attendre que les ouvriers d'un Village voiſin fuſſent venus le raccommoder. Cela conſuma bien du tems, & fut cauſe qu'il étoit près de midi, que nous étions encore à plus de quatre mille de Plaiſance. Nos Voiturins reſolurent de faire manger leurs chevaux à la premiere poſte, & de ne point s'arrêter à Plaiſance. Il fallut en paſſer par là. Mais nos Peres qui avoient comme les Capucins une route exacte de toutes les eſtapes, où ils pouvoient manger pour l'amour de Dieu, trouverent que nous avions un Couvent de Religieuſes à peu de diſtance du grand chemin avant d'arriver à la poſte, & reſolurent d'y aller.

Ils voulurent m'y entraîner, en me disant, qu'il étoit plus convenable d'aller dans les Couvens de l'Ordre quand on en trouvoit, que dans des hôtelleries. Je les remerciai de leurs avis, & les laissai aller. Nous arrivâmes à la poste, où je trouvai un Ingenieur François qui alloit en Piémont, nous dinâmes ensemble, & ce fut un bonheur pour nos Peres; car nos Voiturins vouloient partir sans les attendre, & je n'étois pas capable de les en empêcher. Je priai l'Ingenieur de m'aider, il le fit volontiers, il avoit deux bons valets bien armés, il leur commanda de couper les traits de nos chevaux, & prenant ses deux pistolets, il jura qu'il casseroit la tête au premier qui mettroit le pied à l'étrier. Nos Voiturins demanderent graces pour leurs traits, & elle leur fut accordée, à condition d'attendre nos chercheurs de dîné. Ils vinrent enfin échauffés, & las outre mesure, ayant trouvé que ce Couvent étoit à plus d'un mille du grand chemin; ils y avoient été reçûs avec politesse, & avoient eu chacun deux œufs durs, avec du pain, du vin, & du fromage pour leur dîné. Ils remercierent affectueusement celui qui leur avoit épargné la peine de faire le reste du voyage à pied, & comme ils avoient

fait

fait trois bons milles à pied, & dans la plus grande chaleur du jour. Je leur dis que le vin étoit excellent, & leur conſeillai d'en boire quelques bouteilles, & de manger un morceau. Ils ſuivirent mon avis en partie, & ſe firent apporter du vin dans la ruë, craignant d'être encore obligé de payer un dîné, s'ils mettoient ſeulement le pied dans l'hôtellerie. J'avouë que je n'aurois pas été fâché de voir une nouvelle ſcene ſur le même ſujet.

Nous partîmes, je montai à cheval, afin de cauſer avec celui avec qui j'avois dîné. Nos Voiturins firent merveille, en moins d'une heure nous fûmes à Plaiſance, grande & belle Ville, ſituée dans un Païs charmant, & bien cultivé, ayant le Pô au Nord, la petite riviere de..... à l'Eſt, & celle de Trebia à l'Oüeſt. Nos deux Peres Eſpagnols s'étoient chargés d'un paquet pour le P. Prieur de nôtre Couvent, & ils cajolerent ſi bien leur Voiturin qu'il les y conduiſit. Nous les ſuivîmes, j'étois deſcendu de cheval avant d'entrer dans la Ville, & j'avois pris congé de l'Ingenieur, qui paſſoit outre, & ne ſuivoit pas nôtre chemin. Le Prieur fit apporter du vin muſcat très-bon, nous bûmes un coup ſans nous aſſeoir, & remontâmes

en caléche. Tout ce que je remarquai dans ce Couvent, c'eſt qu'il ſe ſentoit d'avoir ſervi de Magazin. Les peintures du cloître étoient fort gâtées. On avoit brûlé une partie des portes & des fenêtres, & les Religieux qui portoient impatiemment ces deſordres, n'étoient point du tout dans les ſentimens de Maeſtro Fabricio de Bologne. Nous vîmes en paſſant dans une des places les ſtatuës équeſtres d'Alexandre, & de Ranuce Farneſe Ducs de Parme. Elles ſont de bronze; elles me parurent belles autant qu'en peut juger un homme en caléche qui va au grand trot.

Nous quittâmes preſqu'à la porte de la Ville le grand chemin Romain, qu'on appelle la *Via Emilia*, & nous prîmes ſur la gauche, pour gagner les Apennins que nous devions paſſer, pour arriver à Genes, qui étoit le terme d'un voyage qui m'ennuyoit fort.

Jamais nos caléches n'avoient mieux roulées, & je n'avois point encore vû notre Voiturin, & ſes compagnons de meilleur humeur, & plus gracieux. J'en étois ſurpris, car c'étoient les trois plus grands coquins, & les plus inſolens que je crois qu'on pût trouver dans cette mauvaiſe race de gens qui ne vaut rien du tout. Il n'y avoit croix, poteau, car-

refour, ou autre lieu remarquable que nôtre Voiturin ne s'arrêtât, pour nous dire que là les François avoient été battus, qu'ici on en avoit pendu grand nombre qui avoient été ſurpris en volant. Il avoit une liſte de tous les malheurs arrivés à nôtre Nation, qu'il nous repetoit à toute occaſion. Le Religieux Gaſcon avec qui j'étois ſe fâchoit fort, le menaçoit, & lui diſoit de groſſes paroles, que le Voiturin lui rendoit avec uſure, & c'étoit toûjours à recommencer. J'avois pris le parti de ne rien dire, & d'attendre l'occaſion de lui faire une correction fraternelle ſi elle ſe preſentoit.

Elle ſe preſenta bien-tôt, & fut faite d'une très-bonne maniere ſans que je m'en mêlaſſe.

Nous arrivâmes à Bobio petite Ville ſur la Frontiere des Etats de Milan, & des Genois environ à ſept heures & demie du ſoir, après avoir fait les dix-huit milles qu'il y a de Plaiſance à cette Ville avec une diligence extraordinaire. Je ne ſçai pas trop bien à qui cette Ville appartient, ou appartenoit, mais il y avoit Garniſon Eſpagnolle quand nous y paſſâmes.

Nous fûmes arrêtés à la porte ſelon la coûtume, & pendant qu'on nous de-

mandoit qui nous étions, & d'où nous venions, je vis nôtre Voiturin deſcendre de cheval avec précipitation, & s'enfuir à toutes jambes, & dans l'inſtant cinq ou ſix Soldats ſe détacherent, qui l'eurent bien-tôt pris. Un Officier qui nous parut être de conſequence, en effet c'étoit le Commandant, s'approcha de nous civilement, & nous demanda ſi nous avions été contents de nôtre Voiturin. Je ne répondis rien, mais mon compagnon ne ſe fit pas prier pour dire tous les ſujets de mécontentement qu'il en avoit reçû. Je le connois, répondit l'Officier, il m'a conduit de Bologne à Plaiſance, il n'y a pas deux mois, & j'ai été dix fois ſur le point de le tuer. La ſituation où nous ſommes dans ce Païs m'en a empêché, il m'a reconnu, & c'eſt ce qui lui a fait prendre la fuite. Mais je vais le payer pour vous & pour moi, & j'aurai ſoin que vous en ayez un autre pour achever vôtre voyage. Les Soldats parurent avec le fugitif, ils lui avoient liés les mains, & le conduiſoient à grands coups de bâton. Dès qu'il fut arrivé, il ſe jetta aux pieds de l'Officier, en criant miſericorde. L'Officier lui dit gravement. Tu me reconnois donc miſerable. Allons, dit-il aux Soldats, qu'on lui donne cent coups

de bâtons, & demain dès qu'il ſera jour je le ferai pendre. Les préliminaires de la Sentence furent executés ſur le champ, & comme j'avois appris à *Borgo San Donino*, de ne me plus mêler des affaires d'autrui, je laiſſai le Voiturin, & le Commandant démêler les leurs, ſans y prendre interêt, un Soldat monta ſur le cheval de nôtre Voiturin, & nous conduiſit à l'hôtellerie de la poſte. Les Voiturins qui conduiſoient nos deux autres caléches trembloient de toutes leurs forces, & nous vinrent demander miſericorde dès que nous eûmes mis pied à terre. Ils meritoient bien autant que le nôtre une pareille correction, mais il ne nous convenoit pas de la leur procurer.

Pour le coup nos Peres furent ſages, nous mangeâmes à *Paſto*, & je crois qu'ils voulurent ſe vanger ſur l'hôte de Bobio, de ce qu'ils prétendoient que les autres avoient exigés d'eux mal à propos. Car ils mangeoient comme s'ils ſe fuſſent échappés du ſiege de la Rochelle. Ils en avoient beſoin, il ne leur en coûta pas davantage, & nous n'eûmes point de ſcene.

Nos Voiturins vinrent nous dire que la journée du lendemain étoit longue, & dans de mauvais chemins, & qu'ils

nous prioient de vouloir bien qu'ils partiſſent au point du jour. Je leur demandai froidement s'ils ne vouloient pas voir pendre leur camarade avant de partir ? Ils ne me répondirent rien, & je ne voulus pas les affliger davantage. Je leur dis de nous éveiller, & que nous partirions quand ils voudroient.

Ils vinrent en effet entre deux & trois heures du matin. Nous fûmes bientôt prêts, & moi ſur tout qui ne m'étois pas déshabillé. Ces coquins avoient une impatience extraordinaire de quitter ce funeſte lieu.

C'eſt pourtant une petite Ville Epiſcopale ſur le bord de la Trebia, avec une Abbaye fameuſe. Elle eſt dans une petite plaine au commencement des montagnes. Nous ne vîmes qu'une ruë aſſés longue, large, droite, avec de jolies maiſons des deux côtés. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Nous partîmes entre trois & quatre heures, parce que nos Peres Eſpagnols voulurent faire du chocolat, & nous regaler. Dieu veüille les en récompenſer, car il étoit bon.

On compte trente-ſix mille de Bobio à Genes. Je crois qu'on devroit ſe contenter d'en compter trente, & il y en auroit beaucoup moins, ſi on pouvoit

aller en droite ligne ; mais il faut ſuivre les contours des montagnes, & cela allonge le chemin qui d'ailleurs eſt large, bien pavé, & avec une pente aſſés douce.

Nous arrivâmes ſur les neuf heures à un Bourg, ſur le haut des montagnes, qui eſt environ à moitié chemin. Juſques-là nous n'avions trouvé que des chênes, & des châteigniers, & autres arbres Septentrionaux. L'air étoit rude, & bien froid pour la ſaiſon, nous nous trouvâmes dans un autre climat. Dès que nous fûmes dans ce Bourg, nous commençâmes à reſpirer un air plus doux, & nous vîmes la mer par une coulée entre les montagnes. Cela nous fit plaiſir.

Je demandai à dîner, & on mit auſſitôt ſix couverts dans une ſalle fort propre. Cet appareil effraya nos Peres, ils dirent qu'ils ne vouloient point manger, & qu'ils ſe contenteroient de deux œufs frais. Le Camerier, c'eſt-à-dire, le Maître Valet leur répondit qu'ils en auroient. On apporta enſuite une grande ſoupe, avec une entrée & douze œufs frais entre deux ſerviettes. Nos Peres eurent un peu de peine à ſe mettre à table crainte des ſuites. Je les en preſſai, ils s'y mirent, & quand ils y

furent, je leur conſeillai de bien manger, parce qu'il ne leur en coûteroit ni plus ni moins, & moi pour les encourager, je mangeai un œuf, & puis j'attaquai la ſoupe, l'entrée, & ce qu'on ſervit enſuite; malgré tout ce qu'ils pouvoient dire, je leur en ſervois; mais ils ne voulurent rien manger que leurs œufs. L'hôte vint, & demanda s'ils ne trouvoient pas bon ce qu'on avoit ſervi. Je répondis que nous étions fort contens. A la fin arriva le quart-d'heure de Rabelais, je demandai à compter, le Camerier me dit que l'ordinaire pour le dîner étoit un quart de piece, c'eſt-à-dire, de l'écu de Genes qui vaut treize Jules. Je payai ſur le champ, & la moitié pour mon Garçon, avec l'étrenne pour les domeſtiques, & je m'en allai prendre l'air. A peine étois-je au bas de l'eſcalier, que j'entendis bien crier. Nos Peres ne vouloient payer que leurs deux œufs, le pain & le vin. Le Camerier ſoûtenoit qu'ils avoient mangé à table d'hôte, & qu'ils devoient payer comme moi. L'hôte monta & ſoûtint ſon Camerier, & après bien du bruit il fallut payer, & puis le Camerier leur demanda la manche, en leur diſant que je la lui avois donné en galant homme. Nos Peres n'étoient pas de bonne humeur,

& mon compagnon moins que les autres. Il voulut me faire des reproches, & preſque me dire que j'étois cauſe des chagrins qu'Ils avoient eus pendant le voyage. Je lui répondis que compenſation faite de l'incommodité que j'avois reçû de lui, il me devoit encore du reſte que je lui remettois, parce que nous allions nous ſéparer.

Comme nous n'avions plus qu'à deſcendre juſqu'à Genes, nous fîmes en quatre heures les cinq lieuës qui nous reſtoient, & nous arrivâmes par le beau Faubourg de S. Pierre d'Arene, & nous entrâmes par la porte de S. Thomas le 21. Juin 1706. ſur les ſix heures du ſoir.

Nos caléches ne purent nous conduire que juſqu'au bout de la place de l'Annonciade, nous deſcendîmes & prîmes des Faquins pour porter nos hardes au Couvent de S. Dominique où nous allâmes loger.

Je crois que nos Peres ſe repentirent de n'avoir pas dîné le pouvant faire, & l'ayant payé; car nous fûmes traités fort frugalement, & cependant ils avoient grand appetit. Je trouvai dans le Couvent un Religieux François du Couvent de la ruë S. Honoré à Paris, qui pour ſes pechez s'étoit chargé de conduire à

Paris pour M. Colbert Archevêque de Roüen, un Prêtre Muſicien à voix claire, à qui on avoit fait une operation, pour empêcher que ſa voix ne changeât. Nous reſolûmes de partir enſemble. Un Gentilhomme du Comtat d'Avignon, & deux de nos Peres de Provence, ſe joignirent à nous, & nous primes une Felouque pour nous ſix, qui moyennant vingt piaſtres s'engagea de nous rendre à Marſeille ſans prendre d'autres paſſagers, & ſans ſéjourner dans les endroits où nous toucherions, qu'autant que nous voudrions.

Nous partîmes le 23. & allâmes à *Seſtri di Ponente*, d'où étoient nos Matelots. C'eſt un très-mauvais endroit, où nous n'avions que faire, & où nous ne trouvâmes pas à remplacer les proviſions que nous avions faites à Genes, & que nous conſommions là inutilement. Comme je paroiſſois être le maître de la Felouque, parce que j'en avois fait le marché, & que j'étois chargé de la payer, je fis du bruit, & malgré l'envie que nôtre équipage avoit de dormir dans leurs maiſons, je les forçai de partir; nous joignîmes le lendemain deux Galeres de France qui s'en retournoient à Marſeille. J'allai ſaluer le Commandant, qui étoit un Commandeur de Mal-

the, frere d'un Gentilhomme de Champagne, nommé M. Duhamel que je connoiſſois particulierement. En faveur de la connoiſſance, il nous accorda ſa protection, & même pendant quelques heures une manœuvre pour nous toüer. Nous paſſâmes ainſi Oneille lieu dangereux, à cauſe des Corſaires Savoyards qui s'étoient rendus redoutables aux Bâtimens de nôtre eſpece, de ſorte que nous nous trouvâmes au point du jour le vingt-cinq par le travers de Monaco, environ une lieuë au large. Il n'y avoit plus rien à craindre. J'allai remercier le Commandeur de Bourceville, & nous nous approchâmes de terre. Nous deſcendîmes à Nice ſur les dix heures du matin, nous y dînâmes, & puis nous fûmes ſaluer nos Peres, & enſuite voir la place où avoit été la fameuſe Citadelle, qui a fait tant de bruit dans le monde. Je puis dire avec verité la place, car il n'en paroiſſoit preſque aucun veſtige. On avoit enlevé juſqu'aux materiaux des fondemens. Il n'y avoit plus qu'une groſſe Tour ronde du côté de la mer, qui devoit ſauter ce même jour, & en effet, nous la vîmes en l'air, lorſque nous étions à quelques milles en mer.

Nous arrivâmes à Antibes ſur les on-

ze heures du ſoir. Un Commis du Bureau de la Santé, nous vint faire défenſes de mettre à terre juſqu'à ce que nos billets de Santé euſſent été viſés. Je le priai de le faire ſur le champ, afin que nous puiſſions aller coucher à terre. Il me refuſa fort brutalement, & moi je deſcendis avec mon Garçon, dès que je le vis un peu éloigné, & me mêlant avec des Bourgeois qui ſe promenoient, & qui rentrerent dans la Ville par un guichet qui n'avoit point de gardes, je fus ſouper, & coucher fort à mon aiſe dans un cabaret, & dès ſix heures, je fus dire la Meſſe à une Egliſe voiſine, de-là je fus au Port où je trouvai les Officiers de la Santé fort en colere, de ce que nous étions deſcendus à terre ſans leur permiſſion. Car mes compagnons m'avoient ſuivis, & il n'étoit reſté que les Matelots dans la Felouque. Le Patron s'excuſoit comme il pouvoit. Quand j'arrivai, le plus apparent de ces Meſſieurs me demanda fort échauffé, comment, & pourquoi j'étois ainſi entré dans la Ville. Je lui répondis laconiquement: par la porte, & pour ſouper; & comme il continuoit à nous menacer qu'il nous feroit rembarquer, & ne nous donneroit pas pratique, je demandai à nos gens s'ils

avoient encore leurs billets de Santé de Genes, ils me dirent qu'oüi, ſur le champ je fis embarquer mes compagnons, & je fis pouſſer au large, en diſant à ces Officiers, adieu Meſſieurs. Je m'en vais à Toulon, je dirai à Monſieur l'Intendant la bonne garde que vous faites ici.

Nous arrivâmes à Toulon le 27. Le Pere ..... quitta la Felouque auſſi bien que moi, & laiſſa ſon Muſicien en garde à nos deux Peres, qui allerent juſqu'à Marſeille par la même voiture, avec mon Garçon qui devoit avoir ſoin de mes hardes. J'avouë que nous fûmes bien aiſe de n'avoir plus à nôtre garde cette eſpece d'homme imparfait. Il étoit plus fantaſque qu'une mule, plus timide qu'un lapin, tout lui faiſoit peur, il pleuroit comme une femme dès que la Felouque panchoit un peu plus qu'à l'ordinaire, il ſe deſeſperoit, il faiſoit quelquefois les plus plaiſantes lamentations du monde.

Nous allâmes rendre graces au Seigneur à la Sainte Baulme, d'être enfin délivrés de tous ces animaux incommodes, & après nous être repoſé trois jours à S. Maximin, nous allâmes à Marſeille, où je fis embarquer les ballots que j'avois pour la Martinique;

nous prîmes enſuite des caléches pour Avignon, & puis d'autres juſqu'à Lyon, & nous arrivâmes à Paris le 30. Juillet 1706.

Fin du premier Voyage d'Italie.

701905

TABLE

Des Matieres contenuës dans le ſecond Volume.

A.

ACADEMIE de la Cruſca à Florence. Etimologie de ce nom. But de cette Aſſemblée, 201. *& ſuivantes.*
Agde, petite Ville du Languedoc, avec titre d'Evêché, 22
Agen, Ville de la Guyenne, 11
Aide de Rabin. Son habillement, 138
Albareſe, excellent Peintre Italien, 264
Albornas Cardinal, fonde un College à Bologne, 270
Aldobrandin, Legat du Pape vers le Prince d'Eſt. Portrait de ce Cardinal. Son Traité avec le Duc d'Urbin, 354. *& ſuiv.*
Aldrovandus, (Jean-François) Dictateur de Boulogne, 267
Alidor, Fondateur des Trinitaires Déchauſſés de Livourne, 142
Allegro Maggio, Ouvrage de la façon de M. Miſſon, 226
Alonzano, Village à quinze milles de Savonne, 58
Alphonſe, premier du nom, troiſiéme Duc de Ferrare, 317
Son démêlé avec le Pape Clement VII. 348
L'Empereur Charles Quint juge en faveur du Duc, *ibidem.*
Fermeté du Pape, à ne point ſe ſoumettre à ſon jugement, 349

Alphonſe, ſecond du nom, cinquiéme Duc de Ferrare, 349
Anatomiſtes, ſont rares en Italie, 328
Anguilles de Comacchio. Scrupule de ces animaux, 357
L'Annonciade, Egliſe de Genes deſſervie par les Peres Franciſquains. Sa Fondation, 84
Antibes Querelle que l'on fait à l'Auteur en cette Ville, 396
Réponſe qu'il fait aux Officiers de la Santé, *ibidem.*
Antoine de Padouë, (Saint) il eſt invoqué pour les choſes perduës, 226
Antonin, (Saint) Archevêque de Florence, 189
Apotiquaires Italiens. Revenus qu'ils ſont obligés de payer aux Medecins, 324
En quoi conſiſte leur profit, 325
En quoi ils ſurpaſſent les Apotiquaires de France, *ibidem.*
Leurs bonnes manieres, ſoit pour préparer les medecines, ſoit pour donner les lavemens, 326. *& ſuiv.*
Apotiquaires François. Egards qu'ils doivent avoir pour les Medecins, 326
Arcades depuis Bologne, juſqu'au Monaſtere du Mont de la Garde, 299
Archevêque de Piſe. Aſſiduité de ce Prélat aux Sermons d'un Miſſionnaire Jeſuite, 159
L'Argiliere, (Monſieur) fameux Peintre François, 306
Argouſins, gens qui conduiſent les Forçats au travail, 149
Arioſte, fameux Poëte Italien, 361
Arne, riviere, 162
Pont de marbre ſur cette riviere. Combat de maſſuës, qui ſe livre tous les ans ſur ce pont, 168

Suites fâcheuſes de ces combats. Armes dont ſe ſervent les combattans. Animoſité des femmes dans ces combats, 169
Conjecture de l'Auteur ſur l'origine de cette guerre, 170
Arrennes, (Saint Pierre D') Faubourg de Genes, 58
Aſnes. Quantité prodigieuſe de ces animaux à Bologne & aux environs, 285
L'*Auteur* part de la Rochelle, 1
Il arrive à Marſeille, 24
Son embarquement, & ſon voyage juſqu'à Genes, 35
Compagnons de ce voyage, 36
Son arrivée à Genes, 58
Fauſſe allarme qu'il eût peu après qu'il en fut parti, 112
Mauvais ſouper, & mauvaiſe nuit, 117
Son arrivée à Livourne, 118
Son départ de cette Ville, & dans quelle compagnie il ſe trouve, 160
Il arrive à Piſe, 161
Route de cette Ville juſqu'à Rome, 176
Il arrive à Florence, 183
Il eſt admis à l Audience du Grand Duc, 196
Son entretien avec lui; & le preſent qu'il en reçût, 197
Il part de Florence. Friponnerie qu'on lui fait, 231
Sa route juſqu'à Bologne, 232
Son voyage à Ferrare, 341
Son départ de Bologne. Compagnons de ſon voyage, 364
Il fait rencontre du Duc de Parme, 370
Il arrive en cette Ville, 371
Son départ; & la ſcene qui arriva à ſes compagnons à *Borgo San Donino*, 377
Autre ſcene arrivée aux mêmes à Fioren-

entre plusieurs familles considerables ; 278
Ses differentes Manufactures , 280
Bonavogles , volontaires qui se mettent aux Galeres , 148
Boniface VII. Statuë de ce Pape à Bologne, 268
Bordeaux , Capitale de la Guyenne. Description abregée de cette Ville. Portrait de ses Habitans , 5. *& suiv.*
Borgo San Donino , Ville entre Parme & Plaisance. Sa description , 376
Fabrique du fromage appellé Parmesan, 377
Scene arrivée en cette Ville aux compagnons de l'Auteur , 378. *& suiv.*
Borso , premier Duc de Ferrare , 346
Boulogne sur mer , Ville sur la côte de Picardie , 238
Brizio , excellent Peintre Italien , 264
Brun , (M. le) fameux Peintre François , 306

C.

CABINETS de Curieux à Bologne , 292
Calcagno, (Vincent) de Varesse , Domestique de la Maison de Fieschi , 105
Camariers. Leur Office à Genes , 66
Campo Santo , ou Cimetiere de Pise , 166
Canal du Languedoc , 17
Canal de Livourne à Pise , 161
Capo di Corvo , ou le Cap du Corbeau , 114
Caraches , fameux Peintres Italiens , 258
Carisenda , Tour de Boulogne , 166
Carosses. Facilité d'en avoir à Bologne , 297
Carosses de loüage à Paris , appellés Fiacres. Ce qui a donné occasion à ce nom , 298
Carpi , Ville dépendante du Duché de Modene , 369
Cartapecora, parchemin dont on relie les Livres à Bologne , 241

Caſſini. (M.) Ligne Meridienne tracée par ce Sçavant Academicien ſur le pavé de l'Egliſe de S. Petrone. Conteſtation des Philoſophes au ſujet de cet Ouvrage, 268. *& ſuiv.*
Caſta, Caccia, & Cicagni, excellens Peintres Italiens, 264
Caſtelnovo, Ville du Duché de Modene, 369
Caſtro, Duché au voiſinage de Rome, 372
Catherine de Sienne. (Sainte) Hiſtoire de cette Sainte, par Miſſon, 225
Catherine de Bologne. (Sainte) Corps de cette Religieuſe au Monaſtere de Sainte Claire, 336
Celio de Calcagnigno. Manuſcrits dont il enrichit la Bibliotheque des Jacobins de Ferrare, 342
Ceremonies, qui s'obſervent à Bologne avant la vêture d'une Religieuſe, 334 *& ſuiv.*
Ceſar d'Eſt. Alphonſe II. le declare ſon heritier univerſel, 350
Clement VIII. refuſe de le reconnoître pour Duc de Ferrare, 351
Sa retraite à Modene, 355
Cette, Ville, ou Village dans le Languedoc, 24
Chambre, dans laquelle S. Dominique eſt mort, 256
Chamier, (M.) Miniſtre Proteſtant, 225
Chantres des Synagogues Juïves. Leur maniere de chanter, 139
Chanvres de Bologne Quantité prodigieuſe que la République de Veniſe en enleve, 280
Chapeau Rouge, ruë de Bordeaux, 5
Charlemagne, établit l'Univerſité de Bologne, 259
Charles Borromée. (Sa ſtatuë à Bologne, 260
Charles VIII. fils de Loüis XI. Roi de France, ſe rend maître de Genes, 61
Charles-Quint. Puiſſance de cet Empereur formidable à toute l'Italie. Meſures que l'on

De quelle maniere il fait payer les taxes, 208
Cesspi, Commandeur. Son cabinet, 295
Cotignac, ou gêlée de coing, 287
Courses de chevaux à Bologne. Description d'une de ces courses dont l'Auteur fut témoin, 330. *& suiv.*
Couvent de S. Michel *in Bosco*, 302
Crucifix miraculeux à Genes, 68
Cuisines de Genes, propres, peu échauffées; & pourquoi? 90
Curés Italiens. Leurs droits pour les sepultures, 325
Cyprès planté par S. Dominique, 256

D.

DARCE, ou *Darsena*, petit Port ainsi nommé à Genes, 98
Darce, Mole interieur de Livourne, 120
Darien, Isthme dans le Continent de l'Amerique, 215
Dellon, Auteur de la Relation de l'Inquisition de Goa, 257
Doge de Genes. Sa marche, quand il va tenir Chapelle, 71
Son portrait & son habillement, 72
Décorations de l'Eglise où il entend la Messe, 74
Il sort rarement, 76
On lui donne le titre de Serenité; & pourquoi? 77
Description de son Palais, 81
Son revenu, 90
Dôme, nom qu'on donne aux Eglises Cathedrales en Italie, 374
Dominique, (Saint) Genealogie de ce saint Patriarche à Bologne, 242

Sepulchre de marbre où repose son corps.
Châsse où sa tête est enfermée, 249
Le Cardinal de Medicis en enleve une dent, 250
Avec quelle difficulté l'on voit cette précieuse Relique, *ibidem.*
Précautions que l'on prend, pour la montrer à l'Auteur, & aux Capitulans du Chapitre General, 251
Description de la châsse, *ibidem.*
Remarque de l'Auteur sur cette Tête, 252
Doria, (André) Genois. Histoire de sa perfidie, 61. *& suiv.*
Duhamel, (M.) Commandeur de Malthe, 395
Durasso, Prince Espagnol. Son attention au négoce, 68

E.

EAU-BENITE. On n'en prend point en Italie, lorsqu'on sort de l'Eglise; & pourquoi, 189
Ecoliers de Bologne. Il faut prendre garde à leurs mains, 249
Eglise dédiée à Notre-Dame de Grau près d'Agde, 23
Eglise Archiepiscopale de Genes, dédiée à S. Laurent, 94
Eglise des Jesuites, dédiée à S. Ambroise, 98
Eglise de l'Annonciation, ou *Nunziata*, à Florence. Religieux qui la desservent. Tableau de la Sainte Vierge. Privilege particulier de cette Eglise, 230
Eglise de S. Dominique à Bologne, 243
Eglise Cathedrale de Bologne, appellée S. Pierre du Dôme. Chapitre de cette Eglise, 262
Eglise Collegiale de S. Petrone. Statuës Colossales, & tableaux excellens de cette Eglise, 263

Couronnement de Charles-Quint dans ce Temple, 164
Ligne Meridienne tracée sur le pavé, par M. Cassini, 268
Ephod, habillement des Juifs dans leurs Synagogues, 138
De quelle maniere les devots le portent, 140
Espagnols. Leur College à Bologne, 270
Leur habillement, 271
Etuves, & Bains à la Turque à Livourne. Description de ces Bains; & de quelle façon on s'y lave, 151. *& suiv.*
Eveque de Brugnano. Residence de ce Prélat, 110

F.

FAQUINI, Portefaix à Pise, 161
Farnese, (Pierre-Loüis) premier Duc de Parme. Il est assassiné à Plaisance, 371
Farnese, (Alexandre) Gouverneur des Païs-Bas, 372
Sa Statuë équestre à Plaisance, 386
Farnese, (Ranuce) Duc de Parme. Sa statuë à Plaisance, 386
Fattore, ou Apprentif Barbier, 282
Felibien, (M.) son goût pour la Peinture, 275
Femmes publiques de Florence. Infamie dont elles sont couvertes. Obligations qu'on leur impose, 229
Femmes en general. Leur caractere, 288
Ferdinand I. Grand Duc de Toscane. Sa statuë à Livourne. Histoire des quatre Esclaves de bronze, dont elle est cantonnée. Fausseté de cette Histoire, 122. *& suiv.*
Fermes du Grand Duc entre les mains des Juifs, 208
Ferrare. Mauvais air de cette Ville, 343
Caractere de ses Habitans. Leur petit nom-

bre, & pourquoi, 344
Projet de l'Auteur pour peupler cette Ville, 346
Differend de ſes Ducs avec les Papes, 348 *& ſuiv.*
Elle revient au domaine du Souverain Pontife, 355
Deſcription de l'ancien Palais ; & par qui il eſt occupé ? 358
Grand nombre d'Egliſes & de Couvens. L'Univerſité. Le Palais appellé des Diamans, 359
Deſcription de la Citadelle, 360
Fortifications de la Ville. Grands hommes qu'elle a produites, 361
Fêtes ſpirituelles à Bologne, 329 *& ſuiv.*
Fieſchi, (Jean-Loüis) Comte de Lavaigne. Hiſtoire de ſa conjuration. Ses conſeillers. Il ſe rend maître des Galeres de Doria. Mort funeſte de ce Comte, 103 *& ſuiv.*
Filles du Tiers-Ordre de S. Dominique à Bologne, 243
Final, Ville du Domaine de Genes, 247
Fiorenſuola, petite Ville ſur la Frontiere de l'Etat du Grand Duc de Toſcane, 232
Florence. Deſcription de cette Ville, 186. *& ſuiv.*
Clercs de l'Egliſe Cathedrale, 187
Soins qu'on y prend pour convertir les femmes débauchées, 229
Florentins. Leur conteſtation avec les Genois en matiere d'œconomie. Compte de lezine à ce ſujet, 88
Ravage qu'ils font dans Piſe, 174
Leur pieté & leur charité, 182
Ils ont la conception vive ; & parlent la Langue Italienne dans toute ſa pureté, 201
Ils ſont pour la plûpart bientaits, 203
De quelle maniere ils élevent leurs enfans,

Leur assiduité au travail, 207
Leur dispute avec les Bolonois sur la peinture, 258
Fonderie, ou Laboratoire du Grand Duc, 198
Fort Urbain, 365
Franche-Comté. Obligation qu'elle a à Loüis XIV. 207
Franciſquains. Leur Couvent à Bologne. Leurs caves & leurs vins, 239
Franciſquains de Parme. Belles peintures de leur Couvent, 375
François. Leurs mauvaises coûtumes quand ils voyagent, 51
Leur peu de respect pour les choses & les endroits qui en demandent davantage, 261
Leur caractere, 316
François I. Roi de France. Attitude sous laquelle il est representé à Bologne, 267
Frederic Barberouſſe. Son voyage à la Terre-Sainte, 166
Il assiege la Ville de Parme; & fait bâtir auprès une Ville qu'il nomme Victoire, 373
Frederic II. Empereur, fonde l'Université de Ferrare, 349
Fripiers des Piliers des Hales à Paris Ruses qu'ils employent pour cacher les défauts de leurs marchandises, 373
Fromages Parmesans contrefaits à Bologne, 286

G.

GALERES de Pise. Terre qu'elles rapportent de Jerusalem. Proprieté de cette terre, 166
Garonne, riviere, 1
Geminien. Saint Patron de Modene, 357
General des Freres Prêcheurs. Son pelerinage

au Mont de la Garde, 301
Genes. Deſcription abregée de cette Ville, 59 *& ſuiv.*
Défauts qu'on lui attribuë communément, 61
Sa figure. Ses maiſons. Ses ruës, 82
Bombardement de cette Ville, 92
Son Port, 98
Genois. Comment ils font le fumier, 45
Leur portrait, 46
Leur œconomie juſques dans les paroles, 59
Reglement de leurs maiſons, 64
Ils ſont très pécunieux, 65
Ils vivent dans une grande liberté, 66
Ils aiment tous le commerce, 67
Leurs habillemens, 68
De quelle maniere ils écrivent, 90
Genoiſes. Leur habillement. Ajuſtemens des nouvelles mariées, 69
Genovines, ou écus de Genes. Leur valeur, 95
Gentili, (le Pere) de l'Ordre de S. Dominique, 341
Geremei, Familles conſiderables de Bologne. Leur guerre avec les Lambertazzi. 278
Gibelins, Citoyens de Piſe, partiſans de l'Empereur, 170
Giſleri, Familles de Bologne. Leur tyrannie, & leur ſort, 278
Golfe de la *Specia*, ou *Spezza*, 114
Gonfalonier. Son logement à Bologne, 265
Grecs, ont une Egliſe à Livourne, 141
Grégoire XII Pape, de la Maiſon Bon Compagno, 262
Sa ſtatuë à Bologne, 268
Guelphes, Citoyens de Piſe, partiſans du Pape, 170
Guide, celebre Peintre Italien, 258

H.

HENRI, Roi de Corſe & de Sardaigne. Hiſtoire de ce Prince, 266
Henri II. Empereur, pere du précedent. Offres qu'il fait aux Bolonois pour obtenir la liberté de ſon fils, 266
Herbert, ou *Bruſſel*, Amiral de l'armée navale d'Angleterre en 1220. 64
Hercules. Sa ſtatuë à Bologne, 265
Autre ſtatuë de pierre cuite, 262
Hercules I. du nom, ſecond Duc de Ferrare. Ses démêlés avec le Pape Sixte IV. & les Venitiens, 347
Hercules II. du nom, quatriéme Duc de Ferrare. Il reçoit du Pape l'Inveſtiture de ſes Etats, 349
Heures, de quelle maniere on les compte en Italie, 48
Quelle eſt la meilleure maniere de les compter, 49
Hôtelleries de Genes, ſont de veritables écorcheries, 66

J.

JACOBINS de Bordeaux. Deſcription de leur Couvent. Raiſon d'interêt qui les empêchoit d'avancer leur bâtiment, 6. *& ſuiv.*
Jacobins de Toulouſe. Deſcription de leur Egliſe & de leur Couvent. Richeſſes de leurs ornemens. Charnier des corps ſecs chés ces Peres. Cauſes de cette eſpece d'incorruption. Corps d'une pénitente de S. Dominique, morte en odeur de ſainteté, au même endroit, 13. *& ſuiv.*
Jacobins de Beſiers, 24

Jacobins de Marſeille. Leur Couvent Leur gliſe. Fondation particuliere dans cette gliſe, 29

Jacobins de Savonne. Reception qu'ils font à l'Auteur Portes d'une façon particuliere, en uſage chés ces Peres, 50

Jacobins de Genes. Ils y ont deux Couvens. Deſcription du Couvent appellé de Caſtello, 70

Deſcription de celui de S. Dominique. Magnifi ence de l'Egliſe & de ſes ornemens. Nobleſſe d s Religieux qui compoſent la maiſon. Leurs appartemens, 91

Recherches qu'on pourroit faire dans ce Couvent, 92

Manuſcrits curieux de leur Bibliotheque, 93

Jacobins de Seſtri di Levante. Reception gracieuſe qu'ils font à l'Auteur, 111

Jacobins de Livourne. Leur établiſſement dans cette Ville. Egards du Prieur pour l'Auteur. Pauvreté de cette maiſon. Vie exemplaire des Religieux Leur charité pour les malades. Eſtime particuliere que l'on a pour eux dans la Ville, 145 *& ſuiv.*

Jacobins de Florence. Deſcription de leur Couvent, dit de Saint Marc. Grands hommes qu'il a produits. De quelle maniere l'Auteur y eſt reçû, 183. *& ſuiv.*

Jacobins de Bologne. Deſcription de leur Couvent, 236. *& ſuiv.*

Leurs caves, 238

La Bibliotheque, & ſes ornemens, 241

Inventaire des revenus & de la dépenſe annuelle du Couvent, 242

Deſcription de l'Egliſe, 243

Chapelle de S Dominique, 245

Lampe magnifique envoyée à cette Chapelle par les Indiens ; & pourquoi. Figures

d'argent entre les chandeliers. Charité de ces Peres pour les pauvres. Exemple de cette charité, 246

Autre Chapelle dédiée au Rosaire. Clause particuliere pour l'argenterie de cet autel, 247

Exercice que la garde de cette argenterie donne aux Sacristains, 248

Tableaux des meilleurs Peintres, par toute la maison, 258.

Jacobins de Ferrare. Description de leur Couvent. Peu de Religieux qu'il y a dans cette maison ; & pourquoi, 342. *& suiv.*

Jacobins de Parme. Peintures magnifiques que l'on voit dans leur Couvent, 375

Jacobins de Plaisance. Mauvais équipage dans lequel est leur maison, 385.

Jannetin, neveu de Doria, 104.

Il est tué à la porte du Port de Genes, 109

Jardin des Plantes à Bologne, 293

Jean-Baptiste, (Saint) Relique de ce Saint à Genes, 94.

Jean de Bologne, Sculpteur & Fondeur. Crucifix modelé par cet habile Ouvrier. Jugement de l'Auteur sur ce Crucifix. Réponse qu'on lui fait, 276, *& suiv.*

Jeanne. (La Papesse) Rêveries de quelques Protestans à son sujet, 223. *& suiv.*

Jesuite Missionnaire à Livourne. Assiduité du Grand Duc & de toute sa Cour aux Sermons de ce Pere. Succès de ses Prédications, 159. *& suiv.*

Jesuites. Leur établissement à Livourne. Particularité de cet établissement, 143

Jesuites. Leur College à Ferrare, 359

Jesuites de Parme. Belles peintures dans leur maison, 375

Jeu, ou espece de Banque, dont la République de Genes retire des sommes considerables. Or-

dominances des Papes par rapport à ce jeu. Bonheur extraordinaire d'un joüeur, 100. *& suiv.*

Imagination, doit agir de concert avec les remedes. Hiſtoire d'un Païſan Lombard à ce ſujet,

Innocent XI. de la famille des Fachinetti, 262

Joſeph, (L'Empereur) s'empare de Commachio. Son démêlé avec le Pape Clement XI. 357

Italie, produit d'excellens vins. Regles qu'on doit obſerver dans les Hôtelleries, 182

Juifs. Liberté dont ils joüiſſent à Livourne. Leur quartier, 133

Infection de leurs maiſons. Divers ſentimens ſur la cauſe de cette mauvaiſe odeur, 134

Langue dont ils ſe ſervent entr'eux, 135

L'Hebraïque n'eſt point en uſage chés eux, 136

Leur attention pour inſtruire leurs enfans dans le commerce. Experience que l'Auteur en a faite, 137

Deſcription de leur Synagogue, 138

Peu de modeſtie qu'ils y gardent, 139

De quelle maniere ils y ſont vêtus, 140

Leur affectation pour paroître, ſur tout dans leurs mariages. Somptuoſité d'un de ces mariages, 142

Sort des Juifs excommuniés, *ibidem*.

Julien de S. Gal, Architecte, 174

Juſtice. Attitude ſous laquelle elle eſt repreſentée à Florence, 182

L.

LART. (Jean de) Erreur de cet Ecrivain, 221

Laigle, (M. de) Armateur de Marſeille. Belle action qu'il fit à Livourne, 149

Lambertazzi, familles conſiderables de Bologne. Leurs guerres avec les Geremei, 278

Lampe d'argent d'une grandeur exceſſive, faite au

Mexique, 246
Langue Latine. Son origine, 202
Lanterne à Genes, qui ſert à diriger les Vaiſſeaux, 99
Laquais. Les gens de qualité n'en ont qu'un à Genes, 64
Lavagna, eſpece d'ardoiſe, en uſage dans la République de Genes, 53
Lavatino, ou *Servitiale*; ce que c'eſt, 328
Launoy. Autorité de ce Docteur au ſujet de la Papeſſe Jeanne, 223.
Lazaret, lieu où l'on renferme les marchandiſes, ou les perſonnes ſuſpectes de peſte à Livourne. Deſcription de ce Fort, 125. *& ſuiv.*
Legat du Pape. Son logement à Bologne. Sa Garde, 265
Lemery, (M.) Medecin de Paris. Ce qu'il penſe des phoſphores, ou pierres de Bologne. 318
Leon X. Concordat entre ce Pape & François Premier, 267
Leonore, femme d'Hercule premier Duc de Ferrare. 347
Lerici, petite Ville ſur la côte Orientale du Golfe de la *Specia*, 115
Lerraut, petite riviere dans le Languedoc, 22
Lettres. C'eſt le poids qui en regle le prix à Genes, 90.
Livourne, Ville du Duché de Toſcane. Sa deſcription, 119. *& ſuiv.*
Elle manque de bonne eau, 122.
Défaut de ſon Port exterieur, 123.
Commodité de ſes ruës. Son enceinte, 124
Ses portes. Ses fortifications, 125
Grande place de cette Ville. Son Egliſe Paroiſſiale. Palais du Grand Duc, 126
Cours interieur & exterieur, 128.
Franchiſe & liberté de ſon Port. Droits que payent les marchandiſes en entrant dans la Vil-

le, 131
Juſtice qu'on y rend aux négocians, 132
Livournines, ou écus de Florence. Leur valeur, 95
Leurs faces; & ce qu'elles repreſentent, 132
Lombards, ſont peu ſobres, 344
Leur caractere, 381
Lomellini, Nobles Genois, Fondateurs de l'Annonciade, 84
Loüis XI Roy de France. Hiſtoire de ce Prince au ſujet des Genois, 59. *& ſuiv.*
Luc. (Saint) Tableau de la Sainte Vierge peint par ce Saint, 293
Luciole, Mouches luiſantes d'Italie, 362
Lulli, celebre Muſicien Italien, 75.

M.

MABILLON, (Le Pere) ſon ſentiment ſur la Papeſſe Jeanne, 224
Madone de S. Luc, Monaſtere ainſi appellé à Bologne; & pourquoi, 296.
Maeſtro Fabricio, Tailleur d'habits à Bologne, 312
Il rend viſite à l'Auteur. Son caractere & ſon portrait, 314.
Impreſſion que fit ſur lui la déroute des François à Turin. Sa mort, 315.
Maître des Novices d'un Couvent de Florence. Honnêteté d'un Commis à ſon égard, 209
Malveſi, (L'Abbé Comte) Chanoine de la Cathedrale de Bologne. Son Hiſtoire des Peintres & Sculpteurs Bolonois, 293.
Marchands de coûteaux de Scaperia. Leur importunité, 233.
Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'Empereur Charles-Quint, 372
Marſeille, Fondation de cette Ville, 26.
Deſcription de l'Egliſe Cathedrale, 27

Malpropreté des ruës & des Habitans, 28
Cours de cette Ville ; & à quoi il eſt deſtiné, 10
Elle manque de fortifications du côté de la terre, 33
Son Port, 34
Marſeillois ſont fort dévots, 29
Ils aiment & entendent le commerce, 35
Martinus Polonus, Auteur du Conte de la Papeſſe Jeanne, 224
Maſcardi, (Auguſtin) Hiſtorien Italien, 103
Mathilde, (La Comteſſe) laiſſe par teſtament ſes Etats à l'Egliſe Romaine, 371
Maurellet, (M.) frere de Mr Maurellet Proprietaire du Vaiſſeau, dans lequel l'Auteur revint des Iſles, 35
Mauvaiſe maniere d'accommoder les viandes, 308
Medecins Italiens. Leur droit ſur les parties des Apotiquaires Leurs honoraires. Pourquoi ils n'exigent pas les mêmes droits des Curés, 325. *& ſuiv.*
Medecins de France. Leur uſage, 326
Medicis, (Le Cardinal de) frere du Grand Duc de Toſcane, 158
Pieux larcin qu'il fait aux Jacobins de Bologne, 250
Menard, (Jean) Philoſophe & Medecin, 362
Mignard, (M.) fameux Peintre François, 306
Miſſon, (M.) Proteſtant. Erreur de ce Voyageur au ſujet des Tours de Piſe, 172
Abregé critique de ſa Relation d'Italie, 222. *& ſuiv.*
Sa Diſſertation ſur l'origine des coquilles de Gertaldo, 226
Impieté de ce Proteſtant. Rapidité de ſa courſe, 227
Modene, miſe en dépôt entre les mains de Charles Quint, 38

Logement que le Duc y donne aux Jacobins, 366
Palais du Duc. Egliſe Cathedrale. Fameux ſceau. Hiſtoire de ce ſceau par Alexandre Taſſoni, 367
Deſcription de la Ville, 368
Fabrique de Maſques. Revenus du Duc, 369
Mois Romains, ou droits que l'Empereur exige des Etats qui relevent de lui, 268
Moïſe, eſpece de Tabernacle, où les Juifs renferment les Tables de la Loy dans leurs Synagogues, 138
Mole nouveau fait à Genes depuis le bombardement, 99
Mole double à Livourne, 120
Monaſtere fondé à Livourne pour des Religieuſes, & donné enſuite aux Jeſuites. Raiſons du Grand Duc pour en uſer ainſi. Conſolation qu'il donne à ces bonnes filles, 143. *& ſuiv.*
Monaſtere de ſainte Claire à Bologne, 335
Occupation des Religieuſes de cette Maiſon, 337
Monnoye de Genes. Elle porte ſur une face la figure de ſaint Jean, 95
Mont de la Garde proche Bologne, 293
Pelerinage à cette montagne, 299
Mont-Paterno, montagne qui fait partie de l'Apennin, 317
Montalto, Ville au voiſinage de Rome, 372
Moulin, (M. du) Miniſtre Proteſtant, 225
Muſicien à voix claire, envoyé à M. Colbert, 394
Caractere de cet homme, 397
Muſique, & Muſiciens Genois. Leur portrait, 75

N.

NAVICELLES, ou Bateaux couverts qui vont de Livourne à Piſe, 110

Nepi, Seigneurie appartenante aux Farneſes, 371
Nice. Ville du domaine de Savoye, 295
Noble Venitien, conſeil qu'il donne à un Bourgeois, 78
Nobleſſe de Genes. Ses deux eſpeces. C'eſt elle ſeule qui gouverne. Elle juge auſſi ſeule des affaires d'importance. Nombre des perſonnes qui compoſent ce Conſeil. Reſolution déſavantageuſe priſe dans ce Conſeil, 79 *& ſuiv.*
Noix de ſerpent. Deſcription de l'arbre qui les porte, 215. *& ſuiv.*
Nourriture ordinaire des malades en Italie, 329

O.

OCTAVE, fils de Pierre Loüis Farneſe. Il épouſe Marguerite d'Autriche, & eſt reconnu Duc de Parme & de Plaiſance, 371. *& ſuiv.*
Oneille, Ville du domaine de Savoye, 47
Oratoires en muſique à Bologne, 330
Orbe, riviere dans le Languedoc, 19
Os. Uſage qu'on en fait à Genes. Hiſtoire à ce ſujet, 89

P.

PAIN de Genes, aſſés ſemblable aux pains de ſaint Nicolas de Tolentin, 94
Palais de l'Inquiſition à Bologne, 257
Palavicini, (Le Chevalier) Commandant des Corallines du Duc de Savoye, 55. *& ſuiv.*
Palfreniers de Bologne. Comment ils terminent leurs diſputes dans les courſes de chevaux, 332
Palladium de Rome, 248
Palma, (Le P. Benoît) Jeſuite, envoyé par le Pape au Prince d'Eſt, 354
Palmaria, ou *Palmacia*, Iſle vis-à vis Porto-Venere, 113

Panaro, riviere qui ſépare les Etats du Pape d'avec ceux du Duc de Modene, 365
Papier à Lettres, & pâte dont on ſe ſert pour les cacheter à Genes, 91
Parma, riviere qui vient de l'Apennin, 375
Parme, aſſiegée par l'Empereur Frederic Barberouſſe. Deſcription de cette Ville, Palais, caroſſe & écuries du Duc. L'Egliſe Cathedrale. L'Univerſité. La ruë S. Michel, 37 . *& ſuiv.*
Parmeſan, excellent Peintre Italien, 264
Patiſſerie d'Italie, 337
Paul III. termine les differends qui avoient été entre ſes prédeceſſeurs & les Ducs de Ferrare, 349
Pepoli. Aſſemblée de gens de Lettres chés ce Comte. Converſations de l'Auteur avec ces Meſſieurs, 277
Pepoli, familles Bolonoiſes. Leur tyrannie; & quel ſort elles eurent, 278
Petrone, (Saint) Evêque & Patron de Bologne, 263
Philippe le Bel. Statuë équeſtre de ce Prince dans la Cathedrale de Paris, 31
Phoſphores, ou pierres de Bologne. Leur groſſeur. Leur proprieté. Conjecture de l'Auteur ſur la maniere de les préparer, 317. *& ſuiv.*
Pie V. (Saint) Son hiſtoire & ſa genealogie à Bologne, 242
Pierreries, payent de gros droits à Florence. Hiſtoire d'un Cordelier à ce ſujet, 210
Pierres d'aigle. Leurs vertus, 320. *& ſuiv.*
Pigeons de Lombardie. Maniére de les accommoder, 309
Piſe. Deſcription de cette Ville, 162.
Attention du Grand Duc pour la peupler, 163.
Pourquoi l'air s'y corrompt ſi aiſément. Raiſons pour leſquelles elle eſt ſi peu peuplée, 171.
Profeſſeurs de l'Univerſité, & leurs revenus, 175.

Plaiſance. Deſcription de cette Ville, 384
Pois à grater. Leur deſcription. Pourquoi ils ſont ainſi nommés. Remedes qu'on peut apporter à la démangeaiſon qu'ils cauſent, 89. *& ſuiv.*
Poleſine de Rovigo, Païs enfermés par les differentes branches du Pô, 347
Pont de S. Ambroiſe, 266.
Port de Cette dans le Languedoc, 23.
Porte S. ... arc à Piſe, 14.
Porto-Venere, Bourg ou petite Ville proche le Golfe de la *Specia*, 113
Priſe d'habit d'une Religieuſe à Bologne, 334. *& ſuiv.*
Procaccio, ou Meſſager, 233
Proccacio, fameux Peintre Italien, 264
Projet d'une Congregation de Prêtres Apoſtoliques, 38
Provençaux aiment la danſe. Inſtrumens dont ils ſe ſervent. La gayeté eſt leur caractere. Ils ſont idolâtres de leur langage. Eſtime que l'on fait des Prédicateurs Provençaux. Ils ne veulent point être appellés François, mais Marſeillois. Hiſtoire à ce ſujet, 30. *& ſuiv.*

R.

RABINS. Leurs fonctions dans les Synagogues. Leurs habillemens, 138.
Ragatzo, ſuivant des Dames de qualité à Genes, 65.
Ranuzzi, famille Bolonoiſe. Maiſon de campagne d'un Seigneur de cette famille, 310
Raphaël, fameux Peintre Italien, 307
Recolets de Parme. Peintures magnifiques dans leur Couvent, 378
Reggio, Ville dépendante du Duché de Modene, 369
Religieuſes de Florence. De quelle maniere les

Ecclesiastiques les gouvernent, 205
Religieuses de Bologne. Leur occupation, 287
Presens que l'Auteur fait à quelques unes d'entr'elles, 291
Religieuses de S. Dominique au Mont de la Garde. Dépôt précieux que l'on conserve dans ce Monastere. 293
Description de leur Eglise, 306
Dévotion que l'on a à cette Chapelle, 307
Religieux de la Charité. Utilité de leur établissement à Livourne, 145
Religieux Italiens. Leur maniere de vie, 236
Ils ont droit d'heredité. Sagesse de cette coûtume, 274
Renée, fille de Loüis XII. Roy de France, femme d'Hercule II. Duc de Ferrare, 349.
République de Genes. Elle est en possession du Royaume de Corse. Elle a droit d'en lever des Soldats; & à quoi elle les employe. Sujets qui la composent. Lieu où elle s'assemble, 77. *& suiv.*
Révolutions étranges dans cette République, 103. *& suiv.*
Rhin, petite riviere qui passe à Bologne. Avantages que cette Ville en retire, 235
Rialto, Pont de Venise, 168.
Riccioli, (Le Pere) celebre Mathematicien de la Compagnie de Jesus, 362
Richard Ligon, Anglois, Historiographe de l'Isle de Barbade, 214
Rigault, (M.) excellent Peintre François, 306.
Rochefort, Ville dans le Païs d'Aunis, & Arsenal de Marine, 2.
Ronciglione, Ville au voisinage de Rome, 372.
Royan, petite Ville sur la Garonne. Description de cette Ville, 3.

S.

SAcco, (Raphaël) Juriſconſulte de Savone, 105
Sacriſtains. Leur peu de dévotion. Pieté & Religion de ceux de Bologne. Hiſtoire d'un Sacriſtain Eſpagnol, 339. *& ſuiv.*
Saignée, peu en uſage en Italie, 318
Saint Marin, petite République dans l'Etat de l'Egliſe, 117
Juſtice & Magiſtrat de cette Ville, 179
Pauvreté de ſes Républiquains. Titre qu'elle donne à la République de Venise, 181
Salerne. Regles de cette Ecole ſcrupuleuſement obſervées à Genes. 94
Sandeuf, Juriſconſulte & Evêque de Lucques, 362
San Miniato, Ville Epiſcopale entre Piſe & Florence, 116
San Remo, premiere Ville du domaine de Genes. Difficulté que l'Auteur a d'y trouver un logement. Mouvemens extraordinaires de ſon hôte pour apprêter le ſouper. Deſcription de ce repas, 39. *& ſuiv.*
Sanſonin, fameux Peintre Italien, 264
Sapotier, ou *Sapotſlier*. Proprietés & uſages des fruits de cet arbre, 219. *& ſuiv.*
Sardine excellentes à Royan, 4
Sarzanne, Ville autrefois du domaine de Toſcane, à preſent de celui de Genes, avec titre d'Evêché, 116
Saſſuolo, Ville du Duché de Modene, 369
Sauciſſons de Bologne. Comment on les apprête. Conſommation qui s'en fait, 384. *& ſuiv.*
Savona, riviere aux portes de Bologne, 236
Savonarolle. (Jerôme de) Il établit l'Obſervance Reguliere à Florence, 186

Savonne, Ville du domaine de Genes, 47
Deſcription de cette Ville. Son commerce. Ses environs. Son ort. Sa Citadelle Ravage cauſé par le tonnerre, 52. *& ſuiv.*
Route de cette Ville à Genes, 57. *& ſuiv.*
Savonettes de Bologne, 281
Sculpteurs & Fondeurs de Bologne, 276
Sénateurs de Genes. Leur habillement, 73
Ils ſortent rarement, 76
Comment on les diſtingue du reſte de la Nobleſſe, 77
Quel titre on leur donne en leur parlant, 76
Serpens à ſonnette. Remede contre leur morſure, 115
Servites. Leur Couvent à Bologne. Leur habillement, 313
Seſtola, Ville dépendante du Duché de Modene, 369
Seſtri di Levante, petite Ville du domaine de Genes, 110
Seſtri di Ponente, autre Ville à l'Occident de Genes, 110
Sigiſbées, Cavaliers Genois. Leur emploi, 62
Sixte IV. Démêlés de ce Pape avec Hercule, premier Duc de Ferrare, 147
Sixte-Quint. Colleges fondés par ce Pape à Bologne, 271
Stations de la ſemaine Sainte à Florence. Dévotion des filles à ces ſortes de pelerinage. Habit dont elles ſont revêtuës, lors qu'elles y vont, 204
Strada-Nova, ou ruë Neuve à Genes, 82
Strapontin, eſpece de Matelats dont on ſe ſert dans les Tartanes, 23
Strozzi, pere & fils, excellens Poëtes Latins, 362
Stuc. Ce que c'eſt, & ſon uſage, 52

Studio, ou grand College de l'Université de Bologne. Description de ce College. Professeurs de toutes sortes de Sciences qui y enseignent. Leurs honoraires, 260. *& suiv.*

Suisses. Raison pourquoi l'on n'en voit point à Gennes, 65

Superlatifs. Consommation qui s'en fait en Italie, 76

T.

TABLEAU representant le massacre des Innocens, 258

Tableau de la Sainte Vierge, travaillé par saint Luc, 293

Procession, où on le porte solemnellement, 294

Impieté de Misson au sujet de cette Image, *ibidem.*

Marche de cette Procession, 295

Description du tableau, 304

Tableaux du Sauveur, travaillés par le même Saint, 306.

Tasso, ou *Tassoni*, Auteur de la Jerusalem délivrée, 350

Tenturé de l'Eglise de S. Dominique à Bologne, 353

Tertre, (M. du) Capitaine de Vaisseau, 3

Theatins de Ferrare, 359.

Theodose Empereur. Quelques Auteurs lui attribuent l'établissement de l'Université de Bologne, 259

Thomas d'Aquin, (Saint) Mausolée de ce saint Docteur à Toulouse. Tête du même Docteur renfermée dan un buste d'argent, 13. *& suiv.*

Tirans de fer, que l'on met aux voûte à Gennes, 84

Titien, fameux Peintre Italien, 258
Toscane. Comment elle est cultivée. Bien que les impôts y ont produit, 207
Toulouse, Ville du Languedoc, 11
Tour habitée par les Diables, 115
Tour ronde penchante, ou clocher de Pise, 14
Tour du Louvre à Paris, appellée la Tour Ferrée, 339
Tours aux maisons de Pise. Raison pourquoi elles y sont ; & leur usage, 172. *& suiv.*
Tours Carisenda, & de *Gli Asinelli* à Bologne, 38
Trebia, riviere à l'Oüest de Plaisance, 385
Trinitaires Déchaussés de Livourne. Fondation de leur Eglise. Histoire de leur Fondateur, 142 *& suiv.*
Trivulce. Projet de ce Maréchal, pour diviser la République de Gênes, 10. *& suiv.*
Turin. Déroute des François devant cette Ville, 315

V.

VARAGIO, Villages à huit milles de Savonne, 58
Venerée. (Saint) Ruines d'un Monastere dédié à ce Saint, 114
Venise. (La petite) Quartier de Livourne, ainsi nommé ; & pourquoi, 127
Ventouses & vesicatoires en usage en Italie, 329
Verdée, nom qu'on donne aux vins blancs de Florence, 182
Verges de tortuë. Leur usage ; & de qui on l'a appris, 211. *& suiv.*
Verina, (Jean Baptiste) Citoyen de Gênes, 106
Verrani, (Jean-Marie) de Ferrare, 32
Verres à boire d'une façon extraordinaire, 287
Via Regia, ou *Via Regi*, Village dépendant de la

République de Lucques, 118
Via Emilia, grand chemin de Rome, 386
Viandes de pâte. Ce que c'eſt, & leurs differentes eſpeces. C'eſt le potage ordinaire d'Italie; & comment on le prépare. Qualités de cette pâte, 41. *& ſuiv.*
Victoire, Ville bâtie par l'Empereur Frederic Barberouſſe. Elle eſt priſe & brûlée par les Parmeſans, 373
Vin. Il eſt très-cher à Genes; & pourquoi. On n'en vend que dans la cave de la République. Profit des Aubergiſtes qui le vont chercher, 66
Viſcomti, nobles Bolonois. Ils s'érigent en tyrans. Fin de cette tyrannie, 278
Voiturins, ou poſtillons. Leur caractere. Tour de coquin qu'un de ces Voiturins joüe à l'Auteur, 176
Friponnerie d'un autre poſtillon à l'égard d'un de nos Religieux, 177
Juſtice qu'il en reçoit; & le portrait du Magiſtrat qui la lui rendit, 178
Sentence prononcée contre le criminel, 179
Autre Voiturin, qui conduit l'Auteur de Bologne à Gennes. De quelle maniere il en agit avec lui ſur la route; & quelle fut ſa récompenſe, 385. *& ſuiv.*
Voûtes à la Genoiſe, ou à la Florentine, 85
Voûtes de cannes ou de roſeaux. Maniere de les faire, 86
Voyageur. Marchandiſes dont il doit être garni, lorſqu'il vient de loin, 292
Urbin, (Le Duc d') couſin du Prince Ceſar d'Eſt. Son Traité avec le Cardinal Aldobrandin Legat du Pape, 354. *& ſuiv.*

415

Z.

ZACHARIE, nom que le Pere Mabillon, dit avoir été donné a la Papesse Jeanne, 224

Zocolanti, ou Recollets. Leur Couvent à Porto-Venere, 114

Fin de la Table du second Volume.

Z

6.10.2.
Pl4u93

416

6. 10. 29

6.10.23